
VE
RI
TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
SIGILL ACADEMIAE HARVARDINAE NOV ANG

LES

PROSATEURS FRANÇAIS

RECUEIL DE MORCEAUX CHOISIS
DANS LES MEILLEURS PROSATEURS

Depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR ANTONIN ROCHE

Directeur de l'Educational Institute de Londres,
Chevalier de la Légion d'honneur

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée de notes grammaticales, littéraires, etc.



PARIS

CH. DELAGRAVE ET Cie, LIB.-ÉDITEURS

78, RUE DES ÉCOLES

LONDRES

TRÜBNER, 60, PATERNOSTER ROW

LES

PROSATEURS

FRANÇAIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

GRAMMAIRE FRANÇAISE. 5ᵉ *édition. Adoptée par le Conseil impérial de l'Instruction publique pour les colléges de France, le 22 août 1859.* 1 vol. in-18 jésus. 1 50

EXERCICES SUR LA GRAMMAIRE FRANÇAISE. 1 vol. 1 50

CORRIGÉ DES EXERCICES. 1 vol. 1 50

ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE. 1 vol. . . . . 1 »

EXERCICES SUR L'ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE. 1 vol. . . . 1 »

DU STYLE ET DE LA COMPOSITION LITTÉRAIRE. 3ᵉ *édition augmentée.* 1 vol. . . . . 3 »

HISTOIRE DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS. 2ᵉ *édition.* 2 volumes in-18. . . . . 6 »

LES POËTES FRANÇAIS. Recueil de morceaux choisis dans les meilleurs poëtes, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque poëte.* 6ᵉ *édition, augmentée de notes littéraires,* etc. 1 vol. 3 50

LES PROSATEURS FRANÇAIS. Recueil de morceaux choisis dans les meilleurs prosateurs, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque auteur.* 6ᵉ *édition, augmentée de notes grammaticales, littéraires,* etc. 1 vol. . . . . 4 »

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les temps les plus reculés. 3ᵉ *édition,* 2 vol. in-18. *Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Inst. publique.* 6 »

HISTOIRE DE FRANCE, depuis les temps les plus reculés. 2 vol. in-18. 3ᵉ *édition, refaite et augmentée de huit cartes historiques.* . . . 7 »

TABLEAU D'HISTOIRE UNIVERSELLE, comprenant l'histoire comparée de tous les peuples qui ont existé avant J.-C. *Colorié.* . . . . » »

TABLEAU DES SOUVERAINS DE FRANCE, D'ANGLETERRE ET D'ALLEMAGNE, comparés et disposés par siècles. *Colorié.* . . . » »

ENGLISH PROSE AND POETRY, select pieces from the best authors, for reading, composition and translation. . . . . » »

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE LA LANGUE FRANÇAISE, de biographie, de mythologie et de géographie, par MM. Guérard, directeur des études à Sainte-Barbe, et Sardou, professeur de langue et de littérature françaises. 1 vol. in-18 raisin, cart. 2 60

Le même. DICTIONNAIRE ABRÉGÉ. 1 fort vol. in-18 carré. Cart. . 2 »

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE, de mythologie, de géographie ancienne et moderne, des antiquités et des institutions grecques, romaines, françaises et étrangères, par MM. Ch. Dezobry, auteur de *Rome au siècle d'Auguste,* et Th. Bachelet, agrégé d'histoire, professeur au lycée impérial de Rouen. 1 volume grand in-8ᵒ jésus, à deux colonnes, divisé en deux parties ou tomes. Broché. . . . . 25 »

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES LETTRES, DES BEAUX-ARTS et des sciences morales et politiques, par *les mêmes.* 1 vol. grand in-8ᵒ jésus, à 2 colonnes, formant un ou deux tomes à volonté. Broché. . . 25 »

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LES PROSATEURS FRANÇAIS

RECUEIL DE MORCEAUX CHOISIS

DANS LES MEILLEURS PROSATEURS

Depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours

AVEC

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR CHAQUE AUTEUR

PAR ANTONIN ROCHE

Directeur de l'*Educational Institute* de Londres,

chevalier de la Légion d'honneur.

HUITIÈME ÉDITION

Augmentée de notes grammaticales, littéraires, etc.



PARIS

CH. DELAGRAVE ET Cie, LIB.-ÉDITEURS

78, RUE DES ÉCOLES

LONDRES

TRÜBNER, 60, PATERNOSTER ROW

1867

PRÉFACE

Le dictionnaire d'un écrivain, ce sont les poëtes, les historiens, les orateurs qui ont excellé dans l'art d'écrire. C'est là qu'il doit étudier les finesses, les délicatesses, les richesses de la langue

(MARMONTEL.)

On se borne, en général, à étudier une langue étrangère dans les grammaires, les dictionnaires et les livres de dialogues, propres seulement à en donner l'intelligence grammaticale. « Les grammaires et les dictionnaires, dont je ne prétends point contester la nécessité, a dit un excellent critique, sont à une langue vivante ce qu'un herbier est à la nature. La plante est là, entière, authentique et reconnaissable à un certain point; mais où est sa couleur, son port, sa grâce, le souffle qui la balançait, le parfum qu'elle abandonnait au vent, l'eau qui répétait sa beauté, tout cet ensemble d'objets pour qui la nature la faisait vivre et qui vivaient pour elle? La langue française est répandue dans les classiques comme les plantes sont dispersées dans les vallées,

au bord des lacs et sur les montagnes. C'est dans les classiques qu'il faut aller la cueillir, la respirer, s'en pénétrer ; c'est là qu'on la trouvera vivante. »

En effet, quand on est loin des lieux où une langue est parlée dans toute sa pureté, le seul moyen d'en acquérir une connaissance complète, d'en pénétrer le génie, d'en apprécier toutes les qualités, c'est de l'étudier dans les ouvrages des grands maîtres qui l'ont créée. L'imitation des bons modèles peut seule apprendre à parler et à écrire avec élégance et pureté. C'est pour faciliter cette étude qu'a été fait ce recueil, composé des plus belles pages de nos meilleurs prosateurs.

Nous avons suivi l'ordre chronologique adopté pour les POÈTES. Entre autres avantages, l'ordre chronologique a celui de présenter les diverses phases de la langue, d'en montrer l'origine, la formation, le développement et le perfectionnement. Il distingue les époques et rend à chacune le caractère particulier qui lui appartient. En outre, si l'on réunit, au lieu de les éparpiller, les différents morceaux sortis de la même plume, on donne au lecteur le moyen de les apprécier dans leur ensemble. Aidé des *notices* consacrées à chaque auteur, il acquiert une connaissance sommaire de l'homme, du caractère de ses œuvres, des qualités et des défauts de son style.

Cette nouvelle édition a subi de notables améliorations. A la plupart des morceaux du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, nous avons ajouté des *notes* sur des règles de

grammaire et de style, sur les figures, etc. Ces notes ont pour but de mettre l'élève en état de se rendre compte du texte, de lui faire remarquer des beautés, de lui signaler des locutions qui ont vieilli et des négligences qu'il serait dangereux d'imiter, en un mot, de lui former le goût et le style. Nous n'avons pas osé faire le même travail sur les écrivains de notre époque : sur des contemporains illustres les notes de langage ne peuvent être faites avec autorité par un contemporain. Mais nous n'avons laissé passer aucun nom propre d'histoire, de mythologie, de géographie, sans y joindre des explications propres à instruire l'élève, à faciliter la tâche de l'instituteur, en lui épargnant des recherches souvent longues et difficiles, faute de livres qu'on n'a pas toujours sous la main.

Un soin scrupuleux a présidé au choix des morceaux ; il n'y en a pas un seul qui puisse blesser l'oreille la plus délicate et offenser la morale la plus sévère [1].

---

1. On trouvera dans notre petit livre *Du Style et de la Composition littéraire* une série d'exercices qu'on peut faire avec les morceaux contenus dans les *Prosateurs* sur la manière de lire, d'analyser, de critiquer, d'imiter, etc.

MOYEN AGE

ORIGINE ET FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE

Au ve et au vi^e^ siècle, on parlait en Gaule le *latin*, rendu universel par la conquête et l'administration romaines, quelques *dialectes celtiques*, un peu effacés par les vainqueurs, et le *tudesque*, apporté de la Germanie par les Francs. Du mélange de ces trois langues il s'en forma une quatrième, appelée *roman rustique*, parce que la langue des Romains y dominait. La formation de ce roman ne dut pas s'opérer de la même façon dans la Gaule du Nord, où dominait l'élément tudesque, et dans celle du Sud, où les idées et les mœurs romaines avaient laissé des traces plus profondes ; de là l'origine de deux idiomes un peu différents : au nord de la Loire, le *roman rustique* ou *wallon*, ou *langue d'oyl ;* au sud, le *provençal*, appelé aussi *langue d'oc*. Ces deux idiomes se subdivisaient en autant de dialectes qu'il y avait, sur le sol, de peuples distincts. A mesure que le petit peuple du duché de France étendit ses limites, sa

langue détruisit les idiomes particuliers et devint la langue française. Ces deux faits, la formation de la monarchie et celle de la langue, ont une marche parallèle : ils commencent au XIe siècle, et acquièrent une grande prépondérance au XVe.

Pendant cette époque, les premiers écrivains qui ont fait des livres durables en prose sont des chroniqueurs : c'est Villehardouin, Joinville, Froissart et Commines.

VILLEHARDOUIN

(1160-1213)

Geoffroy de **Villehardouin**, le premier prosateur intelligible de notre langue, naquit au château de Villehardouin, entre Arcis et Bar-sur-Aube, à six lieues de Troyes. Devenu maréchal de Champagne, il prit une grande part à la croisade de 1200, qui aboutit à la prise de Constantinople et à la fondation de l'empire latin. Son *Histoire de la Conquête de Constantinople,* qui comprend neuf ans, de 1198 à 1207, est la première chronique en prose, écrite en langue romane. Il raconte les événements avec une naïve simplicité, avec une noble bonhomie, dans une prose informe et aujourd'hui difficile à comprendre.

Prise de Constantinople[1]

(12 avril 1204)

L'Emperères Morchufles s'ère venuz herbergier devant l'assaut à une place à tot son pooir, et ot tendues ses vermeilles tentes. Ensi dura cil afaires trosque à lundi matin; et lors furent armé cil des nés et des vissiers et cil des galies. Et cil de la ville les doutèrent plus que il ne firent à premiers : si furent si esbaudi que sor les murs

1. L'Empereur Murzuphle (1) s'était venu loger dans une place devant l'assaut avec toutes ses forces, et y avait dressé ses tentes vermeilles. Et cette affaire dura jusqu'à lundi matin, et alors furent armés ceux des navires, des vaisseaux et des galères. Et ceux de la ville les craignirent plus qu'ils ne faisaient auparavant. Ils furent si étonnés de voir que sur les murs et sur les tours il ne parais-

(1) Alexis V, surnommé *Murzuphle* (dont les sourcils se joignent).

et sor les tors ne paroient se genz non. Et lors commença li assaus fiers et merveilleus; et chascun vaissiaus assailloit endroit lui. Li huz de la noise fu si granz, que il sembla que la terre fondist. Ensi dura li assaus longuement, tant que nostre Sires lor fist lever un vent que on apele Boire; et bota les nés et les vaissiaus sor la rive plus qu'estoient devant; et deux nés qui estoient loiées ensemble, dont l'une avait nom *la Pélerine*, et li autre *li Paradis*, aprochièrent à la tor, l'une d'une part, et l'autre d'autre, si com Diex et li venz les mena, que l'eschiel de *la Pélerine* se joinst à la tôr. En maintenant un Venisien et un chevalier de France qui avoit nom André d'Urboise, entrèrent en la tor, et autres genz comencent à entrer après als; et cil de la tor se desconfisent et s'en vont.

Quant ce virent li chevalier qui estoient ès vissiers s'en issent à la terre et dreccnt eschiele a plain del mur, et montent contremont le mur par force, et conquistrent bien quatre des tors. Et ils comencent assaillir des nés et des vissiers et des galiés, qui ainz ainz, qui mielz mielz; et dépècent bien trois des portes et entrent enz, et co-

---

sait que des hommes. Et alors commença l'assaut furieux et merveilleux; et chaque vaisseau attaquait devant lui. Le bruit de la lutte fut si grand qu'il semblait que la terre s'abîmât. Ainsi dura l'assaut longtemps, jusqu'à ce que Notre-Seigneur fit lever un vent qu'on appelle Borée, et il poussa les nefs et vaisseaux sur la rive plus qu'ils n'étaient auparavant; et deux nefs qui étaient liées ensemble, dont l'une avait nom *la Pélerine* et l'autre *le Paradis*, s'appprochèrent de la tour, l'une d'un côté, et l'autre de l'autre, comme si Dieu et le vent les menaient, tellement que l'échelle de *la Pélerine* toucha à la tour. Et alors un Vénitien et un chevalier français qui avait nom André d'Urboise, entrèrent dans la tour, et d'autres gens commencèrent à entrer après eux; et ceux de la tour se déconfirent et s'en allèrent.

Quand les chevaliers qui étaient dans les vaisseaux virent cela, ils sautèrent à terre, dressèrent des échelles au pied du mur, montèrent au haut par force, et s'emparèrent de quatre tours. Et ceux des nefs, des vaisseaux et des galères commencent à attaquer à qui mieux mieux; ils enfoncent trois portes, entrent

mencent à monter. Et chevauchent droit à la herberge de l'Empereor Morchufles. Et il avoit ses batailles rangies devant ses tentes; et com il virent venir les chevaliers à cheval, si se desconfisent. Et s'en va l'Emperères fuiant par les rues al chastel de Boukelion. Lors veissiez Griffons abatre; et chevaus gaaigner, et palefroi, muls, et mules, et autres avoirs. Là ot tant des mors et des navrez, qu'il n'en ère ne fins ne mesure. Grant partie des halz homes de Grèce guenchirent as la porte de Blaquerne; et vespres y ère jà bas et furent cil de l'ost lassé de la bataille et de l'ocision; et si comencent à assembler en une place granz qui estoit dedenz Constantinople. Et prirent conseil que il se herbergeroient près des murs et des tors que il avoient conquises, que ils ne cuidoient mie que ils eussent la ville vaincue en un mois, les forz yglises ne les forz palais, et le pueple qui ère dedenz. Ensi com il fu devisé, si fu fait.

Ensi se herbergièrent devant les murs et devant les tors près de lor vaissials. Li cuens Baudoins de Flandres se herberjà ès vermeilles tentes l'Empereor Morchufles qu'il avoit laissies tendues, et Henri ses frères devant le pa-

---

dedans et commencent à monter. Et ils chevauchent droit au poste de l'Empereur Murzuphle. Il avait rangé ses troupes devant ses tentes; et quand elles virent venir les chevaliers, elles se déconfirent. Et l'Empereur fuyant par les rues s'en alla au château de Bucoléon. Alors vous eussiez vu abattre des Grecs et gagner chevaux, palefrois, mules, mulets et autre butin. Là étaient tant de morts et de blessés qu'il n'y avait ni fin ni mesure. Une grande partie des principaux Grecs se dirigèrent vers la porte de Blaquerne; le soir approchait déjà, et ceux de l'armée étaient fatigués du combat et du carnage; et ils commencèrent à s'assembler dans une grande place qui était dans Constantinople. Ils résolurent de se loger près des murs et des tours qu'ils avaient prises; car ils ne pensaient pas qu'ils pussent s'emparer du reste de la ville avant un mois, à cause des fortes églises, des forts palais, et du peuple qui était dedans. Ainsi, comme il fut décidé, il fut fait.

Ainsi ils se logèrent devant les murs et devant les tours près de leurs vaisseaux. Le comte Baudoin de Flandre se logea dans les tentes vermeilles de

lais de Blaquerne; Boniface li marchis de Montferat, il et la soe gent devers l'espès de la ville. Ens fu l'oz herbergié com vos avez oï, et Constantinople prise le lundi de Pasque florie.

(De la conqueste de Constantinople.)

JOINVILLE

(1223-1317)

Jean, sire de JOINVILLE, naquit au château de Joinville, en Champagne, et fut élevé à la cour de Thibault IV, comte de Champagne et roi de Navarre. C'est auprès de ce prince élégant et poëte qu'il apprit l'art de conter. A sa majorité, il obtint la charge de sénéchal. Quelque temps après, il quitta la cour de Thibault pour celle de saint Louis. Devenu l'ami du saint roi, il l'accompagna à la croisade en Égypte et en Palestine; mais il refusa de prendre part à la croisade de Tunis. C'est à la prière de la reine Jeanne, femme de Philippe le Bel, qu'il écrivit la *Vie de saint Louis*. Il n'y a rien de si animé, de si naïf, de si franc que la manière de raconter du bon sénéchal. Son style est facile à comprendre pour quiconque a lu quelques vieux auteurs. C'est le premier prosateur vraiment français.

Terreurs de la reine Marguerite

Après la funeste bataille de Mansourah sur le Nil, l'armée française, décimée par le fer, la peste et la famine, se vit ré-

---

l'Empereur Murzuphle, qu'il avait laissées tendues, et Henri, son frère, devant le palais de Blaquerne, Boniface, marquis de Montferrat, lui et ses gens, au centre de la ville. Ainsi l'armée fut logée comme vous l'avez ouï, et Constantinople fut prise le lundi de Pâques fleuries.

duite à se rendre prisonnière avec le roi. La reine Marguerite reçut la nouvelle de ce désastre à Damiette, où elle était restée avec les dames [1].

Or avez oy cy-devant les grans persécucions et misères que le bon roy et tous nous avons souffertes et endurées oultre mer. Aussi sachez que la royne la bonne dame n'en eschappa pas, sans en avoir sa part, et de bien aspre au cueur, ainsi que vou sorrez cy-après. Car bientost lui vindrent les nouvelles que le roy, son bon espoux, estoit prins. Desquiex nouvelles elle fut si très troublée en son corps, et à si grant mésaise, que sans cesser en son dormir il lui sembloit que toute la chambre fust plaine de Sarrazins pour la occir : et sans fin s'escrioit : « A l'aide! à l'aide! » là où il n'y avoit âme. Et de paeurs, elle faisoit veiller tout nuyt ung chevalier au bout de son lit, sans dormir. Lequel chevalier estoit vieil et anxien, de l'aage de quatre vingtz anz et plus. Et à chacune foiz qu'elle s'escrioit, il la tenoit parmy les mains, et lui disoit : » Madame, n'aiez garde, je suis avecques vous, n'aiez « paeurs. » Et elle fist vuider sa chambre hors fors que de celui vieil chevalier, et se gecta la royne à genoulx devant lui, et lui requist qu'il lui donnast ung don. Et le che-

1. Or, vous avez vu ci-dessus les grandes persécutions et misères que le bon roi et nous tous avons souffertes outre-mer. Sachez aussi que la reine, la bonne dame, n'échappa pas sans en avoir sa part, et de bien rudes au cœur, ainsi que vous le saurez ci-après. Car bientôt lui vint la nouvelle que le roi, son époux, était pris. Elle en fut si troublée et si mal à l'aise que même dans son sommeil il lui semblait que toute la chambre fût pleine de Sarrasins, pour la tuer; et elle s'écriait sans cesse : « Au secours! au secours! » quand il n y avait aucune âme. Et de frayeur, elle faisait veiller toute la nuit un chevalier au bout de son lit, sans dormir. Ce chevalier était vieux, de l'âge de quatre-vingts ans et plus. Et chaque fois qu'elle criait, il la tenait par la main, et lui disait : « Madame, n'ayez garde, je suis avec vous, n'ayez pas peur. » Et elle fit sortir tout le monde de sa chambre, excepté ce vieux chevalier, et elle se jeta à genoux devant lui, et le pria de lui accorder une grâce. Et le chevalier la lui accorda avec serment; et

valier le lui octroia par son serement. Et la royne va lui dire : « Sire chevalier, je vous requier sur la foy que vous « m'avez donnée, que se les Sarrazins prennent ceste « ville, que vous me coupez la teste avant qu'ilz me prei- « gnent. » Et le chevalier lui respondit, que très-voulentiers il le feroit, et que jà l'avoit-il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y eschéoit.

(*Histoire de saint Louis.*)

FROISSART

(1333-1410.)

Froissart, prêtre, chanoine et quelque temps curé, est le premier poëte et le meilleur chroniqueur du xive siècle. Il était fils d'un peintre d'armoiries de Valenciennes. Il forma de bonne heure le projet d'écrire l'histoire de son temps, et il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour rassembler les matériaux de ce travail. Il visita successivement la France, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Écosse. Puis il se retira dans son canonicat de Chimay, où il écrivit la *Chronique de France, d'Angleterre, d'Espagne, etc.* C'est une histoire presque universelle de l'Europe, depuis 1322 jusqu'à la fin du siècle.

Froissart est le peintre par excellence de l'époque féodale. Il décrit parfaitement les cours, les fêtes, les tournois, les joutes, les champs de bataille et tout ce qui frappe l'imagination et les yeux. Il possède à un si haut degré le talent de raconter, que plusieurs de ses récits peuvent encore passer pour des modèles.

---

la reine lui dit : « Sire chevalier, je vous prie, sur la foi que vous m'avez donnée, si les Sarrasins prennent cette ville, de me couper la tête avant qu'ils me « prennent ! » Et le chevalier lui répondit qu'il le ferait très-volontiers, et que déjà il avait eu la pensée de le faire, si le cas échéait (1).

(1) C'est un de ces traits de naïveté qu'on trouve souvent dans Joinville.

Dévouement de six bourgeois de Calais

Après la bataille de Crécy, Édouard III assiégea Calais (1346). Au bout de onze mois d'une résistance désespérée, Jean de Vienne, gouverneur de la ville, demanda à capituler. Édouard promit de faire grâce aux habitants, à condition que six des plus notables bourgeois viendraient la tête et les pieds nus, et la corde au cou, lui porter les clefs de la ville, et se soumettraient au sort qu'il lui plairait de leur infliger. Eustache de Saint-Pierre et cinq autres Calaisiens s'offrirent volontairement à la mort pour sauver leurs concitoyens.

Lors messire Jean de Vienne vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens en la halle. Au son de la cloche vinrent hommes et femmes, car moult (*beaucoup*) désiraient à ouïr nouvelles, ainsi que gens si astreints de famine que plus n'en pouvoient porter. Quand ils furent tous venus et assemblés en la halle, hommes et femmes, messire Jean de Vienne leur démontra moult doucement les paroles du roi d'Angleterre, et leur dit bien que autrement ne pouvait estre, et eussent, sur ce, avis et brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et à pleurer tellement et si amèrement qu'il n'est si dur cœur au monde, s'il les eût vus ou ouïs eux démener, qui n'en eût eu pitié. Et n'eurent pour l'heure pouvoir de répondre ni de parler; et mêmement messire Jean de Vienne en avait telle pitié qu'il larmoyait moult tendrement.

Une espace après, se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville, que on appelait sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainsi : « Seigneurs, grand'pitié et grand meschef serait de laisser mourir un tel peuple qui ici a, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen; et si serait grand'aumône et grand'grâce envers Notre Seigneur, qui de tel meschef le pourrait

garder. Je en droit moi si grand'espérance d'avoir grâce et pardon envers Notre Seigneur, je muir (*meurs*) pour ce peuple sauver, que je veuil estre le premier, et me mettrai volontiers à nud chef, et la hart au col, en la mercy du roi d'Angleterre. » Quand sir Eustache de Saint-Pierre eut dit cette parole, chacun l'alla aouzer (*adorer*) de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetaient à ses pieds pleurant tendrement; et était grand'pitié de là estre, et eux ouïr, écouter et regarder.

Secondement, un autre très-honnête bourgeois et de grand'affaire, et qui avait deux belles demoiselles à filles, se leva et dit tout ainsi qu'il ferait compagnie à son compère sire Eustache de Saint-Pierre, et appelait-on cetui (*celui-ci*) sire Jean d'Aire.

Après, se leva le tiers, qui s'appelait sire Jacques de Vissant, qui était riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il ferait à ses deux cousins compagnie. Ainsi fit sire Pierre de Vissant son frère; et puis le cinquième, et puis le sixième, et se dévêtirent là six bourgeois et mirent hars (*cordes*) en leur col, ains que l'ordonnance le portait, et prirent les clefs de la ville et du châtel; chacun en tenait une poignée.

Quand ils furent ainsi appareillés, messire Jean de Vienne, monté sur une petite haquenée, car à grand'-malaise pouvait-il aller à pied, se mit au-devant et prit le chemin de la porte. Qui lors vit hommes et femmes et les enfants d'iceux pleurer et tordre leurs mains, crier à haute voix très-amèrement, il n'est si dur cœur au monde qui n'en eût pitié. Ainsi vinrent eux jusques à la porte, convoyés en plaintes, en cris et en pleurs. Messire Jean de Vienne fit ouvrir la porte tout arrière, et se fit enclorre (*fermer*) dehors avec les six bourgeois, entre la porte et les barrières; et vint à messire Gauthier qui l'attendait là et dit : « Messire Gauthier, je vous délivre comme capitaine de Calais, par le consentement du pauvre

peuple de cette ville, ces six bourgeois, et vous jure que ce sont et étaient aujourd'hui les plus honorables et notables de corps, de chevance (*fortune*) et d'ancesterie de la ville de Calais; et portent avec eux toutes les clés de la dite ville et du châtel. Si vous prie, gentil sire, que vous veuilliez prier pour eux au roi d'Angleterre que ces bonnes gens ne soient mie morts. » — « Je ne sais, répondit le sire de Mauny, que messire le roi en voudra faire, mais je vous ai en convent (*promesse*) que j'en ferai mon pouvoir. »

Adonc fut la barrière ouverte : si s'en allèrent les six bourgeois en cet estat que je vous dis, avec messire Gauthier de Mauny, qui les amena tout bellement devers le palais du roi, et messire Jean de Vienne rentra en la ville de Calais.

Le roy était à cette heure en sa chambre, à grand' compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venaient en l'arroy qu'il avait devisé et ordonné; et se mit hors, et s'en vint en la place, devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand'foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais, ni comment ils finiraient, et mêmement la reine d'Angleterre suivit le roi son seigneur. Si vint messire Gauthier de Mauny et les bourgeois de-lez lui, qui le suivaient, et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roi, et lui dit : « Sire, vecy la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance.. » Le roi se tint tout coi ; et les regarda moult fellement (*cruellement*), car moult héoit (*haïssait*) les habitants de Calais, pour les grands dommages et contraires que, au temps passé, sur mer lui avaient faits.

Ces six bourgeois se mirent tantôt à genoux pardevant le roi, et dirent ainsi en joignant leurs mains : « Gentil sire et gentil roi, véez nous cy six qui avons été d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands : si vous

apportons les clefs de la ville et du chastel de Calais, et les vous rendons à votre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous véez, en votre pure volonté, pour sauver le demeurant (*reste*) du peuple de Calais, qui a souffert moult de grieftés (*malheurs*). Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très-haute noblesse. » Certes, il n'y eut adonc en la place seigneur, chevalier, ni vaillant homme, qui se pût abstenir de pleurer de droite pitié, ni qui pût de grand'pièce parler. Et vraiment ce n'était pas merveille ; car c'est grand'pitié de voir hommes de bien cheoir et être en tel estat et danger. Le roi les regarda très-ireusument (*en colère*), car il avait le cœur si dur et si épris de grand courroux, qu'il ne put parler. Et quand il parla, il commanda que on leur coupât tantôt les têtes. Tous les barons et chevaliers qui là étaient, en pleurant priaient si acertes (*fortement*) que faire pouvaient au roi qu'il en voulût avoir pitié et mercy ; mais il n'y voulait entendre. Adonc parla messire Gauthier de Mauny et dit : « Ha, gentil sire, veuillez refréner (*retenir*) votre courage : vous avez le nom et la renommée de souveraine gentillesse et noblesse, or ne veuillez donc faire chose par quoi elle soit amenrie (*amoindrie*), ni que on puisse parler sur vous en nulle vilenie. Si vous n'avez pitié de ces gens, toutes autres gens diront que ce sera grand'cruauté, si vous estes si dur que vous fassiez mourir ces honnêtes bourgeois, qui, de leur propre volonté, se sont mis en votre mercy pour les autres sauver. » A ce point grigna (*grinça*) le roi les dents et dit : « Messire Gauthier, souffrez (*taisez*) vous ; il n'en sera autrement, mais on vous fasse venir le coupe-tête. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, que il convient ceux-ci de mourir aussi. »

Adonc fit la noble reine d'Angleterre grand'humilité, et pleurait si tendrement de pitié, que elle ne se pouvait soutenir. Si se jeta à genoux pardevant le roi son seigneur

et dit ainsi : « Ha, gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril, si comme vous savez, je ne vous ai rien requis ni demandé : or vous prie-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de Sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. »

Le roi attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleurait à genoux moult tendrement ; si lui amollia le cœur, car ennuis (*avec peine*) l'eût courroucée, au point où elle était; si dit : « Ha, dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy; vous me priez si acertes (*fortement*), que je ne le vous ose esconduire (*refuser*) ; et combien que je le fasse enuis (*avec peine*), tenez, je les vous donne; si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grands mercys ! » Lors se leva la reine, et fit lever les six bourgeois, et leur ôter les chevestres (*cordes*) d'entour leur cou; et les emmena avec li (*elle*) en sa chambre, et les fist revestir et donner à dîner tout aise, et puis donna à chacun six nobles, et les fit conduire hors de l'ost (*armée*) à sauveté.

(*Chronique de France, etc*)

COMMINES

(1445-1509)

Philippe de Commines naquit au château de ce nom, situé sur la Lys, près de Lille, d'une des plus illustres familles de Flandre. Ami d'enfance de Charles le Téméraire, il prévit que sa folle présomption finirait par le perdre, et quitta son service pour s'attacher à son rival. Louis XI, charmé du savoir, de la

finesse et de l'habileté de Commines, en fit son chambellan, son ambassadeur et son confident, et le combla de biens.

Les *Mémoires* de Commines sont rangés parmi les plus estimés de l'histoire de France. Au talent naturel de raconter les événements il joint une profonde connaissance des hommes et des choses; il juge le caractère, la forme et le but des gouvernements; il explique la politique de Louis XI et de son temps, mélange de violence et de perfidie, où il consent bien à voir des fautes, mais où il ne reconnaît point de crimes. Villehardouin, Joinville et Froissart ne sont que des chroniqueurs; Commines mérite le premier le titre d'historien. La langue a fait des progrès en clarté, en précision, en énergie; elle est plus abstraite que celle de Froissart. C'est déjà la langue des idées.

Derniers moments de Louis XI

(1483)

Quelle douleur lui fut d'ouyr cette nouvelle, et cette sentence! car oncques (*jamais*) homme ne craignit plus la mort, et ne fit tant de choses, pour y cuider (*penser*) mettre remède, comme lui : et avait tout le temps de sa vie prié à ses serviteurs, et à moi comme à d'autres, que si on le voyait en nécessité de mort, que l'on ne lui dit, fors (*excepté*) tant seulement : *Parlez peu ;* et qu'on l'émeust seulement à soy confesser, sans lui prononcer ce cruel mot de la *mort :* car il luy semblait n'avoir pas le cœur pour ouyr une si cruelle sentence; toutes fois il l'endura vertueusement, et toutes autres choses, jusques à la mort, et plus que nul homme que jamais j'aye veu mourir...

Mais quelque cinq ou six mois devant cette mort, il avait suspicion de tous hommes, et spécialement de tous ceux qui estaient dignes d'avoir authorité. Il avait crainte de son fils, et le faisait étroitement garder ; ne nul homme ne le voyait, ne parlait à luy, sinon par son commandement. Il avait doute à la fin de sa fille et de son gendre, à présent duc de Bourbon, et voulait sçavoir quelles gens

entroyent au Plessis quant et eux [1]; et à la fin, rompit un conseil que le duc de Bourbon, son gendre, tenait céans par son commandement.

A l'heure que sondit gendre et ledit comte de Dunois [2] revinrent de remener l'ambassade qui estoit venue aux nopces du roy son fils et de la reyne [3], à Amboise, et qu'ils retournèrent au Plessis, et entrèrent beauconp de gens avec eux; ledit seigneur, qui fort faisait garder les portes, estant en la galeric qui regarde en la cour dudit Plessis, fit appeler un de ses capitaines des gardes, et luy commanda aller taster aux gens des seigneurs dessusdits, voir s'ils n'avayent point de brigandines [4] sous leurs robes, et qu'il le fît comme en devisant à eux, sans trop en faire de semblant. Or regardez s'il avait fait vivre beaucoup de gens en suspicion et crainte sous luy, s'il en estait bien payé, et de quelles gens il pouvait avoir seureté, puisque de son fils, fille et gendre il avait suspicion. Je ne le dis point pour luy seulement, mais pour tous autres seigneurs qui désirent estre craints, jamais ne se sentent de la revanche, jusques à la vieillesse : car pour la pénitence ils craignent tout homme. Et quelle douleur estait à ce roy d'avoir telle peur et telles passions!

Il avait son médecin appelé maistre Jacques Cothier, à qui en cinq mois il donna cinquante-quatre mille escus contans, et l'évesché d'Amiens pour son neveu, et autres offices et terres pour luy et pour ses amis. Ledit médecin

---

1. *Le Plessis-lez-Tours*, château près de Tours, dont les ruines subsistent encore.

2. *Dunois*, fils du célèbre *bâtard d'Orléans*, frère de Charles, duc d'Orléans, le poëte.

3. Le dauphin, à qui Louis XI donnait le titre de roi, venait d'être fiancé à la fille de l'empereur Maximilien Ier.

4. Espèce de cuirasse.

lui estait si très-rude, que l'on ne dirait point à un valet les outrageuses et rudes paroles qu'il luy disait, et si le craignait tant ledit seigneur, qu'il ne l'eût osé envoyer hors d'avec luy, et si s'en plaignait à ceux à qui il en parlait; mais il ne l'eût osé changer, comme il faisait tous autres serviteurs, pour ce que ledit médecin luy disait audacieusement : « *Je sçay bien qu'un matin vous m'envoyerez comme vous faites d'autres : mais par la...* (un grand serment qu'il jurait) *vous ne vivrez point huict jours après.* » De ce mot-là s'épouvantait tant, qu'après ne le faisait que flater, et luy donner, qui lui estait un grand purgatoire en ce monde, veu la grande obéissance qu'il avait eue de toutes gens de bien et de grands hommes....

Ledit seigneur, vers la fin de ses jours, fit clorre, tout à l'entour, sa maison du Plessis-lez-Tours de gros barreaux de fer, en forme de grosses grilles, et aux quatre coins de sa maison, quatre moineaux [1] de fer, bons, grands et espais. Lesdites grilles estaient contre le mur, du costé de la place, de l'autre part du fossé, car il estoit à fond de cuve, et y fit mettre plusieurs broches de fer, massonnées dedans le mur, qui avaient chacune trois ou quatre pointes; et les fit mettre fort près l'une de l'autre. Et davantage ordonna dix arbalestriers à chacun des moineaux dedans lesditz fossez, pour tirer à ceux qui en approcheraient avant que la porte fût ouverte, et voulait qu'ils couchassent ausdits fossez, et se retirassent ausdits moineaux de fer. Il entendait bien que cette fortification ne suffisait pas contre grand nombre de gens, ne contre une armée : mais de cela il n'avait point peur, seulement craignait-il que quelque seigneur, ou plusieurs, ne fissent une entreprise de prendre la place de nuict, demy par amour, et demy par force, avec quelque peu d'intelligence.

---

1. Espèce de petit bastion.

et que ceux-là prissent l'authorité, et le fissent vivre comme un homme sans sens, et indigne de gouverner.

La porte du Plessis ne s'ouvrait, qu'il ne fût huict heures du matin, ny ne baissait-on le pont, jusques à ladite heure, et lors y entraient les officiers : et les capitaines des gardes mettaient les portiers ordinaires; et puis ordonnaient leur guet d'archers, tant à la porte que parmy la cour, comme en une place frontière estroitement gardée; et n'y entrait nul que par le guichet, et que ce ne fût du sceau du roy, excepté quelque maistre d'hostel, et gens de cette sorte, qui n'allaient point devers lui. Est-il donques possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, et en estroite prison, que luy-mesme se tenait! Les cages où il avait tenu les autres, avaient quelques huict pieds en quarré, et luy qui estait si grand roy, avait une petite cour du chasteau à se pourmener; encore n'y venait-il guères, mais se tenait en la galerie, sans partir de là sinon par les chambres, et allait à la messe sans passer par ladite cour. Voudrait-on dire que ce roy ne souffrit pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit, et se faisait garder, qui estait ainsi en peur de ses enfans, et de tous ses prochains parens, et qui changeait et muait de jour en jour ses serviteurs qu'il avait nourris, et qui ne tenaient bien ne honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osait fier, et s'enchaînait ainsi de si estrange chaîne et clostures? Il est vray que le lieu estait plus grand que d'une prison commune, aussi estait-il plus grand que prisonniers communs.

Après tant de peur, et de suspicions, et douleurs, Nostre Seigneur fit miracle sur luy, et le guérit tant de l'ame que du corps, comme tousjours est accoustumé, en faisant ses miracles, car il l'osta de ce misérable monde en grande santé de sens et d'entendement, et de bonne mémoire, ayant receu tous ses sacremens, sans souffrir douleur que l'on cogneut. mais tousjours parlant jusques

à une patenostre avant sa mort. Ordonna de sa sépulture, et nomma ceux qu'il voulait qu'ils l'accompagnassent par chemin, et disait qu'il n'espérait à mourir qu'au samedy, et que Nostre Dame lui procurerait cette grâce, en qui tousjours avait eu fiance et grande dévotion et prière; et tout ainsi luy en advint, car il décéda le samedy, pénultième jour d'aoust, l'an 1483, audit lieu du Plessis, où il avait pris la maladie le lundy devant. Nostre Seigneur ait son ame, et la veuille avoir reçeuë en son royaume de Paradis!

(*Mémoires*, chap. XII.)

SEIZIÈME SIÈCLE

Pendant le moyen âge, l'esprit français ne s'était exercé qu'à raconter. La langue était encore imparfaite : le style de Commines, si supérieur à celui de ses contemporains, est surchargé de conjonctions qui en gênent la marche ; il y a peu de liaison entre les membres des phrases, et souvent il n'y en a pas du tout entre les alinéas et les chapitres.

Au XVIe siècle, l'esprit français s'applique à tous les sujets de la pensée ; on écrit sur la religion, la philosophie, la morale, la politique, en un mot sur l'humanité considérée du point de vue le plus général. La langue se débarrasse de la plupart de ses défauts, elle perfectionne ses qualités et y ajoute. Elle acquiert de la souplesse, de l'abondance et de la vivacité dans *Rabelais ;* de la fermeté, de la précision, de l'exactitude dans *Calvin ;* elle unit les grâces helléniques aux grâces françaises dans *Amyot ;* enfin, elle devient colorée et pittoresque dans *Montaigne*, qui écrivit le premier ouvrage populaire en prose française.

CALVIN

(1509-1564)

Jean **Calvin**, fils d'un tonnelier ou d'un procureur fiscal de Noyon, étudiait à l'école de droit de Bourges, lorsqu'il embrassa la réforme. Forcé de fuir, il se retira successivement à Nérac, à Bâle, puis à Strasbourg. En 1541, les habitants de Genève le nommèrent leur pasteur. Il alla s'établir dans cette ville, et y exerça jusqu'à sa mort une autorité despotique.

Ce chef des réformés, qui, de l'aveu de Bossuet, écrivait aussi bien qu'homme de son temps, est un *des pères de notre prose.* Son *Institution chrétienne,* ou exposition des principes de la nouvelle doctrine, est écrite tout entière d'un style ferme, nerveux, précis, avec plus d'un trait de haute éloquence. Parmi les autres ouvrages de Calvin, on distingue encore un *Traité de la Cène,* des *Commentaires sur l'Écriture sainte,* des *Sermons,* etc.

Persécution contre les Calvinistes

Considérez, Sire, toutes les parties de nostre doctrine, et nous jugez les plus pervers des pervers, si vous ne trouvez manifestement que nous sommes oppressés, et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons notre espérance en Dieu vivant, pourtant que nous croyons que c'est la vie éternelle de connoistre un seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. A cause de cette espérance, aucuns de nous sont détenus en prison, les autres fouettés, les autres menés à faire amendes honorables, les autres bannis, les autres cruellement affligés, les autres échappent par fuite : tous sommes en tribulation; tenus pour maudits et exécra-

bles, injuriés et traités inhumainement... Et cependant nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prospérité et celle de vostre règne... Le Seigneur, roy des roys, veuille establir vostre thrône en justice, et vostre siége en équité!

(*Épître dédicatoire à François Ier. — Institution chrétienne.*)

RABELAIS

(1483-1553)

François Rabelais était fils d'un aubergiste de Chinon. Il paraît qu'il commença de bonne heure cette vie joyeuse, bouffonne, débauchée, impie, qu'il mena jusqu'à sa mort. Il fut successivement cordelier, bénédictin, prêtre séculier, médecin à Montpellier, à Lyon, à Rome, et curé de Meudon. Il a écrit la *Vie de Gargantua* et de *Pantagruel*, histoire de deux géants père et fils, où il a exprimé toutes ses idées et épanché toute son humeur sur les hommes et les choses de son temps : c'est une satire burlesque du XVIe siècle, écrite par un philosophe cynique, quelquefois critiquant avec une raison supérieure les vices, les abus et les ridicules de son temps, et devançant, sur l'éducation, la politique, la morale et la législation, les idées de ses contemporains, mais plus souvent s'abandonnant aux plus grossières bouffonneries, et jouet, comme un homme ivre, d'une parole sans frein. Il y a dans ce livre beaucoup de bien et beaucoup de mal; « Il passe bien au delà du pire quand il est mauvais, a dit La Bruyère; et, quand il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent. »

Peu d'écrivains ont fait plus pour notre langue que Rabelais; il lui a donné une foule d'expressions et de tours empruntés au grec, au latin, à l'arabe, à l'anglais, à l'italien et à l'allemand. Son style a une richesse, une souplesse et une abondance qu'on ne trouve dans aucun écrivain de la première moitié du XVIe siècle.

Éducation de Gargantua

Quand Ponocrates congneut la vitieuse manière de vivre de Gargantua, délibéra aultrement le instituer en lettres; mais pour les premiers jours le toléra, considérant que nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence... Pour mieulx ce faire, l'introduisoit ès compaignies des gens sçavans qui là estoyent, à l'émulation desquels luy creut l'esperit et le désir d'estudier aultrement, et se faire valoir.

Après, en tel train d'estude le mist qu'il ne perdoyt heure quelconque du jour : ains tout son temps consommoyt en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloyt doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottoyt, luy estoyt leue quelque pagine de la divine Escripture, haultement et clèrement, avecques pronunciation compétente à la matière, et à ce estoyt commis ung jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propous et argument de ceste leçon, souventes foys se adonnoyt à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroyt la majesté et jugements merveilleux... Ce faict, estoyt habillé, pygné, testonné, coiffé, acoustré et parfumé, durant lequel temps on lui répétoyt les leçons du jour d'avant. Luy mesme les disoyt par cueur; et y fondoyt quelques cas praticques concernens l'estat humain, lesquez ilz entendoyent aulcunes foys jusques deux ou troys heures; mais ordinairement cessoyt lorsqu'il estoyt du tout habillé. Puis, par trois bonnes heures, luy estoyt faicte lecture.

Ce fait, issoyent hors, toujours conférens des propous de la lecture, et se desportoyent en Bracques[1], ou

1. Jeu de paume situé à Paris.

ès prez, et jouoyent à la balle, à la paulme, à la pile trigone[1]; gualantement s'exerceans le corps, comme ils avoyent les âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n'estoyt qu'en liberté : car ilz laissoyent la partie quand leur plaisoyt, et cessoyent la partie ordinairement lorsque suoyent parmi le corps, ou estoyent aultrement las. Adonq estoyent très-bien essuez et frottez, et doulcement se pourmenans alloyent veoir si le disner estoyt prest. Là attendens, récitoyent clèrement et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendant monsieur l'appétit venoyt, et par bonne opportunité s'asséoyent à table. Au commencement du repast estoyt leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors (si bon sembloyt) on continuoyt la lecture, ou commençoyent à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers motz, de la vertu, propriété efficace, et nature de tout ce que leur estoyt servi à table: du pain, du vin, de l'eaue, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, et de l'apprest d'y celles. Ce que faisant, apprint en peu de temps tous les passaiges à ce compétens en Pline, Athénée, Porphire, Opian, Polybe, Héliodore, Aristoteles, Élian et aultres. Iceulx propous tenuz, faisoyent souvent, pour plus estre asseurez, apporter les livres susditz à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dictes que, pour lors, n'estoyt médecin qui en sceust à la moitié tant comme il faisoyt. Après, devisoyent des leçons leues au matin, et rendoyent grâces à Dieu par quelques beaulx canticques faictz à la louange de la munificence et bénignité divine.

Ce faict, on apportoyt des chartes, non pour jouer,

---

1. Jeu de paume où les trois joueurs étaient rangés en triangle.

mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquels toutes yssoyent de arithméticque. En ce moyen, entra en affection d'icelle science numérale, et, tous les jours après disner et souper, y passoyt temps aussi plaisantement qu'il souloyt [1] és dez ou ès chartes. A tant sçeut d'ycelle et théoricque et praticque, si bien que Tunstal [2], angloys, qui en avoyt amplement escript, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n'y entendoyt que le hault alemant.

Et non-seulement d'ycelle, mais des aultres sciences mathématicques, comme géométrie, astronomie et musicque. Car ils faisoyent mille joyeulx instrumens et figures géométricques, ou de mesme praticquoyent les canons astronomicques. Après, s'esbaudissoyent à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus ung thème, à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musicque, il apprint à jouer du luct, de l'espinette, de la harpe, de la flûte d'alemant, et à neuf trous, de la viole, et de la sacqueboutte [3].

Ceste heure ainsi employée, se remestoyt à son estude principale par troys heures ou dadvantaige; tant à répéter la lecture matutinale que à poursuivre le livre entreprins, que aussi à escripre, bien traire [4] et former les anticques et romaines lettres. Ce faict, issoyent hors de leur hostel, avecques eux ung jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'escuyer Gymnaste, lequel lui montroyt l'art de chevalerie. Changeant doncques de vestemens, monstoyt sus un coursie, et luy donnoyt cent quarrières, le faisoyt voltiger en l'aer, franchir le foussé,

---

1. Avait coutume.
2. Évêque de Durham, secrétaire de Henri VIII.
3. Espèce de trombone. 4. Tracer.

saulter le palys[1], virevolter en ung cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompoyt, non la lance, car c'est la plus grande resverie du monde de dire : J'ai rompu dix lances en tournoy ou en bataille, ung charpentier le feroyt bien ; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemys. De sa lance doncques asserée, verde et roide, rompoyt ung huys, enfonçoyt ung harnoys, acculoyt[2] ung arbre, enclavoyt[3] ung anneau, enlevoyt une selle d'armes, ung aubert, ung gantelet. Le tout faisoyt armé de pied en cap. Au regard de fanfarer[4] et faire les petits popismes[5] sus ung cheval, nul ne le feit mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare n'estoyt qu'un singe en comparaison. Singulièrement estoyt apprins à saulter hastivement d'ung cheval sus l'aultre sans prendre terre ; et de chascun cousté, la lance au poing, monter sans estrivières ; et sans bride, guider le cheval à son plaisir. Car telles choses servent à discipline militaire. Ung aultre jour s'exercitoyt à la hasche, puis branloyt la picque, sacquoyt de l'espée à deux mains, de la dague et du poignard, armé, non armé, au boucler, à la cappe, à la rondelle[6]...

Le temps ainsi employé, luy frotté, nettoyé et refraischy d'habillements, tout doulcement retournoyent, et, passans par quelques prez ou aultres lieux herbus, visitoyent les arbres et plantes, les conférens avec les livres des anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen ; et en emportoyent leurs plaines mains au logis : desquelles avoyt la charge un jeune paige nommé Rhizotome, ensemble des pioches, bèches, tranches et aultres instru-

---

1. Palissade. 2. Déracinait. 3. Enfilait. 4. Se pavaner. 5. Sifflement.
6. Boucler, *bouclier* ; cappe, *manteau* ; rondelle, *bouclier rond*.

mens requis à bien arborizer. Eux arrivés au logis, ce pendant qu'on apprestoyt le soupper, répettoyent quelques passaiges de ce que avoyt esté leu, et s'asséoyent à table... Durant icelluy repast, estoyt continuée la leçon du disner, tant que bon sembloyt : le reste estoyt consommé en bons propous tous lettrez et utiles. Après grâces rendues, se addonnoyent à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petits passe-temps qu'on faict ès·chartes, ès dez, et guobeletz; et là demouroyent faisans grand chière, s'esbaudissans aulcunes foys jusques à l'heure de dormir; quelquefoys alloyent visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens qui eussent veu pays estranges.

En pleine nuict, devant que soy retirer, alloyent au lieu de leur logis le plus descouvert veoir la face du ciel : et là notoyent les comètes, si aulcunes estoyent, les figures, situations, aspectz, oppositions et conjunctions des astres.

Puis, avec son précepteur, récapituloyt briefvement, à la mode des Pythagoricques, tout ce qu'il avoyt leu, veu, sceu, faict et entendu au décours de toute la journée.

Si pryoient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense : et, luy rendant grâces de tout le temps passé, se recommandoyent à sa divine clémence pour tout l'advenir. Ce faict entroyent en leur repos.

(*Vie de Gargantua*, livre Ier, chap. XXIII.)

AMYOT

(1513-1593)

Jacques AMYOT était né de parents pauvres, à Melun. Il fit ses études à Paris, en servant de domestique à ses camarades de collége. Il fut ensuite précepteur particulier, et professeur de grec et de latin à l'Université de Bourges. Son savoir et son mérite lui firent confier l'éducation des fils de Henri II. Charles IX, un de ses élèves, devenu roi, le nomma évêque d'Auxerre, grand aumônier de France, conseiller d'État et recteur de l'Université. On a d'Amyot une traduction des *Œuvres complètes de Plutarque,* de *Longus* et de *Diodore de Sicile.* Quoique traducteur, il est considéré comme un génie naturel et original. Peu d'écrivains connurent mieux le caractère de notre langue. Son style clair, facile, gracieux, abondant jusqu'à la redondance, rappelle un peu celui de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre.

Mort de Philopœmen

Philopœmen, surnommé *le dernier des Grecs,* venait d'être élu à soixante et dix ans généralissime de la ligue achéenne pour la huitième fois, lorsqu'il apprit la révolte de Dinocrate, préteur de Messène, vendu aux Romains. Il marcha contre lui, fut fait prisonnier et condamné à boire la ciguë, en 183 avant J.-C.

Si furent ceux qui étaient demeurés dans la ville de Messène épris de merveilleuse joie, quand ils entendirent cette nouvelle; et accoururent tous aux portes de la ville pour le veoir arriver : mais quand ils virent qu'on le traînait ainsi contumélieusement (*outrageusement*) lié et garrotté contre la dignité de tant d'honneurs qu'il avait reçus en sa vie, et de tant de trophées et de victoires qu'il avait gagnées, la plupart en eut pitié, jusqu'à leur en venir les larmes aux yeux, en considérant l'infirmité de la nature

humaine, où il y a si peu de fiance que c'est moins que rien. Ainsi commença peu à peu à courir un propos de douceur par les bouches du peuple, qu'il fallait avoir souvenance des grâces qu'il leur avait faites auparavant, et de la liberté qu'il leur avait rendue, quand il chassa de Messène le tyran de Nabis. Au contraire, il y en avait d'autres, mais bien peu, qui, pour gratifier à Dinocrate, disaient qu'il lui fallait donner la géhenne (*torture*), et puis le faire mourir comme un très-dangereux ennemi et qu' ne pardonnait jamais depuis qu'on l'avait une fois offensé : au moyen de quoi il serait plus à craindre à Dinocrate, s'il s'échappait après avoir reçu de lui une telle ignominie, et avoir été prisonnier entre ses mains, qu'il n'était auparavant : toutefois à la fin ils le portèrent en un certain caveau dessous terre qu'ils appellent le trésor, lequel n'a ni air ni lumière de dehors aucunement, ni porte, ni demie (*demi-porte*), sinon une grosse pierre dont on bouche l'entrée : ils le dérobèrent là-dedans, et puis refermèrent le pertuis (*l'ouverture*) avec la pierre, et mirent des hommes armés à l'environ pour le garder...

Mais Dinocrate ne craignait rien plus que le délai du temps, parce qu'il se doutait bien que c'était ce qui seul pourrait sauver la vie à Philopœmen. Par quoi, pour prévenir toutes les provisions que les Achéens y pourraient donner, quand la nuit fut venue, et que tout le peuple messénien se fut retiré, il fit ouvrir le caveau, et y fit dévaler l'exécuteur de haute justice, avec un breuvage de poison pour lui présenter, lui commandant de ne partir d'auprès de lui qu'il ne l'eût bu. Or était Philopœmen, lorsque l'exécuteur entra, couché sur un petit manteau, non qu'il eût envie de dormir, mais bien le cœur serré de douleur et l'entendement troublé d'ennui. Quand il vit de la lumière et cet homme auprès de lui, tenant en sa main un gobelet où était le breuvage du poison, il se leva en son séant, mais ce fut à grand'peine, tant il était faible,

et prenant le gobelet demanda à l'exécuteur s'il n'avait rien ouï dire des chevaliers qui étaient venus avec lui, principalement de Lycortas (1). L'exécuteur lui fit réponse que la plupart s'était sauvée. Adonc il fit un peu de signe de la tête seulement, et en le regardant d'un bon visage, lui dit : « Il va bien, puisque nous n'avons pas été malheureux en tout et partout. » Et sans jeter autre voix ni dire autre parole, il but tout le poison, et puis se recoucha comme devant ; si ne fit pas sa nature grande résistance au poison, tant son corps était débile, mais en fut tantôt étouffé et éteint.

(Vie de Philopœmen.)

MONTAIGNE

(1533-1592)

Michel, seigneur de MONTAIGNE, naquit au château de ce nom, en Périgord. A vingt et un ans, il fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux, et il sut s'attirer l'estime et la considération générale. Son caractère insouciant, exempt d'ambition, ennemi de toute contrainte, et son amour pour une vie tranquille le firent renoncer à ces fonctions assujettissantes. Il se retira dans son château, et partagea son temps entre la philosophie, la littérature et les soins de sa maison. Il lui vint dans l'idée d'écrire, et il se mit à *raconter ses pensées et ses sentiments* dans un livre auquel il donna le nom d'*Essais*. Ce sont des causeries pleines de finesse et de naïveté sur toutes sortes de sujets. Montaigne prend un sujet au hasard, l'examine ; il rappelle et commente avec grâce ce qu'ont écrit les anciens et

---

1. *Lycortas*, père de l'historien Polybe, devint chef des Achéens, et vengea la mort de Philopœmen par le pillage de Messine.

les modernes; il donne son avis *non comme bon, mais comme sien.* Tout en se jouant, il ébranle l'une après l'autre toutes les fausses doctrines de son temps. Il attaque la législation confuse, débris de coutumes diverses et contradictoires; le pédantisme, l'ignorance et la sévérité des écoles; l'esprit de faction, qui bouleverse le royaume pour le réformer; les disputes des théologiens, qui se querellent souvent sur des mots; les fureurs des sectaires, qui s'égorgent pour des opinions; les injustices judiciaires, la torture, l'inquisition, etc. On trouve dans son livre des conseils excellents sur presque toutes les situations difficiles de la vie : c'est ce qui l'a fait appeler le *Bréviaire des hommes* Quoique son style ne soit pas aussi correct qu'il aurait pu l'être, même de son temps, les *Essais* sont considérés comme le premier ouvrage populaire de la prose française.

Amitié de Montaigne et de la Boëtie[1]

Au demourant, ce que nous appelons amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : « *Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy.* » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison de rapports; je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous

---

1. La Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, qui donnait les plus belles espérances et qu'une mort prématurée enleva à la tendresse de Montaigne.

nous embrassions par nos noms : et à nostre première rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compagnie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre de temps, et n'avoit à se régler au patron des amitiez molles et régulières, auxquelles il fault tant de précautions de longue et préalable conversation. Cettecy n'a point d'aultre idée que d'elle-mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçays quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

(*Essais*, livre Ier, chap. XXVII.)

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le XVIIe siècle, qu'on est convenu de désigner sous la dénomination trop générale de *Siècle de Louis XIV*, se divise en deux parties distinctes. La première comprend le règne de Louis XIII et la régence orageuse d'Anne d'Autriche, et finit au mariage de Louis XIV, vers 1660. Cette époque d'agitation et de troubles n'est guère que la continuation du XVIe siècle ; on y voit régner les mêmes désordres dans les mœurs, la même imitation sans intelligence de l'antiquité, de l'Espagne et de l'Italie. De là, dans la littérature, la même licence d'expression, le même pédantisme, les mêmes pointes, les mêmes jeux de mots de l'Italie et cette emphase espagnole, qui sont des caractères du siècle précédent. Cependant la langue s'épure, prend une forme constante et reçoit des règles fixes sous les auspices de l'Académie et sous la plume de Voiture, de Balzac et surtout de Descartes et de Corneille.

Mais ce n'est réellement que vers 1660 que commence la période qui porte le nom de Louis XIV.

C'est alors qu'on vit éclore les chefs-d'œuvre dans tous les genres, et que la langue acquit ce degré de maturité et de perfection au delà duquel il semble qu'elle ne puisse que s'altérer. La prose, tour à tour vive, incisive, éloquente dans Pascal, mobile, inépuisable en formes et en mouvements dans La Bruyère, noble, harmonieuse dans Fénelon, devient, dans Bossuet, majestueuse comme la langue des prophètes.

BALZAC

(1594-1654)

Jean-Louis de BALZAC naquit à Angoulême. Après quelques voyages il se retira dans son château, et consacra son temps à correspondre avec ses amis sur toutes sortes de sujets. Ses *Lettres*, destinées à la publicité, obtinrent un succès immense et lui valurent le titre de grand *épistolier*. Aujourd'hui elles ne sont pas plus lues que celles de Voiture. On y remarque les deux défauts les plus opposés au genre épistolaire, l'enflure et l'affectation. Balzac tombe dans ces défauts à force de vouloir être sublime, comme Voiture y tombait en cherchant à être agréable. Mais il ne faut pas oublier que ces deux auteurs écrivirent plus de trente ans avant l'apparition des *Lettres provinciales*.

Les *Discours* de Balzac sont bien supérieurs à ses *Lettres*. Le style y est plus assorti aux pensées et aux sentiments, et s'élève en plus d'un endroit à une véritable éloquence. Disciple de Malherbe et formé par ses leçons, Balzac opéra dans la prose la réforme que son maître avait faite dans la poésie : il lui donna le premier de la noblesse, de la grandeur, du nombre et de l'harmonie.

Lettre au cardinal de La Valette[1]

MONSEIGNEUR,

L'espérance, que l'on me donne depuis trois mois, que vous devez passer tous les jours en ce pays m'a empêché

---

1. Louis de Nogaret, cardinal de La Valette (1593-1639), était fils du fameux duc d'Épernon, favori de Henri III. Il se rendait à Rome pour assister au conclave chargé de donner un successeur au pape Grégoire XV (1623).

jusqu'ici de vous écrire, et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables; mais ce sont les amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de[1] naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires et commencé le long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave[2], et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être[3] grande pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres, et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois et qui a la conduite de toutes les âmes.

---

1. On dirait aujourd'hui : *prendre plaisir à*. — *Naviguer dans l'orage*, c'est-à-dire se mêler aux grandes affaires.

2. *Conclave* (du latin *conclave*, chambre), réunion des cardinaux assemblés pour élire un pape, et lieu où ils se réunissent au Vatican.

3. *Ne pas laisser de*, ne pas cesser (gallicisme).

Action de la Providence sur les événements

Il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin [1] qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon [2].

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu dit lui-même de ces gens-là « qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur. » Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu [3].

(*Socrate chrétien*. Discours 8.)

---

1. *Faquin* (de l'italien *fachino*, portefaix), homme de néant.

2. *Atrée* (XIIIe siècle av. J.-C.), roi d'Argos et de Mycènes, aïeul de Ménélas et d'Agamemnon, chef des Grecs au siége de Troie. *Atrée* et *Agamemnon* sont pris comme noms communs (métonymie).

3. Ne croirait-on pas entendre Bossuet racontant, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, l'intervention de la Providence dans les affaires humaines?

VOITURE

(1598-1648)

Vincent VOITURE était le fils d'un riche marchand de vin d'Amiens. Malgré cette humble origine, il sut devenir, par son esprit et son élégance, le héros des *belles compagnies* et l'ami des plus grands seigneurs de la cour. Louis XIII le chargea de plusieurs missions diplomatiques en Espagne et en Italie. A sa mort, Voiture fut nommé maître-d'hôtel de Louis XIV et introducteur des ambassadeurs chez la reine mère.

Les *Lettres* de Voiture, qui eurent un succès prodigieux, sont pleines de cet élégant badinage, de ce spirituel enjouement dont il était le modèle dans la conversation. Elles contribuèrent à l'élégance, à la finesse et à la délicatesse de la langue. Mais elles ont bien perdu de leur réputation. Voiture abuse trop souvent de son esprit pour ne pas vouloir penser et parler comme tout le monde, et il tombe dans des pointes fades et dans de ridicules jeux de mots. Cet écrivain, dont le naturel affecté séduisit même le judicieux Boileau, n'est plus aujourd'hui regardé que comme le type de la recherche et de l'afféterie.

Lettre à mademoiselle de Rambouillet[1]

MADEMOISELLE,

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effrayantes montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou

1. Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, qui tenait un salon célèbre où se réunissaient les beaux esprits de l'époque. Julie devint duchesse de Montausier.

vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles [1]. Mais surtout je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé [2] par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé : j'ai dit que j'étais Savoyard; et pour passer pour cela j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas [3] : sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que [4] je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

---

1. *Pistole*, monnaie d'or qui valait dix francs.

2. *J'ai passé* serait plus correct, puisque le verbe exprime *l'action* et non *l'état*.

3. *Vaugelas*, fameux grammairien né à Chambéry, qui garda toujours l'accent savoyard.

4. *Sous ombre que*. On dit aujourd'hui : *sous prétexte que*.

Voyez, mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin je suis échappé des bandits, des Espagnols et de la mer.

(*Lettre XCIV.*)

DESCARTES

(1596-1650)

René DESCARTES, le père de la philosophie moderne, naquit à La Haye, petit bourg de Touraine. Il annonça des dispositions si précoces qu'à huit ans on l'appelait *le philosophe*, et qu'étant encore au collége il inventa sa fameuse *analyse*. Ses études terminées, il s'aperçut que la philosophie scolastique était chargée d'une foule de préceptes inutiles ou dangereux. Il résolut de se dévouer tout entier à la recherche de la vérité, et il alla s'établir en Hollande, dans une solitude profonde. C'est là qu'il eut la gloire de créer sa célèbre méthode et de l'appliquer avec le plus brillant succès à la géométrie, à la physique, à la métaphysique, à la physiologie, à la médecine, à la morale et à toutes les questions intéressantes de son époque. L'école de Descartes a pu passer; mais le mouvement qu'il imprima à l'intelligence humaine sera immortel.

Descartes, ce *mortel dont on eût fait un dieu chez les païens,* dit La Fontaine, n'est pas seulement un grand philosophe; on peut le ranger parmi les premiers prosateurs de son temps. Son *Discours sur la Méthode*, publié en 1637, est le premier ouvrage écrit d'un bout à l'autre dans le grand style du XVe siècle.

Morale de Descartes

Je me formai une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part.

La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de

mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre; car, commençant dès lors à ne compter pour rien les miennes propres, à cause que [1] je les voulais remettre toutes à l'examen, j'étais assuré de ne pouvoir mieux que de suivre celles des mieux sensés.

Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir; car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part, où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt.

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à [2] me vaincre que la fortune et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées; en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont exté-

1. *A cause que* a vieilli. On dit : *parce que*.
2. On dit aujourd'hui : *tâcher de*.

rieures, tout ce qui nous manque de réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquisse, et ainsi pour me rendre content; car, notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de Chine ou de Mexique, et que, faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou d'être libres étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux.

Enfin, pour conclusion de cette morale, je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire le choix de la meilleure; et sans que je veuille rien dire de celles des autres, je pensai que je ne pouvais mieux que de continuer en celle-là même où je me trouvais, c'est-à-dire que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer, autant que je pourrais, en la connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite.

(*Discours sur la Méthode.*)

MALEBRANCHE

(1638-1715)

Nicolas MALEBRANCHE, un des plus grands métaphysiciens qui aient existé, naquit à Paris. A vingt-deux ans, il entra dans la congrégation de l'Oratoire. La lecture des ouvrages de Descartes décida de sa vocation pour les études philosophiques. Le système de Malebranche est un spiritualisme élevé, un idéalisme hardi, qui l'a fait surnommer le *Platon chrétien*. Ses hypothèses sur l'origine toute divine de nos idées, sur l'union incompréhensible de l'âme et du corps et sur plusieurs autres questions difficiles de philosophie et de théologie ont pu être remplacées par d'autres; mais le charme du langage suffira pour les sauver de l'oubli. Malebranche offre le plus parfait modèle de ce style philosophique qui n'admet que des ornements graves et dont la beauté consiste dans la clarté, la pureté, la noblesse, l'élégance sévère et une certaine élévation qui se soutient dans tous les sujets.

Ses principaux ouvrages sont des *Entretiens sur la Métaphysique et sur la Religion*, où il développe avec méthode et lucidité le système général de sa philosophie; un *Traité de Morale*, où il mêle les plus hautes leçons de la philosophie à des peintures fidèles et piquantes de la nature humaine; et la *Recherche de la Vérité*, où il déploie une rare sagacité pour démêler les causes de nos erreurs et un talent incomparable pour décrire ces mêmes erreurs, et où il fait une peinture éloquente de l'imagination, qu'il appelle *la folle du logis*, et qu'il maltraite beaucoup, malgré l'éclat et les couleurs qu'elle répand dans tous ses écrits.

Pour être aimé soyez aimable

Quoiqu'il ne faille point lier de société particulière avec toutes sortes de personnes, principalement lorsqu'on ne se sent pas assez de force et d'adresse pour l'entretenir, néanmoins il faut se faire aimer généralement de tout le monde, afin qu'il n'y ait personne à qui on ne puisse être

utile. Or, pour se faire aimer, il faut se rendre aimable. C'est une prétention injuste et ridicule que d'exiger de l'amitié : et ceux qui ne se font point aimer ne s'en doivent prendre qu'à eux-mêmes. Si on ne rend pas toujours justice au mérite, à cause qu'on [1] ne le connaît pas et qu'ordinairement on en juge mal, tout le monde est sensible aux qualités aimables, et ceux qui les possèdent ne manquent jamais d'amis.

Le mérite des autres efface le nôtre : et quand on leur rend justice il semble qu'on se fasse tort [2]. On ne peut les élever sans se rabaisser soi-même ; et lorsqu'on les met au-dessous de soi, on croit en être plus grand. Mais, quand on aime les gens, on ne se fait aucun tort. Il semble, au contraire, que l'âme s'étende en se répandant dans les cœurs, et qu'elle se revête et se pare de la gloire qui environne ses amis. Ainsi, on se fait toujours aimer, pourvu qu'on se rende aimable ; mais on ne se fait pas toujours estimer, quelque mérite qu'on ait.

Quelles sont donc les qualités qui nous rendent aimables ? Rien n'est plus facile que de les découvrir. Ce n'est point avoir de l'esprit, de la science, un beau visage, un corps bien droit et bien formé, de la qualité [3], des richesses, ni même de la vertu ; ce n'est point précisément tout cela, car on peut avoir de l'aversion pour celui qui possède toutes ces qualités estimables. Quoi donc ? C'est de paraître tel que les autres se persuadent qu'avec nous ils seront contents.

Si celui qui a de grands biens est avare ; si celui qui a de l'esprit est superbe ; si celui qui a de la qualité est fier et brutal ; si celui-là même qui a de la vertu et du mérite prétend que tout lui est dû, toutes ces qualités, quelque

1. On dit aujourd'hui : *parce que*.

2. L'écrivain met le subjonctif, parce qu'il est douteux qu'*on se fasse tort*.

3. *Qualité*, noblesse distinguée.

estimables qu'elles soient, ne rendront point aimables ceux qui les possèdent. Les hommes veulent invinciblement être heureux. Celui-là seul peut donc se faire aimer, je ne dis pas estimer, qui est bon et paraît tel.

Or, personne n'est bon par rapport à nous, quelque parfait qu'il soit en lui-même, s'il ne répand point sur nous les faveurs que Dieu lui fait.

Ainsi, le bel esprit qui raille toute la terre se rend odieux à tout le monde; et le savant qui fait parade de sa science s'habille en pédant et se travestit en ridicule. Ceux qui veulent se faire aimer, et qui ont bien de l'esprit, en doivent faire part aux autres. Qu'ils fassent si bien valoir les bonnes choses que les autres disent en leur présence, qu'avec eux chacun soit content de soi-même. Que celui qui a de la science n'enseigne point en maître les vérités dont il est convaincu; mais qu'il ait le secret de faire naître insensiblement la lumière dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; de sorte que chacun s'en trouve éclairé sans la honte d'avoir été son disciple. Celui qui est libéral n'est point aimable s'il s'élève ou se vante de ses libéralités. En effet, il reproche ses faveurs à celui à qui il les fait par la confusion dont il le couvre. Mais celui qui fait part aux autres de son esprit et de sa science, aussi bien que de son argent et de sa grandeur, sans que personne s'en aperçoive et sans qu'il en tire aucun avantage, gagne nécessairement tous les cœurs par cette vertueuse libéralité; seule, dis-je, vertueuse et charitable, seule généreuse et sincère. Car toute autre libéralité n'est qu'un pur effet de l'amour-propre; toute autre est intéressée ou du moins fort mal réglée.

(*Des devoirs entre personnes égales.*)

NICOLE

(1625-1695)

Pierre NICOLE, moraliste excellent et l'un des plus illustres écrivains de Port-Royal, était fils d'un avocat de Chartres. Il se lia de bonne heure avec les Solitaires de Port-Royal. Il se chargea de la classe des lettres, où il compta Racine au nombre de ses élèves, et écrivit avec le grand Arnauld et Lancelot une série d'excellents ouvrages élémentaires, qui contribuèrent puissamment aux progrès de l'enseignement. Lorsque la guerre éclata entre les Jésuites et les pieux Solitaires, Nicole, malgré sa douceur, prit une part active à la polémique, et fut le collaborateur d'Arnauld dans la composition d'une foule de livres et de pamphlets destinés à la défense de la doctrine janséniste.

Les plus connus des nombreux ouvrages de Nicole sont ses *Essais de morale*, en douze volumes. Ce livre, qu'on lirait davantage s'il était moins long, place l'auteur au rang des grands connaisseurs de la nature humaine. On distingue surtout l'*Essai sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*. Madame de Sévigné disait de ce petit traité qu'elle *voudrait bien en faire un bouillon et l'avaler*. Le style de Nicole est remarquable par la clarté, la correction, la parfaite convenance entre l'expression et l'idée; mais on y désirerait plus de variété, de chaleur et de précision.

Il faut souffrir les humeurs incommodes.

Ce n'est pas assez pour conserver la paix et avec soi-même et avec les autres, de ne choquer personne, et de n'exiger de personne ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs et de caprices. Car, comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui l'on vit justes, modérés et sans défauts, il faudrait désespérer de pouvoir conserver la tranquillité de son âme si on l'attachait à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec des hommes on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colère sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté ou une complaisance basse et désagréable. Les uns seront trop passionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir que l'on contredise en rien. Les uns seront envieux et malins; d'autres insolents, pleins d'eux-mêmes et sans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, et qui, ne faisant jamais réflexion sur la manière dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déférences excessives. Quelle espérance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent et font sortir notre âme de son assiette?

Il faut donc les souffrir avec patience et sans se troubler, si nous voulons posséder nos âmes, comme parle l'Écriture, et empêcher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous moments, et nous précipite [1] dans tous les inconvénients que nous avons représentés. Mais cette patience n'est pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est étrange qu'étant si difficile d'une part, et si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, en même temps que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles et de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquérir est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous; et, pour cela, il est utile de considérer

1° Que les défauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sottise d'en être surpris et de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes et de mau-

---

1. *Et* NE *nous précipite* serait plus correct.

vaises qualités. Il les faut prendre sur ce pied-là ; et quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur société doit se résoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes ;

2° Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable parce qu'un autre l'est, de se nuire à soi-même parce qu'un autre se nuit, et de se rendre participants des sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts et de nos propres misères, sans nous charger encore des défauts et des misères de tous les autres. Or, c'est ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui ;

3° Que, quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont, et ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié, et non de colère ; et nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette différence que nous pouvons contracter les maladies du corps, malgré que nous en ayons [1], au lieu qu'il n'y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos âmes aux maladies de l'esprit ;

4° Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes ; car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défaut dont nous ne soyons capables ; et s'il y en a que nous n'ayons effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainsi, n'ayant aucun sujet de nous préférer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font ; et que, si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à notre tour ;

---

1. En dépit de nous

5° Les défauts des autres, si nous pouvions les regarder d'une vue tranquille et charitable, nous seraient des instructions plus utiles ; nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie. Ils nous pourraient donner lieu de remarquer que les passions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colère pour se faire croire ; et l'on est d'autant moins cru que l'on fait paraître plus de colère. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé qu'on croit le mériter ; et on l'est d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offense de n'être pas aimé ; et en le voulant être par force l'on attire encore plus l'aversion des gens.

Nous y pourrions voir aussi, avec étonnement, à quel point les mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possédés ; car les effets, qui sont sensibles aux autres, leur sont d'ordinaire inconnus. Et il arrive souvent que, se rendant odieux, incommodes et ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s'en aperçoivent pas.

Et tout cela nous pourrait faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombés par des passions semblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses et dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles ; et par là, toute notre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrons beaucoup plus disposés à supporter ceux des autres.

Enfin, il faut considérer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colère pour les fautes et les bizarreries des autres que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais temps, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud, parce que notre colère est aussi peu capable de corriger les hommes que de faire changer les saisons. Il y a même cela de plus déraisonnable en ce point, qu'en se mettant en colère contre les saisons on ne les rend ni plus ni moins incom-

modes, au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes les irrite contre nous, et rend leurs passions plus vives et plus agissantes.

(*Traité sur les moyens de conserver la paix avec les hommes*, 2e partie, chap. x.)

PASCAL

(1623-1662)

Blaise PASCAL, fils d'un président à la cour des aides, naquit à Clermont-Ferrand. Dès son enfance, il annonça un génie prodigieux pour les mathématiques. Malheureusement, la faiblesse de sa santé paralysa ses travaux. La mort de son père et un accident qui lui arriva répandirent une sombre mélancolie sur ses méditations, et le détachèrent du monde. Il se retira dans la solitude de Port-Royal, et y passa ses dernières années dans la lecture des livres saints, dans la prière et dans les pratiques les plus austères de la religion.

Ce fut pendant cette triste période d'une vie si courte, que Pascal écrivit contre la morale relâchée de certains casuistes ses immortelles *Lettres provinciales,* dont Bossuet a loué les grâces et qui ont fait dire à Boileau, avant tout le monde, que l'auteur était le plus parfait écrivain de son siècle. Dans ce livre, où l'on admire tour à tour la plus fine comédie et la plus haute éloquence, la vivacité des dialogues de Platon et la véhémence de Démosthènes, un sujet de polémique passagère a inspiré les beautés les plus durables de la prose française. Pascal travaillait son style avec un soin extrême, mais seulement pour lui faire exprimer le mieux possible sa pensée et ses sentiments. On peut dire que son style est sa pensée même; comme sa pensée, il est d'une beauté incomparable.

Dans les intervalles de ses souffrances, Pascal s'occupait d'un grand ouvrage en faveur de la religion chrétienne; de temps en temps il jetait sur le papier des pages, des pensées, qui avaient

rapport à ce travail. Ces fragments inachevés, épars sur une foule de morceaux de papier, furent publiés, après sa mort, avec de nombreuses modifications, sous le titre de *Pensées de Pascal sur la religion*. Ils viennent d'être réimprimés conformément aux manuscrits originaux.

Réfutation de l'homicide

Tout le monde sait qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne, et que, quand un homme nous aurait ruinés, estropiés, brûlé nos maisons, tué notre père, et qu'il se disposerait encore à nous assassiner et à nous perdre d'honneur, on n'écouterait point en justice la demande que nous ferions de sa mort : de sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du roi, ou plutôt de la part de Dieu. A votre avis, mes pères [1], est-ce par grimace et par feinte que les juges chrétiens ont établi ce règlement? Et ne l'ont-ils pas fait pour proportionner les lois civiles à celles de l'Évangile, de peur que la pratique extérieure de la justice ne fût contraire aux sentiments intérieurs que des chrétiens doivent avoir? On voit assez combien ce commencement des voies de la justice vous confond; mais le reste vous accablera.

Supposez donc que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes; que fera-t-on là-dessus? lui portera-t-on incontinent le poignard dans le sein? Non : la vie des hommes est trop importante, on y agit avec plus de respect; les lois ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes, mais seulement aux juges dont on a examiné la probité et la naissance. Et croyez-vous qu'un seul suffise pour condamner un

1. Pascal s'adresse à des casuistes qui prétendaient qu'on peut tuer un homme dans certains cas.

homme à mort? Il en faut sept pour le moins, mes pères. Il faut que de ces sept il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel, de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement; et vous savez qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur, on observe encore de donner les heures du matin à ces fonctions : tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande, où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même.

Et c'est pourquoi, afin d'y agir comme fidèles dispensateurs de cette puissance divine d'ôter la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins et selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites; ensuite desquelles [1] ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les lois, ni juger dignes de mort que ceux que les lois y condamnent : et alors si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces misérables, le même ordre de Dieu les oblige de [2] prendre soin de leurs âmes criminelles; et c'est même parce qu'elles sont criminelles qu'ils sont plus obligés à en prendre soin; de sorte qu'on ne les envoie à la mort qu'après leur avoir donné moyen de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur et bien innocent; et néanmoins l'Église abhorre tellement le sang, qu'elle juge encore incapables du ministère de ses autels [3] ceux qui auraient assisté à un arrêt de mort, quoique accompagné de toutes ces circonstances si religienses : par où il est aisé de concevoir quelle idée l'Église a de l'homicide.

(*XIVe Provinciale.*)

1. On dirait aujourd'hui : *à la suite desquelles.*

2. *Obliger de* exprime une contrainte exercée dans telle circonstance. — *Obliger à* exprime une contrainte plus générale et moins stricte. On emploie souvent *obliger à* et *obliger de* l'un pour l'autre.

3. Dans les tribunaux composés de clercs et de laïques, les clercs se retiraient quand il s'agissait d'un crime qui entraînait la peine capitale.

Impuissance de la persécution contre la vérité

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre ; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge : mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales, car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même [1].

(*XIIe Provinciale.*)

L'Homme, roseau pensant

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant [2]. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce

1. « Pascal décrit avec une admirable énergie la longue et étrange guerre de la violence et de la vérité... Démosthène, Chrysostôme ou Bossuet, inspirés par la tribune, ont-ils rien de plus fort et de plus sublime que ces paroles jetées à la fin d'une lettre polémique ? » (VILLEMAIN.)

2. Cette belle image est justement célèbre.

qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

(*Pensées*, art. Ier.)

Immensité et petitesse de la nature

Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point au prix du [1] vaste tour que cet astre [2] décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent [3]. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre [4] : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part [5]. Enfin, c'est le plus grand caractère

---

1. *Auprès de*, en comparaison de, serait le mot propre.

2. *Cet astre* se rapporte au soleil. Il semblerait que la conviction de Pascal n'était pas formée sur le mouvement de la terre.

3. On dirait que par cette longue période Pascal a voulu faire sentir combien ce tour est vaste.

4. Que l'imagination *aille plus loin*.

5. Cette magnifique image de l'immensité, empruntée à la géométrie, est cé-

sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée...

Mais pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron [1] lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours [2]; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome [3]; qu'il y voie une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

(Disproportion entre l'Homme et la Nature.)

...bre. On croit qu'elle appartient à Empédocle, philosophe grec, né vers 450 avant J.-C.

1. *Ciron*, insecte presque imperceptible.

2. *Discours* est ici pour *raison*.

3. C'est-à-dire de *cet atome en raccourci*, imperceptible.

Aveuglement et folie des incrédules

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en [1] la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet [2].

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir [3] sur ce sujet, d'où [4] dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations [5].

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les per-

---

1. *Autrement que, si ce n'est en.*

2. *Notre dernier objet*, celui auquel tout se rapporte et va aboutir.

3. *Eclaircir*, rendre clair, ne se dit que des choses. — *Eclairer*, qui signifie *donner de la clarté*, *faire voir clair*, *instruire*, et qui se dit des personnes et des choses, serait le mot propre.

4. *Dont*, qui exprime l'idée d'origine, de dépendance, serait le mot propre. — *D'où*, se dit de l'action physique de sortir.

5. Le singulier serait plus correct.

suadent [1], négligent de les chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends, au contraire, qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intéret d'amour-propre [2]. Il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici [3] de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre, dans peu d'années, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons, tant que nous voudrons, les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus, et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie; qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche [4], et que comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité [5],

1. *Qui pourraient les persuader* serait plus correct et plus clair.

2. *Amour-propre* signifie ici *amour de soi*, et non pas *opinion trop avantageuse de soi*.

3. *Ici*, pour *ici-bas, dans ce monde*.

4. Qu'on s'approche de cette espérance.

5. Qui avaient pendant leur vie.

il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on est dans ce doute [1], et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s'il est, avec cela, tranquille et satisfait ; qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments ? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement-ci se passe dans un homme raisonnable ?

(*Article IX.*)

Perfectibilité de l'homme dans le domaine des sciences

Il est étrange de quelle sorte on révère les sentiments des anciens. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître. N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal ? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone [2] aussi exactement la première

1. La répétition du mot *doute* rend l'idée plus énergique et fait mieux sentir combien le doute est malheureux.

2. *Hexagone*, figure de géométrie, qui a six angles et six côtés

fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle [1] leur inspire cette science nécessaire, toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes s'ils pouvaient avoir vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir, à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les

1. *La nature... elle* leur inspire. La clarté exige la répétition du sujet du verbe.

âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite de hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement [1].

(TRAITÉ DU VIDE.)

MOLIÈRE

(1622-1673)

Voir sa notice dans les POËTES.

MOLIÈRE n'est pas moins grand comme prosateur que comme poëte. Sa prose est coupée, harlie, mobile, inépuisable en mouvements, en formes et en couleurs. Ménage, Fénelon et Boileau ont peut-être eu tort de la préférer à ses vers; mais ils pouvaient ne pas l'admirer moins. Aucun de nos auteurs comiques n'a égalé celle de *l'Avare*. On ne fait pas de cette prose-là comme M. Jourdain, sans le savoir.

Première leçon de monsieur Jourdain [2]

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma

---

1. Cette belle comparaison du genre humain considéré comme un seul homme est justement célèbre.

2. M. Jourdain est un bon bourgeois qui a fait fortune en vendant du drap, et qui se donne des airs de gentilhomme. On lui dit que les gens de qualité savent la danse, la musique, l'escrime et la philosophie. Et vite il fait appeler des professeurs.

mère ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago*. Vous èntendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN.

Oui; mais faites comme si je ne le savais pas: expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort*.

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN.

Oh! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles ces trois opérations de l'esprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première

4.

est de bien concevoir par le moyen des universaux [1]; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories [2]; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara*, *celarent*, *Darii*, *ferio*, *baralipton* [3], etc.

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs [4]. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.

La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela : je suis bilieux, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soûl [5] quand il m'en prend envie.

---

1. *Universaux*, les termes généraux, divisés par la scolastique en cinq classes : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident.

2. *Catégorie*, classe où l'on range des choses qui sont d'espèce différente, mais qui appartiennent à un même genre.

3. Jargon barbare, qui n'a aucun sens, et qui servait alors à désigner différents modes de syllogismes, c'est-à-dire de raisonnements composés de trois propositions.

4. *Rébarbatif*, rude et rebutant.

5. *Tout mon soûl* (du latin *saturus*, rassasié), autant que je veux. — Expression familière.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux-volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini [1].

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes.

---

1. *Tintamarre*, bruit accompagné de désordre. — *Brouillamini*, confusion.

Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant la bouche, A [1].

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

---

1. Ces explications ridicules se trouvent dans le *Discours physique de la parole*, par Cordemoy, de l'Académie française, ouvrage dédié à Louis XIV deux ans avant la représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O; I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce

en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux du mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Ce sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Ce sont des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Pour la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, » c'est de la prose?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien [1]; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela.

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène VI.)

M. JOURDAIN ET UN GARÇON TAILLEUR[2]

LE GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appelez-vous ?

LE GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité ! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour Mon gentilhomme.

LE GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

---

1. Ce fameux trait de naïveté pourrait bien avoir été emprunté à un comte de Soissons, à propos de qui madame de Sévigné écrit : « Je viens de faire un roman sans m'en douter, et j'en suis aussi étonnée que M. le comte de Soissons quand on lui découvrit qu'il faisait de la prose sans le savoir. »

2. M. Jourdain se fait habiller en gentilhomme; et les garçons tailleurs lui mettent son habit neuf en dansant, comme on fait aux personnes « de qualité. » Puis il paye les titres qu'on lui donne, et il met le comble au ridicule en avouant qu'il les paye.

M. JOURDAIN.

Monseigneur! Oh! oh! oh! Monseigneur! Attendez, mon ami; Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

LE GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre Grandeur! Oh! oh! oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur! (*Bas, à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

LE GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait: je lui allais tout donner.

(*Le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène IX.)

SOUPER D'HARPAGON

HARPAGON, VALÈRE, *intendant;* MAITRE JACQUES, *cocher et cuisinier;* BRINDAVOINE *et* LA MERLUCHE, *valets;* DAME CLAUDE, *servante, tenant un balai.*

HARPAGON.

Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets aux soins de nettoyer partout; et, surtout, prenez garde de frotter les meubles

trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue pendant le souper au gouvernement des bouteilles ; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Châtiment politique !

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas, selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos souquenilles [1], monsieur ?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint [2] est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses [3] tout troué...

---

1. *Souquenille*, espèce de surtout de toile, qu'on met pour travailler.

2. *Pourpoint*, ancien habit qui couvrait depuis le cou jusqu'à la ceinture.

3. *Haut-de-chausses*, ancien habit qui couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix; rangez cela adroitement du côté de la muraille et présentez toujours le devant au monde.

(*A Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint pour cacher la tache d'huile.*)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi lorsque vous servirez.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Oh çà ! maître Jacques, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES, *cocher et cuisinier.*

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON.

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire : de l'argent ! de l'argent ! de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche ! de l'argent ! Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet [1], de l'argent !

VALÈRE, intendant.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent !

VALÈRE.

Oui.

MAÎTRE JACQUES à Valère.

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans [2] d'être le factoton [3].

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Aïe ! je veux que tu me répondes.

---

1. Épée qu'on met sous le chevet du lit, qu'on ne quitte pas ; et par extension, *parole qu'on a toujours à la bouche.*

2. *Céans*, ici dedans. Mot vieilli.

3. Pour *factotum*, celui qui se mêle de tout dans une maison.

MAÎTRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES.

Eh bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.

Comment! voilà pour traiter toute une ville entière! Là, que cela foisonne.

MAÎTRE JACQUES.

Rôt...

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*

Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*

Encore!

VALÈRE *à maître Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever [1] tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

---

1. *Crever*, pour *mourir*, est un terme familier et bas.

HARPAGON.

Il a raison.

VALÈRE.

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger* [1].

HARPAGON.

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi*... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE.

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON à maître Jacques.

Oui. Entends-tu? (A Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas : et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

---

1. C'est Quintilien qui a dit : *Je ne vis pas pour manger, mais je mange pour vivre.*

HARPAGON.

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES.

Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet sa casaque.) Vous dites?...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES.

Vos chevaux, monsieur! Ma foi! ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; et ce serait mal parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades! ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres

animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués, car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir[1] : je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche, et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES.

Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable[2].

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

---

1. On dirait aujourd'hui : J'ai une tendresse *telle* qu'il me semble que c'est moi-même *qui pâtis*. (Ellipse.)

2. *Raisonnable*, qui est doué de raison, ou qui agit selon la raison ; — *raisonneur*, qui raisonne et, en mauvaise part, qui fatigue par ses raisonnements.

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle ne sont rien que pour vous gratter [1] et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie [2] et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAÎTRE JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES.

Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON.

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme [3] on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards [4] à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de

1. *Gratter*, caresser, cajoler. (Métaphore.)
2. *En dépit que j'en aie*, malgré que j'en aie, malgré moi. Locution vieillie.
3. On dirait aujourd'hui *comment*.
4. *Brocard*, raillerie piquante.

votre lésine [1]. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les Quatre-Temps et les Vigiles, afin de profiter des jeûnes où [2] vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé le reste d'un gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces [3]. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre et de vilain.

HARPAGON, *en battant maître Jacques.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES.

Eh bien ! ne l'avais-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

(*L'Avare*, acte III.)

---

1. *Lésine*, ladrerie, avarice excessive et basse.
2. On dirait aujourd'hui *auxquels*.
3. *Accommoder de toutes pièces*, blâmer de toutes les façons.

DON JUAN ET UN CRÉANCIER.

LA VIOLETTE, laquais.

Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE, laquais.

Bon ! voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier ! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent ? Et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas ?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis, mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double[1].

(Entre M. Dimanche.)

DON JUAN.

Ah ! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir ! et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne ; mais cet ordre n'était pas pour vous, et vous êtes en droit de ne jamais trouver de porte fermée chez moi.

---

1. *Double*, ancienne monnaie, sixième partie d'un sou.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN à ses laquais.

Parbleu[1] ! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN.

Comment! vous dire que je n'y suis pas! à M. Dimanche! au meilleur de mes amis!

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN.

Allons vite, un siége pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN.

Point, point; je veux que vous soyez assis contre[2] moi.

M. DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN.

Otez ce pliant et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez, et...

---

1. *Parbleu!* sorte de jurement très-commun dans la comédie française.
2. *Contre* signifie ici *auprès de*.

DON JUAN.

Non, non; je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monsieur...

DON JUAN.

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à dire. J'étais...

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, monsieur, je suis bien; je viens pour...

DON JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN.

Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrais bien...

DON JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

M. DIMANCHE.

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

DON JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

DON JUAN.

La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir [1].

---

1. Vieux mot inusité, *être chef ou maître.*

DON JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, lui tendant la main.

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN.

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN.

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

DON JUAN.

Or ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. DIMANCHE.

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, se levant.

Allons vite, un flambeau pour conduire M. Dimanche;

[illegible] prennent leurs mousquetons[1] pour l'escorter.

M. DIMANCHE, se levant.

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

Sganarelle ôte les sièges promptement.

DON JUAN.

Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! monsieur...

DON JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si...

DON JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise?

M. DIMANCHE.

Ah! monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

DON JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

(Il sort.)

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

---

1. *Mousqueton*, espèce de petit fusil.

M. DIMANCHE.

Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant de compliments que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous, et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

M. DIMANCHE.

Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh! ne vous mettez pas en peine ; il vous payera le mieux du monde.

(Il le pousse dehors.)

(*Don Juan*, acte IV.)

LA ROCHEFOUCAULD

(1613-1680)

François, duc de LA ROCHEFOUCAULD, se fit remarquer par son esprit, sa connaissance des hommes et ses intrigues. Pour plaire à la duchesse de Longueville, il se jeta dans cette guerre de la Fronde, qui n'aurait été que ridicule si elle n'eût point coûté de sang à la France. Il n'y éprouva que des déceptions. Revenu de ses illusions, il tomba dans un découragement moral, dans une misanthropie chagrine et égoïste qui est le caractère de ses *Maximes*. Il passa les dernières années de sa vie dans l'intimité de madame de La Fayette et de madame de Sévigné.

Le petit livre des *Maximes*, dit Voltaire, est un des ouvrages

qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation : il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. Mais, sous le rapport de la vérité, La Rochefoucauld a fait plus souvent le tableau d'une époque corrompue qu'une peinture de l'homme en général. Il attribue toutes nos actions à la vanité ou à l'intérêt; c'est méconnaître la vertu et s'exposer à corrompre l'homme à force de le rabaisser. Il a encore laissé des *Réflexions diverses* et des *Mémoires* qu'on lit avec plus de plaisir que ses *Maximes*.

Maximes diverses.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir ; mais les maux présents triomphent d'elle.

Si nous n'avions point de défauts, nous n'aurions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité.

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

De la Conversation.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Néanmoins il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre, et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit au contraire entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il [1] mérite d'être loué, et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur les choses indifférentes, leur faire rarement des questions, et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

On doit dire les choses d'un air plus ou moins sérieux, et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'humeur et la capacité des personnes que l'on entretient, et leur céder aisément l'avantage de décider, sans les obliger de répondre quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Evitons surtout de parler souvent de nous-mêmes et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite à tout propos [2].

---

1. *Il*, pour *cela*, ne se dit plus.
2. Le *moi* est haïssable, a dit Pascal.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité, ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés, et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne ; elle seule doit régner sur nos sentiments ; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit [1].

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de pousser trop loin une bonne raison, quand on l'a trouvée. L'honnêteté veut que l'on cache la moitié de son esprit, et qu'on ménage un opiniâtre qui se défend mal, pour lui épargner la honte de céder.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose, et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'arrêter autant qu'ils le veulent, et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent : car s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner ; il y a un silence de discrétion et de respect Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à bien

---

1. Pour *ce qu'ils ont dit* serait plus correct.

peu de personnes. Ceux-mêmes qui en font des règles s'y méprennent souvent; et la plus sûre qu'on en puisse donner, c'est écouter beaucoup, parler peu et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

(*Réflexions diverses.*)

LA BRUYÈRE

(1645-1696)

On ne sait presque rien de la vie de Jean DE LA BRUYÈRE. On le fait généralement naître au village de Roinville, près de Dourdan, dans l'Ile-de-France. Il paraît qu'il naquit à Paris; il y fut baptisé le 17 août 1645, dans la paroisse de Saint-Christophe, en la Cité. Son père était conseiller-secrétaire du roi et de ses finances. Il venait d'acheter lui-même une charge de trésorier de France à Dourdan, lorsque Bossuet le plaça auprès du petit-fils du grand Condé, pour lui enseigner l'histoire. La Bruyère passa le reste de ses jours à l'hôtel de Condé, à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres. On le représente comme un philosophe doux, modeste, exempt d'ambition, ne songeant qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres.

Nous devons à La Bruyère une traduction des *Caractères* de Théophraste et un ouvrage original sous le même titre, qui le mettent au rang des premiers écrivains du grand siècle. Nul n'est plus riche en formes vives, rapides, originales, pittoresques et variées. C'est cette variété qui a fait dire à Vauvenargues : « Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence, qui ne se rencontre chez La Bruyère. »

Le Fat.

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon [1] : il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des

---

1. Pour animer ses portraits, La Bruyère y introduit des noms de convention.

plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce ? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est un onyx ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait ; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage ; et il ne se plaint[1] non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon, je vous quitte[2] de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carosse brillant, ce grand nombre de coquins[3] qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

(*Caractères*, chap. II.)

Irène et Esculape.

Irène se transporte à grands frais en Epidaure[4], voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue[5]

---

1. Il ne se refuse pas.
2. Pour *je vous tiens quitte*, qui est plus usité.
3. *Coquins*, mis pour *laquais*. C'est, ainsi que *les six bêtes* ; une de ces expressions familières qui se rencontrent sous la plume de La Bruyère et qui donnent à son style une énergie nouvelle.
4. *Épidaure*, ville de Grèce, où l'on voit encore les ruines du temple d'Esculape, dieu de la médecine. On met aujourd'hui la préposition *à* devant le nom des villes. Autrefois on disait *en Alger*, *en Épidaure*, pour éviter l'hiatus.
5. *Recrue*, excédée, harassée.

de fatigue; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est, le soir, sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède; l'oracle lui répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau: qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diète. — Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous! Est-ce là toute cette science que les hommes publient et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin et abréger vos jours par un long voyage?

(*Caractères*, chap. XI.)

L'Homme universel.

Arrias a tout lu, a tout vu; il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt

des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies ; Arrias ne se trouble point, prend feu, au contraire, contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de Séthon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsqu'un des conviés lui dit : « C'est Séthon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade[1]. »

(*Caractères*, chap. V.)

Le Gourmand.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin et de souper le soir ; il ne semble né que pour la digestion ; il n'a de même qu'un entretien : il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé ; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages ; il place ensuite le rôt et les entremets ; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service ; il n'oublie pas les hors-d'œuvres, le fruit et les assiettes ; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu ; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point ; il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et

1. Aventure arrivée à R. de Châtillon, conseiller au Châtelet.

il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvait aller : on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus ; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange ; et s'il revient au monde, c'est pour manger.

(*Caractères*, chap. XI.)

Le Riche et le Pauvre.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir et se mouche à grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis ; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué,

grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin [1], politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit: il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre; il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il est abstrait [2], rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle; il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services; il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux [3], timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des [4]

---

1. *Libertin* se disait pour *esprit fort*, affranchi des croyances reçues.
2. *Abstrait*, distrait, préoccupé, plongé dans la méditation.
3. *Scrupuleux*, minutieux, qui attache trop d'importance aux petites choses.
4. On dit aujourd'hui *prévenu en faveur de quelqu'un*.

ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment: il est pauvre.

(*Caractères*, chap. VI.)

Le Distrait.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit et que ses bas sont rabattus sur ses talons. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup frappé rudement à l'estomac et au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant il se trouve ou devant un limon de charrette, ou derrière un long ais [1] de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine [2], et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre ; on lui perd tout, on lui égare tout; il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque lorsqu'elle [3] l'avait sur son visage.

---

1. *Ais*, planche de bois.
2. *Se reconnaître à peine*, se troubler, ne pas savoir ce qu'on doit faire.
3. *Qui prenait le temps où elle l'avait sur son visage.*

Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue; tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux, dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque [1]. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche [2] et croit remener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assied, il se repose, il est chez soi [3]. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole; le maître de la maison s'ennuie et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère, et il prend patience; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues; il attend à tout moment qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit

---

1. Aventure arrivée à Brancas, frère du duc de Villars. On prétend que c'est lui qui est peint sous le nom de Ménalque.

2. *Ses chevaux*, sous-entendu.

3. Aujourd'hui on dirait : *chez lui*.

est déjà avancée, il la prie à souper ; elle rit, et si haut qu'elle le réveille [1].

(*Caractères*, chap. XI.)

Les Parvenus.

Ni les troubles, Zénobie, [2] qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré ; la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne, autour, est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le prophyre ; les grues [3] et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine ; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis [4] de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits

---

1. *Réveille.* Elle le tire de son erreur, comme d'un rêve.

2. Zénobie, célèbre reine de Palmyre, vaincue par Aurélien en 273 après J.-C., et morte à Tivoli.

3. *Grue*, machine de bois, destinée à élever des pierres, etc.

4. *Phidias*, le plus célèbre sculpteur de l'antiquité (498-431). — Zeuxis, célèbre peintre grec (468-400). Pris ici pour *grands sculpteurs* et *grands peintres*. (Métonymie.)

de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre [1], devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour, à deniers comptants, cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune [2].

(*Caractères*, chap. V.)

MADAME DE SÉVIGNÉ

(1626-1696)

Marie DE RABUTIN-CHANTAL, fille du baron de Chantal, d'une des plus anciennes familles de Bourgogne, naquit à Paris. Devenue orpheline de bonne heure, elle fut élevée avec soin par l'abbé de Coulanges, son oncle maternel, homme d'un rare bon sens, qu'elle a immortalisé sous le nom de *bien bon*. A dix-huit ans, elle épousa le marquis de Sévigné, qui fut tué en duel. Madame DE SÉVIGNÉ se dévoua tout entière à l'éducation de ses deux enfants. En 1669, mademoiselle de Sévigné, ayant épousé le comte de Grignan, gouverneur de Provence, fut obligée de se séparer de sa mère. Cette séparation, qui fut un coup terrible pour madame de Sévigné, nous a valu la correspondance de cette femme célèbre, un des chefs-d'œuvre les plus originaux de notre littérature. C'est une peinture fidèle de la cour, de la capitale et des provinces; un journal de tous les événements importants et de tous les petits faits du jour, ra-

1. *Palmyre*, célèbre ville d'Arabie, fondée par Salomon. Les ruines en sont magnifiques.

2. Allusion à Gourville, intendant du prince de Condé, qui acheta et embellit le château de Saint-Maur, dont le prince s'était contenté.

contés par une femme instruite, spirituelle et sensée, qui a connu les hommes les plus éminents de l'époque. Madame de Sévigné, tout en laissant trotter sa plume, la bride sur le cou, sait admirablement prendre tous les tons. Tendre et passionnée comme Racine lorsqu'elle peint l'état où la jette le départ de sa fille, il lui arrive d'atteindre au comique malin de Molière, et de rencontrer plus d'un trait digne de Bossuet lorsqu'elle parle de la perte du temps, de la vieillesse, de la Providence, de la mort. Plusieurs de ses narrations peuvent se comparer à ce que les historiens de l'antiquité ont écrit de plus parfait. La *Mort de Turenne*, qui est un chef-d'œuvre en ce genre, nous rappelle les belles pages de Tacite sur les derniers moments et les funérailles de Germanicus.

A SA FILLE

APRÈS UNE SÉPARATION[1]

5 octobre 1673.

Voici un terrible jour, ma chère fille; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais ; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours : de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne du-

---

1. Madame de Sévigné venait de quitter Grignan, en Provence, pour retourner à Paris, tandis que sa fille se rendait à Aix.

rera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée ; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé. Je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant : qu'avais-je à ménager? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui.

Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre ; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant, aimez-moi toujours. Ma fille, plaignez-moi de vous avoir quittée ; hélas! nous revoilà dans les lettres!..

MARIAGE DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER [1]

Paris, 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus mira-

---

1. *Mademoiselle de Montpensier* (1627-1693), connue sous le nom de la

culeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés [1], encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment le pourrait-on croire à Lyon ?)[2] ; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive [3]; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue [4] ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens [5] ! Eh bien ! il faut vous la dire : M. de Lauzun [6] épouse dimanche, au Louvre, devinez qui ? je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : — Voilà qui est

Grande Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, femme romanesque. Elle faillit épouser Louis XIV, son cousin germain. Elle épousa secrètement Lauzun, qui la paya d'ingratitude.

1. Veut-elle parler de Catherine de France, veuve de Henri V, qui épousa Owen Tudor, ou de Marie d'Angleterre, qui, veuve de Louis XII, épousa Bandon, duc de Suffolk ? On pourrait citer beaucoup d'autres exemples, surtout au moyen âge.

2. Coulanges était alors à Lyon.

3. La duchesse de Rohan, fille unique et héritière du duc de Rohan, épousa en 1645 Chabot, simple gentilhomme sans fortune. — La marquise d'Hauterive, fille du duc de Villeroi, qui ne lui pardonna jamais son mariage.

4. *Berlue*, éblouissement passager.

5. Proverbe, pour *renoncez-vous à deviner ?*

6. Antoine de Caumont, comte de Lauzun (1633-1733), gentilhomme gascon sans fortune, devint duc et colonel général des dragons.

difficile à deviner! c'est madame de La Vallière[1]. — Point du tout, madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? — Point du tout : vous êtes bien provinciale. — Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créquy. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire. Il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de.... mademoiselle... devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi! par ma foi! ma foi jurée! Mademoiselle, la grande Mademoiselle, fille de feu Monsieur[2], Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur[3]. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous.

Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire[4] vous feront voir si nous disons vrai ou non.

(*Lettre à M. de Coulanges*[5].)

---

1. Louise, fille du marquis de la Vallière, née en 1644, créée duchesse en 1667, morte en 1710, après trente ans de pénitence chez les Carmélites. — Mademoiselle de Retz, nièce du cardinal de Retz, épousa le duc de Lesdiguières. — Mademoiselle Colbert, deuxième fille du ministre, épousa le duc de Beauvilliers. — Mademoiselle de Créquy, fille du duc, épousa le prince de Tarente.

2. *Monsieur*, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, mort en 1660.

3. *Monsieur*, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et cousin germain de la Grande Mademoiselle.

4. *Ordinaire*, courrier de la poste. (Mot vieilli.)

5. *Coulanges*, cousin germain de madame de Sévigné, conseiller au parlement de Metz.

MALICE DE LOUIS XIV A UN VIEUX COURTISAN.

Lundi 1er décembre 1664.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan [1] et Dangeau [2] lui apprennent comme il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont [3] : « Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal [4], et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent [5]. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie; et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que

1. Le duc de Saint-Aignan (1607-1687), chargé des fêtes de la cour, protecteur des lettres et des écrivains.

2. Le marquis de Dangeau (1638-1720), courtisan de Louis XIV, auteur d'un *Journal de la Cour*, composé de notes laconiques et sans réflexions.

3. Gramont (1604-1678), duc et pair, maréchal de France, frère du chevalier de Gramont, le héros de Hamilton.

4. *Madrigal*, petit poëme qui exprime une pensée fine et agréable.

5. *Impertinent* veut dire ici *sot*.

l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la verité.

(*Extrait d'une lettre au marquis de Pompone.*)

AVENTURE ARRIVÉE A L'ARCHEVÊQUE DE REIMS [1].

5 février 1674.

L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint-Germain, comme un tourbillon. S'il croit bien être grand seigneur, ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre [2], *tra*, *tra*, *tra ;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare*, *gare*. Ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas ; enfin le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre homme et le cheval, et passent par dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais et le cocher et l'archevêque même se mettent à crier : « Arrête, arrête le coquin, qu'on lui donne cent coups. » L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

(*Fragment d'une lettre à madame de Grignan.*)

---

1. Le Tellier, frère du ministre Louvois.
2. *Nanterre*, village près de Paris, patrie de sainte Geneviève.

LETTRE DE LA PRAIRIE [1].

Aux Rochers, 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard; et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré [2]; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne; vous croyez que j'extravague : elle attend donc son mari avec tous les états, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui [3]. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard : elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur mesdemoiselles de Kerbone et de Kerqueoison [4]. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller. Voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins; je n'avais pas d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie, que les poëtes ont célébrée, prendre tous ceux qui

---

1. La lettre de *la Prairie* ou *des Foins*, qui est un modèle de finesse, de malice et de grâce, était déjà célèbre du vivant de madame de Sévigné.

2. Le duc de Chaulnes était gouverneur de la Bretagne.

3. *Mourante d'ennui* serait plus correct. C'est *l'état d'être mourante*, et non *l'action de mourir*.

4. Deux demoiselles de Vitré, que madame de Sévigné appelait plaisamment *Kerborgne* et *Croque-Oison*.

travaillaient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant [1] dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard vint me dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère me monte à la tête. Je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite; qu'il n'avait ni cœur, ni affection; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services [2]. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots. Pour moi, j'aime les narrations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

(*Lettre à M. de Coulanges, cousin de madame de Sévigné.*)

MORT DE VATEL [3].

26 avril 1671.

Il est dimanche, 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ceci n'est pas une lettre, c'est une relation

---

1. *Batifoler* (de l'italien *bati-folle*), folâtrer en enfant.
2. *Ou leurs mauvais services* serait plus correct.
3. Fameux maître d'hôtel du grand Condé.

que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly [1], touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé : voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir; la chasse, les lanternes, le clair de la lune, la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners où l'on ne s'était pas attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville [2] : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Ce rôti, qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à la tête. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans sa chambre, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi. » Il lui dit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables.—Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » La nuit vient : le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : « Est-ce là tout? — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Il attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne viennent point; sa tête s'échauffait; il croit qu'il n'aura point d'autre marée; il trouve Gourville, et lui dit : « Monsieur, je ne survivrai pas à cet affront-ci;

1. *Chantilly*, petite ville du département de l'Oise; il y avait un château, où le grand Condé reçut Louis XIV.

2. *Gourville*, alors secrétaire du prince de Condé. De simple valet de chambre de la Rochefoucauld, Gourville devint ministre plénipotentiaire de Louis XIV.

j'ai de l'honneur et de la réputation à perdre. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels: il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre; on heurte, on enfonce la porte; on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc[1] pleura : c'était sur Vatel que roulait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et blâma son courage[2].

MORT DE TURENNE[3].

Paris, mercredi 28 août 1675.

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne[4]. Madame d'Elbeuf[5], qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de La Fayette y était. Nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchèrent pas. Elle avait un portrait divinement bien fait de ce héros, et tout son train était arrivé à onze heures; tous ces pauvres gens étaient fondus en larmes, et déjà tous

1. Le duc d'Enghien, fils du prince de Condé.

2. On dirait aujourd'hui : *On loua et l'on blâma.*

3. Turenne (1611-1675), le plus grand général de l'ancienne monarchie, né à Sedan et tué d'un coup de canon à Sasbach, entre Bade et Offembourg, dans le duché de Bade.

4. Madame de Sévigné avait déjà envoyé à sa fille un récit de la mort de Turenne.

5. Sœur du cardinal de Bouillon et nièce de Turenne.

habillés de deuil. Il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir de voir ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; ils ne pouvaient prononcer une parole; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort.

Il voulait se confesser le soir, et en se cachotant il avait donné les ordres pour le soir, et devait communier le lendemain, qui était le dimanche. Il croyait donner la bataille, et monta à cheval à deux heures le samedi [1], après avoir mangé. Il avait bien des gens avec lui : il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller. Il dit au petit d'Elbeuf [2] : « Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » Il trouva M. d'Hamilton [3] près de l'endroit où il allait, qui lui dit : « Monsieur, venez par ici: on tire où vous allez.—Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui : cela sera le mieux du monde. » Il tournait son cheval, il aperçut Saint-Hilaire [4], qui lui dit, le chapeau à la main : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là. » Il retourne deux pas, et sans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire et perça le corps après avoir fracassé le bras de ce héros. Ce gentilhomme le regardait toujours ; il ne le voit point tomber; le cheval l'emporta où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment

1. Le 27 juillet 1675.
2. Son petit-neveu, âgé de quatorze ans.
3. Le comte d'Hamilton, maréchal de camp.
4. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie.

le cheval s'arrête, il tomba entre les bras de ses gens ; il ouvrit deux fois de grands yeux et la bouche et puis demeura tranquille pour jamais : songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui était jeté sur ce corps, qui ne le voulait pas quitter et qui se pâmait de crier [1]. On jette un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où [2] M. de Lorges, M. de Roye [3] et beaucoup d'autres pensèrent [4] mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'il avait sur les bras.

On lui avait fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient un véritable deuil : tous les officiers pourtant avaient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts, qui ne frappaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on n'en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter, car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier [5] était bien abîmé de douleur.

Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; partout où il a passé, ç'a été des clameurs ; mais à Langres ils se sont surpassés : ils allèrent tous au-devant de lui, tous habillés de deuil, au

---

1. *Se pâmer* (du grec *spasma*, spasme), tomber en pâmoison, en défaillance, à force de crier.

2. On dirait aujourd'hui *ce fut là que...*

3. Le comte, depuis duc de Lorges et maréchal de France, fils d'une sœur de Turenne. Le comte de Roye, fils d'une autre sœur de Turenne.

4. *Pensèrent*, faillirent.

5. Le chevalier de Grignan, frère du comte de Grignan

nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; ils firent dire un service solennel dans la ville, et en un moment se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt; il y aura un service, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.

(*Lettre à madame de Grignan.*)

. . . .

. . . .

Écoutez, je vous prie, ma bonne, une chose qui me paraît belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'était comme s'il eût dit : « Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. » Le coup de canon vint donc, et emporta le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tua M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père et se met à crier et à pleurer. « Taisez-vous, mon enfant, lui dit-il; voyez (en lui montrant M. de Turenne roide mort), voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable. » Et sans faire aucune attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

(*Fragment d'une lettre à madame de Grignan,* 9 août 1675.)

DOULEUR DE LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE[1] A LA MORT DE SON FILS.

A Paris, 20e juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma bonne, sans une extrême émotion, et quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci, je ne puis tourner les yeux sur le passé sans une horreur qui me trouble. Hélas! que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère! Qui m'eût dit en ce temps-là: « Votre fille est plus en danger que si elle était à l'armée? » J'étais bien loin de le croire, ma pauvre bonne.

Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui se trouvent précisément dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils[2], la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui m'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis, la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles et la curiosité que l'on a de les apprendre, la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir; tout cela me déchire et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon huneur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister.

Vous n'avez jamais vu Paris comme il est. Tout le monde pleure ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pau-

1. Sœur du grand Condé, alors retirée aux Carmélites. Son fils unique fut tué dans ce passage du Rhin chanté par Boileau.

2. Parti pour la campagne de Hollande.

vre madame de Nogent [1]. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle de Vertus [2] était retournée depuis deux jours au Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la quérir avec M. Arnauld [3], pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer: ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah! mademoiselle, comment se porte Monsieur mon frère [4]? » Sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat. Et mon fils? » On ne lui répondit rien. « Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? N'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! » Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur put faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables [5], elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens [6]. Elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut. Elle n'a aucun repos. Sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée. Pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

(*Lettre à madame de Grignan.*)

---

1. *Madame de Nogent*, sœur du fameux duc de Lauzun, porta quarante-huit ans le deuil de son mari, qui s'était noyé au passage du Rhin.

2. *Mademoiselle de Vertus*, amie intime de la duchesse de Longueville, descendait d'un frère naturel d'Anne de Bretagne, femme de Charles VIII et de Louis XII. Elle se convertit et se retira à Port-Royal.

3. Arnauld, le fameux solitaire de Port-Royal.

4. Le grand Condé, blessé à la main après le passage du Rhin.

5. *Pitoyable*, qui excite la pitié.

6. Probablement Arnauld et Nicole, de Port-Royal.

MORT DE LOUVOIS [1].

26 juillet 1691.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, le grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place ; dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu; qui était le centre de tant de choses! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! « Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. » Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? Non, en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre [2] que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent qne leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune et les cent millions de chaînes qui les attachaient tous deux à la terre.

(*Fragment d'une lettre à M. de Coulanges alors à Rome.*)

---

1. Le marquis de Louvois, ministre de la guerre, un des plus grands administrateurs qu'ait eus la France, était d'une dureté impitoyable, d'une hauteur qui finit par fatiguer Louis XIV lui-même.

2. Le marquis de Seignelay, fils aîné de Colbert, ministre de la marine, mort en 1690, usé par les plaisirs.

PERRAULT

(1628-1703)

Charles Perrault, fils d'un avocat de Paris, débuta au barreau, puis devint premier commis de Colbert dans la surintendance des bâtiments du roi. Il cultiva les arts et les lettres et fut le protecteur des artistes et des littérateurs. Il se fit connaître par plusieurs poëmes médiocres, dont le principal est intitulé *le Siècle de Louis XIV*. En prose, il publia les *Éloges des hommes illustres du XVIIe siècle*, le *Parallèle des anciens et des modernes*, où il mit les mauvais poëtes de son temps au-dessus d'Homère et de Virgile, et qui lui attira les épigrammes de Boileau. Dans sa vieillesse, il écrivit, pour amuser ses enfants, huit *Contes de Fées*, empruntés à la tradition populaire, qui sont autant de petits chefs-d'œuvre et qui lui assurent une gloire plus durable que ses volumineux ouvrages : c'est *la Belle au bois dormant*, *le Petit Chaperon Rouge*, *la Barbe-Bleue*, *le Chat botté*, *Cendrillon*, *Riquet-à-la-Houpe*, *le Petit Poucet*, et *Peau d'âne*, composé d'abord en vers médiocres, puis mis en prose. Ces jolis petits récits, écrits dans une langue claire, élégante, simple et naïve, resteront à jamais le livre classique de l'enfance. Nous devons encore à Perrault des *Mémoires* agréables et intéressants sur sa vie.

Charles Perrault était frère de Claude Perrault, savant médecin et architecte de génie, auteur de la célèbre colonnade du Louvre

Le petit Chaperon Rouge

Il y avait une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir; sa mère en était folle, et sa mère-grand [1] plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit Chaperon Rouge.

Un jour, sa mère ayant fait des galettès, lui dit : « Va

1. On dit aujourd'hui *grand'mère*.

voir comment se porte ta mère-grand ; car on m'a dit qu'elle était malade : porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon Rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais n'osa à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'arrêter à écouter un Loup, lui dit : « Je vais voir ma mère-grand, et lui porter une galette avec un pot de beurre que ma mère lui envoie. » — Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup. — « Oh ! oui, lui dit le petit Chaperon Rouge ; c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. » — Eh bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera. » Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court ; et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait. Le Loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la mère-grand ; il heurte : toc, toc. — « Qui est-là ? » — « C'est votre fille, le petit Chaperon Rouge, dit le Loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. » La mère-grand, qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. [1] » Le Loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit.

1. *Chevillette*, petite cheville, autrefois espèce de clef de bois. — *Bobinette*, pièce de bois qui servait à fermer les portes dans les campagnes. — *Cherra*, *futur du verbe choir*, tomber. L'infinitif est seul usité aujourd'hui.

Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien ; car il y avait trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'en alla coucher dans le lit de la mère-grand, en attendant le petit Chaperon Rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte : Toc, toc. — « Qui est-là ? » Le petit Chaperon Rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa mère-grand était enrhumée, répondit : « C'est votre fille le petit Chaperon Rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. » Le Loup lui cria, en adoucissant un peu sa voix : « Tire la chevillette, la bobinette cherra. » Le petit Chaperon Rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en se cachant sous la couverture : « Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche [1], et viens te coucher avec moi. » Le petit Chaperon Rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit : — « Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! — C'est pour mieux marcher, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! — C'est pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! — C'est pour mieux voir, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! — C'est pour mieux te manger. » En disant ces mots, le méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon Rouge et le mangea.

MORALITÉ.

On voit ici que les jeunes enfants
Font très-mal d'écouter toutes sortes de gens.

---

1. *Huche*, grand coffre de bois où l'on pétrit le pain.

BOSSUET

(1627-1704)

Jacques-Bénigne Bossuet, le *Démosthène de la tribune évangélique* et le *dernier des Pères de l'Église,* était fils d'un magistrat de Dijon. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il se distingua de bonne heure par sa piété, son génie et son amour infatigable pour le travail. Il fut successivement nommé évêque de Condom, précepteur du Dauphin, membre de l'Académie française, évêque de Meaux et conseiller d'État.

Peu d'hommes ont mené une vie plus active et plus laborieuse et exercé sur leurs contemporains une influence plus puissante que l'immortel évêque de Meaux. On le voit lutter à la fois contre les protestants, les jansénistes, les quiétistes et les ultramontains; marquer les limites de la puissance spirituelle des papes et du pouvoir temporel des rois; élever l'héritier du trône de Louis XIV; tonner dans la chaire contre les vices de la ville et de la cour; diriger les assemblées du clergé; ramener à la pénitence madame de La Vallière, et Turenne au joug de la foi; préparer à la mort Henriette d'Angleterre, le grand Condé et les personnages les plus illustres du temps; répondre à tous les théologiens, à tous les hommes d'État qui le consultent comme un oracle, et composer ces ouvrages sublimes d'éloquence, d'histoire et de controverse, qui lui assurent le premier rang parmi les écrivains de la France.

Parmi les ouvrages de Bossuet, on distingue ses *Oraisons funèbres,* où il déploie toute la force de son génie et toute la pompe de son style, et son *Discours sur l'histoire universelle,* où, appliquant l'art oratoire à l'histoire même, il retrace avec une incomparable éloquence toute la suite des siècles, depuis la création du monde jusqu'au règne de Charlemagne. Nous lui devons aussi une *Exposition de la doctrine catholique,* où il expose d'une manière simple et précise tout ce que l'Église enseigne comme articles de foi; — l'*Histoire des variations des Églises protestantes*, chef-d'œuvre d'histoire, de polémique et de style; — des *Élévations sur les Mystères,* qui offrent les réflexions les plus profondes et les plus sublimes sur les mystères de la religion; — des *Méditations sur l'Évangile*, espèce de suite aux

Élévations; — des *Avertissements aux protestants,* qui rappellent les *Provinciales* de Pascal; — un *Traité de la politique tirée de l'Écriture sainte,* où il s'applique à fonder sur la Bible les éléments de la politique; — un *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même,* un *Traité de logique,* un *Traité sur le libre-arbitre,* des *Sermons,* etc. C'est à tort que certaines personnes préfèrent aux sermons de Bossuet ceux de Bourdaloue, son successeur. Si les plans de Bourdaloue sont plus réguliers, si l'ordre de ses discours est plus méthodique, il n'a ni l'inspiration, ni l'élan, ni les fortes peintures de la vie, ni les images grandes ou familières de l'*Aigle de Meaux.*

Charles-Gustave, roi de Suède[1].

Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces armes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites[2], ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur... Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts[3].

(*Oraison funèbre de la princesse palatine,* prononcée en 1685.)

Saint Paul, orateur[4].

Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur

---

1. Charles X ou Charles-Gustave (1622-1660), fils du duc de Deux-Ponts et d'une fille de Charles IX, devint roi de Suède en 1654. L'année suivante il envahit la Pologne, dont le roi Jean-Casimir réclamait la couronne de Suède. Un grand nombre de Polonais allèrent au-devant des envahisseurs.

2. *Vite,* léger, rapide. (Employé adjectivement.)

3. L'orateur imite, par la rapidité du style, la marche rapide du conquérant. Quel coloris! quelle vigueur! quel mouvement!

4. *Saint Paul (2-66),* né à Tarse en Cilicie, décapité à Rome. — Bossuet

agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique [1], s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères, qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution [2] rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon [3] n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage [4] en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul [5], et il fera trembler dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tien-

---

semble avoir indiqué lui-même le caractère de ses sermons en parlant de l'éloquence de saint Paul.

1. *Rhétorique*, l'art oratoire.

2. *Elocution*, manière de s'exprimer, serait aujourd'hui le mot propre. — *Locution* signifie *expression*, façon particulière de parler.

3. *Platon* (430-387 avant J.-C.), célèbre philosophe grec, surnommé le *divin*, disciple de Socrate et fondateur de l'école appelée Académie, qu'il tenait sur la place d'Académus. Ses Œuvres complètes en treize volumes ont été traduites par M. Cousin.

4. *Aréopage*, célèbre tribunal d'Athènes, qui siégeait sur la colline de Mars (de *pagos*, colline, et *Areios*, de Mars). Saint Denys, dit *l'Aréopagite*, était juge, lorsque saint Paul le convertit.

5. *Sergius Paulus*, proconsul en Chypre, converti par saint Paul.

dra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron [1].

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever [2] ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De-là vient que nous admirons, dans ses admirables épîtres, une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

(*Panégyrique de saint Paul*, prêché en 1661.)

EXORDE [3]

DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE [4].

Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient [5] la gloire, la majesté

---

1. *Cicéron* (107-43), le plus grand orateur romain.

2. On dit maintenant *se plaire à*.

3. Cet exorde est peut-être le plus imposant qui ait jamais ouvert un discours religieux.

4. *Henriette* (1609-1669), fille de Henri IV, épousa Charles Ier en 1625. Elle mourut au couvent de la Visitation, qu'elle avait fondé à Chaillot.

5. *Appartient au singulier par harmonie.*

et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user, comme il fait [1] lui-même, pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière [2]. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête [3], qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès [4], et depuis, des retours soudains,

---

1. *Comme il fait*, pour *comme il en use*. Au XVIIe siècle, *faire* s'employait fréquemment dans cette acception.

2. *Étaler sa vanité*, alliance énergique de mots. (Métaphore.)

3. *Tête*, pour *personne*. (Métonymie.)

4. *Bons succès*, pléonasme, qui alors n'en était pas un.

des changements inouïs; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages en mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné [1] de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il [2] voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur [3] d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et, s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi [4] me prête ses paroles pour leur dire : *Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde!*

(*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, prononcée en 1669.)

---

1. *L'Océan étonné*, célèbre prosopopée. Cette figure, qui anime les objets inanimés, donne de la vie au style.

2. *Ainsi fait-il*, tour plus rapide que la forme ordinaire. *C'est ainsi qu'il fait voir.*

3. *Le cœur d'une grande reine*, allusion. Le cœur de la reine avait été déposé dans l'église des religieuses de Chaillot, où fut prononcée cette oraison funèbre.

4. *Un roi.* Ce texte est tiré des Psaumes de David, II, 10.

Mort d'Henriette d'Angleterre[1].

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte[2] ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille ! Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud[3] de toutes parts : on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse : partout on entend des cris ; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince

---

1. Henriette (1644-1670), fille de Charles Ier et d'Henriette de France, épousa en 1661 le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, et fut l'ornement de la cour.

2. *Madame se meurt!* etc. En prononçant ces mots, l'orateur, dit-on, se troubla lui-même, et tout l'auditoire éclata en sanglots.

3. *Saint-Cloud.* Le château de Saint-Cloud, près de Paris, était la résidence du duc et de la duchesse d'Orléans.

sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement [1]. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise : « Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. » La princesse échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort, plus puissante, nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc! elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs [2]. Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez; le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte [3] exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales!...

La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite [4]; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir; et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer; tant

---

1. *Ezéchiel*, ch. VII, v. 27.

2. *L'herbe des champs fleurissait, séchée le soir.* Image biblique et touchante. (Psaume XC, v. 6.)

3. *Ecriture sainte.* Psaumes XXXVI, 2. — C. I, 12. — C. II, 15.

4. *Telle que la mort nous l'a faite.* Expression neuve et hardie. La mort ne *fait pas, elle défait. On dit qu'à ces sublimes paroles un frisson de terreur saisit l'assemblée entière.*

les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien [1], parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi [2] qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes!

(*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, prononcée en 1670.)

Bataille de Rocroi [3].

A l'âge de vingt-deux ans, le duc d'Enghien conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre [4]; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes [5], italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes

1. Tertullien (160-246), docteur de l'Eglise, né à Carthage.

2. Admirable gradation, où l'orateur enlève successivement tout à l'homme, même le nom de cadavre.

3. *Rocroi*, petite ville des Ardennes. Le grand Condé, alors duc d'Enghien, y battit les Espagnols commandés par le comte de Fuentes et don Francisco de Mellos (1643).

4. Allusion à l'opinion du vieux maréchal de L'Hôpital, qui s'opposait à la bataille.

5. *Wallons* (*de Gallia*, Gaule), nom donné aux habitants de la Belgique qui sont d'origine gauloise et qui parlent la langue française.

le besoin pressant de l'État, les avantages passés et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux! Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière: son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre [1]. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort [2]? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait [3] cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches [4], demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes

1. Belle allusion. Il fallut réveiller Alexandre le matin de la bataille d'Arbelle (331 avant J.-C.).

2. Mouvement rapide. *L'orateur se jette brusquement au milieu du récit.*

3. Belle *inversion, qui donne de la variété au style.*

4. *Belle comparaison, bien jetée* au milieu du récit.

parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés [1] : le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde [2], craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens [3]. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le

---

1. *Harmonie imitative.*
2. *On dirait : sur leurs gardes.*
3. *Lens* en Artois. En 1648, Condé y vainquit encore les Espagnols.

prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroi délivré [1], les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

(*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

PÉRORAISON

DE L'ORAISON FUNÈBRE DU GRAND CONDÉ.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel [2], et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts, voilà tout ce qu'a pu [3] la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec

1. *Rocroi délivré*, pour *la délivrance de Rocroi*. (Latinisme précis.)
2. Périphrases, pour *les magistrats et les ministres de la religion*.
3. *Ce qu'a pu*. Bossuet met fréquemment au singulier un verbe qui a plusieurs sujets. Il trouve ce tour plus précis ou plus agréable à l'oreille.

tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant [1]; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ! Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête [2] ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards ! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime ; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront [3] jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance

---

1. *Magnifique* témoignage de notre *néant*, et plus bas *cette triste immortalité*. *Ces alliances de mots* sont une des nombreuses beautés de cette péroraison

2. *Ce mot honnête* s'entend de l'art de ménager les hommes.

3. *Ne feront* pour *ne vous compteront*.

qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières [1] ; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi [2]. »

Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice [3]. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois

---

1. Expression neuve et hardie. *On ne verse pas les prières*. Le mot prières est heureusement amené par *verser des larmes*.

2. *Saint Jean, ch. I, v. 4.*

3. *Le sacrifice de la messe.*

rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint [1].

(*Oraison funèbre du prince de Condé*, prononcée en 1687.)

ALEXANDRE [1].

Ce prince fit son entrée dans Babylone [2] avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu ; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne [3], pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus [4], il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe [5], il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tout le pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire

---

1. *Alexandre le Grand* (356-323), roi de Macédoine en 336, et conquérant de la Perse.

2. *Babylone* sur l'Euphrate, une des capitales des Assyriens, puis des Perses.

3. *Persienne*. On dit ordinairement *persan, ane*.

4. *Bacchus*, dieu du vin. On lui attribue la conquête des Indes, d'où il apporta la vigne.

5. *Araspe*. Le nom de ce fleuve ne se trouve pas. C'est sur le bord de l'Hyphase qu'Alexandre éleva des monuments.

formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût [1] jamais conçus et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison [2] et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit [3], il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants ; il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous avez vu [4] le partage de son empire et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous les côtés comme une succession vacante, et, après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à un autre famille [5]. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut [6] jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire

1. *Qu'un homme eût jamais conçus,* — subjonctif, parce qu'il est douteux que ce fussent les plus vastes desseins.

2. *Sa maison* pour *sa famille.*

3. *Dédit,* désavoué, démenti.

4. *Vous avez vu.* Bossuet s'adresse à son élève, le dauphin, fils de Louis XIV.

5. La famille d'Antigone, un des généraux d'Alexandre.

*6. *Le plus illustre qui fut jamais.* — Indicatif, parce qu'il n'y a point de doute dans l'esprit de l'écrivain.

n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens; et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes!

(*Discours sur l'Histoire universelle*, IIIe partie, chap. V.)

FÉNELON

(1651-1715)

François de Salignac DE LAMOTHE-FÉNELON naquit au château de Fénelon, en Périgord. Comme Bossuet, il se destina de bonne heure à l'Église, et il se distingua tellement dans ses études, qu'à l'âge de quinze ans il prêcha avec un succès extraordinaire. En 1689, l'abbé de Fénelon fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et, cinq ans après, il fut appelé à l'archevêché de Cambrai. La querelle du *quiétisme* fit tomber Fénelon dans la disgrâce du roi et fut cause qu'il passa dans son diocèse les dix-huit dernières années de sa vie. Il soutint cette lutte contre Bossuet et y déploya une fécondité prodigieuse, un art admirable, une force et une vigueur de génie qui semblaient incompatibles avec la tendresse de sa nature et les grâces de son esprit.

Les principaux ouvrages de Fénelon sont : les *Aventures de Télémaque*, espèce de continuation de l'Odyssée, roman d'éducation, chef-d'œuvre de style, inspiré par la lecture d'Homère, de Xénophon et de Virgile; — un *Traité de l'existence de Dieu*, magnifique développement des preuves physiques, morales et métaphysiques de l'existence d'un Dieu créateur; — un petit *Traité de l'éducation des filles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de bon sens, plein d'idées solides, d'observations fines et profondes, revêtues de ce charme de style qui est le trait distinctif de l'auteur; — des *Fables* en prose, destinées à servir de leçons au

jeune duc de Bourgogne, son élève, et écrites dans un style élégant et simple à la fois; — des *Dialogues des Morts,* composés aussi pour l'éducation de son élève, avec qui il passe en revue les personnages célèbres dans l'histoire, les rois, les généraux, les hommes d'État, les orateurs, les philosophes, les historiens, les poëtes, les artistes; — trois *Dialogues sur l'éloquence de la chaire,* et une *Lettre sur les occupations de l'Académie,* qui le placent au rang de nos premiers critiques; — des *Lettres spirituelles,* pleines d'onction et d'effusion de cœur; — une partie de sa *Correspondance* avec ses amis, qui respire la délicatesse de l'âme la plus noble et la plus sensible; — des *Entretiens effectifs,* des *Directions pour la conscience d'un roi,* etc.

Le caractère de Fénelon, plein de douceur et d'amour, l'a fait surnommer le *Cygne de Cambrai.* C'était un homme simple et modeste, d'une imagination gracieuse, d'une vertu aimable et tendre, d'une éloquence douce, fleurie, persuasive. Son style, toujours vrai, toujours enchanteur, ressemble à sa vertu. Sa mémoire restera à jamais chère aux hommes de tous les pays et de toutes les opinions.

Le jeune Bacchus et le Faune[1].

Un jour, le jeune Bacchus[2], que Silène instruisait, cherchait les Muses[3] dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or[4] étaient nés. Il avait même autrefois rendu des

---

1. *Faune,* dieu champêtre, moitié homme et moitié chèvre.

2. *Bacchus,* dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus, roi de Thèbes. — *Silène,* demi-dieu, qui avait des jambes et des pieds de bouc, fut son père nourricier.

3. *Muses,* les neuf déesses des arts et des sciences.

4. Les poëtes supposaient que le monde avait passé par quatre âges : l'âge d'or, d'argent, d'airain et de fer

oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux [1].

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades [2] et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre ; sa tête était couronnée de lierre et de pampre ; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche pendait sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures [3] et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Eh ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? »

(*Fables.*)

Le Loup et le jeune Mouton.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc [4] ; les

---

1. Les poëtes représentaient le Temps sous la figure d'un vieillard armé d'une faux.

2. *Naïades*, divinités, nymphes des fontaines et des fleuves.

3. *Expressions pures*, propres et conformes aux règles de la grammaire.

4. *Parc*, enceinte faite avec des pieux de bois, où l'on enferme les moutons dans les champs.

chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton, sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif [1] dans un clair ruisseau; j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie [2] qui enseigne à se contenter de peu. — Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en par leurs actions, et non pas par leurs discours.

(*Fables.*)

Les Abeilles.

Un jeune prince, au retour des zéphyrs [3], lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit et aperçut une ruche d'abeilles; il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le travail et le soin de cette petite république. Les cellules commen-

1. *Éteindre* (métaphore), apaiser, étancher. La soif semble brûler le gosier, comme le ferait le feu. On dit : *une soif brûlante*, *ardente*.

2. *Philosophie*, science de la sagesse et de la vérité.

3. *Zéphyr*, vent léger. — *Zéphire*, le dieu de ce vent.

çaient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar [1], les autres apportaient des fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étaient bannies de ce petit État ; tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étaient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admirait cet objet qu'il ne connaissait pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur reine [2], s'approcha de lui et lui dit : « La vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence ; on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talents qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous ! vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre ; Vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel. »

(*Fables.*)

---

1. *Nectar*, breuvage des dieux, et au figuré, liqueur agréable.
2. Les abeilles ont une reine et des chefs.

LOUIS XI ET COMMINES[1].

Les faiblesses et les crimes des rois ne sauraient être cachés.

LOUIS XI.

On dit que vous avez écrit mon histoire?

COMMINES.

Il est vrai, sire, et j'ai parlé en bon domestique[2].

LOUIS XI.

Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me passerais volontiers[3].

COMMINES.

Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien?

LOUIS XI.

Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

COMMINES.

C'eût été le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire; au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

LOUIS XI.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la dé-

---

1. Louis XI, roi de France (1461-1483). — Ph. de Commines, son ministre et son historien. (Voir sa *Notice*, page 17.)

2. *Domestique* signifiait alors *serviteur* attaché à la famille (du latin *domus*, maison).

3. Dont je saurais me priver.

mangeaison d'écrire ? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

COMMINES.

La vôtre était étrangement noircie : j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites ; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses qu'on vous imputait sans preuves décisives. Que pouvais-je faire de mieux ?

LOUIS XI.

Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez réprésenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt [1], de mon médecin, de mon barbier, de mon tailleur ; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours ; mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter, depuis la tête jusqu'aux pieds, de l'huile de la sainte ampoule [2]; et à faire des pèlerinages, où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma barette [3] chargée de petits saints et de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Laud [4], par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais

---

1. *Prévôt*, officier qui jugeait les crimes commis à la suite de la cour. Tristan l'Hermite, grand prévôt de Louis XI, Coictier son médecin, et Olivier le Dain, son barbier, jouèrent un grand rôle sous son règne.

2. *Sainte ampoule* (d'*ampulla*, bouteille), fiole pleine d'une huile intarissable, apportée par les anges pour le sacre de Clovis, selon la tradition, et conservée à Reims. Elle fut brisée en 1793.

3. *Barette*, sorte de bonnet carré rouge, comme celui des cardinaux.

4. *Croix de Saint-Laud*. C'était un morceau de la vraie croix, conservé dans l'église de Saint-Laud, à Angers.

cru mourir dans l'année si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

COMMINES.

Tout cela n'est-il pas vrai ? Pouvais-je le taire ?

LOUIS XI.

Vous pouviez n'en rien dire.

COMMINES.

Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS XI.

Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

COMMINES

Mais cela était fait, et je ne pouvais le cacher à la postérité.

LOUIS XI.

Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses ?

COMMINES.

Hé! croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie ? Je n'aurais rien sauvé pour vous par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis [1] et être cru; mais je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS XI.

Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?

COMMINES.

Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échap-

1. *Contentez-vous de ce que je pouvais* serait plus correct.

per ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

(*Dialogues des Morts.*)

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD[1].

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

LE CONNÉTABLE.

N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois, au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup ? Oui, c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse[2] et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE.

Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans

---

1. *Connétable*, d'abord *comte de l'étable*, devint le généralissime des armées françaises. — Charles, duc de Bourbon (1483-1527), guerrier célèbre, irrité d'une injustice, entra au service de Charles-Quint, pour faire la guerre à son pays. — Bayard (1476-1524), surnommé *le chevalier sans peur et sans reproche*, fut blessé à mort pendant la retraite sur la Sesia.

2. *Vandenesse*, vaillant guerrier, compagnon d'armes de Bayard.

mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAYARD.

Hé ! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en en peine [1] ; je meurs dans un moment ; la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE.

Non, mon cher Bayard ; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir [2].

BAYARD.

Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE.

Qu'as-tu-donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet [3] ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières [4]. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux [5] ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux [6].

---

1. *Que je suis en peine* serait plus correct. Comme il n'y a qu'un seul rapport, il ne faut qu'une préposition. Ce n'est point *de* ma captivité *dont* (*de laquelle*) je me plains.

2. *Réussir à* serait aujourd'hui plus correct.

3. *Bonnivet* (1488-1525), favori de François Ier, général incapable, tué à la funeste bataille de Pavie.

4. *Journalier*, sujet à changer, inconstant.

5. *Impériaux*, les soldats de Charles-Quint, empereur d'Allemagne.

6. *Mézières*, ville des Ardennes, vaillamment défendue par Bayard avec

BAYARD.

Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE.

Quoi ! Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! Je te plains, et tu m'insultes !

BAYARD.

Si vous me plaignez, je vous plains aussi ; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir [1] ; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE.

Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanez [2] ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout [3] : appelles-tu cela être à plaindre ?

BAYARD.

Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaux mieux périr en combattant pour

---

deux mille hommes, contre les généraux de Charles-Quint, qui en avaient trente-cinq mille (1521).

1. *Je sors de la vie; j'ai sacrifié la mienne. La vie* étant pris dans un sens général, le pronom n'est pas rigoureusement correct.

2. *Milanez* ou *Milanais*, ancien duché du nord de l'Italie.

3. *Pousser quelqu'un à bout*, le mettre en colère à force d'abuser de sa patience. (Gallicisme.)

la patrie, que la vaincre et triompher d'elle [1]. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

LE CONNÉTABLE.

Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame [2] m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques [3], Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

BAYARD.

Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE.

Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute

---

1. *Il vaut mieux périr... que vaincre*, ou *que de* vaincre. Fénelon dit plus bas : *Il valait mieux être pauvre* que de *prendre les armes*.

2. *Madame* (1476-1532). Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, femme vicieuse, offrit sa main au connétable de Bourbon, qui la rejeta avec dédain. Elle devint son ennemie acharnée.

3. *Domestique*, autrefois serviteur attaché à la maison.

épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE.

Mais le roi étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

BAYARD.

Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE.

Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

BAYARD.

Je le sais bien ; mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs ; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle ! ah ! quelle honte ! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu et ne cessant de dire la vérité.

(*Dialogues des Morts.*)

Sacrifice d'Idoménée.

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, était allé, comme les autres rois de la Grèce, au siége de

Troie [1]. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète [2]; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau et tous les autres, qui étaient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage était inévitable. Chacun avait la mort devant les yeux; chacun voyait les abîmes ouverts pour l'engloutir; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx [3] après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquait Neptune [4] : « O puissant dieu, s'écriait-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux ! Si tu me fais revoir l'île de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête [5] qui se présentera à mes yeux. »

Cependant son fils, impatient de revoir son père [6], se hâtait d'aller au-devant de lui pour l'embrasser : malheureux, qui ne savait pas que c'était courir à sa perte ! Le père, échappé à la tempête, arrivait dans le port désiré; il remerciait Neptune d'avoir écouté ses vœux; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étaient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnait un cuisant repentir de son vœu indiscret; il craignait d'arriver parmi les siens, et il appréhendait de revoir ce qu'il avait de

---

1. *Troie*, ville de l'Asie Mineure, brûlée par les Grecs vers 1270 avant J.-C., après un siége de dix ans.

2. *Crète*, aujourd'hui Candie, île de la Méditerranée.

3. *Styx*, fleuve d'Arcadie en Grèce, que les poëtes ont placé dans les Enfers. Les mânes des morts non ensevelis devaient errer cent ans sur ses bords avant d'être admises dans la barque de Charon, nocher des Enfers.

4. *Neptune*, dieu de la mer, fils de Saturne et frère de Jupiter.

5. *La première tête* pour *la première personne*. (Métonymie.)

6. *Son fils... son père*. Les deux *son*, représentant des personnes différentes, sont une incorrection. Il y a la même faute plus bas : *Son cou... son père*.

plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis [1], déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes et surtout les rois orgueilleux, poussait d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive : à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils ; il recule, saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes : « O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? vous détournez vos yeux [2] de peur de me voir [3] ! » Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : « O Neptune, que t'ai-je promis ! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage ! rends-moi aux vagues et aux rochers qui devaient, en me brisant, finir ma triste vie ; laisse vivre mon fils. O dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. « En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer ; mais ceux qui étaient autour de lui arrêtèrent sa main.

Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura [4] qu'il pouvait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. « Votre promesse, disait-il, a été imprudente : les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature ; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang autour de son autel cou-

---

1. *Némésis*, fille de Jupiter, était la déesse de la vengeance.

2. *Vous détournez vos yeux* est plus énergique que *les yeux*.

3. *Voir* et *revoir*, huit fois répétés dans la même page, sont une négligence.

4. *Assurer à quelqu'un*, affirmer, certifier. — *Assurer quelqu'un d'une chose*, l'engager fortement à y croire.

ronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu. »

Idoménée écoutait ce discours la tête baissée et sans répondre; la fureur était allumée dans ses yeux; son visage, pâle et défiguré, changeait à tout moment de couleur; on voyait ses membres tremblants. Cependant son fils lui disait: « Me voici, mon père; votre fils est prêt à mourir pour apaiser le dieu; n'attirez pas sur vous sa colère; je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon père, ne craignez pas de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir [1]. »

En ce moment Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies infernales [2], surprend [3] tous ceux qui l'observent de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant; il la retire toute fumante et pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort, il les entr'ouvre à la lumière; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte: ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge [4].

Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il

1. Fénelon prête au fils d'Idoménée un sentiment de résignation chrétienne.
2. *Furies*, divinités infernales chargées de punir les méchants.
3. *Surprend*, trompe, échappe à.
4. Comparaison poétique, imitée de Virgile.

doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils [1].

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant et d'horreur [2] pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons et des pierres ; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnaissaient plus le petit-fils du sage Minos [3]. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant sur ses vaisseaux ; ils s'embarquent avec lui, ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi [4], les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie [5], et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays de Salentins [6].

(*Télémaque*, liv. V.)

Les Champs-Élysées [7].

C'est dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils

---

1. Ce trait peint l'égarement de ce malheureux père et excite la sympathie, quoique son crime inspire l'horreur.

2. *Touché de compassion et d'horreur*. On dit plutôt *saisi d'horreur*.

3. *Minos*, sage roi de Crète, dont les poëtes avaient fait un juge dans les Enfers.

4. *Soi*. Aujourd'hui on met *lui* quand le sens est déterminé, et *soi* quand il est indéterminé. Au XVIIe siècle on employait *lui* et *soi* l'un pour l'autre.

5. *Hespérie* (de *vesper*, *hesper*, couchant), nom que les anciens Grecs donnaient à l'Italie, et plus tard à l'Espagne.

6. Aujourd'hui la terre d'Otrante, au sud de l'Italie.

7. *Champs-Élysées*, lieu de repos éternel pour les héros et les gens de bien. — Le *Tartare* était le séjour des méchants.

étaient séparés du reste des justes [1]. Comme les méchants princes souffraient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi [2] les bons rois jouissaient, dans les Champs-Élysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres [3]. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule [4]; là, jamais les noirs aquilons [5] n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les Jalousies, ni les Défiances, ni la Crainte, ni les vains Désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la Nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point

1. *Les justes* est une expression empruntée à la religion chrétienne.

2. *Aussi*. On dirait plutôt aujourd'hui *de même*.

3. *Pendre*, être suspendu, prend *à* : *des fruits pendant à l'arbre*. (Académie.)

4. *Canicule* (de *canis*, chien), ou le *Grand Chien*, constellation à laquelle on attribuait les grandes chaleurs, parce qu'elle se lève et se couche avec le soleil, pendant les mois de juillet et d'août.

5. *Aquilon*, vent du nord.

semblable à la lumière sombre [1] qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal. Elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie. Ils sont plongés dans cet abîme de délices, comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien, ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre ; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors ; ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie [2], ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

---

1. *Lumière sombre*, belle antithèse, qui rappelle l'*obscure clarté* de Corneille et les *ténèbres visibles* de Milton.

2. *Nectar*, boisson ; *ambroisie*, aliment des dieux.

Les hautes montagnes de Thrace [1], qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus ; seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent [2]; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte; ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils lè seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant

---

1. Au nord, le mont Hémus (Balkhan); au sud-ouest, le Rhodope (Despoto-Dagh). Ils ont dix mille pieds d'élévation.

2. *Indécent*, inconvenant, contraire à la bienséance.

mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière.

(*Télémaque*, liv. XIX.)

BOURDALOUE

(1632-1704)

Louis BOURDALOUE, né à Bourges, d'une famille distinguée, entra fort jeune dans la société des Jésuites. Il y passa les dix-huit premières années à enseigner les belles-lettres, la philosophie et la théologie. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence le firent appeler à Paris, et il y devint bientôt célèbre. Il eut l'honneur de prêcher dix fois l'*Avent* et le *Carême* devant Louis XIV et sa cour. On l'appelait le *roi des prédicateurs,* et le *prédicateur des rois.* Son premier sermon sur la *Passion* est considéré comme son chef-d'œuvre.

La fécondité des plans, la puissance de la dialectique, une logique pressante, une éloquence continue de raisonnement, une grande richesse d'instruction morale, sont les caractères de ses sermons et de ses panégyriques des saints. « Il offre, dit le cardinal Bausset, le cours le plus complet et le plus parfait des dogmes et de la morale du christianisme. »

L'oubli des pauvres.

Combien de pauvres sont oubliés! combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable que, de la part des riches, il est volontaire et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les con-

naît pas, et qu'on ne veut pas les connaître! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant, et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés, combien sont durement traités! combien manquent de tout pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et l'insensibilité des riches.

(Sermon sur le Jugement dernier.)

FLÉCHIER

(1632-1710)

Esprit Fléchier, évêque de Nîmes, naquit de parents pauvres à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras. Après avoir professé la rhétorique à Narbonne, enseigné le catéchisme à des enfants de Paris, il se fit connaître par quelques poésies latines, et il fut nommé lecteur du Dauphin. Bientôt ses oraisons funèbres mirent le sceau à sa réputation : celle de Turenne, son chef-d'œuvre, lui valut la première place après Bossuet, mais à une grande distance. Fléchier n'a pas l'éloquence mâle, rapide, sublime de l'*aigle de Meaux;* il manque de mouvement, de force et de chaleur. Peu d'écrivains, dit Rollin, possèdent au même degré cette harmonie *mécanique* qui charme l'oreille par le choix et l'arrangement des mots, par la coupe et l'enchaînement des périodes. Aucun auteur n'a plus travaillé son style que Fléchier, et ce travail se laisse trop voir. Le comble de l'art est de le cacher.

Fléchier s'est aussi exercé dans l'histoire. Sa *Vie de Théodose le Grand* et celle du *cardinal Ximenès* sont écrites avec une élégance qui s'éloigne peut-être trop de cette simplicité historique tant recommandée par les bons critiques.

EXORDE

DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE[1].

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir

1. Voir le récit de sa mort par madame de Sévigné, p. 112.

qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée [1]. Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie [2]; ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix en-

1. Judas Machabée, surnommé *le dernier des Juifs*, célèbre par ses victoires sur les Syriens, oppresseurs de la Judée. Il fut tué dans un combat en 161 avant J.-C.

2. *Services* et *servie*. N'est-ce pas un de ces jeux de mots trop ordinaires à Fléchier?

trecoupée de sanglots, que formaient dans leur cœur la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ses lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël?*[1]

(*Oraison funèbre de Turenne*, prononcée en 1676.)

Mort de Turenne.

Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues [2]. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort. Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés

---

1. *Machabées*, I, 9. — Ce morceau est un modèle parfait d'harmonie imitative. Il serait trop long d'en noter tous les traits.

2. Allusion au beau trait de Saint-Hilaire, raconté par madame de Sévigné, page 115.

de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang au bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser[1] un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un seul homme est une calamité publique.

(Oraison funèbre de Turenne.)

MASSILLON

(1663-1742)

Jean-Baptiste Massillon, prédicateur célèbre, évêque de Clermont, naquit à Hyères, en Provence. Il était fils d'un notaire. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire. Appelé à Paris par l'éclat de ses talents, il prêcha devant la cour, et enleva tous les suffrages. Son fameux sermon sur *le petit nombre des élus* transporta son auditoire d'admiration. Celui qu'il prononça sur *l'aumône,* pendant le cruel hiver de 1709, produisit un mouvement semblable, et valut une abondante moisson pour les malheureux. Le *Petit Carême*, suite de sermons composés pour l'instruction de Louis XV enfant, a valu à son auteur le surnom de *Racine de la chaire*. Massillon, en effet, ressemble à Racine, comme Bourdaloue ressemble à

1. On dit aujourd'hui *s'attendre à.*

Corneille. Moins nerveux, moins précis que Bourdaloue, moins sublime et moins rapide que Bossuet, il brille par l'imagination, la facilité abondante et le pathétique. Une douceur persuasive, une diction fleurie et harmonieuse, beaucoup de grâce et d'onction forment les caractères de son éloquence. On lui reproche de se plaire à répéter plusieurs fois les mêmes idées sous des formes variées et de les affaiblir par ces redites et ces amplifications languissantes.

Massillon a moins réussi dans l'oraison funèbre que dans le sermon. On connaît le commencement de celle de Louis XIV : *Dieu seul est grand, mes frères !* Ce mot, prononcé en face du cercueil de Louis le Grand, est une inspiration sublime.

Plaisir de la bienfaisance.

Quel usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence [1] ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois ? mais ce sont là les soins de l'autorité ; ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier [2] à l'infini vos serviteurs et vos esclaves ? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux ? mais vous édifiez, dit Job [3], des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices ? la variété des ressources tarit bientôt ; tout est bientôt épuisé : il faut revenir sur ses pas et recommencer ce que l'ennui rend insipide et ce que l'oisiveté a rendu

1. Le dialogue, introduit dans le sermon par Massillon, donne à la morale du mouvement et de la vie.

2. *Se multiplier* ne serait-il pas plus correct ?

3. *Job*, personnage célèbre par sa patience dans le malheur.

nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer ; vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits ; il vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur. Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour de leur naissance eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau ; vous sentirez alors le plaisir d'être né grands, vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilége qui le rende digne d'envie. Toute cette vaine montre [1] qui vous environne est pour les autres : ce plaisir-là est pour vous seul ; tout le reste a ses amertumes : ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, et on n'y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui ; chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme : le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible.

(*Petit Carême*, *sermon sur l'humanité des grands*.)

Petit nombre des élus.

Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'en-

---

1. *Montre*, appareil, étalage.

tendre, comme des criminels tremblants à qui on va prononcer une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? Croyez-vous que les choses, du moins, fussent égales ? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande : vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent.

Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici rassemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils ? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin, un

grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour. Paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu ! où sont vos élus, et que reste-il pour votre partage [1] ?

(*Sermon sur le petit nombre des élus.*)

---

1. A ces mots, dit Voltaire, un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout le monde se leva à moitié, et ce mouvement involontaire qui troubla l'orateur, augmenta le pathétique de ce morceau.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le XVIIIe siècle fut le siècle de la prose. Les écrivains, tout occupés de réformes politiques et sociales, négligent la poésie, et lui préfèrent la prose, qui est plus facile, plus libre et plus propre à agir sur les esprits. Ils se montrent peu soucieux du beau idéal, ils ne cherchent que l'utilité pratique.

Pendant la première moitié du siècle, la langue conserve cette forme pure, nette, rapide, souple, élégante, qui est l'instrument le plus parfait pour exprimer la pensée. Voltaire, Montesquieu, et, après eux, Vauvenargues, Fontenelle, Le Sage et l'Écossais Hamilton sont les meilleurs écrivains de cette période. De 1750 à 1780, la prose acquiert peut-être des qualités plus élevées sous la plume de Buffon et de J.-J. Rousseau : Buffon crée la langue de l'histoire naturelle, et lui donne l'élégance et les ornements des sujets littéraires; Rousseau passionne les imaginations par une éloquence ardente, enthousiaste, pleine

de mouvement et de figures, et mêle à de grandes beautés des défauts d'où naît une école d'écrivains qui remplacent le sentiment par la fausse sensibilité et l'éloquence par la déclamation.

FONTENELLE

(1657-1757)

Bernard Le Bovier de FONTENELLE était fils d'une sœur de Corneille et d'un avocat de Rouen. Il débuta dans les lettres par des *Comédies,* des *Tragédies* et des *Opéras,* qui n'eurent aucun succès. Il écrivit ensuite des poésies pastorales, où l'ingénieuse coquetterie des bergers petits maîtres parut une nouveauté piquante. Jusque-là, Fontenelle n'avait guère montré que ses défauts, qui sont l'excès de finesse, la subtilité, le bel esprit. Il montra ses défauts et ses qualités dans ses *Dialogues des Morts,* dans son *Histoire des Oracles,* et dans la *Pluralité des Mondes,* petit livre sur l'astronomie, mélange de science et de galanterie aimable. On trouve presque tout à louer dans ses *Éloges des Savants,* modèle d'atticisme et d'élégance, où les principes arides des sciences sont ornés de toutes les grâces et expliqués avec une clarté lumineuse qui les met à la portée de toutes les intelligences. Mais, là même, on voudrait voir plus de naturel, d'abondance et de simplicité.

Système du monde.

De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous [1]. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte

1. Il serait plus correct de dire : *il semble que les étoiles soient attachées*... Il y a doute.

des cieux, sont suspendus à différentes hauteurs le soleil, la lune et les cinq autres astres qu'on appelle *planètes*, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne [1]. Ces planètes n'étant point attachées à un même ciel, et ayant des mouvements inégaux, elles [2] se regardent diversement, et figurent diversement ensemble, au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le Chariot [3], par exemple, que vous voyez, qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est, et le sera encore longtemps; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme [4] les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée [5] dont le grand loisir produisit les premières observations qui ont été [6] le fondement de l'astronomie; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Égypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin.

Quand on eut reconnu cette disposition des cieux, il fut question de deviner comment toutes les parties de l'univers devaient être rangées; et c'est là ce que les sa-

---

1. Uranus, Neptune, la planète de Lescarbault et les soixante-dix-huit planètes télescopiques n'étaient pas alors connues.

2. *Ces planètes* n'étant point attachées, *elles* se regardent. Cette répétition du sujet, favorable à la clarté, est une incorrection.

3. *Chariot*, nom populaire de la Grande Ourse.

4. *Comment* serait plus correct. Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, on employait souvent *comme* pour *comment*.

5. *Chaldée* ou Babylonie, arrosée par l'Euphrate.

6. *Qui aient été* serait plus correct. Il est douteux que les Chaldéens *aient été* les plus anciens astronomes. Les Indiens et surtout les Chinois paraissent les avoir précédés dans l'étude du ciel.

vants appellent faire un système. Saisi d'une noble fureur d'astronome, Copernic[1] prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle s'était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui[2] cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil; la terre y tourne elle-même; et pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste, dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune, qui tourne encore autour d'elle. « Attendez un peu, dit la marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers, et là il est immobile; après lui, qu'est-ce qui suit ? » C'est Mercure, répondis-je; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du soleil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme; et vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous; aussi emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution. Et la lune? vous l'oubliez, » interrompit-elle.

1. *Copernic* (1473-1543), né à Thorn sur la Vistule, prêtre et astronome; il montra que le soleil est immobile et que la terre et les planètes tournent alentour.
2. *Auquel* serait plus correct. *A qui* ne se dit que d'une personne.

— Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre et ne l'abandonne point; mais comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit, en tournant toujours autour d'elle, et si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre. — On a de la peine, dit la marquise, à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil; car enfin on ne change point de place, et on se trouve le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que, comme la terre tout entière marche... Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière : vous vous retrouveriez, à votre réveil, dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. — Oui ; mais, répliqua-t-elle, voici une différence : je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais il n'en va pas de même de la terre : j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. — Non pas, madame, répondis-je, non pas : le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes sont les étoiles fixes [1] ; voilà notre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes ; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre

---

1. *Planètes*, astres non lumineux comme la terre, qui tournent autour du soleil. — *Étoiles*, astres lumineux comme le soleil, qui ne changent pas de place.

aux mêmes étoiles fixes; mais dès qu'elle change de place, il faut que je le voie répondre à d'autres. C'est là le rivage qui change tous les jours; et comme la terre fait son cercle et un an autour du soleil, je vois le soleil, en l'espace d'une année, répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le *zodiaque.*

(*Pluralité des Mondes.*)

HAMILTON

(1646-1720)

Antoine, comte de HAMILTON, issu de l'illustre famille des Hamilton d'Écosse, naquit en Irlande. Élevé en France pendant la révolution d'Angleterre, il revint à Londres sous le règne de Charles II. La révolution de 1688 le força de se réfugier de nouveau en France, et il y passa les trente dernières années de sa vie.

Hamilton, quoique étranger, s'est placé au rang de nos bons écrivains par ses *Mémoires du chevalier de Gramont*, son beau-frère. C'est une peinture légère, gracieuse, spirituelle et railleuse de la cour épicurienne et demi-française de Charles II. Le style de Hamilton est facile, naturel, d'un tour heureux, quelquefois un peu négligé; c'est le vrai style de la conversation française.

L'habit du chevalier de Gramont [1].

La reine d'Angleterre [2], femme de Charles II, avait imaginé une mascarade où ceux qu'elle nomma pour

---

1. *Gramont*, famille de Navarre, tire son nom d'un bourg érigé en duché en 1643. — Les *Grammont* tirent leur nom d'un village de Franche-Comté, érigé en marquisat en 1708.

2. Catherine de Bragance, fille de Jean IV, roi de Portugal (1638-1705).

danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer, et, durant ce temps, on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Gramont, lui demanda s'il voulait être de cette fête : « Sire, lui répondit le chevalier, de toutes les bontés qu'il vous a plu de me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible. — Et comment vous mettrez-vous pour le bal ? lui demanda le prince. Je vous laisse le choix des nations. — Si cela est, reprit le chevalier de Gramont, je m'habillerai à la française pour me déguiser ; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. Quant à mon costume, je ferai partir demain pour Paris Termes, mon valet de chambre ; et si je ne vous montre, à son retour, le plus bel habit que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade. »

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage ; et son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué qu'il commençait à compter les moments dans l'attente du retour.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Gramont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir arriver enfin en habit de ville qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture [1] et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le

---

1. *Conjoncture*, occasion, circonstance.

plus beau point [1], la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir : son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait pas à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord. « Chevalier de Gramont, lui dit-il, Termes n'est donc pas arrivé ? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci. — Comment! Dieu merci, dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins ? — Sire, dit le chevalier, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour de Gramont. Il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. » Eh bien, monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, monsieur dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que M. le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé ? — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que [2] toute la pluie du monde n'en

1. *Point*, sorte de dentelle.
2. *Si bien que.*

eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner [1] avec vous... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri [2], monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri! lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé! que vous dirai-je de plus? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais, hier matin, et voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton. — Un sable mouvant près de Calais? lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je veux être pendu si l'on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a retiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais pour mon portemanteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on n'a pu le trouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre. »

Quelque temps après le bal dont nous venons de parler, le chevalier de Gramont, allant de Londres à Paris, passa par Abbeville. Le maître de poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup, en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi: depuis la nuit précédente jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient

1. *Lanterner*, perdre le temps à des riens, de *lanternes*, fadaises, bagatelles, contes ridicules.

2. *Péri*. Il est péri. L'écrivain exprime *l'état* de l'habit, et non *l'action*.

cette fois sur son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables. Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître [1]. Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivis des galopins [2] de la ville, entrent dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait la raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Gramont que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs ; que le repas se faisait chez lui ; qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevait-il de parler que trois grands corbillards [3], comblés de laquais grands comme des Suisses [4] et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campangarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé brillaient de toutes parts.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Gramont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat ; mais on ne pouvait porter aucun

---

1, *Repaître*, v. n. manger. Il se dit des hommes et des chevaux, particulièrement quand ils sont en marche. (Acad.)

2. *Galopin*, se dit par mépris d'un petit garçon. (Acad.)

3. *Corbillard*, alors grande voiture pour la suite des princes. Aujourd'hui voiture pour les morts.

4. Concierge, portier. Autrefois ce domestique était ordinairement Suisse de nation.

jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches [1] et dix serpenteaux de chaque côté, qu'on avait fait avec ses cheveux, en dérobaient la vue; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Gramont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Gramont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il sollicitait la main de madame sa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le chevalier. — Bon ! lui répondit l'autre, je l'ai eu d'un marchand de Londres, qui l'avait commandé pour un milord [2] d'Angleterre. » Le chevalier, qui sentait le dénoûment de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. « Si je le reconnaîtrais? Ne fus-je pas obligé de boire toute la nuit à Calais, pour en avoir bon marché? » Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Gramont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer,

---

1. *Mouches*, petits morceaux de taffetas noir que les femmes se mettaient sur le visage comme ornement.

2. *Un milord*. Autant vaudrait dire *un monseigneur*. On dit *un lord*, *un seigneur*.

il se mit à table, lui trente-septième. Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint ; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : « Touchez là, notre ami, lui dit-il ; vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en ai pas fait un mauvais usage. » Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. « Oh ! parbleu ! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. » Le chevalier, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce ; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. » A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épouse, qui, par bienséance, demeura fixe ; et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait de manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtait vingt-quatre potages pour mettre autant d'entrées [1].

Il y avait déjà longtemps que le maître et le valet étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu, n'était en peine que de la manière : savoir si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pourraient lui convenir, ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploie-

1. *Entrées*, mets servis au commencement du repas.

rait toutes les louanges qui seraient le plus capables de le confondre. Mais, voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait que d'y laisser rêver plus longtemps; et, s'armant de toute son effronterie: « Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il; mais je veux être pendu si vous n'avez pas tort dans le fond. — Comment, traître! dans le fond? dit le chevalier; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as mérité depuis longtemps? — Voilà-t-il pas? dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. — Et le sable mouvant, n'était-il pas pour mon service? dit Gramont. — Patience, s'il vous plaît, répondit l'autre. Je ne sais comment ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces coquins-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là qu'il était un sot; car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par-devant, et je ne sais comment il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenait à cent quarante louis, et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante : « Mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme [1] pour se distinguer au bal; et, quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai? cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en ai fait donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte; c'est

1. *Oriflamme*, ancienne bannière de la France, formée d'un morceau de soie rouge à trois flammes pendantes, et attachée à un bâton doré.

un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce justaucorps qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village, à qui nous l'avons vendu? Et cependant il faut voir comme vous tempêtiez [1] à Londres, quand vous l'avez cru perdu; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine [2] vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied plat [3] le portait à sa noce. »

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups ou le chasser était le traitement le plus favorable que son maître lui devait; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage, et, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

(*Mémoires du chevalier de Gramont.*)

LESAGE

(1668 - 1747)

Alain-René LESAGE naquit dans la petite ville de Sarzeau, près de Vannes. Il travailla d'abord pour le barreau, puis il occupa un emploi dans les fermes, et finit par se consacrer à la culture des lettres.

On doit à Lesage *Gil Blas de Santillane,* un des meilleurs romans de mœurs de notre littérature, où l'auteur, faisant la

---

1. *Tempêter*, faire grand bruit en grondant.

2. *Chienne de mine*, *mine de chienne* (gallicisme), mauvais visage. Terme familier.

3. *Pied plat*, homme sans considération.

peinture de toutes les conditions sociales et la censure de tous les vices et de tous les ridicules, réunit à la fine observation de La Bruyère et à la verve comique de Molière le style net, facile, et la correction élégante de Voltaire. Il a écrit aussi *Turcaret,* satire des financiers parvenus, celle de nos comédies qui rappelle le mieux la manière de Molière. La jolie pièce de *Crispin rival de son maître,* petite comédie piquante, et le *Diable boiteux,* roman de mœurs, ne sont pas indignes de ces deux chefs-d'œuvre. Les autres ouvrages de Lesage sont peu connus.

Gil Blas et l'archevêque de Grenade.

Gil Blas, secrétaire et favori de l'archevêque de Grenade, fut chargé de l'avertir quand il s'apercevrait que sa plume sentait la vieillesse et que son génie baissait. Le prélat lui recommanda surtout d'être franc et sincère. Gil Blas ne tarda pas à éprouver qu'il est aussi dangereux de dire la vérité aux auteurs qu'aux rois.

Deux mois après, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal. L'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvais pas, toutefois, la différence qu'il y avait de celui-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie [1] pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait [2], tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade [3].

---

1. *Homélie,* discours familier pour expliquer les vérités de la religion.
2. *Se rebattre,* répéter inutilement et d'une manière ennuyeuse.
3. *Rhétorique,* art de bien dire. — Ici, affectation d'éloquence. — *Régent,*

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. « Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que Monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo [1]. »

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien lui parler avec adresse, et lui faire avaler la pilule [2] tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage[3] à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose. Je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras en me deman-

---

professeur dans un collège communal. — *Capucinade,* plat discours de morale et de dévotion.

1. Le chanoine Sédillo lui avait légué sa bibliothèque, ses livres et ses manuscrits : Gil Blas n'y trouva que cinq ou six volumes et quelques papiers sans valeur.

2. Lui faire accepter l'avis. (Métaphore familière.)

3. *Davantage... que* est une incorrection. On dit *plus... que.*

dant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami ! répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque [1] ? — Non, Monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? — Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il ; je vous parais baisser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise [2], interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche ! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

---

1. *Aristarque*, né 160 ans av. J.-C., célèbre critique grec ; et au figuré, critique judicieux et sévère.

2. Ellipse, pour : Je souhaite qu'il *ne plaise* pas *à Dieu*.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant ; vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. »

(*Gil Blas de Santillane.*)

ROLLIN

(1661-1741)

Charles Rollin, le *Fénelon* de l'enseignement et l'Abeille de la France, était fils d'un pauvre coutelier de Paris. Dès sa jeunesse, il se distingua autant par sa piété que par ses talents. Il fut successivement professeur de rhétorique au collége du Plessis, professeur d'éloquence au collége de France, recteur de l'Université de Paris et membre de l'Académie des inscriptions.

Nous devons au bon Rollin un *Traité des Études,* son chef-d'œuvre, un des livres les mieux écrits de notre langue, après les livres de génie ; une *Histoire ancienne* et une *Histoire romaine,* ouvrages dont le style simple, naturel et abondant semble continuer la tradition du grand siècle, mais qui sont trop dénués de critique, d'érudition et de couleur antique.

Amour de Démosthène pour le travail[1]

Le père de Démosthène laissa de bien, en mourant, quatorze talents[2]. Son fils n'avait alors que sept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de tuteurs intéressés et avares, qui ne songeaient qu'à profiter de son bien. Ils poussèrent leur sordide avarice jusqu'à refuser aux maîtres de leur pupille le juste honoraire qui leur était dû. Il ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandait un naturel aussi excellent que le sien ; outre que la faiblesse de sa complexion et la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mère qui l'aimait uniquement, ne permettaient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Leur ayant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devait se plaider, et qui faisait beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'orateur, qui s'appelait Callistrate, fut écouté avec une grande attention ; et ayant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui s'empressaient à l'envi de[3] lui prodiguer les louanges et les applaudissements. Le jeune homme fut extrêmement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, et encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, et, ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entiè-

1. *Démosthène* (385-322), le plus grand des orateurs grecs.

2. [illegible], monnaie grecque qui valait environ 5,500 fr.

3. [illegible]*ser à*, si c'est une habitude générale; — *s'empresser de*, [illegible]ticulier.— *A l'envi*, avec émulation.

rement dès ce jour, et renonça à toute autre étude et à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate [1], d'où sortirent tant de grands orateurs, était pour lors à Athènes la plus renommée. Mais, soit que l'avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisait payer fort cher, soit que l'éloquence douce et paisible d'Isocrate ne fut point dès lors de son goût, il étudia sous Isée [2], dont le caractère était la force et la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la rhétorique que le premier enseignait. Platon [3] fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène; il lut avec grand soin ses ouvrages, et reçut même de ses leçons; et il est aisé de reconnaître dans les écrits du disciple le style noble et sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par ce premier succès, il se hasarda de [4] parler devant le peuple. Il y réussit tout à fait mal. Il avait une voix faible, la langue embarrassée et une très-courte haleine; et cependant ses périodes étaient si longues, qu'il était souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut sifflé de tout l'auditoire, et s'en retourna entièrement découragé, et résolut de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croyait incapable. Un de ses auditeurs, qui, au travers de ses défauts, avait aperçu en lui un excellent fonds de génie et une éloquence assez approchante de celle de Périclès [5], lui fit reprendre cou-

1. *Isocrate*, orateur, né à Athènes en 436 av. J.-C.
2. *Isée*, orateur grec, né à Chalcis, dans l'île d'Eubée.
3. *Platon*, célèbre philosophe, disciple de Socrate.
4. On dit aujourd'hui *se hasarder à*.
5. *Périclès* (494-429), célèbre comme orateur, général, homme d'État.

rage par les vives remontrances qu'il lui fit et par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournait, la tête baissée et plein de confusion, un des excellents acteurs de ce temps, qui était son ami, nommé Satyrus, le rencontra ; et ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui fit entendre que le mal n'était point sans remède, et que tout n'était pas si désespéré qu'il le croyait. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide et de Sophocle [1] ; ce qu'il fit sur-le-champ. Satyrus, les ayant répétés après lui, leur donna une tout autre grâce par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Il sentit bien ce qui lui manquait, et il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avait dans la langue et pour se perfectionner dans la prononciation, dont son ami lui avait fait connaître le prix, paraissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayait à un point qu'il ne pouvait exprimer [2] certaines lettres, entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudiait [3], et il avait l'haleine si courte qu'il ne pouvait suffire à prononcer une période [4] entière sans s'arrêter. Il vint à bout de [5] vaincre tous ces obstacles en mettant

---

1. *Euripide* (né vers 480) et *Sophocle* (495-405), célèbres poëtes tragiques grecs.

2. *Exprimer*, prononcer.

3. *Rhétorique*, art de bien dire.

4. *Période*, phrase composée de plusieurs parties, dont le sens reste suspendu jusqu'à la fin.

5. *Venir à bout de*, réussir à. Gallicisme.

dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, et cela même en marchant, et en montant par des endroits fort roides et fort escarpés; en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisaient plus son haleine. Il fit plus : il allait sur le bord de la mer, et dans les temps que les flots étaient le plus violemment agités, il y prononçait des harangues pour s'apprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées. Démosthène ne prit pas moins de soin du geste que de la voix. Il avait chez lui un grand miroir, qui était son maître pour l'action, et devant lequel il déclamait avant que de parler en public. Pour se corriger d'un défaut qu'il avait contracté par une mauvaise habitude, qui était de hausser continuellement les épaules, il s'exerçait debout dans une espèce de tribune fort étroite où pendait une hallebarde, afin que, si dans la chaleur de l'action ce mouvement venait à lui échapper, la pointe de cette hallebarde lui servît d'avertissement et de punition tout ensemble. Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'était pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'était là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ces harangues admirables, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. « On voit bien, répliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas tant coûté de peines. » Il se levait extrêmement matin, et il avait coutume de dire qu'il était bien fâché quand un ouvrier l'avait devancé

dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide[1], pour se rendre le style de ce grand homme plus familier.

(*Traité des Études*, t. II.)

SAINT-SIMON

(1675-1755)

Louis de Rouvroy, duc de SAINT-SIMON, se distingua d'abord dans les armées, puis il entra dans la diplomatie. Membre du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, il fut l'âme du parti de la cour contre les parlements. Après la mort du duc d'Orléans, son crédit baissa, et il se retira dans ses terres, où il s'occupa à rédiger ses volumineux *Mémoires*. Ce livre, plein de passion, de génie, d'éloquence et d'incorrection, l'a fait appeler un *Tacite inculte*. On a dit de lui : « Quand il est mauvais, il est détestable. Quand il est bon, Bossuet n'est pas plus pathétique, La Bruyère plus piquant, Pascal plus profond. »

Le Seigneur et le tailleur.

Charnacé était un garçon d'esprit, qui avait été page du roi et officier dans ses gardes du corps, fort du monde, et puis retiré chez lui où il avait souvent fait bien des fredaines; mais il avait toujours trouvé bonté et protection dans le roi. Il en fit une, entre autres, pleine d'esprit et dont on ne put que rire.

---

1. *Thucydide* (470-395), célèbre historien grec.

Il avait une très-longue et parfaitement belle avenue devant sa maison en Anjou, dans laquelle était plantée une maison de paysan et son petit jardin[1], qui s'y était trouvée lorsqu'elle fut bâtie. Jamais Charnacé et son père n'avaient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert; et c'est une opiniâtreté dont quantité de petits propriétaires se piquent, pour faire enrager des gens à la convenance et quelquefois à la nécessité desquels ils sont. Charnacé, ne sachant plus qu'y faire, avait laissé cela là depuis longtemps, sans en plus parler. Mais enfin, fatigué de cette chaumière qui lui bouchait la vue et lui ôtait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe[2]. Le paysan qui y demeurait, et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier, quand il trouvait à l'exercer; et il était tout seul chez lui sans femme et enfants[3]. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est demandé à la cour pour un emploi de conséquence[4], mais qu'il lui faut une livrée. Ils font un marché au comptant[5]; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais, et que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut pas qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite, et qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde[6] et se met à travailler. Pendant qu'il est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et la dimension de sa maison et de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusqu'à la position des

---

1. *Était plantée* une maison et son petit jardin. Le reste est au singulier, malgré les deux sujets. *Planta* ne saurait s'appliquer ici à *jardin*.

2. *Passe-passe*, tour d'adresse, d'escamotage.

3. *Sans femme ni enfants* serait plus correct.

4. Aujourd'hui on dirait plutôt : *un emploi important*

5. Un marché à forfait.

6. *S'y accorde*, accepte, y consent.

ustensiles et des petits meubles, fait démonter la maison et emporter tout ce qui y était, remonte la maison telle qu'elle était au juste dedans et dehors, à quatre portées de mousquet[1], à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles dans la même position en laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même; en même temps fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où elle était, en sorte qu'il n'y parut pas : tout cela fut exécuté encore plus tôt que la livrée fut faite[2], et cependant le tailleur doucement gardé à vue[3], de peur de quelque indiscrétion. Enfin, la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue; bientôt il la trouve longue; après, il va aux arbres, et n'en trouve plus; il s'aperçoit qu'il a passé le bout, et revient à tâtons chercher les arbres; il les suit à l'estimée[4], puis croise et ne trouve point sa maison. Il ne comprend point cette aventure; la nuit se passe dans cet exercice; le jour arrive et devient bientôt assez clair pour aviser[5] sa maison : il ne voit rien, il se frotte les yeux; il cherche d'autres objets, pour découvrir si c'est la faute de sa vue. Enfin il croit qu'un sorcier s'en mêle, et qu'il a emporté sa maison. A force d'aller et de venir et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit à une assez grande distance de l'avenue une maison qui ressemble à la sienne; il ne peut croire que cela soit, mais la curiosité le fait aller où elle est et où il n'a jamais

1. *Mousquet*, espèce de fusil qu'on tirait par le moyen d'une mèche allumée, et qui portait à 250 mètres.

2. Que la livrée *ne* fût faite, serait plus correct.

3. Le tailleur *fut* gardé. Saint-Simon sous-entend souvent le verbe d'une phrase.

4. *A l'estimée*, d'après ses calculs; l'évaluation de la distance où sa maison devait être.

5. *Aviser*, apercevoir d'assez loin.

vu de maison. Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne ; pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef ; il ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place ; il est prêt à en pâmer, et est convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avant, que la risée du château et du village l'instruit de la vérité du sortilége, et le met en furie ; il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant [1], et partout on s'en moque ; le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre.

(*Mémoires*, ch. LIX.)

Aspect de la cour à la mort du Dauphin [2]

Les premières pièces offraient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux, et pour les consoler d'une autre qu'ils ne prévoyaient qu'avec transissement, et qui par celle-ci devenait la leur propre. Parmi eux s'en remarquaient d'autres des plus éveillés de gens principaux de la cour, qui étaient accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient balayeurs.

Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé

1. *Intendant* de la province, officier qui était à la tête de l'administration.
2. Prince vulgaire, fils de Louis XIV. Il mourut en 1711, à l'âge de cinquante ans.

du roi; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement si peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avaient le caquet en partage, les questions et le redoublement du désespoir et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus touchés, en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux; les accidents momentanés qui arrivaient de ces rencontres; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux les distinguaient malgré qu'ils en eussent...

La promptitude des yeux à voler partout en sondant les

âmes, à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait crû de quelques-uns, faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et plus en d'autres qu'on n'avait pensé, tout cet amas d'objets vifs et de choses si importantes, forme un plaisir à qui le sait prendre, qui, tout peu solide qu'il devient, est un des plus grands dont on puisse jouir dans une cour.

(*Mémoires*, ch. CCXCIII.)

VAUVENARGUES

(1715-1747)

Luc de Clapier, marquis de VAUVENARGUES, naquit à Aix. Il servit quelque temps avec distinction, fut forcé de quitter le service par la faiblesse de sa santé, et vécut dans la retraite et la méditation. Il mourut à trente-deux ans. Ce jeune seigneur, qui eut quelque chose de l'accent de Pascal et de la douceur de Fénelon, serait peut-être devenu un grand écrivain, s'il ne fût pas mort si jeune. On a de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de maximes morales et de réflexions sur divers auteurs,* ouvrage inachevé, qui rappelle un peu le grand solitaire de Port-Royal par la candeur et la vérité du style, mais non par le génie, la profondeur, la justesse et surtout le sentiment chrétien.

Réflexions morales

Le fruit du travail est le plus doux plaisir.

C'est un grand signe de médiocrité, de louer toujours modérément.

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Faisons généreusement, et sans compter, tout le bien qui tente nos cœurs ; on ne peut être dupe d'aucune vertu.

Rien n'est si utile que la réputation, et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

L'utilité de la vertu est si manifeste, que les méchants la pratiquent par intérêt.

On ne peut être dupe de la vertu ; ceux qui l'aiment sincèrement y goutent un secret plaisir, et souffrent à s'en détourner. Quoi qu'on fasse aussi pour sa gloire, jamais ce travail n'est perdu s'il tend à nous en rendre dignes.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

Clazomène, ou la vertu malheureuse[1]

Clazomène a eu l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré, dans son printemps, de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour les plus grands déplaisirs, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de

1. Vauvenargues semble se peindre lui-même sous les traits de Clazomène.

faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas et celui que son imprudence lui a attiré. Lorsque la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue. Ses yeux se sont fermés à la fleur de son âge; et quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, il a eu la douleur insupportable de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, au lieu que[1] d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles. La fortune peut se jouer de la sagesse des gens vertueux, mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage.

(*Caractères*, 9.)

MONTESQUIEU

(1689-1755)

Charles de Secondat, baron de La Brède et de MONTESQUIEU, naquit au château de La Brède, près de Bordeaux. Conseiller, puis président à mortier au parlement de cette ville, il se dégoûta bientôt de la procédure, et se consacra tout entier à

---

1. *Tandis que*, au lieu que, serait le mot propre.

l'étude de la philosophie, des lettres et des sciences morales et politiques.

Nous avons du président de Montesquieu : 1° les *Lettres persanes,* satire vive, piquante, moqueuse de nos lois, de nos mœurs, de notre gouvernement, et même de la religion chrétienne, dont les prétendus voyageurs persans parlent en vrais mahométans; 2° les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains,* petit volume qui résume admirablement toute l'histoire politique de ce peuple célèbre; 3° *l'Esprit des Lois,* son chef-d'œuvre et le livre le plus profond du XVIIIe siècle. C'est un résumé des lois de tous les peuples, rapportées et expliquées comme des faits historiques : l'auteur en recherche les causes et les conséquences; il les critique ou les loue, comme on le ferait pour des événements accomplis. Ce livre a valu à Montesquieu la première place parmi les publicistes modernes. On pourrait reprocher à l'auteur le morcellement de ses divisions et de ses subdivisions, établies sans liaison et souvent sans motif, et quelques principes trop absolus, auxquels il asservit les faits : de là ce fatalisme raisonneur qui montre les événements comme la conséquence nécessaire du climat ou des lois qu'un peuple s'est données.

On pourrait appeler Montesquieu *le Bossuet de la législation,* parce qu'il a quelques-unes des qualités de l'immortel évêque de Meaux : la vigueur de conception, l'élan de la pensée, l'esprit à la fois brillant et solide. Son style, concis et nerveux, étincelle d'expressions vives et fortes; mais il manque de douceur et quelquefois de correction.

La manie des visites

On dit que l'homme est un animal sociable; sur ce pied-là, il me paraît que le Français est plus homme qu'un autre; c'est l'homme par excellence; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux [1] des gens qui non-seu-

(1) *Eux* se rapporte à l'*idée* des Français, et non au mot *le Français*. (Syllepse.)

lement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espèce abondent [1] plus que deux mille citoyens ; ils pourraient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste et de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient où ils vont et d'où ils viennent.

On ne leur ôterait jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail, sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble ; mais, comme la voie en est trop abrégée, elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau que les vents et les tempêtes. Si l'on allait examiner la liste de tous les portiers, on y trouverait chaque jour leur nom estropié de mille manières en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement, dans des compliments de condoléance ou dans des félicitations de mariages. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, se reposer pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude, et on mit cette épitaphe sur son tombeau :

---

1. *Abonder* signifie ici : *former un grand nombre.*

« C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cent trente enterrements. Il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cent quatre-vingts enfants. Les pensions dont il a félicité ses amis, toujours en des termes différents, montent à deux millions cent six mille livres; le chemin qu'il a fait sur le pavé, à neuf mille six cents stades [1]: celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation était amusante; il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes; il possédait d'ailleurs, depuis son jeune âge, cent dix-huit apophthegmes [2] tirés des anciens, qu'il employait dans des occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrais-je achever de te dire ce qu'il a fait et ce qu'il a vu? »

(*Lettres persanes.*)

Curiosité des Parisiens

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient jamais sortis de leur chambre qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. »

---

1. *Stade*, mesure itinéraire des Grecs, qui valait 600 pieds.
2. *Apophthegme*, parole mémorable d'un grand homme, d'un sage.

Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas [1] d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre a quitter l'habit persan et à en endosser un à l'européenne [2], pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion [3] d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: « Ah ! ah ! monsieur est Persan ! c'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

(*Lettres persanes.*)

Charlemagne [4]

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé

---

1. Gallicisme, pour *sont à charge.*
2. A la *manière* européenne. (Ellipse.)
3. Sans qu'on m'eût fourni l'occasion.
4. Charlemagne ou Charles le Grand, roi des Francs en 762, empereur en 800. Ce portrait est au nombre des plus belles pages de Montesquieu.

et des hommes libres. Il mit un tel tempérament [1] dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand, l'homme l'était d'avantage. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste [2] dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber [3]. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré ; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir

---

1. *Tempérament*, équilibre.
2. *Vaste*, appliqué à un homme, est une expression hardie.
3. Belle image qui rappelle Atlas supportant le ciel.

ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards [1] et les immenses trésors de ces Huns [2] qui avaient dépouillé l'univers.

(*Esprit des Lois.*)

Lysimaque [3]

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Perses, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père : leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre [4] les mœurs, les habits et les manières des Perses; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe, nommé Callisthène [5], avait suivi le roi

1. *Lombards*, peuple d'origine scandinave, occupant l'Italie septentrionale de 568 à 774. *Pavie*, capitale.

2. *Huns*, ou plutôt les *Avars*, de race tartare, qui occupaient la Hongrie, autrefois occupée par les Huns.

3. *Lysimaque*, général d'Alexandre le Grand, et roi de Thrace, ne mérite pas les éloges de Montesquieu : c'était un homme cruel. Ce récit admirable est de l'invention de Montesquieu, qui s'est proposé de peindre la grandeur du caractère stoïcien.

4. Pour *lorsqu'ils le virent prendre*. (Gallicisme.)

5. *Callisthène* (365-328), disciple d'Aristote, refusa d'adorer Alexandre, et fut mis à mort en Bactriane. Il ne fut donc pas le conseiller de Lysimaque, devenu roi plus tard.

dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : « D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas ? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations : l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur ; et ce nom, vous l'avez élevé si haut que, sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir. »

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus ; il était terrible dans sa colère, elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène ; et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter ; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. « Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée. »

Callisthène me dit : « Les dieux immortels m'ont consolé, et depuis ce temps je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui ; vous aviez un sceptre à la main et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice. Lysimaque, vous régnerez : croyez un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu. »

Cependant Alexandre ayant appris qne je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir et que j'osais le plaindre, il [1] entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux, qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. » On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène :

« Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous. »

On m'apporta cette réponse : « Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie ; car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea ; et faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense, qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié [2] mon manteau autour de mon bras, je lui présentai ce bras ; il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et la jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses, il admira ma résolution, et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

---

1. Il serait plus correct de supprimer le pronom *il*.
2. *Roulé* serait plus propre.

Il me fit appeler, et me tendant la main : « Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. »

Je reçus les grâces du roi; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses, sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance; son frère Aridée n'en était jamais sorti; Olympias n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statyre [1], étaient perdues dans la douleur. Tout le monde dans le palais savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues [2].

Le sort me fit roi d'Asie; et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime; les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

---

1. *Olympias*, mère d'Alexandre; *Roxane* et *Statira*, ses femmes; *Eurydice*, femme de l'imbécile Aridée.

2. Ces détails sur la mort d'Alexandre ne sont pas indignes de Bossuet.

VOLTAIRE

(1694-1778)

François-Marie Arouet, si célèbre sous le nom de **Voltaire**, naquit à Paris; il était fils d'un ancien notaire, devenu trésorier de la chambre des comptes. Il montra de bonne heure une merveilleuse facilité, une activité infatigable et une passion insatiable pour la renommée. De 1718 à 1778, époque de sa mort, il composa une foule d'ouvrages en vers et en prose, qui lui assurèrent la première place parmi les écrivains de son siècle. Devenu possesseur d'une fortune seigneuriale, il se retira dans son château de Ferney, d'où il exerça sur la France et l'Europe une sorte de royauté littéraire et philosophique. Il y passa les vingt dernières années de sa vie, d'un côté honorant son existence par quelques bonnes œuvres, et de l'autre souillant sa gloire par des actes et des écrits où la religion et la décence sont outragées sans pudeur.

Voltaire essaya tous les genres de royauté littéraire. Il fut le premier poëte du XVIII[e] siècle; mais il est plus grand comme prosateur. Il rappelle la pureté brillante et le naturel des auteurs du XVII[e] siècle; mais il a une vivacité, une liberté de mouvement, une élégante simplicité, une manière de dire légèrement des choses solides qui n'appartient qu'à lui. Comme historien, comme critique, comme auteur épistolaire, comme publiciste et comme romancier, Voltaire est au premier rang.

L'*Histoire de Charles XII*, ce faux Alexandre du Nord, chef-d'œuvre de narration et de style, est un des ouvrages modernes qui se rapprochent le plus de la forme historique de l'antiquité. L'*Histoire du siècle de Louis XIV* est un tableau achevé, quoiqu'un peu flatteur, de cette époque brillante et polie, à laquelle l'auteur appartenait par ses goûts et ses habitudes. L'*Essai sur les Mœurs* est une histoire générale depuis l'établissement de l'empire de Charlemagne. Ce livre, si piquant et d'une lecture si agréable, manque souvent d'exactitude et de vérité historique. Nous avons aussi de Voltaire un *Précis du siècle de Louis XV*, ébauche imparfaite et sans impartialité; une

Histoire du Parlement, véritable pamphlet satirique ; des *Annales de l'empire d'Allemagne,* abrégé aride, et une *Histoire de Pierre le Grand,* bien inférieure à celle de Charles XII.

Dans la *critique,* Voltaire se montre excellent juge des beautés de détail, de la justesse, de l'élégance; mais il ne sait pas embrasser d'une vue assez haute les grands monuments de l'esprit humain, et il ne semble pas comprendre certaines beautés mâles des époques moins civilisées.

De tous les ouvrages de Voltaire, celui dont la lecture est la plus piquante, la plus variée, la plus amusante, c'est son immense *Correspondance.* C'est là qu'il faut l'étudier; c'est là qu'on voit l'activité infatigable de cet homme, le plus laborieux, le plus occupé du XVIII[e] siècle. Quand il n'est pas aveuglé par l'amour-propre ou par l'esprit de parti, c'est le plus aimable, le plus charmant des correspondants.

Les *romans* de Voltaire, composés dans un but philosophique, sont pour la plupart des chefs-d'œuvre d'esprit et de style; mais on est affligé de les trouver souillés par des sarcasmes impies et par une licence souvent poussée jusqu'au cynisme.

Voltaire a laissé encore des *ouvrages philosophiques* où il effleure, en se jouant, toutes les questions de métaphysique et de morale. Sa morale est tout épicurienne. Sa philosophie n'est le plus souvent qu'un scepticisme railleur et stérile, qui ne respecte que l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Leçon donnée à l'orgueil et à la mollesse

Un certain souverain de l'Orient, célèbre par sa sagesse, recevait tous les jours des plaintes contre un de ses parents, gouverneur d'une province importante de son empire, nommé Iran. C'était un homme de haute naissance, dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la mollesse. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on osât le contredire. Les paons ne sont pas plus vains; les tortues ont moins de paresse. Il ne respirait que la gloire et les faux plaisirs. Voici comment le monarque entreprit de le corriger.

Il lui envoya un chef de musique avec douze chanteurs et vingt-quatre instrumentistes, un maître d'hôtel avec six

cuisiniers et quatre chambellans qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée; et voici comment les choses se passèrent.

Le premier jour, dès qu'Iran fut éveillé, le maître de musique entra suivi des chanteurs et des instrumentistes; on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes, le refrain était :

Que son mérite est extrême!
Que de grâces! que de grandeur!
Ah! combien Monseigneur
Doit être content de lui-même!

Après l'exécution de la cantate, le premier chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisit à table au son des instruments. Le dîner dura trois heures. Dès qu'il ouvrait la bouche pour parler, le premier chambellan disait : « Il aura raison. » A peine avait-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écriait : « Il a raison. » Les deux autres chambellans faisaient de grands éclats de rire des bons mots qu'Iran avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner, on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse. Il trouva que le roi l'honorait selon ses mérites; la seconde lui parut moins agréable; la troisième fut gênante; la quatrième fut insupportable; la cinquième fut un supplice. Enfin, outré d'entendre toujours chanter : « Ah! combien Monseigneur doit être content de lui-même! » d'entendre toujours dire qu'il avait raison, et d'être harangué tous les jours à la même heure, il écrivit à la cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître d'hôtel; il promit d'être désormais

moins vain et plus appliqué. Il se fit moins encenser, eut moins de fêtes et fut plus heureux ; car, comme dit un auteur oriental : Toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

Saint Louis [1]

Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être ; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu.

(*Essai sur les Mœurs.*)

Bataille de Narva [2]

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar [3] : il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'em-

1. Louis IX ou saint Louis, le meilleur de tous les rois (1226-1270).
2. Livrée le 30 novembre par huit mille Suédois à quatre-vingt mille Russes — Moscovites, qui assiégeaient la petite ville de Narva, sur le golfe de Finlande.
3. — ou *tzar*, titre de l'empereur de Russie.

pereur lui-même avait été chercher quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices, » et continua de [1] combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes, qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux Dolgorovki, Golovkin, Fédérovitz vinrent se rendre au roi et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croï, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait, dans sa cour, les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes et les soldats furent conduits jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser et

1. *Continuer de*, persévérer dans une action déterminée, qui doit finir. — *Continuer à*, persévérer dans une habitude, une action indéterminée.

pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes; dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements; un grand nombre étaient noyés : beaucoup avaient passé la rivière; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp [1] et la ville : là, il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. A deux heures du matin, le général Vède [2], qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir [3] mettre les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées, et les officiers portaient [4] à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers

---

1. *Leur camp*, le camp des ennemis. (Syllepse.)
2. Son nom était *Weyde*.
3. *Et à venir* serait plus correct.
4. *Déposaient* serait peut-être plus propre.

eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

(*Histoire de Charles XII*, liv. ii.)

Retraite de Schulenbourg[1]

Auguste[2] confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte de Schulenbourg, général très-habile, et qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, et les deux rois[3] avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses[4] devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie[5], il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins et mille cavaliers; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède et contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise[6], à la cavalerie : il en osa faire

---

1. *Schulenbourg* (1661-1747), général allemand, qui servit le Danemark, la Pologne, puis Venise. Voltaire écrit *Schullembourg*.

2. Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne de 1697 à 1733.

3. Charles XII et Stanislas Leczinski, roi de Pologne, rival d'Auguste II.

4. Le singulier est aujourd'hui plus usité.

5. *Posnanie*, province de Pologne. *Posen*, capitale.

6. Pièces de bois, longues de dix à douze pieds, et armées de pieux de fer pointus

ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois et par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre; il était armé de piques et de fusils : les soldats, extrêmement serrés, présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques et de baïonnettes; le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus; et le troisième, debout, faisait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusil, de pique et de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen, les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, et les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il[1] en fit un bataillon carré long; et, quoique chargé de cinq blessures[2], il se retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de[3] respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent[4] tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau[5], en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel[6] le général saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec

---

1. *Il* est un peu loin du nom qu'il représente.

2. Expression hardie et énergique.

3. *Commencer de* faire une action unique, qui doit finir. — *Commencer à* faire une action qui n'a pas de limites précises, ou se continuera indéfiniment.

4. Voltaire mêle souvent dans ce récit le *passé* et le *présent*, et ce mélange, fait avec goût, produit une diversité agréable.

5. *Guhrau*, petite ville de Sibérie, près de la petite rivière de Bartsch, qui se jette dans l'Oder, au-dessus de Glogau. Voltaire l'appelle *Paris*.

6. On dit : *à travers lequel* ou *au travers duquel*.

difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie suédoise. Au sortir de ce bois, coule la rivière de Parts, au pied d'un village appelé Rutzen. Schulenbourg avait envoyé en diligence rassembler des bateaux ; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le temps que Schulenbourg était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schulenbourg dépendait d'échapper au roi de Suède; le roi, de son côté, croyait sa gloire intéressée à prendre Schulenbourg et le reste de son armée : il ne perd point de temps; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts et le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie et qui est déjà profond et rapide en cet endroit.

La perte de Schulenbourg paraissait inévitable; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit[1]. Il sauva ainsi son armée; et Charles ne put s'empêcher de dire : « Aujourd'hui Schulenbourg nous a vaincus[2]. »

(*Histoire de Charles XII*, liv. III.

A M. DE VAUVENARGUES[3]

(*Corneille et Racine*)

Paris, le 15 avril 1743.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui

1. Près de Koben, au-dessus de Gogl[illegible].

2. « La retraite de Schulenbourg, dit Montesquieu, est un morceau admirable, aussi vivement écrit qu'il y en ait. »

3. *Vauvenargues*. (Voir sa *Notice*, p. 197.)— *Corneille* et *Racine*. (Voir leur *Notice* dans nos POÈTES et dans l'*Histoire des principaux écrivains*.)

osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, Monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut; mais en même temps je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton [1] en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *Équipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune*, se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit!

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux [2] d'avoir comparé Voiture à Horace [3]. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses

1. *Newton* (1642-1727), célèbre géomètre, physicien et astronome; il a découvert entre autres les lois de la pesanteur. — *Archimède* (287-212), le plus grand géomètre de l'antiquité, né à Syracuse.

2. *Boileau*, surnommé *Despréaux*. Voir sa *Notice* dans les POÈTES. — *Voiture*. Voir sa *Notice* ci-dessus.

3. *Horace* (64-7), célèbre poëte latin : *Odes*, *Satires*, *Épîtres*, *Art poétique*.

froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts... Je sais, Monsieur, que le public ne les connaît pas encore assez; il y en a que l'illusion confond avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose; le public commence toujours par être ébloui. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, Monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes que vous avez pris vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat [1] aurait pensé comme vous.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, Monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE.

LETTRE A Mlle MANON [2]

CONSEILS LITTÉRAIRES

Aux Délices, 20 juin 1756.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers.

1. *Catinat* (1637-1712), célèbre guerrier et sage philosophe.

2. Plus tard madame Dupuy, femme du secrétaire de l'Académie des inscriptions.

Vous me demandez des conseils : il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste [1] vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage [2] en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature : on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent : comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières [3] qu'aucun auteur de nos jours

---

1. *Tasso* (1544-1595), célèbre poëte italien, auteur de la *Jérusalem délivrée*. — *Arioste* (1474-1533), poëte italien, auteur de *Roland furieux*, épopée romanesque.

2. *Plus... que* serait plus correct.

3. *Madame Deshoulières* (1634-1694), poëte médiocre, qui ne mérite pas les éloges de Voltaire. (Voir sa *Notice* dans nos POËTES.)

ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux [1], employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit : on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions : ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur, etc.

20 juin 1756.

A MADAME DU BOCCAGE [2]

REMERCIMENTS

Ferney, 19 de septembre 1767.

Je n'ai point voulu vous remercier, Madame, sans avoir joui de vos bienfaits. C'est en connaissance de cause que je vous réitère les sentiments d'estime et de reconnaissance que je vous avais voués dès longtemps. J'ai lu la

1. Boileau, ainsi nommé à cause d'un petit pré situé au bout du jardin de son père, à Crosne.

2. Poëte médiocre née à Rouen en 1710 morte en 1802.

très-jolie édition dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connaissais point vos agréables lettres sur l'Italie; elles sont supérieures à celles de madame de Montagu [1]. Je connais Constantinople par elle, et Rome par vous; et, grâce à votre style, je donne la préférence à Rome. Je ne m'attendais pas, Madame, de [2] voir mon petit Ermitage auprès de Genève célébré par la main brillante qui a si bien peint les vignes des cardinaux. Les grands peintres savent également exercer leurs talents sur les palais et sur les chaumières.

Soyez bien sûre, Madame, que je suis aussi reconnaissant qu'étonné de l'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu parler de moi. Je ne nie pas que je ne sois infiniment flatté de voir mon nom dans vos lettres, qui passeront à la postérité; mais mon cœur, j'ose le dire, est encore plus sensiblement touché de recevoir ces marques d'amitié de la première personne de son sexe et de son siècle.

J'ose le dire, Madame, personne n'a plus senti votre mérite que moi; mais je ne me bornerai pas à vous admirer. J'aimais votre caractère autant que votre esprit, et l'éloignement des lieux n'a point diminué ces sentiments. Madame Denis les partage; elle est pénétrée, comme moi, de ce que vous valez. Recevez les hommages de l'oncle et de la nièce. Vous êtes au-dessus des éloges, vous devez en être fatiguée.

On est bien plus sûr de vous plaire quand on vous a dit qu'on vous est très-tendrement attaché, et c'est bien certainement ce que je suis avec le plus sincère respect.

---

1. Lady Mary Wortley Montagu (1690-1762), auteur de Lettres sur la Turquie.

2. Il serait plus correct de dire : *Je ne m'attendais pas à voir*.

A THIÉRIOT[1]

REPROCHES

Lunéville, 12 juin 1733.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de La Poplinière[2]; je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniqnement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Vous restez dans votre trou, jusqu'à l'heure des spectacles, à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous avez passé votre jeunesse; vous deviendrez bientôt vieux et infirme; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie : Songez

---

1. *Thiriot* ou plutôt *Thiériot* (1696-1772), son agent d'affaires à Paris.
2. Riche fermier général, patron des gens de lettres.

qu'une bouteille qui a été fêtée quand elle était pleine d'eau des Barbades est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers, et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit d'amitié, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

A M. DE BRENLES

DEMANDE

Aux Délices, 16 décembre 1760.

Vous souvenez-vous de moi? Pour moi, je vous aimerai toujours, quoique je ne sois plus Suisse. Voici, mon cher Monsieur, de quoi il est question. Vous savez

que j'ai acheté des terres en France pour être plus libre : une descendante du grand Corneille[1] vient dans ces terres. Vous serez peut-être surpris qu'une nièce de *Rodogune* sache à peine lire et écrire ; mais son père, malheureusement réduit à l'état le plus indigent, et plus malheureusement encore, abandonné de Fontenelle[2], n'avait pas eu de quoi donner à sa fille les commencements de la plus mince éducation. On m'a recommandé cette infortunée ; j'ai cru qu'il convenait à un soldat de nourrir la fille de son général. Elle arrive chez moi ; elle a appris un peu à lire et à écrire d'elle-même ; on la dit aimable ; je me ferai un plaisir de lui servir de père et de contribuer à son éducation, qu'elle seule a commencée. Si vous connaissez quelque pauvre homme qui sache lire, écrire, et qui puisse même avoir une teinture de géographie et d'histoire, qui soit du moins capable de l'apprendre, et d'enseigner le lendemain ce qu'il aura appris la veille, nous le logerons, chaufferons, blanchirons, nourrirons, abreuverons et payerons, mais payerons très-médiocrement ; car je me suis ruiné à bâtir des châteaux, des églises et des théâtres. Voyez, avez-vous quelque pauvre ami ? Vous m'avez déjà donné un Corbo dont je suis fort content : ses gages sont médiocres ; mais il est très-bien dans le château de Tournay[3] ; son frère n'est pas mieux dans celui de Ferney. Notre savant pourrait bien avoir les mêmes appointements. Décidez. Bonsoir ; mille compliments à madame votre femme.

---

1. Cette jeune fille descendait d'un oncle de Corneille. Voltaire la fit élever, la maria à un officier et la dota avec le profit d'une édition de Corneille qu'il enrichit de notes.

2. Neveu de Corneille. (Voir sa *Notice* p. 170.)

3. Acheté par Voltaire, qui eut la faiblesse de prendre quelque temps le titre de *comte de Tournay*.

ROUSSEAU

(1712-1778)

Jean-Jacques ROUSSEAU, le plus éloquent écrivain du XVIIIe siècle, était fils d'un horloger de Genève. Sa vie ne fut guère qu'une longue suite de chagrins et d'infortunes, causés presque toujours par son humeur inquiète, son caractère ombrageux et son union avec une femme indigne de lui. On le vit tour à tour élève d'un ministre protestant, clerc de greffier, apprenti graveur, catéchumène, laquais, valet de chambre, séminariste, professeur de musique, interprète d'un charlatan, employé au cadastre, précepteur, secrétaire d'ambassade, caissier d'un banquier, compositeur d'opéras, copiste de musique et homme de lettres. C'est au milieu de cètte vie errante, coupée par une foule d'incidents romanesques, quelquefois exposée à la misère et à la faim, que se forma et se développa le génie le plus singulier et le plus paradoxal que nous offre notre histoire littéraire.

Rousseau crut sincèrement aimer la justice, la morale et la vertu; il en défendit les principes avec beaucoup d'éloquence, mais en les exagérant par des illusions et des erreurs funestes; et la lecture de ses ouvrages n'est pas sans danger pour la jeunesse.

Les principaux ouvrages de Rousseau sont : *Émile, ou de l'Éducation,* son chef-d'œuvre, utopie d'un homme de génie, où l'on trouve des vérités plutôt rajeunies que nouvelles, mêlées à une infinité de sophismes; la *Nouvelle Héloïse,* roman monstrueux en morale, où il a déployé une éloquence passionnée pour répandre du charme sur le crime et pour farder le vice d'une couleur de vertu; ses *Confessions,* ouvrage où il avoue ses fautes avec une franchise mêlée d'orgueil, et qui serait une lecture agréable et attrayante si, moins complaisant pour lui-même, il eût passé sous silence des détails que la bienséance aurait dû lui interdire; les *Rêveries,* monument d'un talent admirable et d'une étrange perversité d'idées; le *Contrat social,* ouvrage politique, où il proclame la souveraineté du peuple, et qui fut la *Bible* des terroristes de 1793; un *Discours sur les lettres,* brillante déclamation

contre les lettres, qu'il regarde comme la cause de la corruption et de l'incrédulité; un *Discours sur l'inégalité,* diatribe radicale, inspirée par les désordres du gouvernement de Louis XV; une *Lettre à d'Alembert sur les spectacles,* paradoxe éloquent contre le théâtre et les auteurs dramatiques; les *Lettres de la Montagne,* ouvrage remarquable de polémique et d'éloquence; une *Lettre à l'archevêque de Paris,* réponse pleine de logique, d'éloquence et de sophisme au mandement publié contre *Émile.* On a encore de Rousseau le *Devin de village,* petit opéra dont il fit les paroles et la musique, un *Dictionnaire de musique,* des *Lettres sur la botanique,* une *Correspondance,* etc.

Jean-Jacques mourut à Ermenonville, soupçonné, mais sans preuves suffisantes, d'avoir abrégé ses jours par le suicide.

Histoire du noyer de la terrasse[1]

Il y avait, hors de la cour, une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle était un banc où l'on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les parrains, et tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à

1. Rousseau, alors âgé de dix ans, était en pension chez le ministre du village de Bossey, près de Genève.

huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté était d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours ; et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles, dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions [1], on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la rigole ; l'entrée se remplissait d'ordures ; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus* [2]. Nous creusâmes davantage et la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites,

1. Contre qui nous étions fâchés. (Gallicisme.)
2. Un travail excessif surmonte tout. (Virgile.)

dont les unes, mises de plat à la file, et d'autres, posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces à claire-voie, qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée; et le jour où tout fut fait nous attendîmes dans des transes d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin; M. Lambercier vint aussitôt, à son ordinaire, assister à son opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna. Nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier, et ce fut dommage; car il prenait plaisir à voir combien la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et, criant à pleine tête : *Un aqueduc! un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment, les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, aucun autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse. *Un aqueduc!* s'écriait-il en brisant tout, *un aqueduc! un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes : on se trompera ; tout finit là. M. Lambercier

ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, et ne nous en parla plus; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée, car le rire de M. Lambercier s'entendait de loin; et ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, et nous nous rappelions souvent la catastrophe du premier en répétant entre nous avec emphase : *Un aqueduc! un aqueduc!*

(*Confessions.*)

Un concert donné par Jean-Jacques[1]

J'ai déjà noté des moments de délire inconcevable où je n'étais plus moi-même : en voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournait alors, à quel point je m'étais pour ainsi dire venturisé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air; car, quand les six mois que j'avais passés avec le maître m'auraient profité, jamais ils n'auraient pu suffire : mais outre cela j'apprenais d'un maître, c'en était assez pour apprendre mal[2]. Parisien de Genève et catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion et ma patrie. Je m'approchais toujours de mon grand modèle autant qu'il m'était

1. Rousseau, âgé de vingt ans, se trouvait à Lausanne, sans ressources. A l'exemple d'un Genevois vagabond, nommé Venture, qui se disait Parisien, il résolut de donner des leçons de musique, et il se dit de Paris, où il n'avait jamais été.

2. C'est un de ces sophismes si fréquents dans Rousseau. Si le maître est bon, est-il vrai que l'élève apprenne mal?

possible : il s'était appelé *Venture* de Villeneuve; moi je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de *Vaussore*, et je m'appelai *Vaussore* de Villeneuve. Venture savait la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit : moi, sans la savoir, je m'en vantai à tout le monde, et, sans pouvoir noter le moindre vaudeville [1], je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à M. de Treytorens, professeur en droit, qui aimait la musique et faisait des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, et je me mis à composer une pièce pour son concert aussi effrontément que si j'avais su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties et de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, et qui [2] est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui courait les rues, et que tout le monde se rappelle peut-être encore, sur ces paroles jadis si connues :

Quel caprice!
Quelle injustice! etc.

Venture m'avait appris cet air avec la basse [3], sur d'autres paroles, à l'aide desquelles je l'avais retenu : je mis donc à la fin de ma composition ce menuet et sa basse en supprimant les paroles, et je le donnai pour être de moi tout aussi résolûment que si j'avais parlé à des habitants de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma pièce : j'explique à

---

1. *Vaudeville*, chanson qui court la ville, ou petite comédie entremêlée de couplets.

2. *Et ce qui est* serait plus correct.

3. *Basse*, espèce de grand violon, qui exécute les airs les plus graves.

chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties : j'étais fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin, tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les deux ou trois coups du *prenez garde à vous*. On fait silence : je me mets gravement à battre la mesure; on commence... Non, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït [1] un pareil charivari : quoi qu'on eût pû penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait en attendre; les musiciens étouffaient de rire; les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes [2], qui voulaient s'égayer, râclaient à percer le tympan d'un Quinze-Vingts [3]. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes, mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir et tout planter là. Pour ma consolation, j'entendais les assistants se dire à leur oreille ou plutôt à la mienne, l'un : *Il n'y a rien là de supportable;* un autre : *Quelle musique enragée!* un autre : *Quel sabbat!* Pauvre Jean-Jacques, dans ce cruel moment tu n'espérais guère qu'un jour, devant le roi de France et toute sa cour, tes sons exciteraient des murmures de surprise et d'applaudissement, et que dans toutes les loges, autour de toi, les plus aimables femmes se diraient entre elles à demi-voix : *Quels sons charmants! quelle musique enchanteresse! tous ces chants-là vont au cœur* [4]!

---

1. N'entendit. *Ouïr* n'est guère usité qu'à l'infinitif et au participe passé *ouï*.

2. *De* forme ici un gallicisme.

3. Aveugle de l'hospice des Quinze-Vingts, fondé par saint Louis pour 300 (15 fois 20) chevaliers aveugles.

4. A la représentation du *Devin du village*, petit opéra joué devant le roi, à Fontainebleau, avec un succès prodigieux (1752).

Mais ce qui mit tout le monde en bonne humeur fut le menuet : à peine en eut-on joué quelques mesures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitait sur mon joli goût de chant : on m'assurait que ce menuet ferait parler de moi, et que je méritais d'être chanté partout. Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse ni d'avouer que je la méritais bien.

(*Confessions.*)

Jean-Jacques couche à la belle étoile[1]

C'était souffrir, assurément, que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sous qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans ce cruel état, je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que devait recevoir mademoiselle du Châtelet, couchant à la belle étoile ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très-chaud ce jour-là; la soirée était charmante; la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols, qui se répondaient

1. Rousseau se rendait de Paris à Chambéry, en 1732.

l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela; absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las; je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou d'arcade enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi; je m'endormis à son chant; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour; mes yeux en s'ouvrant virent le soleil, l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai. La faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville.

(*Confessions*, partie Ire, liv. IV.)

Lever du soleil

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de frai-

cheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

(*Émile*, liv. III.)

Séjour de Jean-Jacques dans l'île de Saint-Pierre

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne...

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques [1] que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes [2] plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs [3] solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles ; le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue

1. *Et plus romantiques* serait plus correct.
2. On sous-entend *il y a* et non pas, *il y a plus*, qui exigerait *de*
3. Voué à la vie d'oraison et de méditation.

de tour; l'autre plus petite, déserte et en friche [1], et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant [2].

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur [3] avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans toute sa longueur; et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser, les dimanches, durant les vendanges.

C'est dans cette île que je me réfugiai, après la lapidation de Motiers [4]. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordait pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je

1. Sans culture. *Friche*, terrain inculte (de *friscum*, terre).

2. La substance du riche nourrit tout aussi souvent le pauvre.

3. *Receveur*, collecteur chargé de faire une recette.

4. Rousseau était réfugié au village de Motiers-Travers, près de Neufchâtel, lorsque, à l'instigation de son indigne femme, qui s'y ennuyait, des enfants jetèrent des pierres contre ses vitres. C'est *la lapidation de Motiers*

sentais déjà les premiers effets. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme; de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde, j'en eusse oublié l'existence, et qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles et toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très-bonnes gens, et rien de plus; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle, sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente*[1] fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur; et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis*[2] et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur

1. *Rien faire* (italien).
2. La *Flora petrinsularis*, description des plantes nées dans l'île

un zeste [1] de citron; j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins, après le déjeuner que nous faisions tous ensemble, j'allais, une loupe à la main et mon *Systema naturæ* sous le bras, visiter un canton de l'île, que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison...

Au bout de deux ou trois heures, je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dînée au logis, en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller, avec le receveur et sa femme, visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux; et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais [2] ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée et la bonne humeur qui en est inséparable me rendaient le repos du dîner très-agréable; mais quand il se prolongeait trop et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre; et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais, et j'allais me jeter seul dans un bateau, que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver [3] lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais déli-

1. *Zeste*, partie mince coupée sur l'écorce d'un citron, etc. (*Acad.*)
2. *Dévaler*, descendre. Vieux mot.
3. *Dériver*, s'éloigner du rivage, suivre le courant de l'eau.

cieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé, ni constant, ne laissaient pas d'être, à mon gré, cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer, et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcettes et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très-propre à loger des lapins, qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neufchâtel des lapins, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes [1] n'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite; et je notais avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès, et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua

1. *Argonautes*, héros grecs qui, suivant la Fable, allèrent conquérir la toison d'or en Colchide.

sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche ; m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés, d'un côté, par des montagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres, plus éloignées, qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de pro-

menade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

(*Les Rêveries*, 5e promenade.)

La maison, les amis, les plaisirs de Jean-Jacques, s'il était riche

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne [1], et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai [2] que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage, que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers [3] superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile

---

1. *A la campagne* serait le mot propre. *En campagne* signifie *en mouvement, en route.*
2. *Gaie* serait plus correct, puisqu'il se rapporte à *tuile.*
3. *Espalier* (de *pal, palissade*), arbre fruitier disposé devant un mur.

dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine [1] depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets en seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui [2] : de cette familiarité

1. En mouvement.

2. C'est la phrase d'un égoïste mal élevé.

cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop lông dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe.

Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

(*Émile*, liv. IV.)

BUFFON

(1707-1788)

Georges-Louis Leclerc, comte de BUFFON, un des plus célèbres naturalistes de l'Europe et un des plus grands écrivains de la France, naquit au château de Montbard. Il était fils d'un conseiller au parlement de Dijon. Il se livra d'abord à l'étude des mathématiques et de la physique, et il se fit, jeune encore, un nom parmi les savants. A trente-deux ans, il fut nommé intendant du *Jardin des Plantes*. Dès lors il se proposa d'étudier tout ce que renfermait ce jardin, de l'enrichir, de décrire la nature, d'en raconter l'histoire, d'en expliquer les lois, d'en retracer les monuments. Cette tâche immense fut l'occupation de sa vie entière. Il employa près de quarante ans à la publication de son *Histoire naturelle*.

Buffon est le *Montesquieu* de l'histoire naturelle. Il fit pour la nature ce que Montesquieu avait fait pour les lois. Il eut le premier en France la gloire de rassembler les faits de l'histoire naturelle, de les observer, de les juger et d'en tirer des principes généraux pour en former une théorie philosophique de la nature, comme Montesquieu avait fait la théorie de la législation. Mais si le but que se proposaient ces deux grands hommes se ressemble, leur manière d'écrire est bien différente : le style de Montesquieu est concis, coupé, haché, petillant de saillies; celui de Buffon se compose de longues et harmonieuses périodes, admirablement adaptées à la peinture des merveilles de la nature. Dans la description des animaux, qui est la partie la plus belle et la plus populaire de ses immortels travaux, son style atteint un degré d'élégance, de noblesse, de richesse, de pompe et de magnificence qu'on n'a pas surpassé dans notre langue, et qui lui a valu le titre de créateur de l'éloquence descriptive. C'est cette dignité imposante et continue, jointe à une clarté lumineuse, qui est le trait le plus frappant du style de ce grand écrivain.

Le Cheval

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats . aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois [1], à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu [2]; il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

(Histoire naturelle.)

Le Chien

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du

---

1. *Tournois*, simulacres de combats à cheval.
2. A son feu, *par* son feu, par son ardeur. Métaphore.

berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au

souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom et qui reconnaisse la voix domestique; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître et qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissements; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents et l'éducation toujours heureuse [1].

(*Histoire naturelle.*)

L'Écureuil

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits [2], des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland. Il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine,

---

1. Chateaubriand reproche à Buffon d'avoir oublié le chien de l'aveugle, et avec lui l'image du malheur et de la charité.

2. Le sujet et l'attribut sont transposés : *des fruits*, *des amandes*, etc., *sont sa nourriture*.

le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche[1] des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies[2]. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voiles et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir[3], pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé; et, pour peu qu'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge[4]; fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de

---

1. Il a quelque ressemblance avec les oiseaux.

2. *Futaie* (de *fustis*, bâton), bois qu'on laisse croître jusqu'à sa plus grande hauteur.

3. Animal semblable à un rat, qui dort pendant l'hiver.

4. Nid de l'écureuil.

plus un murmure à bouche fermée, et un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds ; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

(*Histoire naturelle.*)

Les déserts de l'Arabie

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée[1] par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés[2] des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sé-

1. *Ecorchée*, d'*écorce*. Métaphore énergique.

2. Parsemé. On dit *une terre jonchée de cailloux*; mais peut-on dire *des cailloux jonchés?*

pace de la terre inhabitée, immensité qu'il tenterait en vain de parcourir; car la faim, la soif et la douleur brûlante prennent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

(Histoire naturelle.)

Le premier homme raconte ses premières sensations[1].

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence : je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animait et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi et faisaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière ; son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons : le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai longtemps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rou-

---

1. Buffon explique par la sensation seule l'origine des idées et des sentiments. C'est la doctrine de Locke, si chère au XVIII[e] siècle.

vris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants ! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même ; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la qualité des accidents de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençais à voir sans émotion et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas ; la nouveauté de ma situation me rendit immobile : ma surprise fut extrême ; je crus que mon existence fuyait : le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets : je m'imaginais que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête ; je touchai mon front et mes yeux ; je parcourus mon corps ; ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma

mais sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps; je le jugeais d'un volume énorme et si grand que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai longtemps; je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges : je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel; je me heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne

l'avais eu sur toutes les autres, j'eus peine à me rassurer; et, après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchais donc à toucher tout ce que je voyais : je voulais toucher le soleil; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise : car tous les objets paraissaient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main; et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée de la main. Je les touchai légèrement : aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avais saisi un de ces fruits; je m'imaginais avoir fait une conquête, et je me glorifiais de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une

résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux; j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirais à longues aspirations le parfum, et je goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre; je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant, mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue; je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être.

Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna

quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

(*Histoire naturelle de l'homme.*)

Discours sur le style [1]

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées [2]. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en fera connaître l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes in-

1. Ce fameux discours, sans être une théorie complète d'un art qu'aucun corps de règles ne peut embrasser tout entier, renferme d'admirables préceptes sur la composition, le plan, le ton, la nécessité de bien méditer son sujet ; sur le choix, l'ordre, la liaison des idées et des mots; sur les qualités qu'on peut acquérir et les défauts qu'on peut éviter.

2. Le style est la manière d'exprimer les pensées et les sentiments. L'ordre et le mouvement des pensées en font partie, mais ne sont pas tout le style.

résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux; j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirais à longues aspirations le parfum, et je goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre : je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant, mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue; je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être.

Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna

quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

(*Histoire naturelle de l'homme.*)

Discours sur le style [1]

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées [2]. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en fera connaître l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes in-

---

1. Ce fameux discours, sans être une théorie complète d'un art qu'aucun corps de règles ne peut embrasser tout entier, renferme d'admirables préceptes sur la composition, le plan, le ton, la nécessité de bien méditer son sujet ; sur le choix, l'ordre, la liaison des idées et des mots; sur les qualités qu'on peut acquérir et les défauts qu'on peut éviter.

2. Le style est la manière d'exprimer les pensées et les sentiments. L'ordre et le mouvement des pensées en font partie, mais ne sont pas tout le style.

tervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes, qui serviront à les remplir. Par la force du génie on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie, et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées; plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare : sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera point sentir, l'ouvrage ne sera point construit, et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie [1]. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui

1. Buffon ne désigne-t-il pas Voltaire, dont le *Siècle de Louis XIV* laisse désirer plus d'unité dans la composition? il est morcelé en chapitres séparés sur la guerre, les lois, la religion, les lettres, etc.

craignent de perdre des pensées isolées, fugitives et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet!

Cependant tout sujet est un; et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles et contrainte par la nécessité des circonstances: autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur, il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir [1].

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé et ne sait par où commencer à écrire; il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées, et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres. Il demeure donc dans la perplexité; mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de

---

1. Ne fait-il pas allusion à l'*Esprit des Lois*, qui est divisé en trente livres et subdivisé en six cents chapitres, souvent sans motif, sans liaison, sans proportion?

la faire éclore. Il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile : la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout et donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux [1].

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne vous éblouissent pendant quelques instants que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres ; ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet ; on met dans l'ombre toutes les autres faces, et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses [2].

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité ; aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de

---

1. Buffon semble se peindre lui-même.

2. Cet admirable paragraphe est le portrait de Fontenelle.

dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes [1].

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre; le style doit graver des pensées : ils ne savent que tracer des paroles [2].

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée [3], et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permetttre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir [4]. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi,

---

1. C'est le portrait de Marivaux, qui a fait donner le nom de *marivaudage* au genre subtil et maniéré.

2. C'est le portrait de Balzac, de Thomas.

3. Buffon semble énumérer les qualités de son style.

4. Ce conseil rigoureux peut-il toujours se concilier avec les qualités de verve?

suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi.

A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour ce qui n'est que brillant et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles. Les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'occasion et ne dépend que de la sensibilité des organes ; il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées [1].

---

1. C'est encore Thomas qui, par sa recherche de la vaine pompe, s'attira le mot cruel de Voltaire : « Il ne faut plus dire du galimatias, mais du galithomas. »

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet; il ne doit jamais être forcé : il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime [1].

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même [2]. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel, en effet, que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est

1. Ici encore Buffon semble caractériser son style.

2. Ce mot célèbre, tant de fois cité, est vrai surtout de Buffon : son style était l'image de son génie et de sa personne.

composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet : l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les dieux : l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est ; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe [1] pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur des sujets autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

(*Discours de réception à l'Académie,*
25 août 1753.)

---

1. C'est encore lui; il trace les règles de son éloquence.

DIDEROT

(1713-1784)

Denis DIDEROT était fils d'un coutelier de Langres. Ses études terminées, il se fixa à Paris, et se consacra aux lettres. Il commença par donner des leçons, puis il fit des traductions et écrivit des livres. Ses premières années furent rudes; souvent il eut à souffrir la faim. Mais la renommée vint, et avec elle la fortune et l'aisance.

Après Voltaire, Diderot fut l'écrivain le plus actif et le plus fécond du XVIII[e] siècle; il travaillait avec une facilité qui tenait de l'improvisation. Il écrivit sur tous les sujets, sur la philosophie, la critique, la musique, la peinture, la sculpture, la grammaire, la physique, l'histoire, les arts mécaniques; il fit des romans, des drames, des discours et même des sermons. Le plus important de ses ouvrages est la fameuse *Encyclopédie*, à laquelle il travailla trente ans, et dont il revit tous les articles. Ce livre, qui devait renfermer tout ce qu'il est utile de savoir, ne fut qu'un immense répertoire des doctrines et des passions de l'époque. Tous les ouvrages de Diderot sont remplis de licence et d'impiété; il se proclamait lui-même matérialiste et athée.

Diderot possédait la plupart des qualités qui font l'écrivain supérieur ; mais il les dépensa au hasard en improvisant sur toutes sortes de sujets. S'il avait su se borner, il aurait pu écrire une œuvre durable et arriver à la gloire, tandis qu'il n'a fait que du bruit et n'a laissé qu'un nom.

Le Rossignol, le Coucou et l'Ane

Il s'agissait entre Grimm [1] et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode : c'est, selon lui, la pédanterie [2] des lettres. Ceux

1. Grimm (1723-1807), critique littéraire, né à Ratisbonne, établi à Paris.
2. *Pédanterie*, action de pédant. — *Pédantisme*, le vice du pédant.

qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient aussi bien de rester ignorants. « Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — Sans elle on ne profiterait de rien. — Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux : où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier ? » Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore si l'abbé Galiani[1] ne les eût interrompus comme ceci :

« Mes amis, je me rappelle une fable ; écoutez-là. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « Quel oiseau, disait le coucou, a le « chant aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que « moi? »

« Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus « léger, plus touchant que moi?

« Le coucou : « Je dis peu de choses, mais elles ont du « poids, de l'ordre, et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler, mais je suis toujours « nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts, « le coucou les attriste ; il est tellement attaché à la leçon « de sa mère qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point « pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître, je me « joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfreins « qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse « méthode avec mes heureux écarts!

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol ; mais les rossignols chantent toujours et n'écou-

1. *Galiani* (1728-1787), abbé sceptique, ami de Grimm et de Diderot.

tent point; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge Ils vont en cherchant un partout.

« Ils traversaient une prairie lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah! dit le coucou en le voyant, notre querelle « est une affaire d'oreilles; voilà notre juge. »

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très-humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice [1]. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! leur « dit-il, allez là; je m'y rendrai, vous chanterez, je « digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai « mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire d'aile [2] et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier [3] qui

---

1. Séance solennelle du parlement, tenue par le roi.

2. Avec toute la rapidité possible.

3. *Mortier*, espèce de bonnet de velours, coiffure des présidents des cours de justice.

traverse les salles du palais [1]. Il arrive, il s'étend à terre, et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à « perdre de mes raisons; saisissez bien le caractère de « mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice « et la méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucou, « coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés : ce sont des cadences ou des tenues [2] à perte d'haleine. Tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge, comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre les cailloux, tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendue. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prît, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez « chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien ; cela « me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-« être plus savant que votre rival, mais il est plus « méthodique que vous, et je suis, moi, pour la mé-« thode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy et montrant Grimm

---

1. Palais de justice.
2. *Tenue*, continuation d'une même note pendant quelques mesures.

du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol; et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

(*Lettre à mademoiselle Voland*, 1760.)

MARMONTEL

(1723-1799)

Jean-François Marmontel naquit à Bord, dans le Limousin, d'une famille pauvre. A dix-huit ans, il se rendit à Paris, et se lia avec Voltaire et les autres écrivains du parti philosophique. Il fut d'abord précepteur, ensuite secrétaire des Bâtiments. Il obtint plus tard le brevet du journal *le Mercure*, dont il était un des principaux rédacteurs, puis la place d'historiographe de France. Pendant la Terreur, il s'éloigna de Paris; en 1797, il fut nommé député au conseil des Anciens.

Nous avons de Marmontel des *Tragédies*, aujourd'hui oubliées; — des *Contes moraux* fort licencieux, et deux romans, *Bélisaire* et *les Incas*, écrits avec une élégance artificielle, et maintenant peu lus; — des *Éléments de littérature*, livre instructif et encore estimé, — et des *Mémoires* intéressants sur sa vie, qui sont le plus agréable et le plus durable de ses ouvrages.

Tableau de famille

Ajoutez au ménage trois sœurs de mon aïeule, et la sœur de ma mère, cette tante qui m'est restée; c'était au milieu de ces femmes et d'un essaim d'enfants que mon père se trouvait seul : avec très-peu de bien, tout cela subsistait. L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce et surtout la frugalité nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison, l'enclos nous

donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient, durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfants; mes tantes la filaient; elles filaient aussi le chanvre du champ qui nous donnait du linge; et les soirées, où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance; la cire et le miel de nos abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais; l'huile exprimée de nos noix encore fraîches avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive. Nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes de ce bon beurre du mont Dore, étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient le soir à l'entour du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses et si douces, le cœur nous palpitait de joie. Je me souviens aussi du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre, et du plaisir qu'avait notre grand'mère à le partager entre nous. La plus sobre des femmes nous rendait tous gourmands.

(*Mémoires*, liv. Ier.)

Dîner de Marmontel à la Bastille [1]

Deux heures après, deux geôliers chargés d'un dîner

1. En janvier 1760, Marmontel fut enfermé à la Bastille pour avoir récité en société une satire contre le duc d'Aumont, gentilhomme de la chambre.

que je crois le mien viennent le servir en silence. L'un dépose devant le feu trois petits plats couverts d'assiettes de faïence commune; l'autre déploie, sur celle des deux tables qui était vacante, un linge un peu grossier, mais blanc. Je lui vois mettre sur cette table un couvert assez propre, cuiller et fourchette d'étain, du bon pain de ménage et une bouteille de vin. Leur service fait, les geôliers se retirent, et les deux portes se referment avec le même bruit des serrures et des verrous.

Alors Bury [1] m'invite à me mettre à table, et il me sert la soupe. C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais, et un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai tout cela très-bon. Le plat de morue qu'il m'apporta pour le second service était meilleur encore. La petite pointe d'ail l'assaisonnait, avec une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Le vin n'était pas excellent, mais il était passable. Point de dessert. Il fallait bien être privé de quelque chose. Au surplus, je trouvai qu'on dînait fort bien en prison.

Comme je me levais de table, et que Bury allait s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui restait), voilà mes deux geôliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise, mais nous ne fîmes semblant de rien, et lorsque nos geôliers, ayant déposé tout cela, se furent retirés : « Monsieur, me dit Bury, vous venez de manger mon dîner; vous trouverez bon qu'à mon tour je mange le vôtre. — Cela est juste, lui répondis-je, et les murs de ma

1. Domestique de Marmontel.

chambre furent, je crois, bien étonnés d'entendre rire. »

Ce dîner était gras, en voici le détail : un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauds frits en marinade, un d'épinards, une très-belle poire de crésanne, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, et du meilleur café de Moka; ce fut le dîner de Bury, à l'exception du café et du fruit qu'il voulut bien me réserver.

(*Mémoires*, liv. VI.)

LA HARPE

(1739-1803.)

Jean-François LA HARPE, né à Paris, était, dit-on, fils naturel d'un capitaine suisse au service de France. Après de brillantes études, il débuta dans la littérature par des pièces de théâtre aujourd'hui oubliées, sauf les tragédies de *Warwick* et de *Philoctète* et le drame de *Mélanie,* qu'on joue encore. Des *Éloges,* presque tous couronnés par l'Académie française, accrurent sa réputation. En 1786, il commença, à l'*Athénée,* un cours de littérature dont la publication est devenue, malgré bien des défauts, son plus beau titre de gloire. La partie ancienne manque d'érudition et de proportions; le moyen âge et le XVI[e] siècle sont à peine effleurés, et le XVIII[e] siècle est traité avec une déplorable partialité. Mais les chapitres sur la littérature du règne de Louis XIV sont écrits avec une supériorité incontestable. La Harpe, doué du sentiment du beau et du bon, apprécie avec goût et loue avec éloquence et émotion les écrivains du grand siècle, dans un style excellent.

Bossuet dans l'oraison funèbre

Ce nom vous rappelle un de ces hommes rares que le

siècle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire; et je ne parle pas ici du théologien profond, de l'infatigable controversiste, dont la plume féconde et victorieuse était tour à tour l'épée et le bouclier de la religion; ces travaux apostoliques n'entrent point dans la classe des objets qui nous occupent.

Quatre discours, qui sont quatre chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait avoir de modèles dans l'antiquité et que personne n'a depuis égalée, les oraisons funèbres *de la reine d'Angleterre, de Madame, du grand Condé* et *de la princesse Palatine*, surtout les trois premières, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connaître assez ce qu'on a eu longtemps entre les mains : on ne songe pas que ce n'est pas trop de toutes les connaissances que donne la maturité de l'esprit pour bien goûter et bien apprécier ces inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration : je ne saurais autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvait d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce serait le contraste qui se présente de soi-même entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place.

Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'efforts ni d'apprêts, rien qui vous fasse songer à l'auteur; il vous échappe entièrement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité, du bon goût et du mauvais; c'est que tout effet est manqué si je vous vois trop vous arranger pour en produire,

c'est que vous n'êtes plus rien si vous ne vous faites pas oublier; c'est que vos efforts, trop visibles, ne montrent que votre faiblesse; c'est qu'on ne se guinde que parce qu'on est petit. Au contraire, si vous êtes emporté par un élan naturel et comme involontaire, vous m'entraînez à votre suite; si votre imagination vous domine, vous dominez la mienne; si votre imagination vous commande, vous me commandez; et dans ce cas je ne vous verrai rien chercher, rien affecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon; il vole et ses ailes semblent immobiles : on croirait que les airs le portent. C'est l'emblème de l'orateur et du poëte dans le genre sublime; c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur! En vérité, il ne se sert point de la langue des autres hommes; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvements, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relèvent par l'expression : la pensée de Bossuet, au contraire, est d'un ordre si élevé qu'il est obligé de modifier la langue d'une manière nouvelle et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition! comme il en fait ce qu'il veut! quel caractère il lui donne! Nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse, ni plus hardie, ni plus fière que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet. C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains, à qui notre langue a tant d'obligations : c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de nos poëtes, qui ont eu sur lui d'autres avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréants, et surtout

des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Massillon, et tout près d'effacer leurs titres, qui sont les nôtres ; incrédules, laissez-nous nos grands hommes, car vous ne les remplacerez pas.

(*Cours de Littérature*, liv. II, sect. 3.)

Prophétie de Cazotte [1]

Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état, gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère, comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance [2] ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton : on en était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort [3] nous avait lu de ses Contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans avoir même recours à l'éventail. La conversation devient plus sérieuse ; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouf-

---

1. *Cazotte* (1720-1792), né à Dijon, auteur de *Contes* ingénieux, initié dans la secte des *Illuminés*, les visionnaires du XVIIIe siècle. En 1792, Cazotte échappa aux massacres de septembre, grâce au dévouement de sa fille Elisabeth. Bientôt arrêté de nouveau, il périt sur l'échafaud.

2. *Malvoisie*, petite île de la Grèce, sur les côtes de Laconie. — *Constance*, petite ville d'Afrique, près du cap de Bonne-Espérance.

3. *Chamfort* (1741-1794), né à Clermont, auteur de *Contes*, etc. Quoique lecteur de Madame Élisabeth, il se déclara pour la révolution. Menacé d'être arrêté, il se tua.

fant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la Révolution ne tardera pas à se consommer; qu'il faut absolument « que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, » et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison...

Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits; vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par ce refrain connu : « Faut pas être grand sorcier pour ça. » — « Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue ? »

« Ah ! voyons, dit Condorcet [1] avec son air et son rire sournois et niais; un *philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un *prophète*. » — « Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot ; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

---

1. *Marquis de Condorcet* (1743-1794), écrivain philosophe, auteur de volumineux ouvrages. Proscrit avec les Girondins, il s'empoisonna dans sa prison.

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle [1]. « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*. Mais qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? » — « C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la *raison* qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le *règne de la raison*, car alors elle aura des *temples*, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la raison.* » — « Par ma foi! dit Chamfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ces temples-là. »

— « Je l'espère; mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde et on rit encore.

« Vous, monsieur Vicq-d'Azyr [2], vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même; mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour [3], au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. »

« Vous, monsieur de Nicolaï [4], vous mourrez sur l'échafaud; vous, monsieur Bailly [5], sur l'échafaud;

---

1. *De plus belle manière.*

2. Vicq-d'Azyr (1748-1794), médecin célèbre, auteur d'*Eloges* de plusieurs médecins, remarquables par le style.

3. *En un jour* serait plus correct.

4. Le comte de *Nicolaï*, président de la Cour des comptes, membre de l'Académie française, guillotiné en 1794.

5. *Bailly*, savant et littérateur, auteur d'une *Histoire de l'Astronomie*, guillotiné en 1793.

vous, monsieur de Malesherbes [1], sur l'échafaud..... »

« Ah! dit Roucher [2], il paraît que Monsieur n'en veut qu'à l'Académie; il vient d'en faire une terrible exécution; et moi, grâce au ciel... » — « Vous! vous mourrez aussi sur l'échafaud! »

« Oh! c'est une gageure, s'écria-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer. » — « Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. » — « Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? » — « Point du tout, je vous l'ai dit : vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tout moment dans la bouche toutes les mêmes phrases que vous répétez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot... » — On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou, » car il gardait toujours le plus grand sérieux. — « Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante? Et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. » — « Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai, il est trop patibulaire; et quand tout cela arrivera-t-il? » — « Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. » — « Voilà bien des miracles; et cette fois c'était moi-même qui parlais, et vous ne m'y mettez pour rien. » — « Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors *chrétien*. »

Grandes exclamations.

« — Ah! reprit Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels. »

---

1. *Malesherbes*, ministre libéral de Louis XVI et son défenseur devant la Convention, fut guillotiné en 1794.

2. *Roucher*, poëte médiocre, guillotiné avec A. Chénier en 1794.

« Pour ça, dit alors madame la duchesse de Gramont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et à notre sexe... » — « Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. »

« Mais qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur Cazotte ? c'est la fin du monde que vous nous prêchez! » — « Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains liées derrière le dos. » — « Ah! j'espère que dans ce cas-là j'aurai un carrosse drapé de noir. » — « Non, madame, de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. » — « De plus grandes dames! Quoi! les princesses du sang? — De plus grandes dames encore.... » Ici un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit; on commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger :

« Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur? » — « Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera... »

Il s'arrêta un moment : « Eh bien! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? » — « C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France! »

Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le

monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société et vous-même. Cazotte ne répondit rien, et il se disposait à se retirer, quand madame de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés. « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem, dans Josèphe? » — « Oh ! sans doute ; qui est-ce qui n'a pas lu ça ? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu. » — « Eh bien ! madame, pendant ce siége un homme fit sept fois de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem!* Et le septième jour il cria : *Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même!* Et dans le moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces.

Et, après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence et sortit [1].

BARTHÉLEMY

(1716-1795)

Jean-Jacques BARTHÉLEMY naquit à Cassis, petit port de Provence. Passionné pour l'étude de l'antiquité, il fut attaché de

1. Il est inutile de dire que cette prédiction a été faite après l'événement.

bonne heure au cabinet des médailles, et il en devint le gardien. Il n'était connu que par son savoir lorsqu'il publia le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce,* où il racontait l'histoire et peignait les mœurs de l'ancienne Grèce, sinon avec la couleur antique, du moins avec élégance et une érudition rare pour l'époque. On a encore de Barthélemy des ***Mémoires sur sa vie;*** qui offrent de l'intérêt.

La mort de Socrate [1]

Les onze magistrats qui veillent à l'exécution des criminels se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite; ils étaient à peu près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xantippe, son épouse, tenant le plus jeune de ses enfants entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ah! voilà vos amis, et c'est pour la dernière fois! » Socrate ayant prié Criton [2] de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'est montré à ses disciples avec tant de patience et de courage; ils ne pouvaient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien il leur dit qu'il n'était permis à personne d'attenter à ses jours, parce que, placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux [3]; que pour

---

1. *Socrate*, le plus sage des philosophes grecs, enseignait qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Il fut accusé de corrompre la jeunesse et de lui apprendre à mépriser les dieux de l'Olympe, et condamné à mort en 400 avant J.-C.

2. Criton, riche Athénien, disciple et ami de Socrate.

3. Socrate disait *les dieux*, au lieu de *Dieu*, afin de ne pas attaquer ouvertement les préjugés des Athéniens.

lui, résigné à leur volonté, il soupirait après le moment qui le mettrait en possession du bonheur qu'il avait tâché de mériter par sa conduite. De là, passant au dogme de l'immortalité de l'âme, il l'établit par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances. « Et quand même, dit-il, ces espérances ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse.

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner; Criton le suivit. Ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venaient d'entendre et de l'état où sa mort allait les réduire; ils se regardaient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuraient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfants; deux étaient encore dans un âge fort tendre. Il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient amenés, et après les avoir renvoyés il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra. « Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est temps de prendre le poison. Comme je n'ai vu personne ici qui eût autant de force et de douceur que vous, je suis assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, et que vous ne m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connaissez que trop les auteurs. Adieu; tâchez de vous soumettre à la nécessité. » Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. « Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre conseil. » Et, se tournant vers ses amis : « Que cet homme a bon cœur! leur dit-il; pendant que j'étais ici, il venait quelquefois causer avec moi... Voyez comme il pleure... Criton, il faut lui obéir. Qu'on

apporte le poison, s'il est prêt; et s'il ne l'est pas qu'on le broie au plus tôt [1]. »

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avaient leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour en agir autrement. »

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avait à faire. « Vous promener après avoir pris la potion, répondit cet homme, et vous coucher sur le dos quand vos jambes commenceront à s'appesantir. » Alors, sans changer de visage et d'une main assurée, il prit la coupe, et, après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns, pour les cacher, jetaient leur manteau sur leur tête, les autres se levaient en sursaut pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop longtemps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisait retentir la prison de hurlements affreux. « Que faites-vous, mes amis? leur dit Socrate sans s'émouvoir; j'avais écarté ces femmes [2] pour n'être pas témoin de pareilles faiblesses. Rappelez votre courage; j'ai toujours ouï dire que la mort devait être accompagnée de bons augures [3].

Cependant il continuait à se promener. Dès qu'il sentit

---

1. Ce poison était extrait de la ciguë, plante vénéneuse.

2. Sa femme et ses enfants.

3. *Augures*, présages tirés du vol des oiseaux. Pris ici d'une manière générale.

de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montrait aux assistants les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avait glacé les pieds et les jambes; il était près de s'insinuer dans le cœur lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : « Nous devons un coq à Esculape[1]; n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu. — Cela sera fait, répondit Criton; mais n'avez-vous pas encore quelque autre ordre à nous donner? » Il ne répondit point. Un instant après, il fit un petit mouvement; le domestique, l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : « Je n'ai jamais, ni par mes paroles ni par mes actions, commis la moindre injustice. »

(*Voyage d'Anacharsis.*)

RULHIÈRE

(1735-1791.)

Claude-Carloman de Rulhière naquit à Bondy, près de Paris. Il entra d'abord dans la diplomatie, et fut secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg. Il finit par se consacrer aux lettres, et il composa plusieurs ouvrages historiques qui le placent au rang des premiers historiens du XVIII[e] siècle. L'*Histoire de*

---

1. *Esculape*, dieu de la médecine. Peut-être voulait-il ménager les croyances de ses compatriotes.

l'anarchie de Pologne, écrite d'un style plein de gravité et de mouvement, rappelle quelquefois la manière des historiens de l'antiquité. On a encore de lui des *Éclaircissements historiques sur la révocation de l'édit de Nantes,* l'*Histoire de la révolution de Russie en* 1768 et quelques *Poésies fugitives.*

Incendie de la flotte turque à Tchesmé [1]

Les vaisseaux turcs, en suivant la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui se trouvait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie. Mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que, de tout le jour, aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune de ces deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril, l'une, malgré sa force, amoncelée entre des rochers, où il était facile de la détruire; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions, hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan [2], qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha [3] combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à la résolution de ne point combattre, se

---

1. Ville de l'Asie Mineure, sur un golfe, en face de l'île de Chio, où la flotte turque fut brûlée, en 1770, par le comte Alexis Orloff, l'amiral Spiritof, l'Écossais Elphinstone et l'Anglais Grégg.

2. Hassan, vaillant et habile capitaine persan au service turc

3. *Capitan-pacha,* titre donné à l'amiral turc.

croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles [1], pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots [2] pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant, de son côté, un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée, et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde [3], placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques

---

1. Détroit de Gallipoli, ou Hellespont, entre l'Europe et l'Asie, défendu par cinq forteresses, dont trois sont bâties en Asie dans l'ancienne Troade, appelée aussi *Dardanie*, du nom de Dardanus, roi du pays.

2. *Brûlot*, navire chargé de matières combustibles et destiné à incendier.

3. *Bombarde*, navire destiné à porter des mortiers et à lancer des bombes.

grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt les trois autres vaisseaux qui fermaient l'entrée du port.

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants les flammes pousséespar le vent s'élevèrent, s'étendirent, et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs étaient descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cet horrible incendie et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Chio, accourus au rivage, et tremblant de voir leur île pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement, à la lueur de l'incendie et sur toute la surface de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe : les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâties en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas que Smyrne, distant de dix lieues, sentit

la terre trembler. Athènes [1], à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

Les chaloupes russes sauvaient quelques-uns des malheureux qui, après être sautés en l'air, ou s'être précipités eux-mêmes dans la mer, erraient sur les flots ; et quoique le plus grand nombre des Turcs fût parvenu à se jeter à la côte, tous les rivages d'alentour furent couverts de cadavres. Il y eut de [2] brûlés quinze gros vaisseaux de soixante-quatorze à cent pièces de canon, neuf de quinze à trente, et plusieurs galères [3]. Un seul vaisseau de soixante canons et cinq galiotes [4] échappèrent aux flammes, et tombèrent entre les mains des Russes.

(*Histoire de l'anarchie de Pologne*, liv. XI.)

BEAUMARCHAIS

(1732-1799)

Augustin Caron de Beaumarchais était fils d'un horloger de Paris. Il exerça d'abord l'état de son père, cultiva ensuite la musique avec succès, et l'enseigna aux filles de Louis XV. Plus tard, il entra dans les affaires, y déploya de grands talents et

---

1. *Smyrne* et *Athènes* prises pour les habitants. Métonymie.
2. Ce *de* forme un gallicisme.
3. Navire long et de bas bord, ordinairement à rames.
4. Petit navire qui va à rames et à voiles.

acquit une fortune considérable. Il eut à soutenir trois procès qui firent beaucoup de bruit; il écrivit lui-même sa défense, et composa ses fameux *Mémoires*, étincelants d'esprit, de verve, de gaieté et d'éloquence, vrai mélange du pamphlet, de la satire, de la comédie et du roman, trop souvent gâtés par le mauvais goût, la déclamation, la bouffonnerie et le cynisme. Nous avons encore de Beaumarchais des comédies en prose, que la musique a popularisées de nos jours, *le Barbier de Séville*, petite pièce piquante et gaie, et le *Mariage de Figaro*, qui est moins une comédie qu'une satire dialoguée, où l'auteur livre à la risée et au mépris toutes les classes de la société.

Monologue de Figaro [1]

Monsieur le comte, parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître [1], et rien de plus; du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu [2]! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes.

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée? Fils de je ne sais qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette de vétérinaire [4]! Las d'attrister des bêtes malades, et

1. Figaro, apostrophant le comte, c'est le peuple attaquant les classes privilégiées.

2. Mot souvent cité. Bien des gens n'avaient pas eu d'autre peine pour parvenir, comme le duc de Fronsac, colonel à sept ans.

3. *Morbleu!* un de ces jurons très-fréquents dans l'ancienne comédie.

4. *Vétérinaire*, adj., se dit de la médecine des bestiaux.

pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet [1] sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte [2], la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée [3] pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant : *Chiens de chrétiens !* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors [4], la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue [5]. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté.

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours [6]; que sans la li-

---

1. *Mahomet* (569-632), né à la Mekke, en Arabie, fondateur de la religion musulmane.

2. *Porte* ou *Sublime-Porte*, nom donné à la cour du sultan.

3. Ruinée, perdue, de *flamber*, passer par les *flammes*.

4. *Recors*, aide d'un huissier dans ses exécutions.

5. *S'évertuer*, s'efforcer (de *virtus*, force, vertu).

6. Malheureusement les sottises imprimées amènent souvent les sottises en action.

berté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question. On me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid [1] un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme Journal inutile. Aussitôt je vois s'élever contre moi mille pauvres hères [2] à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi!

Le désespoir m'allait saisir : on pense à moi pour une place ; mais, par malheur, j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon [3] : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais

---

1. La scène est en Espagne. C'est sous des noms espagnols que l'auteur fronde les abus de la société française.

2. Homme sans mérite, sans fortune (de *herus*, maître).

3. *Pharaon*, jeu de hasard qui se joue avec des cartes. On jouait alors un jeu effréné.

bien pu me remonter ; je commençais même a comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittais le monde ; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais [1] ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.

(*Le Mariage de Figaro*, acte V, scène 3.)

MIRABEAU

(1749-1791)

Honoré-Gabriel Riquetti, comte de MIRABEAU, le prince de la tribune française, naquit au Bignon, près de Nemours. Il était fils du marquis de Mirabeau, l'économiste, qui s'appelait l'*ami des hommes* et qui fut le tyran de sa famille. Des passions violentes furent la cause des malheurs de Mirabeau et devinrent peut-être le premier aiguillon de son talent. Sa conduite scandaleuse le fit enfermer dans différentes prisons en vertu de lettres de cachet. C'est là qu'il puisa cette haine du despotisme et cet amour ardent de la liberté qui inspirèrent son éloquence. En 1789, à l'époque de la réunion des états généraux, le comte de Mirabeau, re-

1 *Trousse*, étui destiné à mettre des instruments. — *Cuir*, bande de cuir pour repasser les rasoirs.

poussé par la noblesse, fut élu député du tiers état en Provence. Dès son entrée dans l'Assemblée nationale, il la domina par sa parole. Il se montra en génie et en habileté le digne émule des grands orateurs anglais, ses contemporains, et il les surpassa peut-être par la puissance qu'il exerça sur l'esprit des hommes. A la voix de ce redoutable tribun, l'ancien ordre social s'écroula tout entier. Mais Mirabeau n'était pas républicain; il voulait fonder en France une monarchie constitutionnelle. Quand il vit la royauté en danger, il prit sa défense, et résolut d'arrêter le torrent révolutionnaire. La mort le surprit au moment où il allait commencer cette nouvelle lutte.

PÉRORAISON DU DISCOURS

CONTRE LA BANQUEROUTE[1].

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir; il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons. Ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme : il va se fermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable! gratuitement criminel? Car, enfin, cet horrible sacrifice

1. En 1789, Necker, ministre de Louis XVI, proposa un impôt du quart du revenu de chaque citoyen pour éviter la banqueroute. Mirabeau appuya la proposition du ministre, et prononça une de ses plus belles improvisations.

ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France; impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non, vous périrez, et, dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élan de patriotisme, d'invocations du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce que l'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale; c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois: « Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? » Je ne vous dis plus: « Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrom-

pus? si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution... » Je vous dis : « Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle ; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. »

Votez donc ce subside extraordinaire ; et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur la nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps : le malheur n'en accorde pas. Eh ! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal [1], d'une risible insurrection, qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère*[2] ! Et certes il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome. Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez[3] !

1. Des réunions populaires se tenaient dans le jardin du Palais-Royal, et l'on y faisait les motions les plus violentes contre la cour.

2. Peu de jours auparavant, un député, soupçonnant Mirabeau de conspirer avec es émeutiers du Palais-Royal, avait prononcé ces mots en le regardant fixement.

3. « Non, l'on ne délibéra plus, dit La Harpe ; des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur. »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737-1814)

Après les quatre grands génies qui dominent le XVIII siècle, la première place appartient à BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Il naquit au Havre. Doué d'une vive sensibilité, entraîné par une humeur aventureuse, il passa sa jeunesse à caresser de généreuses chimères. Il prit ou chercha du service en France, à Malte, en Russie, en Pologne, en Autriche, en Saxe, en Prusse, dans les colonies, et n'éprouva que déceptions. Comme Rousseau, qui lui était supérieur par le génie et par le désintéressement, il avait un caractère ombrageux, une humeur mobile, un esprit capricieux, bizarre, indépendant, romanesque. A quarante ans, il renonça à l'ambition et à la gloire, et dévoua le reste de sa vie à l'étude de la nature. Il fut nommé intendant du *jardin des Plantes* en 1792, professeur de morale en 1794, et membre de l'Institut en 1795.

Nous devons à Bernardin de Saint-Pierre *Paul et Virginie* et *la Chaumière indienne*, petits chefs-d'œuvre de sentiment et de style, où il rappelle ses contemporains au bonheur de la famille par le tableau de l'innocence et de la vertu; — des *Études de la Nature* et des *Harmonies de la Nature*, ses deux principaux ouvrages, où il entreprend d'expliquer les lois qui gouvernent le monde, et de montrer partout l'action d'une Providence paternelle et vigilante. Mais il consulte moins sa raison que son imagination; quand les preuves lui manquent, il y supplée par des hypothèses chimériques, dont la science a fait bonne justice. On a encore de lui un *Voyage à l'Ile de France*, les *Vœux d'un solitaire*, un *Dialogue sur la mort de Socrate*, une *Théorie de l'univers*; le premier livre d'un poëme en prose intitulé *Arcadie* et inspiré par la lecture de *Télémaque*; un *Essai sur J.-J. Rousseau*, où l'on trouve des détails intéressants sur ce grand écrivain, dont il fut quelque temps l'ami.

La gloire de Bernardin de Saint-Pierre a été de continuer la lutte commencée par Jean-Jacques contre le matérialisme et l'athéisme, de ramener Dieu et la nature dans la littérature et de hâter la réaction religieuse qui devait porter des fruits dans

les premières années du XIX[e] siècle. Il fut le précurseur de Chateaubriand.

Le style de Bernardin est un mélange affaibli de la douceur harmonieuse de Fénelon et de la pompe de J.-J. Rousseau. Quoique toutes ses couleurs ne soient pas vraies, il excelle à peindre la nature. Il prêche l'amour de la vertu; mais son système n'est guère qu'une morale gravement épicurienne.

Humanité de Virginie.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe, une négresse marronne[1] se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière[2] autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la rivière Noire. Il m'a traitée comme vous le voyez. » En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : « Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature! Mangez, mangez; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la

1. *Marron*, se dit d'un esclave échappé.
2. *Serpillière*, toile grosse et claire pour emballer.

voyant rassasiée, lui dit: « Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui? « — « Ange de Dieu, » répartit la négresse, « je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit, par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes, qu'ils grimpèrent[1] avec bien de la peine, et de larges rivières, qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne[2], sur les bords de la rivière Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin[3] à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il dit qu'il pardonnait à son esclave pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

(*Paul et Virginie.*)

---

1. *Grimper*, v. neutre, ne veut pas de régime direct. *Gravir* serait le mot propre.
2. *Morne*, petite montagne dans les colonies.
3. *Rotin*, partie de la tige du rotang, qui sert de canne, de baguette, etc.

Naufrage de Virginie.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule ansière [1], il fut jeté sur les rochers à une demi-câblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. « Mon fils, » lui dis-je, « voulez-vous périr? » — « Que j'aille à son secours, » s'écria-t-il, « ou que je meure! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers *le Saint-Géran* [2], tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir d'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau, qui soulevaient tout l'avant de sa carène [3], et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur au vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues [4], des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux.

---

1. *Ansières*, filet de pêche qu'on tend dans les anses.
2. Le vaisseau où était Virginie.
3. *Carène*, flanc et fond d'un vaisseau.
4. *Vergue*, longue pièce de bois qui soutient les voiles.

17.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe [1] du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre : c'était Virginie. Elle avait reconnu Paul à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer ; il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect. Nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la ! sauvez-la ! ne la quittez pas ! » Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut ses yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

(*Paul et Virginie.*)

Une promenade de Jean-Jacques et de Bernardin.

Rousseau me proposa un jour de venir le lundi des fêtes de Pâques au mont Valérien [2]. Nous nous donnâmes rendez-vous dans un café aux Champs-Élysées. Le matin,

1. *Poupe*, arrière d'un vaisseau.

2. Mont près de Paris. En 1841, on y bâtit une forteresse sur l'emplacement du monastère, détruit par Napoléon Ier.

nous prîmes du chocolat. Le vent était à l'ouest; l'air était frais; le soleil paraissait environné de grands nuages blancs, divisés par masses sur un ciel d'azur. Entrés[1] dans le bois de Boulogne à huit heures, Jean-Jacques se mit à herboriser. Pendant qu'il faisait sa petite récolte, nous avancions toujours. Déjà nous avions traversé une partie du bois lorsque nous aperçûmes dans ces solitudes deux jeunes filles, dont l'une tressait les cheveux de sa compagne. Frappés de ce tableau champêtre, nous nous arrêtâmes un instant. « Ma femme, me dit Rousseau, m'a conté que dans son pays les bergères font ainsi mutuellement leur toilette en plein champ. » Ce spectacle charmant nous rappela en même temps les beaux jours de la Grèce et quelques beaux vers de Virgile. Il y a dans les vers de ce poëte un sentiment si vrai de la nature, qu'ils nous reviennent toujours à la mémoire au milieu de nos plus douces émotions.

Arrivés sur le bord de la rivière, nous passâmes le bac avec beaucoup de gens que la dévotion conduisait au mont Valérien. Nous gravîmes une pente très-roide; et nous fûmes à peine à son sommet que, pressés par la faim, nous songeâmes à dîner. Rousseau me conduisit alors vers un ermitage où il savait qu'on nous donnerait l'hospitalité. Le religieux qui vint nous ouvrir nous conduisit à la chapelle, où l'on récitait les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Nous entrâmes justement au moment où l'on prononçait ces mots : *Providence, qui avez soin des empires! Providence, qui avez soin des voyageurs!* Ces paroles, si simples et si touchantes, nous remplirent d'émotion; et lorsque nous eûmes prié, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs*

1. Lorsque nous fûmes *entrés*. Ellipse.

d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui répondis : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me repartit, hors de lui et les larmes aux yeux : « Oh! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre ! »

Cependant on nous introduisit au réfectoire; nous nous assîmes pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très-attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme. Dieu l'a tiré du néant, il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : « Ah! qu'on est heureux de croire! »

Nous nous promenâmes quelque temps dans le cloître et dans les jardins. On y jouit d'une vue immense. Paris élevait au loin ses tours couvertes de lumière, et semblait couronner ce vaste paysage : ce spectacle contrastait avec de grands nuages plombés qui se succédaient à l'ouest, et semblaient remplir la vallée. Plus loin, on apercevait la Seine, le bois de Boulogne et le château vénérable de Madrid, bâti par François Ier, père des lettres. Comme nous marchions en silence en considérant ce spectacle, Rousseau me dit : « Je reviendrai méditer ici. »

(*Essai sur Jean-Jacques Rousseau.*)

Un paria [1].

A peine le docteur anglais eut-il frappé à la porte de la cabane, qu'un homme d'une physionomie fort douce vint la lui ouvrir; il s'éloigna de lui aussitôt en lui di-

1. *Parias*, Indiens méprisés et bannis de tout lieu habité. Il est permis de les tuer, si on en est seulement touché.

sant : « Seigneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne suis pas digne de vous recevoir; mais si vous jugez à propos de vous mettre à l'abri chez moi, vous m'honorerez beaucoup. » — « Mon frère, lui répondit l'Anglais, j'accepte de bon cœur votre hospitalité. » Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes [1] sous son bras; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étaient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit : « Puisque vous ne voulez pas me faire l'honneur d'entrer chez moi, voilà des fruits enveloppés de leur écorce que vous pouvez manger sans être souillés, et voilà du feu pour vous sécher et vous préserver des tigres. Que Dieu vous conserve! » Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : « Seigneur, je vous le répète, je ne suis qu'un malheureux paria; mais comme, à votre teint blanc et à vos habits, je vois que vous n'êtes pas Indien, j'espère que vous n'aurez pas de répugnance pour les aliments que vous présentera votre pauvre serviteur. En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crème, des ignames [2], des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau. « Homme vertueux, lui dit l'Anglais, vous valez beaucoup mieux que moi, puisque vous faites du bien à ceux qui vous méprisent. Si vous ne m'honorez pas de votre présence sur cette même natte, je croirai que vous me prenez moi-même pour un homme méchant, et je sors à l'instant

1. *Cocos*, fruits du cocotier. — *Bananes*, fruits du bananier, longs comme des concombres.

2. *Mangues*, fruits du manguier. — *Ignames*, plantes grimpantes à racine farineuse.

de votre cabane, dussé-je être noyé par la pluie ou dévoré par les tigres. »

Le paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissait du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane était inébranlable : outre qu'elle était dans le plus étroit [1] du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war ou figuier des Banians [2], dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre était si épais, qu'il n'y passait pas une goutte de pluie; et quoique l'ouragan fît entendre ses terribles mugissements entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer qui sortait par le milieu du toit et la lumière de la lampe n'étaient pas même agitées. Le docteur admirait autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments. Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormait dans son berceau; sa mère le berçait avec son pied, tandis qu'elle s'amusait à lui faire un collier avec des pois d'Angole rouges et noirs. Le père jetait alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenait part au bonheur commun : couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvrait de temps en temps les yeux, et soupirait en regardant son maître.

Dès que l'Anglais eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe; et ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur la natte deux tasses de coco et une grande calebasse [3] pleine de punch, qu'elle avait préparé,

---

1. L'endroit *le plus étroit.*

2. *Banians*, Indiens qui croient à la métempsycose, c'est-à-dire à la transmigration des âmes.

3. *Calebasse*, fruit du calebassier, assez semblable à la courge. Devenue vide et sèche, elle sert à contenir des boissons.

pendant le souper, avec de l'eau, de l'arack [1], du jus de citron et du jus de canne de sucre [2].

(*Chaumière indienne.*)

Histoire du paria.

« Mais, lui demanda l'Anglais, comment faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de tout le monde? » — « D'abord, dit l'Indien, je me suis dis : Si tout le monde est ton ennemi, sois à toi-même ton ami. Ton malheur n'est pas au-dessus des forces d'un homme. Quelque grande que soit la pluie, un petit oiseau n'en reçoit qu'une goutte à la fois. J'allais dans les bois et le long des rivières chercher à manger; mais je n'y recueillais le plus souvent que quelque fruit sauvage, et j'avais à craindre les bêtes féroces : ainsi je connus que la nature n'avait presque rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avait attaché cette même existence à cette société qui me rejetait de son sein. Je fréquentai alors les champs abandonnés, qui sont en grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrais toujours quelque plante comestible qui avait survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je voyageais ainsi de province en province, assuré de trouver partout ma subsistance dans les débris de l'agriculture. Quand je trouvais les semences de quelque végétal utile, je les ressemais en disant : « Si ce n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres. » Je me trouvais moins misérable en voyant que je pouvais faire quelque bien.

Mais si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations; elle paraît à l'infortuné un port tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans en

1. *Arack*, liqueur spiritueuse, tirée du riz.

2. Ou *canne à sucre*, espèce de roseau dont on extrait le sucre. (Acad.)

être ébranlé; mais, pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie; il emporte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne, le sage comme l'insensé, et tous deux arrivent à la fin de leurs jours, l'un après en avoir abusé, l'autre sans en avoir joui. Je ne voulais pas être plus sage que la nature, ni trouver mon bonheur hors des lois qu'elle a prescrites à l'homme. Je désirais surtout un ami auquel je pusse communiquer mes plaisirs et mes peines. Je le cherchai longtemps parmi mes égaux, mais je n'y vis que des envieux. Cependant j'en trouvai un sensible, reconnaissant, fidèle et inaccessible aux préjugés. A la vérité, ce n'était pas dans mon espèce, mais dans celle des animaux; c'était ce chien que vous voyez. On l'avait exposé, tout petit, au coin d'une rue, où il était près de mourir de faim. Il me toucha de compassion; je l'élevai, il s'attacha à moi, et je m'en fis un compagnon inséparable. Ce n'était pas assez: il me fallait un ami plus malheureux qu'un chien, qui connût tous les maux de la société humaine, et qui m'aidât à les supporter; qui ne désirât que les biens de la nature, et avec qui je pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'entrelaçant que deux faibles arbrisseaux résistent à l'orage. La Providence combla mes désirs en me donnant une bonne femme. Ce fut à la source de mes malheurs que je trouvai celle de mon bonheur.

« Une nuit que j'étais au cimetière des brahmes[1], j'aperçus, au clair de la lune, une jeune brahmine à demi couverte de son voile jaune. A l'aspect d'une femme du sang de mes tyrans, je reculai d'horreur; mais je m'en rapprochai de compassion, en voyant le soin dont elle était occupée. Elle mettait à manger sur un tertre qui

---

1. *Brahmes*, prêtres indiens, qui forment la caste privilégiée.

couvrait les cendres de sa mère, brûlée depuis peu toute vive avec le corps de son père, suivant l'usage de sa caste; et elle y brûlait de l'encens pour appeler son ombre. Les larmes me vinrent aux yeux en voyant une personne plus infortunée que moi. Je pleurais, elle pleurait aussi; nos yeux, baignés de larmes, se rencontrèrent et se parlèrent comme ceux des malheureux : elle détourna les siens, s'enveloppa de son voile, et se retira.

La nuit suivante, je revins au même lieu. Cette fois elle avait mis une plus grande provision de vivres sur le tombeau de sa mère : elle avait jugé que j'en avais besoin; et comme les brahmes empoisonnent souvent leurs mets funéraires pour empêcher les parias de les manger, pour me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y avait apporté que des fruits. Je fus touché de cette marque d'humanité; et pour lui témoigner le respect que je portais à son offrande filiale, au lieu de prendre ses fruits, j'y joignis des fleurs : c'étaient des pavots, qui exprimaient la part que je prenais à sa douleur. La nuit suivante, je vis avec joie qu'elle avait approuvé mon hommage; les pavots étaient arrosés, et elle avait mis un nouveau panier de fruits à quelque distance du tombeau. La pitié et la reconnaissance m'enhardirent. N'osant lui parler comme paria, de peur de la compromettre, j'entrepris, comme homme, de lui exprimer toutes les affections qu'elle faisait naître dans mon âme : suivant l'usage des Indes, j'empruntai, pour me faire entendre, le langage des fleurs, j'ajoutai aux pavots des soucis. La nuit d'après, je trouvai mes pavots et mes soucis baignés d'eau. La nuit suivante, je devins plus hardi : je joignis aux pavots et aux soucis une fleur de foulsapatte, qui sert aux cordonniers à teindre leurs cuirs en noir, comme l'expression d'une affection humble et malheureuse. Le lendemain, dès l'aurore, je courus au tombeau; mais j'y vis la foulsapatte desséchée, parce qu'elle n'avait pas été arrosée. La nuit suivante, j'y mis

en tremblant une tulipe : le lendemain, je retrouvai ma tulipe dans l'état de la foulsapatte.

J'étais accablé de chagrin; cependant le surlendemain j'y apportai un bouton de rose avec ses épines, comme le symbole de mes espérances mêlées de beaucoup de craintes. Mais quel fut mon désespoir quand je vis, au premier rayon du jour, mon bouton de rose loin du tombeau! Je crus que je perdrais la raison. Quoi qu'il pût m'en arriver, je résolus de lui parler. La nuit suivante, dès qu'elle parut, je me jetai à ses pieds; mais j'y restai tout interdit en lui présentant ma rose. Elle prit la parole, et me dit: « Infortuné ! bientôt je ne serai plus. Il faut, à l'exemple de ma mère, que j'accompagne au bûcher mon époux qui vient de mourir; il était vieux, je l'épousai enfant : adieu, retire-toi et oublie-moi ; dans trois jours je ne serai qu'un peu de cendre. » En disant ces mots, elle soupira. Pour moi, pénétré de douleur, je lui dis : « Malheureuse brahmine ! la nature a rompu les liens que la société vous avait donnés ; achevez de rompre ceux de la superstition. Vous le pouvez en me prenant pour votre époux. » — « Quoi ! reprit-elle en pleurant, j'échapperais à la mort pour vivre avec toi dans l'opprobre? Ah ! laisse-moi mourir ! — A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que je ne vous tire de vos maux que pour vous plonger dans les miens ! Chère brahmine, fuyons ensemble au fond des forêts; il vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère, ne nous abandonnera pas. Fuyons: la nuit, ton malheur, ton innocence, tout nous favorise. Hâtons-nous, veuve infortunée ! déjà ton bûcher se prépare, et ton époux mort t'y appelle. Pauvre liane renversée, appuie-toi sur moi, je serai ton palmier.

Alors elle jeta, en gémissant, un regard sur le tombeau de sa mère, puis vers le ciel; et, laissant tomber une de ses mains dans la mienne, de l'autre elle prit ma rose. Aussitôt je la saisis par le bras, et nous nous mîmes en

route. Je jetai son voile dans le Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle s'était noyée. Nous marchâmes pendant plusieurs nuits le long du fleuve, nous cachant le jour dans des rizières. Enfin, nous arrivâmes dans cette contrée que la guerre autrefois a dépeuplée d'habitants. Je pénétrai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette cabane et planté un petit jardin : nous y vivons très-heureux. Dans cette solitude, nous nous tenons lieu de tout : nous étions méprisés du monde; mais comme nous nous estimons mutuellement, les louanges que je lui donne ou celles que j'en reçois nous paraissent plus douces que les applaudissements d'un peuple. » En disant ces mots, il regardait son enfant dans son berceau et sa femme qui versait des larmes de joie.

(*Chaumière indienne.*)

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

—

RÉFORME LITTÉRAIRE.

Les écrivains du XVIII[e] siècle, qui voulaient tout réformer, n'avaient point songé à renouveler les conditions de l'art, lequel néanmoins doit suivre les modifications de l'état social.

L'avénement d'une société nouvelle, au XIX[e] siècle, en amenant des idées nouvelles et des goûts nouveaux, amena nécessairement une nouvelle forme littéraire. Chateaubriand et madame de Staël, disciples épurés de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, eurent les honneurs de l'innovation.

Chateaubriand, esprit poétique, créa un monde d'images, en associant le moyen âge chrétien à l'antiquité grecque. Il renversa de leurs autels les divinités païennes, pour faire place dans la nature au vrai Dieu et à l'âme humaine, et il trouva des beautés nouvelles, inconnues au génie grec et latin. Il ratta-

cha la critique à ce qu'il y a de plus intime dans l'homme et appliqua la couleur des temps et des lieux aux tableaux et aux souvenirs historiques. Il modifia la langue elle-même; il l'enrichit d'expressions, de figures, de formes nouvelles, et donna à la prose un coloris, une richesse, un éclat, une mélodie, qui manquent parfois même à notre langue poétique. Comme Chateaubriand, madame de Staël découvrit des régions inconnues; elle réclama dans la littérature la place qui doit appartenir à l'élément chrétien et à l'élément du Nord, trop effacés par la renaissance classique du XVIe siècle. Elle nous initia par des écrits ingénieux au génie germanique, et nous en fit peut-être trop admirer les conceptions fortes, mais bizarres, et les vues hardies, mais aventureuses.

Les deux chefs de la réforme littéraire eurent d'abord peu d'imitateurs. Sous la République et l'Empire, les esprits, absorbés dans les convulsions politiques et dans le bruit des batailles, trouvaient peu de temps pour les travaux littéraires. Aussi la littérature continua-t-elle à n'être qu'une pâle et fade copie des formes pures et élégantes des deux siècles précédents.

Ce fut pendant les paisibles années de la Restauration que la littérature rentra dans la voie tracée au commencement du siècle. Plusieurs genres en prose, la philosophie, la critique, l'histoire, le roman, reçurent de profondes modifications.

Chateaubriand et madame de Staël, secouant le joug de l'impiété voltairienne, avaient proclamé le spiritualisme comme un sentiment; ils avaient touché le cœur, mais la raison n'était pas convaincue. La science acheva la victoire. L'école catholique attaqua le sensualisme et le matérialisme, tout en anathématisant la raison humaine : MM. de Bonald, de Maistre et de Lamennais, qui en étaient les chefs, ne parlèrent que de règle, de devoir et de Dieu aux sectateurs de la philosophie du XVIIIe siècle, qui avaient proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir et l'homme sans Dieu. L'école éclectique de MM. Royer-Collard, Cousin et Jouffroy entreprit de ruiner les doctrines sensualistes et matérialistes, sans sacrifier la raison et la volonté de l'homme. Elle chercha à concilier la liberté avec la règle, le droit avec le devoir, la philosophie avec le christianisme.

Dans l'esthétique, on s'éloigna de cette critique puérile, qui se réduisait à recommander l'observation étroite de certaines règles, et l'imitation extérieure des modèles. On remonta aux sources antiques, on étudia nos propres origines et les littératures étrangères, jusqu'alors si dédaignées; et l'art français vit s'ouvrir devant lui l'horizon de toutes les littératures de l'Europe.

Mais c'est surtout la réforme historique qui sera probablement la belle gloire de notre époque. Le spectacle des grandes choses accomplies sous la République et l'Empire apprit à mieux comprendre

et à mieux juger les événements des siècles antérieurs. Après avoir vu l'histoire en action, on sentit qu'il fallait raconter le passé d'une manière plus réelle, plus animée, plus colorée, plus vraie. On remonta aux sources, on interrogea les documents de toutes sortes, on s'efforça de rendre par l'expression la vie et le mouvement aux hommes et aux choses qu'on avait entrevus dans la poussière des archives. Les systèmes devinrent moins exclusifs : autrefois, les uns ne voyaient que du droit romain; d'autres, que des coutumes germaniques; d'autres, que la monarchie absolue ou la liberté pure. La nouvelle école étudie tous les éléments et cherche à faire à chacun sa part.

Le XIXe siècle accomplit sa mission littéraire à travers les vicissitudes et les obstacles des révolutions politiques; à peine la première moitié s'en est écoulée, et déjà il a produit des œuvres qui lui assurent une belle place dans l'histoire de la littérature. Mais il faut avouer que la réforme littéraire n'a pas été plus exempte d'excès que les révolutions politiques. La plupart des disciples de Chateaubriand n'ont su imiter que ce qu'il avait d'exagéré; d'autres l'ont dépassé, et ont prodigué l'image, la couleur, l'antithèse, la métaphore, l'hyperbole. D'autres, sous prétexte de rompre avec la froide élégance de la littérature impériale, n'ont trouvé que des périodes boiteuses, des phrases heurtées, dont la dureté systématique déconcerte l'oreille. Quelques-uns enfin,

abusant d'une facilité prodigieuse, et plus avides d'argent que de gloire, ont créé la littérature industrielle. L'écrivain cesse d'être un artiste et devient un négociant, occupé de produire à bon marché et de vendre cher ; il fait tout à la hâte pour arriver plus vite à la fortune.

Ces déplorables excès sont le résultat de notre état social et politique. Il existe une connexion intime entre l'état littéraire et l'état social : ce qui se produit dans la société se révèle aussitôt dans la littérature. Un goût pur, une raison élégante, le culte désintéressé de l'art, ne sauraient fleurir au milieu d'une société sans cesse bouleversée par les révolutions politiques.

SÉGUR

(1753-1833)

Louis-Philippe, comte DE SÉGUR, fils du maréchal de Ségur, naquit à Paris. Il servit d'abord dans l'armée, puis il entra dans la diplomatie et fut nommé ministre plénipotentiaire auprès de Catherine II. Napoléon le nomma grand-maître des cérémonies, et Louis XVIII le créa pair de France.

Le comte de Ségur cultiva les lettres avec succès et écrivit un grand nombre d'ouvrages, tous remarquables par la facilité, la pureté, l'élégance du style. Les plus connus sont des *Mémoires* intéressants sur sa jeunesse, le meilleur de tous, une *Galerie morale et politique*, une *Histoire ancienne*, une *Histoire romaine*, une *Histoire du Bas-Empire*, une *Histoire de France* pendant le moyen âge.

Le comte de Ségur est le frère du vicomte de Ségur, qui a écrit un ouvrage sur *les Femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social*; et le père de M. Philippe de Ségur, lieutenant général, auteur d'une *Histoire de la campagne de Russie*, qui a eu un immense succès, d'une *Histoire de Pierre le Grand* et d'une *Histoire de Charles VIII, roi de France.*

Singulière méprise.

Un étranger très-riche, nommé Suderland, était banquier de la cour, et naturalisé en Russie; il jouissait auprès de Catherine II[1] d'une assez grande faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler.

---

1. La plus grande impératrice de Russie, fille du prince d'Anhalt-Zerbst, épouse du czar Pierre III, qu'elle fit étrangler. Elle régna seule de 1760 à 1796.

Cet officier, nommé Reliev, entre avec l'air consterné.

— Monsieur Suderland, dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige, et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi, monsieur! répondit le banquier, je l'ignore autant et plus que vous; ma surprise surpasse la vôtre. Mais, enfin, quel est cet ordre? — Monsieur, reprend l'officier, en vérité, le courage me manque pour vous le faire connaître. — Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice? — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir, une place peut être rendue. — Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays? — Ce serait une contrariété; mais avec vos richesses on est bien partout. — Ah! mon Dieu! s'écria Suderland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie[1]? — Hélas! on en revient. — De me jeter en prison? — Si ce n'était que cela, on en sort. — Bonté divine! voudrait-on me *knouter*[2]? — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas. — Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait... mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable. — Eh bien, mon cher, dit l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler. — M'empailler! s'écrie Suderland en regardant fixement son interlocuteur; mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne;

---

1. Vaste contrée au nord de l'Asie, où l'on exile les criminels d'État.
2. *Knout*, fouet à lanières de cuir, armé de pointes de fer.

enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.—Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais tenter : j'ai marqué ma surprise, ma douleur; j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces paroles qui retentissent encore à mon oreille : « Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter, sans murmure, des commissions dont je daigne vous charger. »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires. Alors Suderland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède en tremblant à ses prières, se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce, gouverneur de Saint-Pétersbourg.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court sans tarder chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant ce récit, s'écrie : « Juste ciel! quelle horreur! En vérité, Reliev a perdu la tête. Comte, partez, courez, et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté. » Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et retrouve Catherine riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable. J'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné

le nom de Sunderland, parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir; j'ai ordonné à Reliev de le faire empailler; et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une vanité sotte, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme. »

(*Mémoires ou souvenirs.*)

JOUBERT

(1754-1824)

Joseph JOUBERT, moraliste et critique, ami intime de Chateaubriand et de Fontanes, naquit à Montignac, petite ville du Périgord. Sous l'Empire, il devint inspecteur général, puis conseiller de l'Université. Joubert passa sa vie à lire, à causer, à méditer, à rêver; mais il écrivit peu. Pendant cinquante ans, il tint une espèce de journal, où il consignait ses réflexions, ses maximes, l'analyse de ses lectures et les événements de sa vie. Ce journal, publié depuis sa mort, sous le titre de *Pensées, Essais et Maximes,* lui assure une place dans la famille de La Bruyère et de Vauvenargues. Joubert était un homme passionné pour le beau idéal, d'un goût pur et délicat. Mais, à force de raffiner, il tombe quelquefois dans la recherche et la subtilité.

On a publié aussi une partie de la *Correspondance* de Joubert. Il avait à un degré éminent la facilité, l'enjouement et l'urbanité, qui sont, suivant lui, le vrai caractère du style épistolaire.

A M. DE CHATEAUBRIAND [1].

Paris, septembre 1819.

M. Maillet-Lacoste, vrai métromane en prose, et

1. Cette lettre ne rappelle-t-elle pas celle de madame de Sévigné sur le mariage de la grande Mademoiselle?

l'homme du monde le plus capable de bien écrire, si, ne voulant pas écrire trop bien, il pouvait quelquefois s'occuper d'autre chose que de ce qu'il écrit : M. Maillet-Lacoste, qui sera jeune jusqu'à cent ans, et qui est le meilleur, le plus sensé, le plus honnête, le plus incorruptible et le plus naïf de tous les jeunes gens de tout âge; mais qui donne à sa candeur même un air de théâtre, parce que sa chevelure hérissée, ses attitudes et le son même de sa voix se ressentent des habitudes qu'il a prises sur le trépied où il est sans cesse monté quand il est seul, et d'où il ne descend guère quand il ne l'est pas : M. Maillet, à qui il ne manque que de la paresse, du relâche, de la détente de tête, pour travailler admirablement, et qui a travaillé avec autant d'éloquence que de courage, il y a vingt ans, contre la tyrannie de l'époque, comme l'attestent des opuscules dont je vous ai remis, il y a dix ans, un exemplaire qui vous aurait fait connaître son mérite, si vous l'aviez lu, mais que vous n'avez pas lu, parce que, occupe comme vous l'êtes, vous ne lisez rien, et je crois que vous faites bien, par une prérogative qui n'appartient qu'à vous : M. Maillet, qui a perdu une assez grande fortune à Saint-Domingue, sans y prendre garde et sans pouvoir s'en souvenir, parce qu'il était occupé d'une fable de Phèdre, et que depuis il est perpétuellement aux prises avec une période de Cicéron ou avec une des siennes : M. Maillet, qui, mis en déportation par le Directoire, entra dans une école de Bretagne, dont il fit la fortune, pour des souliers et un habit, sans s'apercevoir ni de l'injustice des hommes, ni de son changement de situation, parce qu'il est toujours en repos, quoique toujours agité sur le sommet de ses idées : M. Maillet, qui, avec les plus hautes, mais les plus innocentes prétentions, met à ses fonctions obscures de professeur autant d'importance que s'il n'était qu'un sot; qui en remplit tous les devoirs avec la conscience et le

[illegible] l'autre monde. que les [illegible], doivent ap- [illegible], car il n'y [illegible] avec un mot et un [illegible] Amen.

Pensées et maximes.

Dieu aime autant chaque homme que tout le genre humain. Le poids et le nombre ne sont rien à ses yeux. Éternel, infini, il n'a que des amours immenses.

Ce n'est jamais l'opinion des autres qui nous déplaît, mais la volonté qu'ils ont quelquefois de nous y soumettre lorsque nous ne le voulons pas.

Le bavard n'est pas celui qui pense et parle beaucoup, mais celui qui parle plus qu'il ne pense.

Cette vie est le berceau de l'autre.

Il y a des gens qui n'ont de morale qu'en pièce; c'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habit.

Jamais les mots ne manquent aux idées; ce sont les idées qui manquent aux mots. Dès que l'idée en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclôt, se présente et la revêt.

Ce n'est pas assez de faire entendre ce qu'on dit, il faut encore le faire voir; il faut que la mémoire, l'intelligence et l'imagination s'en accommodent également.

Où il n'y a aucune délicatesse, il n'y a aucune littérature.

Quand on écrit avec facilité, on croit toujours avoir plus de talent qu'on n'en a. Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise.

Tout enfant qui n'aura pas éprouvé de grandes craintes n'aura pas de grandes vertus; les puissances de son âme n'auront pas été remuées. Ce sont les grandes craintes de

la honte qui rendent l'éducation publique préférable à la domestique, parce que la multitude des témoins rend le blâme terrible, et que la censure publique est la seule qui glace d'effroi les belles âmes.

Lorsque les langues sont formées, la facilité même de s'exprimer nuit à l'esprit, parce qu'aucun obstacle ne l'arrête, ne le contient, ne le rend circonspect et ne le force à choisir entre ses pensées. Dans les langues encore nouvelles, il est contraint de faire ce choix par le retardement que lui imprime la nécessité de fouiller dans sa mémoire pour trouver les mots dont il a besoin.

Nous employons aux passions l'étoffe qui nous a été donnée pour le bonheur.

Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient.

DE BONALD

(1754-1840)

Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte DE BONALD, pair de France et membre de l'Académie française, l'un des plus habiles philosophes de l'école absolutiste, naquit au Monna, près de Milhau en Rouergue, d'une famille distinguée dans la magistrature. La philosophie et la politique de M. de Bonald sont résumées dans sa fameuse théorie de l'*Origine divine du langage* : l'homme ne peut penser sans les mots, et les mots viennent de Dieu. La raison humaine, faible par elle-même, reçoit de la révélation toute sa lumière : de là les attaques contre cette raison, contre la liberté et la philosophie; de là aussi l'institution divine du

pouvoir et la légitimité du droit divin. On n'a pas besoin de beaucoup de réflexion pour comprendre tout ce que cette théorie a d'excessif et de dangereux.

M. de Bonald a publié la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, des *Mélanges littéraires et philosophiques;* des *Recherches philosophiques;* le *Divorce au* XIXe *siècle;* la *Législation primitive*, etc. C'est dans la *Législation primitive* qu'il développa sa maxime célèbre : *La littérature est l'expression de la société.* M. de Bonald est un logicien froid, vigoureux, fin, ingénieux. Comme écrivain, il manque de grâce, de charme, d'atticisme et quelquefois de délicatesse.

L'homme ne peut penser sans la parole.

La correspondance naturelle et nécessaire des pensées et des mots qui les expriment, et la nécessité de la parole pour rendre présentes à l'esprit ses propres pensées et les pensées des autres, peuvent être rendues sensibles par une comparaison, dont l'extrême exactitude prouverait toute seule une analogie parfaite entre les lois de notre intelligence et celles de notre être physique.

Si je suis dans un lieu obscur, je n'ai pas la vision oculaire ou la connaissance par la vue de l'existence des corps qui sont près de moi, pas même de mon propre corps; et, sous ce rapport, ces corps, quoique réellement existants autour de moi, sont, à mon égard, comme s'ils n'existaient pas. Mais si un rayon de lumière vient tout à coup pénétrer dans ce lieu, tous les corps en reçoivent leur expression particulière, je veux dire leur forme et leur couleur; chaque objet se produit à mes yeux par les contours et les lignes qui le terminent; j'aperçois tous ces corps, je les distingue tous les uns des autres, je vois et je distingue mon propre corps, et je juge les rapports de figure, de grandeur, de distance, que tous ces corps ont entre eux et avec le mien.

L'application est aisée à faire. Notre entendement est ce lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas

même celle de notre intelligence, jusqu'à ce que la parole humaine, dont on peut dire aussi, comme de la parole divine, qu'*elle éclaire tout homme venant en ce monde* [1], pénétrant jusqu'à mon esprit, par le sens de l'ouïe, comme le rayon de soleil dans le lieu obscur, porte la lumière au sein des ténèbres, et donne à chaque idée, pour ainsi dire, la forme et la couleur qui la rendent perceptible pour les yeux de l'esprit. Alors chaque idée, appelée par son nom, se présente, et répond, comme les étoiles dans le livre de Job au commandement de Dieu : *Me voilà!* Alors seulement nos propres idées sont exprimées même pour nous, et nous pouvons les exprimer pour les autres. Nous nous entendons nous-mêmes, et nous pouvons nous faire entendre des autres hommes ; nous avons la conscience de nos propres idées, et nous pouvons en donner aux autres la connaissance. Et comme l'œil éclairé par la lumière distingue chaque corps à sa forme et à sa couleur, et juge les rapports que les corps ont entre eux, et qui sont l'objet des sciences physiques, ainsi l'entendement, éclairé par la parole, distingue chaque idée à son expression particulière, et juge les rapports que les idées ont les unes avec les autres, rapports qui sont l'objet de toutes les sciences morales. L'idée ainsi *marquée* a cours dans le commerce des esprits, où elle ne serait pas reçue sans cette empreinte, comme l'expression sans l'idée n'y vaudrait que comme son : semblables à ces monnaies effacées ou étrangères, qui, dans les échanges, ne sont reçues que pour leur poids. C'est uniquement la vérité de cette analogie de la lumière à la parole, et des opérations de l'intelligence à la vision corporelle, qui a introduit dans toutes les langues ces locutions par lesquelles les hommes

---

1. Évangile de saint Jean.

expriment les qualités natives ou acquises, positives ou négatives de l'esprit, *être éclairé*, *avoir des lumières*, *s'énoncer avec clarté*, *esprit lucide*, *pensée obscure*, *aveuglement* (qui même ne se prend qu'au sens moral); et même le mot *vision* s'applique aussi à certains états de l'esprit, puisqu'on dit *vision mentale*, comme on dit *vision corporelle*.

Ainsi, comme la lumière matérielle est nécessaire à notre faculté d'imaginer pour qu'elle se forme des images des corps, de même la parole est nécessaire à notre faculté de concevoir pour qu'elle se forme des idées d'objets intellectuels : en sorte qu'en transposant les termes on peut dire que la lumière *parle* à l'imagination pour lui révéler l'existence des corps, et que la parole *éclaire* l'entendement pour lui montrer les objets intellectuels.

Il semble que Duclos [1] ait saisi cette analogie de la parole à la lumière, lorsqu'il dit : « L'écriture est née tout à coup, et comme la lumière. »

Ainsi, quand nous cherchons nos propres idées, nous ne faisons réellement que chercher les mots qui les expriment, puisque l'idée ne se montre à l'esprit que lorsque le mot est trouvé; et même les mots dont on se sert pour exprimer la correspondance des mots aux idées, *rendre*, *exprimer*, *représenter*, signifient tout seuls que le mot nous *rend* l'idée que nous cherchons, et qui serait perdue sans l'expression qui la *représente* ou la *rend présente* à l'esprit.

(*Recherches philosophiques*, chap. VIII.)

---

1. *Duclos* (1704-1771), né à Dinan, historien et moraliste, auteur d'une *Histoire de Louis XI*, de *Considérations sur les mœurs*, etc.

JOSEPH DE MAISTRE

(1753-1821)

Le comte Joseph de Maistre, le grand théoricien de la théocratie, naquit à Chambéry, en Savoie. Il fut ambassadeur de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, puis ministre d'État et régent de la grande chancellerie. Ses principaux ouvrages sont des *Considérations sur la Révolution française;* le livre *Du Pape,* où il soutient que le pape est ici-bas le mandataire de la Providence, et qu'à lui seul appartient l'omnipotence absolue; *De l'Église gallicane,* où il attaque Bossuet, Pascal et les autres défenseurs des libertés de notre Église nationale; le *Bacon,* où il réfute les doctrines de ce philosophe, qu'il accuse d'être le représentant de la philosophie matérialiste moderne; les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* ou entretiens sur toutes les questions philosophiques qui agitent le monde. Ce dernier ouvrage, plein de pensées élevées et écrit de verve, est le chef-d'œuvre de l'auteur. C'est M. de Maistre qui, dans le *Bacon,* a donné du beau cette définition qu'on croirait empruntée à Platon : « Le beau, dans tous les genres imaginables, est ce qui plaît à la vertu éclairée. »

Les *Lettres et Opuscules* de M. de Maistre, publication récente, nous le font voir sous un jour nouveau. Si les *Opuscules* sont à peine dignes de lui, les *Lettres* ajouteront à la gloire de son nom. C'est là que l'esprit le plus absolu de notre siècle se montre le plus tendre des pères, et que le plus dogmatique des écrivains est un de nos plus aimables épistolaires.

LETTRE A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE [1]

Saint-Pétersbourg, 1808

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles*

---

1. Devenue duchesse de Laval-Montmorency. M. de Maistre rajeunit dans ces deux lettres la piquante controverse des *Femmes savantes.*

sont condamnées à la médiocrité? Tu me demandes en cela la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin*. Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est de s'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poëtes de dire :

Le donne son venute in eccelenza
Di ciascuna arte ove hanno posto cura.

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton? » je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté! Prenez le télescope : les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes en vers et même en prose.

Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte.

Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager et d'élever ses enfants. Au reste, ma chère Constance, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes, qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'Amazones [1] qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux Amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme; mais dès qu'elle veut *émuler* [2] l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation ordinaire à Saint-Pétersbourg.

A LA MÊME

Saint-Pétersbourg, 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons

1. Nation fabuleuse de femmes guerrières
2. Être l'*émule*, rivaliser avec. Néologisme.

sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrison [1], de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier, au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de 20,000 livres sterling pour celui qui inventerait une montre à équation [2] pour le problème des longitudes [3]. Harrison se dit à lui-même : *Je veux gagner ce prix ;* il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance? cela s'appelle-t-il *vouloir ?*

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis (car pour moi je n'en sais rien, jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu

---

1. *John Harrison* (1693-1776), né à Foulby, près de Pontefract, en Yorkshire, mort à Londres. C'est en 1759 qu'il termina son fameux chronomètre, et qu'il reçut le prix de 500,000 francs promis par le parlement.

2. Qui marque le temps vrai et le temps moyen.

3. Distance orientale ou occidentale d'un lieu à un méridien convenu.

une ligne), que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc.; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la *Vénus* de Médicis [1], ni l'*Apollon du Belvédère* [2], ni le livre des *Principes* [3], ni le *Discours sur l'histoire universelle*, ni le *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques [4], ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc.; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans ce monde : *un honnête homme et une honnête femme*. Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très-dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être

---

1. La *Vénus de Médicis*, à Florence, statue qu'on regarde comme une copie de celle de Praxitèle, célèbre sculpteur grec.

2. *Apollon du Belvédère*, dans le palais du Vatican à Rome, statue antique attribuée à Praxitèle.

3. Les *Principes de la philosophie naturelle*, par Newton.

4. *Achromatique* (mot grec qui signifie *sans couleur*), se dit d'une lunette qui fait voir les objets sans couleur empruntée.

égalés par les femmes, et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître; car nous sommes tous orgueilleux, Or, voilà le danger; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, ma chère enfant, je ne te crois pas forte; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis jadis pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges [1]. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante; car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très-rare; au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très-commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le *taconnage* [2], dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller [3] était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très-bien apparentée, au demeurant *cocasse* [4] du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner [5]

---

1. Nom des anciens habitants de la Savoie et du Dauphiné.
2. Raccommodage.
3. *Haller* (1708-1777), anatomiste, botaniste et poëte, né à Berne, en Suisse.
4. *Cocasse*, ridicule, mot populaire.
5. *Berner*, se moquer de quelqu'un.

la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre, et la pâte d'amande, etc... Or donc, ma très-chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons? Pourquoi même n'en ferais-tu pas, pour avoir part à quelque *élection?* Car les *taconneuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère. Elle est fort aimable et m'aime beaucoup, n'en déplaise [1] à ta mère, de manière qu'il ne m'arrive jamais de passer six mois sans la voir. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance? il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette.

Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer jusqu'à ce que vous soyez *duègnes* [2].

(*Lettres et Opuscules*, t. I, page 144.)

1. Ellipse, pour: Je désire que cela *ne déplaise pas*.

2. *Duègne* (de l'espagnol *duena*, matrone), vieille surveillante.

XAVIER DE MAISTRE

(1764-1852)

Le comte Xavier DE MAISTRE, frère cadet de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, a écrit quelques petits ouvrages qui se distinguent par une sensibilité délicate quoique un peu maniérée. Le *Voyage autour de ma chambre* est un spirituel badinage; le *Lépreux de la cité d'Aoste*, les *Prisonniers du Caucase* et la *Jeune Sibérienne* sont trois histoires touchantes.

M. Xavier de Maistre est né à Chambéry. Pendant la révolution, il émigra en Russie, y devint général et s'y fixa.

Mort de la sœur du lépreux

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis; depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer; en la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août), je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et dans l'obscurité la plus profonde nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu? me disait-elle; pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. »

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être

transportée hors de la tour et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais pas cependant son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher. « Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers ; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau ; j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête ; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi ; récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité ! lui dis-je ; ma chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras ! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

(*Le Lépreux de la cité d'Aoste.*)

Aventure arrivée à la jeune Sibérienne[1]

Parmi les situations pénibles de son voyage, il en est

---

1. La jeune Sibérienne, nommée Prascovie Lapouloff, fille d'un seigneur russe

une dans laquelle la jeune fille crut sa vie menacée, et qui mérite d'être connue par sa singularité.

Elle marchait un soir le long des maisons d'un village pour chercher un logement, lorsqu'un paysan, qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba [1] qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : elles avaient un air si étrange que Prascovie éprouvait une certaine crainte et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairé que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait souvent lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence: « D'où venez-vous? » lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ischim, et je vais à Pétersbourg.

— Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage?

— Il ne me reste que quatre-vingts kopecks[2] en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens! s'écria la vieille; oui, tu mens! On ne se met pas en route pour aller si loin avec si peu d'argent! »

---

exilé à Ischim, au sud de Tobolsk, en Sibérie, se rendit seule à Pétersbourg et obtint la grâce de son père. M. de Maistre nous fait le récit exact de ce voyage que madame Cottin avait gâté par des embellissements romanesques.

1. *Isba*, chaumière.

2. *Kopeck*, monnaie russe qui vaut six centimes de France.

La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. « De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts kopecks! disait-elle. C'est probable, vraiment! » La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle[1] où elle devait passer la nuit, laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent, et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. « Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils; elle a sûrement des assignations. J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac; c'est là où est l'argent. » C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passe-port, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. « Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables; on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village. » Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses

---

1. Grand poêle, qui a sept à huit pieds de long et quatre à cinq pieds de large.

veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière. On examina le sac du passe-port, on lui fit ouvrir les mains; enfin le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante et plus encore la crainte de la voir se renouveler la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut, à leur respiration bruyante, que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au stchi[1], dont elle lui servit une bonne portion; pendant ce temps le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du kvas[2], et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt; et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse; mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin

---

1. *Stchi*, soupe faite de bœuf et de choux.
2. *Kvas*, espèce de bière faite avec du seigle.

eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin, Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait des remercîments, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de la maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes [1] hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts kopecks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Les hôtes en avaient ajouté quarante.

(*La jeune Sibérienne.*)

BENJAMIN CONSTANT

(1767-1830)

Henri-Benjamin Constant de Rebecque, publiciste, orateur, écrivain, naquit à Lausanne, d'une famille protestante, réfugiée en Suisse. Sous la révolution, il se fit connaître par des brochures en faveur de l'ordre et de la liberté. Nommé membre du tribunat, il fut bientôt éliminé, puis exilé avec madame de Staël, son amie. Rentré en France à l'époque de la Restauration, il fut un des défenseurs les plus populaires des libertés publiques dans les journaux et à la tribune de la chambre des députés.

Benjamin Constant a laissé, outre ses *Discours* et ses *Mélanges politiques et littéraires*, un *Cours de politique constitutionnelle;* un roman fort spirituel et fort triste, intitulé *Adolphe;* un grand ouvrage sur *La Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements,* qui était son ouvrage de prédilection. Son style

---

1. *Verste*, mesure itinéraire de mille mètres.

se distingue par la finesse et l'élégance, par une abondance ingénieuse et par une clarté presque voltairienne.

On a dit que Benjamin Constant était l'homme qui avait eu le plus d'esprit depuis Voltaire. Cela pouvait être vrai de sa conversation; mais ses ouvrages ne donnent pas de lui une aussi haute idée.

La terreur n'a point sauvé la France.

Le régime affreux qu'on a nommé *la Terreur* n'a point contribué au salut de la France; la France a été sauvée malgré ce régime. Il a créé la plupart des obstacles dont on lui attribue le renversement; ceux qu'il n'a pas créés auraient été surmontés d'une manière plus facile et plus durable par un gouvernement juste. Telles sont les vérités que je veux démontrer.

Lorsqu'on veut faire l'apologie de cette époque, on tombe dans un abus de mots : on confond la terreur avec les mesures qui ont existé à côté de la terreur. On ne considère pas que, dans les gouvernements les plus tyranniques, il y a une partie légale, répressive et corrective, qui leur est commune avec les gouvernements les plus équitables, par une raison bien simple : c'est que cette partie est la base de l'existence de tout gouvernement.

Ainsi l'on dit que ce fut la terreur qui fit marcher les Français aux frontières, qui rétablit la discipline dans les armées, qui frappa d'épouvante ceux qui conspiraient, qui réduisit à l'impuissance toutes les factions.

Tout cela est faux. Les hommes qui opérèrent toutes ces choses furent, en effet, les mêmes hommes qui faisaient peser la terreur sur la France; mais ce ne fut point par la terreur qu'ils les opérèrent. Il y eut, dans l'exercice de leur autorité, deux parties : la partie gouvernante et la partie atroce. C'est à l'une qu'il faut attribuer leurs succès, à l'autre leurs dévastations et leurs crimes.

Que si l'on dit que l'une aida l'autre, et que l'effroi qu'inspira l'autorité par sa partie atroce redoubla la soumission à sa partie légitime, on dit une chose évidente et commune ; mais il n'en résulte pas que ce redoublement d'effroi fût nécessaire, et que le gouvernement n'eût pas eu par la justice les moyens suffisants pour forcer l'obéissance.

Le gouvernement avait le droit d'envoyer les citoyens repousser les ennemis, et d'attacher la peine la plus sévère au refus de partir pour les armées, à la désertion, à la fuite des soldats. Mais ce n'est pas là ce que firent les hommes qui se vantaient d'organiser la terreur. Ils décimèrent des armées obéissantes et courageuses; ils abolirent toutes les formes de jugements, même militaires ; ils revêtirent leurs instruments de pouvoirs illimités; ils remirent le sort des individus au caprice, et le sort de la guerre à la frénésie. Ces horreurs ne servirent de rien à la république. Lors même que des proconsuls n'eussent pas fait périr des milliers d'innocents à l'armée du Rhin, l'armée eût-elle moins bien combattu ? Ne flétrissons pas nos triomphes dans leur source, et songeons qu'on ne peut attribuer ni à des fureurs proconsulaires ni à des échafauds permanents les victoires d'Arcole et de Rivoli.

Le gouvernement avait le droit de scruter sévèrement la conduite de ses généraux, victorieux ou vaincus, et de faire juger sans indulgence les traîtres ou les lâches. Mais les décemvirs livrèrent à des bourreaux ceux qu'ils haïssaient ou soupçonnaient ; ils versèrent le sang de guerriers irréprochables. Ces meurtres n'étaient d'aucune nécessité, puisqu'il faut examiner la nécessité des meurtres.

Le gouvernement avait le droit de surveiller, de poursuivre, de traduire devant les tribunaux ceux qui conspiraient; mais des tribunaux sans formes, sans appel, assassinèrent sans jugement soixante victimes par jour.

On a prétendu que ces atrocités n'étaient pas sans fruit, et que, la mort ne choisissant pas, tout tremblait. Oui, tout tremblait sans doute; mais il eût suffi que les coupables tremblassent, et le supplice de vieillards octogénaires et d'accusés non interrogés ne pouvait être nécessaire pour effrayer les conspirateurs.

Le gouvernement avait le droit de réprimer ceux des ministres de la religion qui, ne se renfermant point dans leurs fonctions spirituelles, troublaient l'État par des suggestions factieuses. Mais la terreur proscrivit, assassina, voulut anéantir tous les prêtres...

Ce qui trompe sur ses effets, c'est qu'on lui a fait un mérite du dévouement de nos citoyens et de nos soldats. Tandis que des tyrans dévastaient leur patrie, ils persistaient à la servir et à mourir pour elle. Menacés de l'assassinat, ils n'en marchaient pas moins à la victoire.

Ce qui trompe encore, c'est qu'on admire la terreur d'avoir renversé les obstacles qu'elle-même avait créés; mais ce dont on l'admire, on devrait l'en accuser.

En effet, le crime nécessite le crime. La férocité du comité de salut public ayant soulevé tous les esprits, tous s'égarèrent dans ce soulèvement, et la terreur fut nécessaire pour les comprimer; mais avec la justice le soulèvement n'eût pas existé, et l'on n'eût pas eu besoin, pour prévenir de grands dangers, de recourir à d'affreux remèdes.

Ce régime abominable n'a point, comme on l'a dit, préparé le peuple à la liberté : il l'a préparé à subir un joug quelconque; il a courbé les têtes, mais en dégradant les esprits, en flétrissant les cœurs; il a servi, pendant sa durée, les amis de l'anarchie, et son souvenir sert maintenant les amis de l'esclavage et de l'avilissement de l'espèce humaine.

(*Mélanges de littérature.*)

MADAME DE STAEL

(1766-1817)

Germaine Necker, baronne DE STAEL, naquit à Paris; elle était fille de Necker, banquier génevois, qui devint ministre de Louis XVI. Elle reçut une éducation forte et commença à écrire de bonne heure. Elle publia, de vingt à trente ans, ses *Premiers essais,* des *Lettres sur J.-J. Rousseau*, des *Réflexions sur le procès de la reine et sur la paix,* des *Nouvelles,* un livre sur les *Fictions,* un autre de l'*Influence des passions sur le bonheur,* promesses brillantes d'un talent supérieur et singulier.

En 1801, madame de Staël se rendit célèbre par son ouvrage *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales,* exposition du système de la perfectibilité appliqué à l'histoire de la littérature. Ce livre fut comme le programme du romantisme : l'auteur réclame dans la littérature la place qui doit appartenir à l'élément chrétien et à l'élément du Nord, trop effacés par la renaissance classique du XVI[e] siècle. Deux ans après, parut *Delphine,* roman écrit avec une verve facile et abondante, portrait d'une femme supérieure dominée par ses affections, qui ne peut s'astreindre à suivre les voies régulières et qui devient malheureuse pour s'en être écartée. Il fut suivi de *Corinne,* où l'auteur encadre les ingénieux incidents d'un roman dans une brillante peinture de l'Italie, de ses coutumes, de ses arts et de sa littérature. Tout y respire l'enthousiasme; mais cet enthousiasme sent trop souvent la déclamation. En 1813, le livre *De l'Allemagne* révélait à la France les doctrines littéraires et les mœurs de l'Allemagne, et indiquait aux lettres françaises des routes nouvelles.

Nous avons encore de madame de Staël *Dix années d'exil,* où elle raconte avec vivacité et naturel ses démêlés avec Napoléon, qu'elle juge avec trop peu de justice; et des *Considérations sur la Révolution française,* suite de réflexions et de jugements sur les événements et les principaux personnages de la révolution, entremêlés de détails intéressants dans le genre des mémoires.

Madame de Staël avait une imagination ardente, une vive sensibilité, l'enthousiasme jusqu'à l'exaltation : de là, dans ses livres, ce ton un peu déclamatoire et ce style brillant, qui manque de netteté, de grâce et de variété.

Un prédicateur italien

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité; il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné, qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire; le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques, et en cette qualité il le haranguait et lui disait : « Eh bien! philosophe génevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments? » Il se taisait alors quelques moments comme pour attendre la réponse; et, le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots : « A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus. »

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs à Rome; car le véritable talent en ce genre y est très-rare.

(*Corinne.*)

Fête d'Interlaken [1]

Pour aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés au pied des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait; et, bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte, avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet [2]; elle est moins haute que le mont Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen; et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascade autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans les maisons des paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener, dans la rue d'Unterseen, de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans la vallée de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents; ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si, dans ces lieux solitaires, ils pourraient s'ennuyer assez

1. Ou *Interlachen* (entre les lacs), village de Suisse situé sur l'Aar, entre les lacs de Brienz et de Thun.

2. On y a gravi en 1811 et en 1828.

pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration[1] Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne[2], en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux; et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête, le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

---

1. En 1307, trois Suisses, Stauffacher de Schwitz, Furst d'Uri, et Melchthal d'Unterwalden, formèrent une conspiration pour chasser les Autrichiens de leur pays.

2. *Berne*, sur l'Aar, capitale de la Suisse.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration de Rutli [1]. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent, et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes; mais la guerre ne se fait qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements mêmes de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les

1. *Rutli* ou Grutli, prairie sur les bords du lac des Quatre-Cantons, où les trois libérateurs de la Suisse se réunirent avec trente amis.

masses, et que le genre humain semble dirigé, comme la nature inanimée, par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance, et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes aussi verdoyantes : quand toute la nature sourit, le cœur seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert ? »

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachemen aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants.

(*De l'Allemagne.*)

Une visite aux trappistes de Fribourg[1]

Le nouveau père-abbé des trappistes[2] établis dans les vallées du canton de Fribourg a encore ajouté aux austérités de l'ordre. On ne peut se faire une idée des souffrances de détail que l'on impose aux religieux; on va jusqu'à leur défendre, quand ils sont debout plusieurs heures de suite, de s'appuyer contre la muraille, d'essuyer la sueur de leur front; enfin, on remplit chaque instant de leurs jours par la douleur, comme les gens du monde le font par la jouissance. Rarement ils deviennent vieux, et les religieux à qui ce lot échoit en partage le considèrent comme une punition du ciel. Un pareil établissement serait une barbarie si l'on forçait d'y entrer, ou si l'on dissimulait en rien tout ce qu'on y souffre. Mais on distribue à qui veut le lire un écrit imprimé dans lequel on exagère plutôt qu'on n'adoucit les rigueurs de l'ordre; et cependant il se trouve des moines qui veulent s'y vouer, et ceux qui sont reçus ne s'échappent point, bien qu'ils le puissent sans la moindre difficulté. Tout repose, à ce qu'il m'a paru, sur la puissante idée de la

1. *Fribourg*, chef-lieu d'un canton suisse.

2. *Trappistes*, religieux de l'ordre de Cîteaux. Supprimés en France pendant la Révolution, ils se réfugièrent en Suisse.

mort; les institutions et les amusements de la société sont destinés dans le monde à tourner notre pensée uniquement vers la vie; mais quand la contemplation de la mort s'empare à un certain degré du cœur de l'homme, et qu'il s'y joint une ferme croyance à l'immortalité de l'âme, il n'y a pas de bornes au dégoût qu'il peut prendre pour tout ce qui compose les intérêts de la terre; et les souffrances paraissant le chemin de la vie future, on est avide d'en avoir, comme un voyageur qui se fatigue volontiers pour parcourir plus vite la route qui conduit au but de ses désirs. Mais ce qui m'étonnait et m'attristait en même temps, c'était de voir des enfants élevés avec cette rigueur; leurs pauvres cheveux rasés, leurs jeunes visages déjà sillonnés, cet habit mortuaire dont ils étaient revêtus avant de connaître la vie, avant de l'avoir abdiquée volontairement, tout me révoltait contre les parents qui les avaient placés là. Dès qu'un pareil état n'est pas adopté par le choix libre et constant de celui qui le professe, il inspire autant d'horreur qu'il faisait naître de respect. Le religieux avec qui je m'entretenais ne parlait que de la mort; toutes ses idées tenaient d'elle ou s'y rapportaient : la mort est le souverain monarque de ce séjour. Comme nous nous entretenions des tentations du monde, je dis au père trappiste combien je l'admirais d'avoir ainsi tout sacrifié pour s'y dérober. « Nous sommes des poltrons, me dit-il, qui nous sommes retirés dans une forteresse, parce que nous ne nous sentions pas le courage de nous battre en plaine. » Cette réponse était aussi spirituelle que modeste.

(*Dix années d'exil.*)

CHATEAUBRIAND

1768-1848)

François-René DE CHATEAUBRIAND, chef de la réforme littéraire, naquit à Saint-Malo; il était fils du comte de Chateaubriand. Au commencement de la révolution, il visita l'Amérique. Les scènes majestueuses du nouveau monde, avec ses forêts vierges, ses vastes fleuves, agirent puissamment sur l'imagination du jeune poëte; pour peindre ses sensations, il se créa un style et une manière en harmonie avec la beauté grandiose des tableaux qui se déroulaient à ses yeux. C'est en Amérique qu'il trouva son talent, son inspiration, sa muse. A vingt-sept ans, il débuta, à Londres, dans la littérature, par un *Essai sur les révolutions*, livre bizarre, étonnant de savoir et de témérité, où il s'évertue à retrouver dans les révolutions anciennes et modernes les personnages et les principaux traits de la révolution française.

Revenu en France, Chateaubriand, encore inconnu, publia, en 1802, le *Génie du Christianisme*, où il se proposait de célébrer les bienfaits de la religion chrétienne et de ramener l'homme à la foi par la poésie et par le cœur. Ce livre, malgré la faiblesse du plan et du fond, exerça une puissante influence sur les idées religieuses et sur la littérature : il fit une révolution dans le style, dans la critique et dans l'histoire. En 1809, l'auteur donna *les Martyrs*, ouvrage plein de poésie et de pompe, où il veut montrer la supériorité des mœurs chrétiennes et du merveilleux chrétien dans l'épopée; et deux ans plus tard, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, livre admirable, auquel on ne peut reprocher que quelques hors-d'œuvre.

A côté de ces grands ouvrages on peut placer quatre petits chefs-d'œuvre : *Atala*, magnifique tableau de la nature sauvage, peint avec un coloris de style en harmonie avec le sujet; *René*, peinture pathétique et saisissante d'un certain état de l'âme, propre à nos temps si agités et si pleins de ruines, l'ouvrage le plus original qu'ait écrit Chateaubriand, parce que c'est celui où il a été le plus vrai avec les autres et avec lui-même; le *Dernier Abencerrage*, et une très-belle *Lettre* à Fontanes *sur Rome*, une de ses plus parfaites productions.

On doit encore à ce grand écrivain une *Histoire du congrès de Vérone*, œuvre brillante, qui laisse à désirer pour la gravité; un essai historique sur les *Quatre Stuarts*; des *Études historiques*, qui n'ont d'achevé que le style; un *Essai sur la littérature anglaise*, riche album, où il y a un peu de tout; une *Traduction du Paradis perdu*, où il s'est assujetti à une servile littéralité et où sa langue si harmonieuse et si brillante n'est le plus souvent que rude et bizarre; une *Vie de Rancé*, qui ne nous fait pas connaître le grand réformateur de la Trappe; les *Natchez*, poëme en prose resté inachevé; des *Pamphlets*, des *Discours* et des *Dépêches* qui offrent d'excellents modèles de style politique; enfin des *Mémoires*, intitulés *Mémoires d'outre-tombe*, ouvrage où, malgré d'admirables pages, toutes les qualités de l'auteur paraissent affaiblies et tous ses défauts exagérés. On regrette surtout d'avoir à y remarquer une insatiable personnalité et un orgueil sans pitié, qui ont provoqué de sévères représailles.

Chateaubriand est le plus grand coloriste et le prosateur le plus harmonieux de notre littérature. Comme peintre des magnificences de la nature, il n'a pas son égal.

Un nid de bouvreuil

Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier; il ressemblait à une conque de nacre contenant quatre perles bleues; une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombre d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

(*Génie du christianisme.*)

M. Violet, maître de danse des Iroquois

Je me figurais être seul dans cette forêt. Tout à coup

je viens m'énaser [1] contre un hangar. Sous ce hangar s'offrent à mes yeux ébaubis [2] les premiers sauvages que j'aie vus de ma vie. Ils étaient une vingtaine, tant hommes que femmes, tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon-Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau [3], pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il se résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec le succès, le nouvel Orphée [4] porta la civilisation jusque chez les hordes sauvages du nouveau monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. » Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers ; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles jambardes. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal. Il criait aux Iroquois : « A vos places ! » Et toute la troupe sautait comme une bande de démons.

(*Mémoires d'outre-tombe.*)

---

1. *S'énaser*, se casser le nez. Mot nouveau.
2. *Ebaubi*, étonné, surpris. Vieux mot.
3. *Rochambeau* (1725-1807), général français, qui commandait les troupes envoyées au secours des Américains en 1780. A son retour, il fut nommé maréchal de France.
4. *Orphée*, poëte et prêtre civilisateur, suivant les traditions grecques.

Un coucher de soleil en Amérique

Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie [1]; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe [2] avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à [3] se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre vers l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur; vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque mes bons compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle

1. *Virginie*, province des États-Unis, qui tire son nom d'Élisabeth, la reine *vierge*.

2. *Château de poupe* ou d'arrière, logement sur le pont ou tillac d'un vaisseau. La *proue* est le devant.

3. *Près de*, sur le point de, serait plus propre. — *Prêt à* signifie disposé à.

était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleurs! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature, voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

(*Génie du christianisme.*)

Une belle nuit en Amérique

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La

rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane [1], formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte [2]; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara [3], qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre : elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

(*Génie du christianisme.*)

Dernier chant de Cymodocée

Tous les chrétiens sont condamnés à mourir dans l'amphithéâtre de Rome, et Cymodocée reçoit dans sa prison le vêtement des femmes martyres. Elle ne voit pas que c'est la robe de la mort; elle croit que c'est sa robe nuptiale et qu'elle va

---

1. *Savane*, vaste prairie en Amérique.
2. *Hulotte*, espèce de chouette.
3. *Niagara*, rivière entre le lac Erie et le lac Ontario, qui a une cataracte de cinquante mètres de hauteur.

être rendue à son époux. Assise devant la fenêtre de la prison, elle soupire ces paroles harmonieuses, qui furent pour elle le chant du cygne :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie [1], fendez la mer calme et brillante ! Esclaves de Neptune [2], abandonnez la voile au souffle amoureux des vents ! Courbez-vous sous la rame agile. Reportez-moi sous la garde de mon époux et de mon père aux rives fortunées de Pamisus [3].

« Volez, oiseaux de Libye [4], dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome [5], et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie !

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle ? J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes et nourrie au son des instruments champêtres : aujourd'hui, dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès [6] !

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je soupire comme la flûte consacrée aux morts ? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale ; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles ; je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère. Eh ! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel ?

« Que mon père et mon époux tardent à paraître ! Ah ! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les

---

1. *Ausonie*, ancien nom de l'Italie.
2. *Esclaves de Neptune*, périphrase pour *matelots*.
3. *Pamisus*, rivière de la Messénie en Grèce, patrie de Cymodocée.
4. *Libye*, contrée d'Afrique, à l'ouest de l'Egypte.
5. *Ithome*, montagne de la Messénie.
6. Périphrase pour *paille*.

Muses[1], si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine : reposons-nous sur la croix. »

(*Les Martyrs*, liv. XXIII.)

Sacrifice d'Eudore

Ces hommes (*les martyrs*), qui devaient bientôt abandonner la vie, continuaient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire, ou sur la tour d'une église champêtre ; tout retentit des doux chants du départ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Au milieu de cette scène touchante, on voit accourir un sclave : il perce la foule ; il demande Eudore; il lui remet une lettre de la part du juge. Eudore déroule la ttre ; elle était conçue en ces termes :

« Cymodocée est condamnée aux lieux infâmes. Je t'en pplie par l'estime que tu m'as inspirée, sacrifie aux eux ; viens redemander ton épouse : je jure de te la ire rendre digne de toi. »

Eudore s'évanouit ; on s'empresse autour de lui : les ldats qui l'environnent se saisissent de la lettre ; le uple la réclame ; un tribun en fait lecture à haute ix ; les évêques restent muets et consternés ; l'assemle s'agite en tumulte. Eudore revient à la lumière : les dats étaient à ses genoux, et lui disaient :

« Compagnon, sacrifiez ! Voilà nos aigles au défaut utels. »

Grâces, trois déesses qui présidaient au plaisir innocent. — *Muses*, neuf es qui présidaient aux beaux-arts.

Et ils lui présentaient une coupe pleine de vin pour la libation. Une tentation horrible s'empare du cœur d'Eudore : Cymodocée aux lieux infâmes! La poitrine du martyr se soulève, l'appareil de ses plaies se brise, et son sang coule en abondance. Le peuple, saisi de pitié, tombe lui-même à genoux, et répète avec les soldats :

« Sacrifiez ! sacrifiez ! »

Alors Eudore, d'une voix sourde :

« Où sont vos aigles ? »

Les soldats frappent leurs boucliers en signe de triomphe, et se hâtent d'apporter les enseignes. Eudore se lève; les centurions le soutiennent; il s'avance au pied des aigles : le silence règne parmi la foule. Eudore prend la coupe; les évêques se voilent la tête de leurs robes, et les confesseurs poussent un cri. A ce cri, la coupe tombe des mains d'Eudore; il renverse les aigles, et se tournant vers les martyrs, il dit :

« Je suis chrétien ! »

(*Les Martyrs*, liv. XXIII.)

L'ouragan dans le désert[1]

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes; le vent traverse ces forêts armées sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux. Çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierres élevés de loin en loin servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout un jour dans cette plaine. Nous

---

1. C'est le désert de Scété, dans la basse Égypte.

franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint. La lune éclairait le désert vide. On n'apercevait, sur une solitude sans ombre, que l'ombre immobile de notre dromadaire et l'ombre errante de quelques troupeaux de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit des sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain dans ce sable inculte le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalles, l'autruche poussait des sons lugubres. Les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir. Je lui demandai la cause de son trouble.

« Je crains, dit-il, le vent du midi ; sauvons-nous ! » Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis. L'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol, emporté devant nous, manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de tertres mouvants et semblables entre eux, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route. Pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies l'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, etenant fortement notre haleine, dans la crainte d'aspier des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos

membres abattus. L'ouragan redouble de rage : il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri, je vole à sa voix : l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compagnon, mes efforts furent inutiles; je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans Celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait dans ce lieu me servit d'abri; derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours, l'air perdit sa chaleur cuisante, les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles, inutiles flambeaux qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

(*Les Martyrs*, liv. XI)

La grand'mère de Chateaubriand.

Ma grand'mère occupait, dans la rue du hameau de l'Abbaye [1], une maison dont les jardins descendaient en terrasses sur un vallon, au fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules. Madame de Bedée ne marchait plus; mais, à cela près, elle n'avait aucun des inconvénients de son âge : c'était une agréable vieille, grasse, blanche, propre, l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à plis à l'antique et une vieille coiffe

---

1. Le hameau de l'Abbaye, ainsi nommé à cause d'une abbaye de bénédictins, est situé près du joli village de Plancouët, entre Dinan, Saint-Malo et Lamballe.

noire de dentelles nouée sous le menton. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa sœur, mademoiselle de Boisteilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle avait dû épouser un comte de Trémigond, qui avait ensuite violé sa promesse. Ma tante s'était consolée en célébrant ses amours, car elle était poëte. Je me souviens de lui avoir entendu souvent chantonner en nasillant, lunettes sur le nez, tandis qu'elle brodait pour sa sœur des manchettes à deux rangs, un apologue qui commençait ainsi :

Un épervier aimait une fauvette,
Et, ce dit-on, il en était aimé :

ce qui m'a paru toujours singulier pour un épervier. La chanson finissait par ce refrain :

Ah ! Trémigond, la fable est-elle obscure ?
Ture, lure, lure, etc.

Que de choses dans le monde finissent comme les noces de ma pauvre tante : *ture, lure, lure !*

Ma grand'mère se reposait sur sa sœur du soin de sa maison, elle dînait à onze heures du matin, faisait sa sieste; à une heure, on la réveillait, on la portait au bas des terrasses du jardin, sous les saules de la fontaine, où elle tricotait, entourée de sa sœur, de ses enfants et petits-enfants. En ce temps-là, la vieillesse était une dignité; aujourd'hui elle est une charge. A quatre heures, on reportait ma grand'mère dans son salon; Pierre, le domestique, mettait une table de jeu; mademoiselle de Boisteilleul frappait avec les pincettes contre le bois de la cheminée, et quelques instants après, on voyait entrer trois autres vieilles filles, qui sortaient de la maison voi-

sine à l'appel de ma tante. Ces trois sœurs s'appelaient les demoiselles Vildéneux. Filles d'un pauvre gentilhomme, au lieu de partager son mince héritage, elles en avaient joui en commun, ne s'étaient jamais quittées, n'étaient jamais sorties du village paternel. Liées depuis leur enfance avec ma grand'mère, elles logeaient à sa porte, et venaient tous les jours, au signal convenu dans la cheminée, faire la partie de quadrille de leur amie; le jeu commençait; les bonnes dames se querellaient: c'était le seul élément de leur vie, le seul moment où l'égalité de leur humeur fût altérée. A huit heures, le souper ramenait la sérénité. Souvent mon oncle de Bedée, avec son fils et ses trois filles, assistait au souper de l'aïeule. Celle-ci faisait mille récits des vieux temps; mon oncle racontait à son tour la bataille de Fontenoy, où il s'était trouvé, et couronnait ses vanteries par des histoires un peu franches qui faisaient pâmer de rire les honnêtes demoiselles. A neuf heures, le souper fini, les domestiques entraient; on se mettait à genoux, et mademoiselle de Boisteilleul disait à haute voix la prière. A dix heures, tout dormait dans la maison, excepté ma grand'mère, qui se faisait faire la lecture par sa femme de chambre jusqu'à une heure du matin.

Cette société, que j'ai remarquée la première dans ma vie, est aussi la première qui ait disparu à mes yeux. J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre, puis une autre, qui ne se rouvrait plus. J'ai vu ma grand'mere forcée de renoncer à ses quadrilles, faute des partners accoutumés; j'ai vu diminuer le nombre de ses constantes amies, jusqu'au jour où mon aïeule tomba la dernière. Elle et sa sœur s'étaient promis de s'entr'appeler aussitôt que l'une aurait devancé l'autre; elles se tinrent parole, et madame de Bedée ne survécut que de peu de mois à mademoiselle de Boisteilleul. Je suis peut-être le seul

homme au monde qui sache que ces personnes ont existé. Vingt fois depuis cette époque j'ai fait la même observation; vingt fois des sociétés se sont formées et dissoutes autour de moi. Cette impossibilité de durée et de longueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous suit, cet invincible silence qui s'empare de notre tombe et s'étend de là sur notre maison, me ramènent sans cesse à la nécessité de l'isolement. Toute main est bonne pour nous donner le verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas trop chère! car comment abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur?

(*Mémoires d'outre-tombe.*)

NAPOLÉON Ier

(1769-1821).

Napoléon n'est pas seulement le premier homme de guerre des temps modernes; il en est aussi le premier orateur militaire. Ses *proclamations* à ses soldats et ses *bulletins* sont des chefs-d'œuvre. On peut lui appliquer plus qu'à tout autre le mot fameux de Buffon : « Le style, c'est l'homme. » Napoléon écrit et parle comme il agit. Quand il s'adresse aux soldats de la Grande armée, on dirait un géant parlant à une armée de géants.

Les œuvres littéraires de Napoléon, publiées en ce moment par le gouvernement, comprennent ses *proclamations* à ses soldats, les *bulletins* de ses campagnes, ses *discours,* ses *messages,* ses *adresses* aux divers corps de l'État; de nombreuses *lettres* adressées à sa famille, à ses ministres et aux souverains étrangers, et des *Mémoires historiques,* écrits à Sainte-Hélène sous sa

dictée, qui renferment le récit de ses plus belles campagnes, un précis des guerres de César et des jugements sur des guerres de l'antiquité et sur les campagnes de quelques généraux de Louis XIV; son style est simple, précis, brusque, illuminé de fréquents éclairs d'imagination.

Passage du grand Saint-Bernard.

1800.

Le premier consul avait préféré le passage du grand Saint-Bernard à celui du mont Cénis : l'un n'était pas plus difficile que l'autre. Il y a de Lausanne à Saint-Pierre, village au pied du Saint-Bernard, un chemin praticable pour l'artillerie, et depuis le village de Saint-Remi à Aoste, on trouve également un chemin praticable aux voitures. La difficulté ne consistait donc que dans la montée et dans la descente du Saint-Bernard : cette difficulté était la même pour le passage du mont Cénis; mais, en passant par le Saint-Bernard, on avait l'avantage de laisser Turin sur sa droite et d'agir dans un pays plus couvert et moins connu, et où les mouvements seraient plus cachés que sur la grande communication de la Savoie, ou l'ennemi devait avoir nécessairement beaucoup d'espions. Le passage prompt de l'artillerie paraissait une chose impossible. On s'était pourvu d'un grand nombre de mulets; on avait fabriqué une grande quantité de petites caisses pour contenir les cartouches d'infanterie et les munitions des pièces. Ces caisses devaient être portées par les mulets, ainsi que des forges de campagne; de sorte que la difficulté réelle à vaincre était le transport des pièces. Mais on avait préparé à l'avance une centaine de troncs d'arbre, creusés de manière à pouvoir recevoir les pièces, qui y étaient fixées par les tourillons : à chaque bouche à feu ainsi disposée cent soldats devaient s'atteler ; les affûts devaient être démontés et portés à dos de mulets. Toutes ces dispositions se firent avec tant

ntelligence par les généraux d'artillerie Gassendi et
ırmont, que la marche de l'artillerie ne causa aucun
;ard : les troupes mêmes se piquèrent d'honneur de ne
int laisser leur artillerie en arrière et se chargèrent de
traîner. Pendant toute la durée du passage, la musique
s régiments se faisait entendre ; ce n'était que dans les
s difficiles que le pas de charge donnait une nouvelle
çueur aux soldats. Une division entière aima mieux,
ur attendre son artillerie, bivaquer sur le sommet de
montagne, au milieu de la neige et d'un froid excessif,
e de descendre dans la plaine, quoiqu'elle en eût le
nps avant la nuit. Deux demi-compagnies d'ouvriers
rtillerie avaient été établies dans les villages de
int-Pierre et de Saint-Remi, avec quelques forges de
npagne, pour le démontage et le remontage de diverses
tures d'artillerie. On parvint à passer une centaine de
ssons.

.e 16 mai, le premier consul alla coucher au couvent
Saint-Maurice, et toute l'armée passa le Saint-Bernard
17, 18, 19 et 20 mai. Le premier consul passa lui-
ne le 20 ; il montait, dans les plus mauvais pas, le
et d'un habitant de Saint-Pierre, désigné par le prieur
couvent comme le mulet le plus sûr de tout le pays.
uide du premier consul était un grand et vigoureux
e homme de vingt-deux ans, qui s'entretint beaucoup
: lui, en s'abandonnant à cette confiance propre à son
et à la simplicité des habitants des montagnes : il
a au premier consul toutes ses peines, ainsi que les
s de bonheur qu'il faisait pour l'avenir. Arrivé au
ent, le premier consul, qui jusque-là ne lui avait
témoigné, écrivit un billet et le donna à ce paysan,
le remettre à son adresse. Ce billet était un ordre
rescrivait diverses dispositions qui eurent lieu immé-
ment après le passage, et qui réalisaient toutes les
ances du jeune paysan : telles que la bâtisse d'une

maison, l'achat d'un terrain, etc. Quelque temps après son retour, l'étonnement du jeune montagnard fut bien grand de voir tant de monde s'empresser de satisfaire ses désirs et la fortune lui arriver de tous côtés.

Le premier consul s'arrêta une heure au couvent des Hospitaliers et opéra la descente à la ramasse [1], sur un glacier presque perpendiculaire. Le froid était encore vif; la descente du grand Saint-Bernard fut plus difficile pour les chevaux que ne l'avait été la montée; néanmoins on n'eut que peu d'accidents. Les moines du couvent étaient approvisionnés d'une grande quantite de vin, pain, fromages, et en passant, chaque soldat recevait de ces bons religieux une forte ration.

(*Mémoires de Napoléon*, t. VI, p. 202.)

Proclamation à l'armée, la veille de la bataille d'Austerlitz.

1er décembre 1805.

Soldats,

L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables; et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dons les rangs ennemis. Mais si la victoire était un moment incertaine,

---

1. Espèce de traîneau conduit par un homme.

rriez votre empereur s'exposer aux premiers
ar la victoire ne saurait hésiter, dans cette jour-
out où il s'agit de l'honneur de l'infanterie fran-
ıi importe tant à l'honneur de toute la nation.
sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dé-
pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré
pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'An-
qui sont animés d'une si grande haine contre
tion.
victoire finira la campagne, et nous pourrons re-
nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par
elles armées qui se forment en France, et alors la
je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de

NAPOLÉON.

CUVIER

(1769-1832)

s CUVIER, un des plus grands naturalistes qui aient
t aussi un des meilleurs prosateurs de notre siècle. Ses
: ouvrages sur l'histoire naturelle et ses *Éloges histori-*
stinguent par la précision, la facilité, la clarté et l'élé-
l'expression; mais son style n'a ni l'éclat, ni la chaleur
le Buffon.

né à Montbéliard, se voua, dès l'enfance, à l'étude de
naturelle. Il l'enseigna, pendant trente ans, au Collége
e et au Muséum, et il devint successivement conseiller
ersité, conseiller d'État, pair de France, etc., sans que
ıx si divers que lui imposaient ses fonctions le détour-
e la science qu'il continuait à servir, tout en servant
qui lui doit les découvertes les plus fécondes et des
immortelles.

Les atterrissements.

Chacun peut apprendre, en Hollande et en Italie, avec quelle rapidité le Rhin, le Pô, l'Arno, aujourd'hui qu'ils sont ceints par des digues, élèvent leur fond; combien leur embouchure avance dans la mer en formant de longs promontoires à ses côtés, et juger par ces faits du peu de siècles que ces fleuves ont employés pour déposer les plaines basses qu'ils traversent maintenant.

Beaucoup de villes qui, à des époques bien connues de l'histoire, étaient des ports de mer florissants, sont aujourd'hui à quelques lieues dans les terres; plusieurs même ont été ruinées par suite de ce changement de position. Venise a peine à maintenir les lagunes qui la séparent du continent; et, malgré tous ses efforts, elle sera inévitablement un jour liée à la terre ferme.

On sait, par le témoignage de Strabon [1], que, du temps d'Auguste, Ravenne était dans les lagunes comme y est aujourd'hui Venise; et à présent Ravenne est à une lieue du rivage. Spina [2] avait été fondée au bord de la mer par les Grecs, et, dès le temps de Strabon, elle en était à quatre-vingt-dix stades : aujourd'hui elle est détruite. Adria, en Lombardie, qui avait donné son nom à la mer, dont elle était, il y a vingt et quelques siècles, le port principal, en est maintenant à six lieues... M. de Prony [3] ayant été chargé par le gouvernement d'examiner les remèdes que l'on pourrait appliquer aux dévastations qu'occasionnent les crues du Pô, il a constaté que cette rivière, depuis l'époque où on l'a enfermée de digues, a tellement élevé son fond, que la surface de ses eaux est maintenant

1. Géographe grec, né vers 50 avant J.-C.

2. Ancienne ville d'Italie, à l'embouchure la plus méridionale du Pô, aujourd'hui *Pô di Pimaro*.

3. Ingénieur célèbre, né en 1755, près de Lyon, mort en 1839.

plus haute que les toits des maisons de Ferrare ; en même temps, ses atterrissements ont avancé dans la mer avec tant de rapidité, qu'en comparant d'anciennes cartes avec l'état actuel, on voit que le rivage a gagné plus de six mille toises depuis 1604 ; ce qui fait cent cinquante ou cent quatre-vingts pieds, et en quelques endroits deux cents pieds par an. L'Adige et le Pô sont aujourd'hui plus élevés que tout le terrain qui leur est intermédiaire ; et ce n'est qu'en leur ouvrant de nouveaux lits dans les parties basses qu'ils ont déposées autrefois, que l'on pourra prévenir les désastres dont ils les menacent maintenant.

Les mêmes causes ont produit les mêmes effets le long les branches du Rhin et de la Meuse ; et c'est ainsi que es cantons les plus riches de la Hollande ont continuellenent le spectacle effrayant de fleuves suspendus à vingt t trente pieds au-dessus de leur sol.

(*Discours sur les révolutions de la surface du globe.*)

La pomme de terre.

M. Parmentier [1], qui avait appris à connaître la pomme e terre dans les prisons d'Allemagne, où il n'avait eu ouvent que cette nourriture, seconda les vues du minise [2] par un examen chimique de cette racine, où il monait qu'aucun de ses principes n'est nuisible. Il fit mieux ncore : pour apprendre au peuple à y prendre goût, il n cultiva en plein champ, dans des lieux très-fréquentés, s faisant garder avec appareil pendant le jour seuleient, heureux quand il apprenait qu'il avait excité ainsi ce qu'on lui en volât quelques-unes pendant la nuit. Il urait voulu que le roi, comme on le rapporte des empeurs de la Chine, eût tracé le premier sillon de son iamp : il en obtint du moins de porter, en pleine cour,

---

1. *Parmentier* (1737-1813), célèbre agronome, né à Montdidier.
2. *Turgot* (1727-1781), célèbre économiste et ministre de Louis XVI.

dans un jour de fête solennelle, un bouquet de fleurs de pomme de terre à la boutonnière, et il n'en fallut pas davantage pour engager plusieurs grands seigneurs à en faire planter. Il n'est pas jusqu'à l'art de la cuisine raffinée que M. Parmentier ne voulût aussi contraindre à venir au secours des pauvres, en s'exerçant sur la pomme de terre; car il prévoyait bien que les pauvres n'auraient partout des pommes de terre en abondance que lorsque les riches sauraient qu'elles peuvent aussi leur fournir des mets agréables. Il assurait avoir donné un jour un dîner entièrement composé de pommes de terre, à vingt sauces différentes, où l'appétit se soutint à tous les services.

Mais les ennemis de la pomme de terre, hors d'état de prouver qu'elle fait du mal aux hommes, ne se tinrent pas pour battus; ils prétendirent qu'elle en ferait aux champs et les rendrait stériles.

Il n'y avait nulle apparence qu'une culture qui aide à nourrir plus de bestiaux et à multiplier les engrais pût jamais avoir pour résultat d'effriter [1] le sol; néanmoins il fallut encore répondre à cette objection et considérer la pomme de terre sous le point de vue agricole. M. Parmentier reproduisit donc, sous diverses formes, tout ce qui regarde sa culture et ses usages, même pour la fertilisation des terres; il ne se lassait point d'en parler dans des ouvrages savants, dans des instructions populaires, dans des journaux, dans des dictionnaires de tout genre.

Pendant quarante ans, il n'a manqué aucune occasion de la recommander; chaque mauvaise année était même pour lui une sorte d'auxiliaire dont il profitait avec soin pour rappeler l'attention sur sa plante chérie. C'est ainsi que le nom de ce végétal bienfaisant et le sien sont devenus presque inséparables dans la mémoire des amis des

1. Épuiser, appauvrir.

hommes ; le peuple même les avait unis [1], et ce n'était pas toujours avec reconnaissance.

A une certaine époque de la révolution, l'on proposait le porter M. Parmentier à quelque place municipale ; un les votants s'y opposait avec fureur : « Il ne nous fera manger que des pommes de terre, disait-il ; c'est lui qui les a inventées. »

(*Éloge de Parmentier.*)

MICHAUD

(1767-1839)

Joseph MICHAUD, né au bourg d'Albens, en Savoie, débuta ans la presse royaliste sous la révolution. Condamné à mort, uis à la déportation, il alla chercher un asile dans les montgnes du Jura. En 1814, il fit reparaître le journal *la Quotienne,* qu'il a continué de rédiger jusqu'à sa mort. Il était mem-re de l'Académie française depuis 1812.

On doit à M. Michaud plusieurs poëmes, dont le *Printemps un proscrit* offre quelques beaux passages ; une excellente *Histoire s Croisades,* écrite avec élégance ; la *Correspondance d'Orient,* un s livres les plus instructifs et les plus intéressants qui aient é publiés sur cette contrée ; une *Histoire de l'empire de Mysore,* e *Collection de Mémoires sur l'Histoire de France,* la *Bibliothèque s Croisades,* etc.

Massacre des musulmans après la prise de Jérusalem.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés ns Jérusalem un vendredi, à trois heures du soir : c'é-ent le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le lut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû

---

[1]. La pomme de terre fut d'abord nommée *parmentière.*

rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde ; mais, irrités par les menaces et les longues insultes des musulmans, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siége et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient de délivrer et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général ; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroy et de Tancrède couraient au-devant des Provençaux, également altérés de leur sang. Les musulmans étaient massacrés dans les rues, dans les maisons ; Jérusalem n'avait point d'asile pour les vaincus ; quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts ; les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours, et surtout dans leurs mosquées, où ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les musulmans s'étaient défendus quelque temps, y renouvelèrent les scènes déplorables qui souillèrent la conquête de Titus. Les fantassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on n'entendait que des gémissements et des cris de mort ; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour atteindre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que, dans le temple et sous le portique de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et même jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire que le nombre des victimes immolées par le glaive surpassait de beaucoup celui des vainqueurs accourus de toutes parts pour se livrer au carnage, et que les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple.

(*Histoire des Croisades.*)

SISMONDI

(1773-1842)

Léonard Simonde DE SISMONDI, historien et publiciste émi-
ient, naquit à Genève, d'une ancienne famille italienne établie
n France. Il consacra sa vie entière à l'étude et publia de nom-
reux travaux historiques et politiques. Les plus remarquables
ont une *Histoire des républiques italiennes* et une *Histoire des*
'rançais, l'un des ouvrages les plus complets sur les annales de
otre pays. Le style en est clair, simple et grave, mais diffus
t dépourvu de vie et de chaleur. On peut reprocher aussi à
auteur de traiter le passé avec trop peu d'indulgence.
Nous avons encore de Sismondi un *Précis* de son *Histoire des*
publiques italiennes, un *Abrégé* de son *Histoire des Français,* une
istoire des littératures du midi de l'Europe, des *Lettres,* etc., etc.

La peste de Florence.

En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de
ilan et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle
t à peine sentie. Les symptômes ne furent pas partout
s mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait
nvasion de la maladie ; en même temps, il était le pré-
ge assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se
anifester sous les aisselles un gonflement qui surpassait
ème la grosseur d'un œuf. Plus tard ce gonflement,
'on nomma *gavocciolo*, parut indifféremment à toutes les
rties du corps. Plus tard encore les symptômes chan-
rent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des
:hes noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns,
tites et fréquentes chez les autres, se montraient d'a-
rd sur les bras ou les jambes, puis sur le reste du corps,
qui, comme le *gavocciolo*, étaient l'indice d'une mort

prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art : la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées, ou qui leur avaient appartenu, communiquait immédiatement la maladie. Des animaux tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâcheté et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre[1]; les voisins négligeaient leurs voisins, et les parents mêmes, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades que le dévouement héroïque d'un petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur qui avait saisi tous les esprits fit tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-

1. *Les uns les autres* serait plus correct, puisqu'on parle de plus de deux.

seulement le malade mourait sans être entouré, suivant l'ancienne coutume de Florence, de chacun de ses parents, le ses voisins et des femmes qui lui appartenaient de plus près; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans es derniers moments de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie : on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste; et les femmes mêmes herchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de orps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou ouze voisins; encore les porteurs n'étaient-ils plus des itoyens considérés et de même rang que le défunt, mais es fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la ière précipitamment, non point à l'église désignée par le nort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de uatre ou six prêtres avec un petit nombre de cierges, uelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouerte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état méocre était bien plus déplorable; retenus par l'indigence ns des maisons malsaines et rapprochés les uns des tres, ils tombaient malades par milliers; et comme ils étaient ni soignés, ni servis, ils mouraient presque tous. s uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les rues ır misérable existence; les autres, abandonnés dans les isons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur ide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à iter les appartements, à retirer des maisons les cadavres à les placer devant les portes. Chaque matin, on en uvait voir un grand nombre ainsi déposés dans les s; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une

planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortége, et les prêtres qui n'étaient engagés que pour un seul mort en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses dans lesquelles on rangeait les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants, persuadés que les divertissements, les jeux, les chants, la gaieté, pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion; car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines; leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution étaient ou morts ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes ou de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte; aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins, n soins domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes,

nais comme des bêtes. Aussi, devenus négligents de outes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées; et le plus souvent il rentrait le lui-même le soir dans ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois à Florence et dans tout le territoire. Boccace[1] estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise, sur dix il en périt sept; mais quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchait un mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion, et quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons privé de sépulture. A Sienne, l'historien Agnola de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille âmes, et que lui-même ensevelit, de ses propres mains, ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani, en Sicile, resta complétement déserte. Gênes perdit quarante mille habitants; Naples soixante mille; et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille. En général, on calcula que, dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, le peste enleva les trois cinquièmes de la population.

(*Histoire des républiques italiennes.*)

---

1. *Boccacio* (1313-1375), auteur de plusieurs ouvrages en vers et en prose. Le *Décaméron*, recueil de cent nouvelles, est son chef-d'œuvre.

COURIER

(1773-1825)

Paul-Louis Courier, célèbre écrivain politique et épistolaire, naquit à Paris. Il entra jeune dans la carrière militaire et fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire. En 1809, il quitta le service avec le grade de chef d'escadron d'artillerie pour jouir de son indépendance et cultiver les lettres. Il se fit connaître par des *traductions* du grec, et par des *Pamphlets,* modèles de finesse, de malice et d'esprit. Par sa *Correspondance,* publiée depuis sa mort, il mérite d'être compté parmi les meilleurs auteurs épistolaires de notre siècle.

Courier était un homme d'un goût sévère jusqu'à être difficile. Son style, à quelque recherche d'archaïsme près, est excellent; sa phrase est courte, familière, incisive; et si l'on y sent trop le travail, si la simplicité en est trop étudiée, c'est plutôt par trop de soin donné aux choses que par le désir de faire briller les mots.

La Cour.

Là tout le monde sert ou veut servir. L'un présente la serviette, l'autre le vase à boire. Chacun reçoit ou demande salaire, tend la main, se recommande, supplie. Mendier n'est pas honte à la cour, c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, voué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou nécessité. Il y apporte un soin, un art, une patience, une persévérance et aussi des avances, une mise de fonds; c'est tout un genre d'industrie. Gueux à la besace, que peut-on faire? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plutôt un million que l'autre un morceau de pain noir. Actif, infatigable, il ne s'endort jamais : il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme vous celui de

semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage, ni mépris qui le puissent rebuter. Éconduit, il insiste; repoussé, il tient bon; qu'on le chasse, il revient ; qu'on le batte, il se couche à terre. *Frappe, mais écoute et donne*[1]. Du reste, prêt à tout. On est encore à inventer un service assez vil, une action assez lâche pour que l'homme de cour, je ne dis pas s'y refuse, chose inouïe, impossible, mais n'en fasse point gloire et preuve de dévouement.

(*Simple discours.*)

RÉCIT D'UNE AVENTURE TRAGI-COMIQUE.

(LETTRE A MADAME PIGALE)

Résina, près Portici, le 1er novembre 1807.

Vos lettres sont rares, chère cousine; vous faites bien, je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère; vos douceurs ne m'apaisent point. Comment, cousine, depuis trois ans, voilà deux fois que vous m'écrivez ! En vérité, mam'selle Sophie... Mais quoi ! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures, bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter; c'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour : j'en ai pour

1. Allusion aux paroles de Thémistocle à Eurybiade avant la bataille de Salamine, en 480 av. J.-C.

tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là ; de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir... Voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire ; mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela sera long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme.

Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais, plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire : il était de la famille ; il riait, il causait avec eux ; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit !) il dit d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions ; Français, imaginez un

peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne.

Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous dans une chambre haute, où nous avions mangé ; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur sa précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée, qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ? » A quoi la femme répondit : « Oui, » et je n'entendis plus rien. Que vous dirai je ? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre ; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais ; m'échapper tout seul, je ne pouvais ; la fenêtre n'était guère haute,

mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement. » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vient nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous deux? » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

A LA MÊME

Mileto, 25 octobre 1806.

Vous aurez de ma prose, chère cousine, tant que vous en voudrez, et du style à vingt sous, c'est-à-dire du meilleur, et qui ne vous coûtera rien que le port; si je ne vous en ai pas adressé plus tôt, c'est que nous autres, vieux cousins, nous n'écrivons guère à nos jeunes cousines sans savoir auparavant comment nos lettres seront reçues, n'étant pas, comme vous autres, toujours assurés de plaire. Ne m'accusez ni de paresse ni d'indifférence: je voulais voir si vous songeriez que je ne vous écrivais pas. Depuis près de deux ans, vous n'aviez aucun air de vous en apercevoir; moi, piqué de cela, j'allais vous quereller quand vous m'avez prévenu fort poliment : j'aime vos reproches, et vous avez mieux répondu à mon silence que peut-être vous n'eussiez fait à mes lettres. On me mande de vous des choses qui me plaisent beaucoup; vous parlez de moi quelquefois, et vous vous ennuyez... De mon côté, je m'ennuie aussi, tant que je puis, comme de raison. Ne nous sommes-nous pas promis de ne point rire l'un sans l'autre? Pour moi, je ne sais ce que c'est que manquer à ma parole, et je garde mon sérieux, comptant bien que vous tenez le vôtre. Je trouverais fort mauvais qu'il en fût autrement; et si quelqu'un vous amuse, à mon retour, qu'il prenne garde à lui; passe pour des enfants; mais point de plaisir, ma cousine, point de plaisir sans votre cousin.

Hélas! pour tenir ma promesse, je n'ai besoin que de penser à cinq cents lieues qui nous séparent, à deux longues années écoulées sans vous voir, et combien encore à passer de la même manière! Ces idées-là ne me quittent point et me donnent une physionomie de *Misanthropie et Repentir*. Jeux innocents, petits bals et soi-

rées de jardin, qu'êtes-vous devenus! Non, je ne suis plus le cousin qui vous amusait ; ce n'est plus le temps de dom Bedaine, de madame Ventre-à-Terre et de la dame empaillée. En me voyant maintenant, vous ne me reconnaîtriez plus, et vous demanderiez encore *où est le cousin qui rit*. Voilà ce que c'est de s'éloigner de vous; on s'ennuie, on devient maussade, on vieillit d'un siècle par an. Pour être heureux il faut ou ne pas vous connaître, ou ne jamais vous quitter.

Je n'ai guère bâillé près de vous, ni vous avec moi, ce me semble, si ce n'est peut-être en famille, aux visites de nos chers parents; eh bien! depuis que je ne vous vois plus, je bâille du matin au soir. La nature, vous le savez, m'a doué d'un organe favorable à cet exercice : je bâille, en vérité, comme un coffre; vous, à cause de mon absence là-bas, vous devez bâiller aussi comme une petite tabatière. Quelle différence entre nous! Vous n'oseriez assurément vous comparer, vous mesurer... Bêtise, oui, bêtise, j'en demeure d'accord, c'est du style à deux liards.

Mais savez-vous ce qui m'arrive de ne plus rire? Je deviens méchant. Imaginez un peu à quoi je passe mon temps : je rêve nuit et jour aux moyens de tuer des gens que je n'ai jamais vus, qui ne m'ont fait ni bien ni mal; cela n'est-il pas joli? Ah ! croyez-moi, cousine, la tristesse ne vaut rien, reprenons notre ancienne allure : il n'y a de bonnes gens que ceux qui rient ; rions toutes les fois que l'occasion s'en présentera, ou même sans occasion.

Pendant que je vous fais ces lignes très-sensées, voici une drôle d'aventure : la maison tremble, un homme qui écrivait près de moi se sauve en criant *tremoto!* Moi, je répète *tremoto*, c'est-à-dire tremblement de terre, et je me sauve aussi dans la cour. Là je vis bien que la secousse avait été forte, ou *sérieuse*, comme vous direz, cousine,

ou même *conséquente*, comme dit Voisard. Un bâtiment non achevé, dont le toit n'est pas encore couvert, semblait agité par le vent; la charpente remuait, craquait. La terre a souvent ici de ces petits frissons qui renverseraient une ville comme un jeu de quilles, si les maisons n'étaient faites exprès, à l'épreuve du *tremoto*, peu élevées et larges d'en bas. Aucune n'est tombée cette fois; mais l'église a écrasé je ne sais combien de bonnes âmes qui sont maintenant en paradis : voyez quelle grâce d'en haut! Nous autres, vauriens, nous restons dans cette vallée de misères.

Vous demandez ce que nous faisons. Peu de chose ici : nous prenons un petit royaume pour la dynastie impériale. Qu'est-ce que la dynastie? Méot vous le dira.

Le fameux traiteur Méot est cuisinier du roi, qui s'amuse souvent à causer avec lui; le seul homme, dit-on, pour qui Sa Majesté aît quelque considération. « Méot, lui dit le roi, tu me pousses ta famille : tes nièces, tes cousins, tes neveux, tes *fieux*; tu n'as pas un parent à la mode de Bretagne, marmiton, gâte-sauce, qu'il ne faille placer et faire gros seigneur! — Sire, c'est ma dynastie, » lui répondit Méot. Voilà un joli conte que vous ferez valoir en le contant avec grâce : vous ne pouvez autrement.

Quant au temps où nous nous reverrons, la réponse n'est pas si aisée. J'en meurs d'envie, vous pensez bien; mais il faut achever de conquérir ce royaume, et puis voir les antiquités : il y en a beaucoup de belles; vous savez ma passion, je suis fou de l'antique.

Vous présenterai-je mon respect? Voulez-vous que j'aie l'honneur d'être?... Non, je vous embrasse tout bonnement.

LE VIEUX COUSIN QUI NE RIT PLUS.

BALLANCHE

(1776-1847)

Pierre-Simon BALLANCHE, philosophe mystique, était fils d'un imprimeur de Lyon. Il consacra sa vie entière à la culture des lettres. Il a écrit successivement *Antigone*, peinture touchante du malheur coupable d'Œdipe et du malheur innocent d'Antigone; un *Essai sur les institutions sociales*, tentative de conciliation entre les partisans du passé et ceux de l'avenir; l'*Homme sans nom*, sombre peinture des remords d'un régicide, le mieux écrit de ses ouvrages; *Le vieillard et le jeune homme*, entretien sur le passé et l'avenir du monde; *Virginie et le mont sacré*, épisode d'un ouvrage inachevé. Ballanche avait encore entrepris un grand ouvrage intitulé : *Palingénésie sociale*, c'est-à-dire *renaissance* ou plutôt *génération renouvelée*. Il voulait montrer que tout s'use et disparaît dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, mais pour renaître sous une forme nouvelle et meilleure. Il n'en termina que quatre parties : les *Prolégomènes*, exposition de ses idées, sous la forme philosophique; la *Vision d'Hébal*, espèce de rêve éloquent, où sont peints les temps antérieurs à la création, les siècles historiques et les temps à venir; *Orphée*, tableau des âges antérieurs aux siècles historiques, et *La ville des expiations*, où il se propose de montrer la réalisation idéale de l'abolition de la peine de mort.

Tous les ouvrages de Ballanche se distinguent par de grandes qualités de style. Sa langue, un peu trop travaillée, est riche et harmonieuse. Les voiles symboliques dont il enveloppait ses conceptions, le mélange qu'il fait sans cesse de la science et de la fantaisie, et le vague de ses idées ont nui à la popularité de sa réputation.

Ballanche, homme modeste, mena une vie retirée, toute consacrée à la recherche de la vérité. On pourrait lui appliquer le mot de Joubert sur le philosophe Saint-Martin : « Il s'élève aux choses divines avec des ailes de chauve-souris. »

Mort d'Œdipe[1].

Antigone consolait son père par de douces paroles. Mais lorsque enfin il n'a plus que la mort devant lui, son trouble s'apaise, et, d'une voix pleine de tendresse : « Ma fille, dit-il, tu vois en moi une victime destinée au sacrifice. Mon heure suprême est arrivée. Je ne sais comment s'accomplira ce dernier acte de la justice des dieux ; mais enfin je vais mourir. Tu as encore un service à me rendre : pendant que je me purifierai dans la fontaine, va chercher une brebis noire ; je l'immolerai aux déités infernales. »

Antigone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance dans la vallée, et court demander à un pâtre la victime que désire son père. « A présent, lui dit Œdipe, retire-toi. » Antigone se jette à ses pieds. « O ma fille, lui dit le roi, nous ne pouvons rien contre la volonté des dieux. Hélas ! je te laisse seule sur la terre. Tu ne trouveras d'appui qu'en toi-même, dans ton innocence et ta vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée. Le héros d'Athènes est désigné par les dieux pour protéger les nobles projets que tu pourras encore former. Il se souviendra de l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi dans l'illustre cité de Minerve avec le rameau des suppliants; car il faut toujours se conformer à sa fortune. Adieu. »

Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre ; seulement quelques éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de

---

1. *Œdipe*, roi de Thèbes, tua son père Laïus sans le connaître. Il fut chassé de Thèbes et abandonné de tous, excepté de sa fille Antigone, devenue le type de la piété filiale. Il mourut au bourg de Colone, où Thésée, roi d'Athènes, lui avait accordé un asile.

l'Hélicon[1] semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont Œdipe venait de parler. Tout à coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père, et du sein de ces ténèbres mystérieuses sort ce dernier cri : « Hélas! hélas! adieu, ma fille! » A l'instant même renaît la clarté du jour : Antigone s'approche en tremblant; mais elle ne trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus rien d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre? fut-il englouti dans un abîme? fut-il enlevé vivant dans l'Olympe? les dieux se sont réservé ce secret.

(*Antigone.*)

CHARLES NODIER

(1788-1844)

Charles Nodier, né à Besançon, était fils d'un avocat qui devint président du tribunal révolutionnaire de Lyon pendant la Terreur. Il se rendit à Paris vers les premières années du

1. Le *Parnasse* et l'*Hélicon*, monts de la Grèce.

siècle, et se fit connaître dans la littérature. Malheureusement il éparpilla son talent sur une foule de sujets : il écrivit des romans, des contes, des pamphlets, des pièces de vers, des articles de bibliographie et de philologie, des préfaces, des prospectus, etc. Aussi il a laissé une réputation populaire plutôt qu'un bon livre.

C'était un écrivain doué d'une imagination vive, d'une sensibilité vraie, d'une ironie piquante, d'un talent ingénieux; mais il manquait de sérieux, de force, et sa facilité superficielle effleurait à peine les sujets. Il n'a réussi que dans les contes : les plus jolis sont *Trilby, Thérèse Aubert, Hélène Gillet, le Lutin d'Argail, le Bibliomane* et *Polichinelle.* Parmi ses autres ouvrages, on distingue *Le roi de Bohême, Le Peintre de Salzbourg, Mademoiselle de Marsan* et des *Souvenirs historiques de la Révolution,* qu'on pourrait quelquefois appeler *imaginaires.*

Polichinelle

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà! vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore, mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle! Les sourds l'entendent et rient; les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

Alors... ah! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci! alors les petits enfants, qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée

avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissant encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands! Le flot de l'avant-scène roule à sa surface des petits bonnets, des petits chapeaux, des petits shakos, des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, savez-vous pourquoi? pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant! Je le comprends à merveille; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné là, derrière vos pieds, il y a quarante ans que je l'attends!...

Éternité de Polichinelle.

On a retrouvé le berceau de Jupiter dans l'île de Crète, on n'a jamais retrouvé le berceau de Polichinelle. « L'âge adulte est l'âge des dieux, » dit Hésiode, qui ne devait pas croire au berceau de Jupiter. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle, et je n'entends pas tirer de là une conséquence rigoureuse qui risquerait fort d'être une impiété. J'en conclus seulement qu'il a été donné à Polichinelle de fixer ce présent fugitif qui nous échappe toujours. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle, qui ne vieillit pas. Les dynasties passent, les royaumes tombent, les pairies, plus vivaces que les royaumes, s'en vont; les journaux qui ont détruit tout cela s'en iront faute d'abonnés. Que dis-je? les nations s'effacent de la terre, les religions descendent et disparaissent dans l'abîme du passé après les religions qui ont disparu; l'Opéra-Comique a déjà fermé deux fois, et Polichinelle ne ferme point. Polichinelle fustige encore le même enfant, Polichinelle bat toujours la même femme. Polichinelle assommera demain soir

le barigel[1] qu'il assommait ce matin, ce qui ne justifie en aucune manière le soupçon de cruauté que des historiens ignorants ou prévenus font peser mal à propos sur Polichinelle. Ses innocentes rigueurs ne se déploient que sur des acteurs de bois, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont en bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable, et l'invulnérabilité des héros de l'Arioste est moins éprouvée que celle de Polichinelle. Je ne sais si son talon est resté caché dans la main de sa mère quand elle le plongea dans le Styx; mais qu'importe à Polichinelle, dont on n'a jamais vu les talons? Ce qu'il y a de certain et ce que tout le monde peut vérifier à l'instant même sur la place du Châtelet, si ces louables études occupent encore quelques bons esprits, c'est que Polichinelle, roué de coups par les sbires, assassiné par les *bravi*, pendu par le bourreau et emporté par le diable, reparaît infailliblement, un quart d'heure après, dans sa cage dramatique, aussi frisque, aussi vert et aussi galant que jamais, ne rêvant qu'espiègleries grivoises, *Polichinelle est mort, vive Polichinelle!* C'est ce phénomène qui a donné l'idée de la légitimité. Montesquieu l'aurait dit s'il l'avait su. On ne peut pas tout savoir.

LAMENNAIS

(1782-1854)

Félicité-Robert DE LAMENNAIS est né à Saint-Malo, d'une famille noble. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. A trente-cinq ans, il révéla son génie par l'*Essai sur*

---

1. Barigel, nom du chef des archers de la police à Rome.

l'Indifférence religieuse. Chateaubriand avait rappelé l'homme à la foi par la poésie, par le sentiment; M. de Lamennais entreprit de vaincre la raison de l'incrédule et de l'amener à croire par l'intelligence. Il y employa une logique vigoureuse et toutes les séductions d'un style nerveux et brillant. L'*Essai sur l'Indifférence* fut suivi d'une traduction de l'*Imitation,* pleine de fraîcheur et de simplicité; du livre *De la Religion dans ses rapports avec l'ordre civil et politique,* attaque violente contre les libertés de l'Église gallicane et défense de la suprématie du pape; du livre des *Progrès de la révolution,* où les maux de l'humanité sont attribués à l'affaiblissement de l'idée religieuse.

La révolution de 1830 exerça une puissante influence sur l'abbé de Lamennais. Il fonda d'abord le journal *l'Avenir,* pour servir d'organe aux idées catholiques unies aux idées libérales. Ses doctrines ayant été condamnées à Rome, il déclara la guerre à toutes les puissances de la terre dans ses *Paroles d'un Croyant,* espèce d'apocalyse démocratique, où il maudit en style biblique les rois et les grands, et où il célèbre les petits et les faibles. Depuis, M. de Lamennais a publié les *Affaires de Rome,* livre plein de tristesse, de souffrance et de douceur, où il raconte ses démêlés et sa rupture avec le Saint-Siége; le *Livre du Peuple,* espèce de catéchisme populaire où, à côté de chapitres respirant la haine et la colère contre les riches, on trouve des pages admirables sur les devoirs des pauvres; *De l'Esclavage moderne,* ardente philippique, où il cherche à prouver que le prolétaire moderne est plus malheureux que l'esclave ancien et le serf du moyen âge; *Amschaspands et Darvands,* correspondance entre des génies qui critiquent avec amertume toutes nos institutions sociales et politiques; l'*Esquisse d'une philosophie,* où il se sépare de l'Église chrétienne sur la création, sur la Trinité, sur le péché originel, sur l'origine du langage, etc., et où il entreprend la tâche chimérique de construire une métaphysique chrétienne avec les lumières naturelles. La religion chrétienne, qu'il avait proclamée, dans son *Essai sur l'Indifférence,* comme la manifestation divine de toutes les vérités utiles à l'homme, et dans le *Livre du Peuple,* comme une religion de liberté, d'égalité et d'amour, comme la seule véritable, ne lui paraît plus qu'un mensonge, comme toutes les religions, comme la justice, les lois, la politique. Tous mentent ici-bas : les rois, les grands, les petits, les prêtres.

M. de Lamennais n'a pas trouvé, pour défendre ses nouvelles doctrines, tout le talent qu'il employait jadis à les combattre. Le style de ses derniers écrits, toujours clair, rapide, vigou-

reux, est d'une pureté moins expressive, d'une éloquence plus déclamatoire et d'un coloris moins éclatant que celui de ses premiers ouvrages. Si c'est toujours du beau français, c'est du beau français refroidi.

Les œuvres posthumes de Lamennais renferment une traduction du Dante, un volume de *Mélanges philosophiques et littéraires*, et deux volumes de sa *Correspondance* avec ses amis.

L'Exilé.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays; ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur cœur s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul..

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'éteindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé! cesse de gémir, tous sont bannis comme toi; tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

(*Paroles d'un Croyant.*)

La Mère et la Fille.

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regardait en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit : « Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment ? »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : — « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il a fait est bien fait. »

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit : « Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation; cependant vous me restiez; mais je ne sentais qu'une chose alors. Depuis j'ai pensé que, s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. »

La jeune fille ne répondit rien; mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : — « Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout ?

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu le gagner par notre travail; mais ce peu ne suffit-il pas ? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ? Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas ! un abri, et combien ne savent où se retirer ! Il vous a, ma fille, donnée à moi; de quoi me plaindrais-je ? »

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix :

— « Ma fille, lui dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus; ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. Quelque temps avant votre naissance, je priais un jour avec plus d'ardeur la vierge Marie; et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me présentait; et lorsque je le tins dans mes bras, la Vierge mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches. Peu de mois après, vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux. »

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait; et l'air retentissait de leur chants d'allégresse.

(Paroles d'un Croyant.)

Les deux Voisins.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : car, disait-il,

Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vivement dans sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants.

Les miens n'ont que moi non plus : que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les

petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père, qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

(*Paroles d'un Croyant.*)

La justice et la charité

Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît: voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fît pour nous: voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait, sans trop de peine, pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses

meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements; et quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis; la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or, cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier, et il lui dit : « Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : ayez pitié de nous. »

Le riche lui répondit : « Que puis-je à cela? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le payement? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous ni à nul autre ; mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront? »

Le pauvre père se tut; le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : « Qu'avez-vous? il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux. »

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : « Pourquoi, lui dit l'autre, vous désoler de la sorte? Ne sommes-nous pas frères? Et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu. »

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée, jusqu'à ce qu'elle pût elle-même pourvoir à ses besoins.

(*Livre du Peuple.*)

La prière

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel, et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? Est-ce que nul désir ne vous presse ? Ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives ? Qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ?

En vérité, je vous le dis : Quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier Dieu ? Dieu ne sait-il pas mieux que tous ce dont nous avons besoin ? »

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez, car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils : faut-il, à cause de cela, que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

BARANTE

(1782)

M. Prosper Brugière, baron DE BARANTE, est né à Riom d'une famille ancienne. Préfet sous l'Empire, il est devenu depuis député, pair de France, membre de l'Académie française, ambassadeur, etc.

Au milieu de ses fonctions publiques, M. de Barante n'a pas cessé de cultiver les lettres ; il occupe une place éminente parmi nos critiques et nos historiens. Il a publié un *Tableau de la littérature au* XVIII*e siècle,* petit volume où il juge avec une sagacité remarquable les hommes et les choses de cette époque célèbre ; des *Études littéraires et historiques* et des *Études historiques et biographiques,* recueils d'articles divers, dignes de sa plume élégante et spirituelle ; une *Notice sur le comte de Saint-Priest,* qui contient d'excellents jugements sur plusieurs événements et personnages de la Révolution, et une *Histoire des ducs de Bourgogne,* modèle de narration simple et attachante, où il donne le modèle d'une *histoire écrite pour raconter et non pour juger.* Son

style est pittoresque et animé; son récit a souvent la naïveté des chroniques, jointe à la clarté de la langue moderne.

Le même talent de raconter, avec plus de critique historique et l'autorité d'une justice impartiale qui n'exclut pas l'émotion, recommande le dernier ouvrage de M. de Barante, l'*Histoire de la Convention nationale*, et celle du *Directoire de la république française*, ouvrages excellents, où les faits sont présentés sous un nouveau point de vue, et éclaircis par des circonstances nouvelles, fruit des profondes recherches de l'historien.

Nous devons encore à M. de Barante une *Vie politique de Royer-Collard, ses discours et ses écrits,* qui a l'intérêt d'une biographie individuelle et celui d'une histoire politique.

Trahison du duc de Bretagne[1]

Le duc de Bretagne assembla un grand parlement des barons et des chevaliers bretons. Il fit affectueusement prier le connétable[2] de s'y trouver. Le sire de Clisson aurait cru manquer à son seigneur de n'y point venir, bien qu'il le sût mal disposé pour lui. Le duc de Bretagne le reçut à sa table avec les façons les plus aimables, accepta ensuite à dîner chez lui, lui souhaita un heureux voyage, et, comme ils allaient se séparer, l'engagea à venir voir le beau château de l'Hermine, qu'il faisait bâtir près de la ville[3]. Il monta à cheval avec son beau-frère le sire de Laval, le sire de Beaumanoir et quelques autres chevaliers, et s'en vint à l'Hermine.

Le duc de Bretagne le mena par la main de chambre en chambre, lui montrant tout avec soin; ils burent ensemble dans le cellier; puis, quand ils furent près de la grande tour, le duc de Bretagne lui dit : « Sire Olivier,

---

1. Jean IV de Montfort retint Clisson prisonnier et fit échouer une expédition contre l'Angleterre, dont il était l'allié.

2. Olivier de Clisson (1336-1407), ancien frère d'armes de Duguesclin, et connétable de France.

3. Nantes, capitale de la Bretagne.

il n'y a pas d'homme qui s'entende si bien que vous aux ouvrages de maçonnerie, car vous en avez fait de bien beaux, surtout à votre château de Clisson [1] : montez sur ma tour, et dites-moi comment vous la trouvez. J'y changerai ce que vous blâmerez. Montez; je vais rester un moment ici avec le sire de Laval. »

Le connétable monta l'escalier; mais à peine eut-il passé le premier étage, que des hommes apostés fermèrent la porte derrière, se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers, disant : « Monseigneur, pardonnez-nous, car c'est notre ordre.» Le sire de Laval, entendant du bruit et apercevant la porte se fermer, se douta de quelque chose; il jeta les yeux sur le duc de Bretagne, et le vit tout pâle. « Ah! monseigneur, que voulez-vous faire? dit-il; n'ayez, je vous prie, aucun mauvais dessein contre mon beau-frère. — Sire de Laval, répondit le duc de Bretagne, montez à cheval et allez-vous-en. — Non, monseigneur, je ne partirai pas sans le connétable,» répliqua le sire de Laval. Alors arriva le sire de Beaumanoir, qui demanda aussi le connétable. Le duc, furieux, tira son poignard, et se jeta sur lui. « Veux-tu être traité comme ton maître? lui dit-il. — Monseigneur, repartit le sire de Beaumanoir, je crois que mon maître est bien traité. — Je te demande encore une fois si tu veux l'être comme lui. — Oui, monseigneur. » Alors le duc de Bretagne, pâle et tremblant, leva son poignard, disant : « Je vais te crever un œil; tu seras borgne comme lui. » Le sire de Beaumanoir mit un genou en terre et dit : » Monseigneur, il y a tant de bonté et de noblesse en vous, que, s'il plaît à Dieu, vous serez juste envers nous. Nous sommes à votre merci; c'est à votre requête et à votre prière que nous sommes venus ici en votre compagnie;

---

1. Sur la Sèvre nantaise, au sud-est de Nantes.

ne vous déshonorez pas en exécutant la folle pensée qui vous tient : cela ferait trop de bruit. — Eh bien! dit le duc de Bretagne, tu ne seras traité ni pis ni mieux que lui. » Il le fit enchaîner et enfermer.

(*Histoire des ducs de Bourgogne.*)

GUIZOT

(1787)

M. François GUIZOT, historien, publiciste, orateur et homme d'État éminent, est né à Nîmes. Il est fils d'un avocat protestant mort sur l'échafaud révolutionnaire. Après de fortes études, il se fit précepteur et appela bientôt l'attention sur lui par plusieurs publications littéraires. Il publia un *Dictionnaire des synonymes français;* une *Vie de Corneille et de Shakspeare,* excellentes études sur ces deux grands poëtes; une traduction de *Gibbon,* avec des notes historiques d'un haut intérêt. En 1812, M. Guizot fut nommé professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres, et il commença cette série de travaux qui sont le fondement le plus solide de la science historique actuelle. Ce cours célèbre a été imprimé; il se compose des *Essais sur l'histoire de France*, où plusieurs questions obscures et difficiles sont résolues avec une rare sagacité; de l'*Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe;* de l'*Histoire de la civilisation européenne,* ou recherche des causes qui ont influé sur l'état politique et social de l'Europe; de l'*Histoire de la civilisation en France*, le travail le plus vaste et le plus complet sur les neuf premiers siècles de notre histoire. On remarque, dans ces trois ouvrages, une érudition, un esprit d'ordre, une hauteur de vues, une profondeur d'analyse et une impartialité critique inconnues aux historiens de la France avant M. Guizot. On regrette que M. Guizot se préoccupe trop peu de la forme : ses ouvrages se distinguent plus par la gravité du ton, la force et la justesse des raisons, l'élévation des vues, que par l'originalité du langage.

Les études historiques doivent encore à M. Guizot le précieux

secours de deux grandes *Collections de Mémoires*, l'une sur les neuf premiers siècles de l'histoire de France, l'autre sur la révolution d'Angleterre; elles lui doivent l'*Histoire de cette révolution*, modèle achevé de l'histoire politique dans les temps modernes; MONK, ou *Chute de la république et rétablissement de la monarchie* en Angleterre; WASHINGTON, *son caractère et son influence dans la révolution d'Amérique*; des *Études biographiques sur la révolution d'Angleterre*; des *Études sur les beaux-arts*; SIR ROBERT PEEL, très-belle étude d'histoire contemporaine; les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*; le recueil de ses *Discours politiques*, etc. Enfin la haute critique littéraire et la philosophie morale reconnaissent un maître dans ses jugements sur le théâtre de Shakspeare et de Corneille, et dans un volume récemment publié sous le titre de *Méditations et Études morales*.

Exécution de Charles Ier [1]

Au même moment, après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit: « J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert [2], il faut que je me lève promptement; » et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin: « Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié. » En s'habillant, il demanda une chemise de plus. « La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trembler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur; je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible. » Le jour à peine levé, l'évêque[3] arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait dans le XXVIIe chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, le récit de la passion de Jésus-Christ: « Mylord, lui demanda le roi, avez-vous

1. Charles Ier, roi d'Angleterre en 1625, décapité le 9 février 1649, d'après le nouveau style, et le 30 janvier 1648 d'après l'ancien.

2. Valet de chambre du roi.

3. *Juxon* (1582-1663), évêque de Londres, puis archevêque de Canterbury.

choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation? » — « Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier. » Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre; Herbert demeurait immobile; un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore: « Allez voir qui est là, » dit le roi; c'était le colonel Hacker. « Faites-le entrer, » dit-il. « Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à Whitehall [1]; Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. » — « Je pars dans l'instant, répondit Charles, laissez-moi. » Hacker sortit: le roi se recueillit encore quelques minutes, puis, prenant l'évêque par la main: « Venez, dit-il, partons: Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois. » Et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour se rendre à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage, un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées; les tambours battaient, le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque; à gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, et à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le trou-

1. *Whitehall*, palais de Londres, devant lequel eut lieu l'exécution.

bler, lui demanda s'il n'avait pas concouru, avec le feu duc de Buckingham, à la mort du roi son père : « Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et douceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon. » Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque, qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants, Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services. « Le roi est en prières, » leur répondit Juxon. Ils insistèrent. « Eh bien! dit Charles à l'évêque, remerciez-les en mon nom de leur offre ; mais dites-leur qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant. » Ils se retirèrent. Le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque, et se relevant avec vivacité : « Maintenant, dit-il, que ces drôles-là viennent ; je leur ai pardonné du fond du cœur ; je suis prêt à tout ce qui va m'arriver. » On avait préparé son dîner ; il n'en voulait rien prendre. « Sire, lui dit Juxon, Votre Majesté est à jeûn depuis longtemps ; il fait froid ; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse... — Vous avez raison, » dit le roi, et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure.

Hacker frappa à la porte ; Juxon et Herbert tombèrent à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau ; Charles fit ouvrir la porte. « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde et priant pour le roi, à me-

sure qu'il passait; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. À l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelot et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place, nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson : « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles; » et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache, il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal; » et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache, » répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils? » — « Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, répondit l'homme en s'inclinant. » Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque... « J'ai pour moi, lui dit-il, en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. » — JUXON. « Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet : il vous transporte de la terre au ciel. » — LE ROI. « Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à crain-

dre aucun trouble, aucune espèce de trouble. » Et, se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien ? » Il ôta son manteau et son Saint-George [1], donna le Saint-George à l'évêque en lui disant : *Souvenez-vous* [2] ; ôta son habit, remit son manteau, et, regardant le billot : « Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. — « Il est ferme, sire. » — LE ROI. « Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot. L'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet ; le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, » lui dit-il. — « Je l'attendrai, Sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi tendit les mains ; l'exécuteur frappa ; la tête tomba au premier coup : « Voilà la tête d'un traître ! » dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps : il était déjà enfermé dans le cercueil ; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

(*Histoire de la révolution d'Angleterre.*)

---

1. *Saint-George*, le collier de l'ordre de Saint-George.
2. On ignore à quelle recommandation ce mot se rapportait.

LAMARTINE

(1790)

M. Alphonse DE LAMARTINE, un des premiers poëtes élégiaques et lyriques de notre littérature, est aussi un des plus brillants prosateurs de notre époque. Il a écrit en prose des *Souvenirs et impressions pendant un voyage en Orient*, livre incomplet, souvent formé de notes à peine terminées, mais d'une richesse descriptive éblouissante; une *Histoire des Girondins*, brillante œuvre d'art, d'imagination et de style, dont l'auteur a eu le bon goût de signaler les imperfections sous le rapport de l'exactitude historique; le récit de son enfance et de sa jeunesse dans *Mes Confidences*, dans *Raphaël* et dans *Fior d'Aliza*, où l'on trouve des pages qui rivalisent de jeunesse, de fraîcheur et de grâce avec les *Harmonies* et les *Méditations*; une *Histoire de la révolution de* 1848, qui est moins une histoire qu'une apologie du gouvernement provisoire et du rôle que l'auteur y a joué.

M. de Lamartine se montre, en prose comme en vers, doué de tous les dons. Son style est facile, abondant, flexible, brillant, harmonieux. On y désirerait plus de correction, de précision, de simplicité, plus de mesure dans les images et de sobriété dans les détails, plus de variété dans sa merveilleuse abondance. On voudrait aussi qu'il n'oubliât pas dans les récits historiques que la raison doit dominer l'imagination, et qu'une exactitude sévère est le premier mérite du narrateur [1].

Des embarras de fortune ont contraint M. de Lamartine à écrire une foule d'ouvrages, rapidement improvisés, qui n'ajouteront guère à sa gloire. Il a publié entre autres une *Histoire de la Restauration*, une *Histoire de Russie*, une *Histoire de Turquie*, le *Conseiller du peuple*, le *Civilisateur*, un *Cours familier de littérature*. Puisse-t-il au moins vaincre la fortune à force de courage et de travail!

---

1. Voyez une *Notice* plus détaillée dans les *Poëtes*.

Les Méditations jugées par M. Didot.

Un matin, je cachai sous mon habit le petit manuscrit relié en carton vert; il contenait les poésies, ma dernière espérance. Je m'acheminai, en hésitant et en chancelant souvent dans mon dessein, vers la maison d'un célèbre éditeur, dont le nom est associé à la gloire des lettres et de la librairie française, M. Didot. Ce nom m'attira le premier, parce que, indépendamment de sa célébrité comme éditeur, M. Didot était de plus un écrivain assez considéré alors. Il avait publié ses propres vers avec tout le luxe et tout le retentissement d'un poëte qui possède les voix de sa propre renommée. Arrivé rue Jacob, à la porte de M. Didot, porte tapissée de gloires, il me fallut un redoublement d'efforts sur moi pour franchir le seuil, un autre pour monter l'escalier, un autre enfin plus violent encore pour sonner à la porte de son cabinet. Mais je voyais derrière moi le visage adoré de Julie[1] qui m'encourageait, et sa main qui me poussait. J'osai tout.

M. Didot, homme d'un âge mûr, d'une figure précise et commerciale, d'une parole nette et brève comme celle d'un homme qui sait le prix des minutes, me reçut avec politesse. Il me demanda ce que j'avais à lui dire. Je balbutiai assez longtemps. Je m'embarrassai dans ces contours de phrases ambiguës où se cache une pensée qui veut et qui ne veut pas aboutir au fait. Je croyais gagner du courage en gagnant du temps. A la fin je déboutonnai mon habit. J'en tirai le petit volume. Je le présentai humblement, d'une main tremblante, à M. Didot. Je lui dis que j'avais écrit ces vers, que je désirais les faire imprimer pour m'attirer sinon la gloire, dont je n'avais pas la

1. Une des héroïnes de *Raphaël*.

ridicule illusion, au moins l'attention et la bienveillance des hommes puissants de la littérature; que ma pauvreté ne me permettait pas de faire les frais de cette impression; que je venais lui soumettre mon œuvre et lui demander de la publier, si, après l'avoir parcourue, il la jugeait digne de quelque indulgence ou de quelque faveur des esprits cultivés.

M. Didot sourit avec une ironie mêlée de bonté, hocha la tête, prit le manuscrit entre les deux doigts habitués à froisser dédaigneusement le papier, posa mes vers sur la table et m'ajourna à huit jours pour me donner une réponse sur l'objet de ma visite. Je sortis.

Ces huit jours me parurent huit siècles. Mon avenir, ma fortune, ma renommée, la consolation ou le désespoir de ma pauvre mère, enfin ma vie et ma mort étaient dans les mains de M. Didot. Tantôt je me figurais qu'il lisait ces vers avec la même ivresse qui me les avait dictés sur les montagnes ou au bord des torrents de mon pays; qu'il y retrouvait la rosée de mon âme, les larmes de mes yeux, le sang de mes jeunes veines; qu'il réunissait les hommes de lettres ses amis pour entendre ces vers; que j'entendais moi-même, du fond de mon alcôve, le bruit de leurs applaudissements.

Tantôt je rougissais en moi-même d'avoir livré aux regards d'un inconnu une œuvre si peu digne de la lumière; d'avoir dévoilé ma faiblesse et ma nudité pour un vain espoir de succès, qui se changerait en humiliation sur mon front, au lieu de se convertir en joie et en or entre mes mains. Cependant l'espérance, aussi obstinée que mon indigence, reprenait le dessus dans mes rêves, et me conduisait d'heure en heure jusqu'à l'heure assignée par M. Didot.

Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte, sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait

ouverte. Il fallut bien entrer. Le visage de M. Didot était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et, cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papier : « J'ai lu vos vers, monsieur, me dit-il; ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poëtes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de la poésie. Elle ne se classe dans aucun genre défini. C'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes ; voilà des poëtes chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise! Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais mauvais service en le publiant à mes frais. » En me parlant ainsi, il se leva et me rendit le manuscrit. Je ne cherchai point à contester avec la destinée ; elle parlait pour moi par la bouche de cet oracle. Je remis le volume sous mon habit. Je remerciai M. Didot. Je m'excusai du temps que je lui avais fait perdre, et je descendis, les jambes brisées et les yeux humides, les marches de l'escalier.

Ah! si M. Didot, homme bon, sensible, patron des lettres, avait pu lire au fond de mon cœur et comprendre que ce n'était ni la fortune ni la gloire que venait mendier, son œuvre à la main, ce jeune inconnu, mais que c'était la vie que je lui demandais, je suis convaincu qu'il aurait imprimé le volume. Le ciel, au moins, lui en aurait rendu le prix!

(*Raphaël.*)

VILLEMAIN

([illegible])

M. Abel-François Villemain, le plus célèbre de nos critiques, est né à Paris. Il entra jeune dans la carrière de l'enseignement et y professa avec éclat. Ses leçons de littérature, à la Faculté des lettres, comme celles de MM. Guizot et Cousin, furent comptées parmi les événements intellectuels les plus importants de la Restauration. M. Villemain n'a publié que son *Cours de littérature française au moyen âge et au* XVIIIe *siècle*. Ses leçons unissent la facilité, le mouvement de l'improvisation avec la précision, la pureté, l'élégance d'une composition achevée. Il a le premier élevé la critique littéraire au niveau de l'histoire. Sous sa plume élégante et ingénieuse, la critique raconte les événements littéraires comme l'histoire raconte les événements de la politique et de la guerre, et elle montre l'influence réciproque que les écrivains et les sociétés exercent les uns sur les autres. On regrette qu'un critique doué d'une sagacité si vive, d'un goût si sûr, laisse quelquefois désirer des conclusions plus nettes, des jugements plus décisifs. Il semble que M. Villemain ne veuille jamais user de toute l'autorité que lui a donnée, dans le jugement des choses d'esprit, le plus rare bon sens joint au double talent de le communiquer par la parole et par la plume.

Nous devons encore à M. Villemain une *Histoire de Cromwell*, remarquable par la clarté et l'élégance du style, des *Discours et Mélanges littéraires*, 1 vol.; — un *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, 1 vol.; — des *Études d'histoire moderne*, 1 vol.; — des *Études de littérature*, 1 vol.; — une traduction de la *République* de Cicéron et des *Hymnes* de Pindare; deux charmants volumes intitulés : *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, où il peint les hommes et les choses qu'il n'aime pas avec une modération de bon goût; un *Essai sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique*, qui est une histoire de la poésie lyrique ancienne et moderne, et *Chateaubriand, sa vie, ses écrits et son influence littéraire et politique.*

Indépendance de Ducis

Un trait distinctif du caractère de Ducis, c'était quelque chose de fier, de libre, d'indomptable. Jamais il ne porta, ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle; car dans son siècle il fut constamment très-religieux.

Quand l'ordre social se rétablit avec pompe, lorsqu'on fit l'empire, l'homme qui voulait être la gloire publique de la France et s'occupait d'attirer, d'absorber dans l'abîme de sa renommée toutes les célébrités secondaires, tourna les yeux vers Ducis; il voulait le faire sénateur; Ducis n'en avait nulle envie. Le maître de la France le chercha donc, et voulut l'honorer, le récompenser, *l'avoir* enfin. En général, il séduisait si facilement, qu'il était tout étonné de trouver quelqu'un qui osât résister, ou même échapper à ses bienfaits.

Un jour, dans une réunion brillante, il l'aborda comme on aborde un poëte, par des compliments sur son génie; ses louanges n'obtiennent rien en retour; il va plus loin, il parle plus nettement; il parle de la nécessité de réunir toutes les célébrités, toutes les gloires de la France autour d'un pouvoir réparateur. Même silence, même froideur. Enfin, comme il insistait, Ducis, avec une originalité toute shakspearienne, lui prend fortement le bras et lui dit : « Général, aimez-vous la chasse? » Cette question inattendue laisse le général embarrassé. « Eh bien, si vous aimez la chasse, avez-vous chassé quelquefois aux canards sauvages? C'est une chasse difficile, une proie qu'on n'attrape guère, et qui flaire de loin le fusil du chasseur. Eh bien, je suis un de ces oiseaux, je me suis fait canard sauvage. » Et en même temps il fuit à l'autre bout du salon, et laisse le vainqueur d'Arcole et de Lodi fort étonné de cette incartade.

(*Cours de littérature française au* XVIII*e siècle.*

Une scène à la cour de Napoléon Ier

En 1811, Joseph Chénier, ancien conventionnel, étant mort, Chateaubriand fut élu pour le remplacer à l'Académie française. Au lieu de faire, selon l'usage, l'éloge de son prédécesseur, il voulut flétrir la conduite de Chénier qui avait voté la mort de Louis XVI. L'Empereur lui fit défendre de prononcer ce discours, et il le dit au comte Daru, ministre d'État.

M. Daru venait chercher à Saint-Cloud l'arrêt définitif du discours mis sous les yeux de l'Empereur, et il avait traversé le salon, où attendaient quelques grands dignitaires, des généraux, des sénateurs. Entré près du monarque, qui tenait en main le manuscrit, soit que l'impatience du lecteur fût déjà trop vive, soit que le ministre la fît éclater davantage même par son silence, il s'ensuivit un monologue, à voix tantôt plus calme, tantôt retentissante. « Je ne puis souffrir rien de tout cela, disait l'Empereur ; ni ces souvenirs imprudents, ni ces reproches au passé, ni ce blâme secret du présent malgré quelques louanges ; je dirais à l'auteur, s'il était là devant moi : Vous n'êtes pas de ce pays, monsieur. Votre admiration, vos mœurs sont ailleurs. Vous ne comprenez ni mes intentions ni mes actes. Eh bien, si vous êtes mal à l'aise en France, sortez, monsieur, car nous ne nous entendons pas, et c'est moi qui suis le maître ici. Vous n'appréciez pas mon œuvre, et vous la gâteriez si je vous laissais faire ; sortez, monsieur, passez la frontière et laissez la France en paix et en union sous un pouvoir dont elle a besoin. »

Dans le jeu naturel de cette scène improvisée, quelques mots plus fortement accentués traversaient la double porte du cabinet et arrivaient au salon voisin, qui bientôt prêta l'oreille. M. Daru, cependant, après ces véhémentes paroles peu ou point combattues, chargé du manuscrit,

avait quitté l'Empereur et repassait dans le salon d'attente, dont l'aspect lui parut alors tout différent et tout changé pour lui. Nul salut, nul empressement lorsqu'il s'arrêta pour donner un ordre de service ; on semblait ne pas le voir ou craindre de lui parler. Étonné à son tour, le ministre, abordant quelqu'un de l'assistance plus intime, ou qui se trouvait moins éloigné, lui demanda que signifiait cet accueil, et s'il était au lazaret. « Mon Dieu, lui répondit le courageux interlocuteur, c'est l'effet de quelques paroles qu'on a trop entendues ici. L'Empereur paraît bien irrité ; il semble qu'il vous a destitué, qu'il vous exile comme M. de Marbois ou le duc d'Otrante : cela consterne vos amis et tient tout le monde à distance et en observation. M. Daru, avec un soudain éclat de rire, et cela même était un excellent démenti, dissipa les craintes de cet ami et l'assura qu'on avait mal entendu ou mal compris ; que l'Empereur pensait à toute autre chose, parlait d'exiler non pas un ministre, mais un académicien ; que cela même n'aurait pas lieu, et que l'orage serait passé dans deux jours ; puis, saluant de bonne grâce quelques personnes qui, voyant sa fermeté, se rapprochèrent de lui, il sortit en riant et ne conta pas d'abord cette historiette.

(*Souvenirs.*)

COUSIN

(1792)

M. Victor Cousin, chef de l'école de la philosophie éclectique, est fils d'un horloger de Paris. Il entra jeune dans l'enseignement et embrassa la carrière philosophique. Disciple de Royer-Collard et son successeur à l'École normale, il enseigna

d'abord la philosophie écossaise de Reid, se fortifia ensuite dans l'étude de la philosophie allemande de Kant et finit par faire entre les diverses philosophies un choix qui s'est appelé la philosophie *éclectique*. La philosophie du XVIIIe siècle avait proclamé la liberté sans la règle, le droit sans le devoir, en face des philosophes absolutistes, qui ne parlaient que de règle et de devoir. La philosophie éclectique se proposa de concilier la liberté avec la règle, le droit avec le devoir.

M. Cousin a publié une *Histoire de la philosophie au* XVIIIe *siècle*, des *Fragments littéraires*, des *Fragments philosophiques* en cinq volumes; une *Traduction des Œuvres de Platon*; divers travaux littéraires sur *Pascal*, sur *Jacqueline Pascal*, sur *J.-J. Rousseau*; *du Vrai, du Beau et du Bien*; une *Introduction à l'histoire de la philosophie*, des *Études sur les femmes illustres et la Société du* XVIIe *siècle*, *Des Principes de la Révolution française et Discours politiques*, etc. Ces ouvrages assurent à M. Cousin un rang éminent parmi les écrivains contemporains. Ce qui distingue son style, c'est un art profond, une phrase savante, mais aisée et flexible, qui rappelle les formes et l'ampleur de l'admirable langue du XVIIe siècle; et ce n'est pas faire tort à M. Cousin que de dire qu'il est peut-être plus éminent comme littérateur que comme philosophe.

Le premier des beaux-arts

L'expression étant le but suprême, l'art qui s'en rapproche le plus est le premier de tous les arts.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique ; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus profond, le plus intime. Il y a physiquement et moralement entre un son et l'âme un rapport merveilleux. Il semble que l'âme est un écho où le son prend une puissance nouvelle. On raconte de la musique ancienne des choses extraordinaires, qu'il n'est pas difficile d'admettre en voyant les effets de notre musique sur nous-mêmes, qui ne sommes point aussi sensibles au beau que les anciens. Et il ne faut pas croire que la grandeur des effets suppose ici des moyens très-compliqués. Non, moins la musique fait de bruit, et plus

elle touche. Donnez quelques notes à Pergolèse, donnez-lui surtout quelques voix pures et suaves, et il vous ravit jusqu'au ciel, il vous emporte dans les espaces de l'infini, il vous plonge dans d'ineffables rêveries. Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limites, de se prêter avec une souplesse étonnante à toutes les dispositions de chacun ; d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentiments accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival; elle n'est pourtant pas le premier des arts.

La musique paye la rançon du pouvoir immense qui lui a été donné; elle éveille plus que tout autre le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini, parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique : elle exprime tout, et elle n'exprime rien en particulter. La sculpture, au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images, mais celle qui fait battre le cœur : car il est absurde de borner l'imagination à l'empire des images. Le cœur, une fois ému, ébranle tout le reste : c'est ainsi que la musique peut indirectement, et jusqu'à un certain point, susciter des images et des idées; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination représentative ni sur l'intelligence : elle est sur le cœur; c'est un assez bel avantage.

Le domaine de la musique est le sentiment; mais là même son pouvoir est plus profond qu'étendu, et si elle exprime certains sentiments avec une force incomparable, elle n'en exprime qu'un petit nombre. Par voie d'associa-

tion, elle peut les réveiller tous; mais directement elle n'en produit guère que deux, les plus simples, les plus élémentaires, la tristesse, la joie, avec leurs mille nuances. Demandez à la musique d'exprimer l'héroïsme, la résolution vertueuse, et bien d'autres sentiments où interviennent assez peu la tristesse et la joie : elle en est aussi incapable que de peindre un lac ou une montagne. Elle s'y prend comme elle peut : elle emploie le large, le rapide, le fort, le doux, etc.; mais c'est à l'imagination à faire le reste, et l'imagination ne fait que ce qui lui plaît; sous la même mesure, celui-ci met une montagne, et celui-là l'Océan; le guerrier y puise des inspirations héroïques; le solitaire, des inspirations religieuses. Sans doute, les paroles déterminent l'expression musicale; mais le mérite alors est à la parole, non à la musique, et quelquefois la parole imprime à la musique une précision qui la tue et lui ôte ses effets propres, le vague, l'obscurité, la monotonie, mais aussi l'ampleur et la profondeur, j'allais presque dire l'infinitude. Je n'admets nullement cette fameuse définition du chant : — une déclamation notée. Une simple déclamation bien accentuée est assurément préférable à des accompagnements étourdissants; mais il faut laisser à la musique son caractère, et ne lui enlever ni ses défauts ni ses avantages. Il ne faut pas surtout la détourner de son objet, et lui demander ce qu'elle ne saurait donner. Elle n'est pas faite pour exprimer des sentiments compliqués et factices, ou terrestres et vulgaires. Son charme singulier est d'élever l'âme vers l'infini. Elle s'allie donc naturellement à la religion, surtout à cette religion de l'infini qui est en même temps la religion du cœur; elle excelle à transporter aux pieds de l'éternelle miséricorde l'âme tremblante sur les ailes du repentir, de l'espérance et de l'amour. Heureux ceux qui, à Rome, au Vatican, dans les solennités du culte catholique, ont entendu les mélodies de Léo, de Durante,

de Pergolèse, sur le vieux texte consacré! Ils ont un moment entrevu le ciel; et leur âme a pu y monter, sans distinction de rang, de pays, de croyance même, par les degrés qu'elle choisit elle-même, par ces degrés invisibles et mystérieux, composés et tissus, pour ainsi dire, de tous les sentiments naturels, universels, qui, sur tous les points de la terre, tirent du sein de la créature humaine un soupir vers un autre monde.

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture, elle marque les formes visibles des objets, en y ajoutant la vie; comme la musique, elle exprime les sentiments les plus profonds de l'âme, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre. Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher de soleil, l'Océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'âme. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève au-dessus de toutes les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'âme humaine dans la richesse et la variété de ses sentiments.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie, la poésie la façonne à son usage et l'idéalise, pour lui faire exprimer la beauté idéale; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de pré-

cis comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique avec toutes ses variétés, que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide, que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture ; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie! et cet autre mot, bref et immense : Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'âme. Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie pour leur propre mesure; ils estiment et ils demandent qu'on estime leurs œuvres à proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain fait comme les artistes. Quelle poésie! s'écrie-t-on à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une compa-

raison arbitraire; c'est un jugement naturel, qui fait de la poésie le type de la perfection de tous les arts, l'art qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Quand les autres arts veulent imiter les œuvres de la poésie, la plupart du temps ils s'égarent, ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie bâtit à son gré des palais et des temples, comme l'architecture; elle les fait simples ou magnifiques : tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différents âges de l'art lui sont égaux ; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini. Lessing a pu comparer, avec la justesse la plus exquise, Homère au plus parfait sculpteur, tant les formes que ce ciseau merveilleux donne à tous les êtres sont déterminées avec netteté! Et quel peintre aussi qu'Homère! Et dans un genre différent, le Dante! La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie; mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. Outre sa netteté, sa variété, sa durée, la poésie a aussi les plus pathétiques accents. Rappelez-vous les paroles que Priam laisse tomber aux pieds d'Achille en lui redemandant le cadavre de son fils, plus d'un vers de Virgile, des scènes entières du *Cid* et de *Polyeucte,* la prière d'Esther agenouillée devant Dieu, les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Dans le chant célèbre de Pergolèse, *Stabat mater dolorosa*, on peut demander ce qui émeut le plus, de la musique ou des paroles. Le *Dies iræ, dies illa*, récité seulement, est déjà de l'effet le plus terrible. Dans ces paroles formidables, tous les coups portent pour ainsi dire : chaque mot renferme un sentiment distinct, une idée à la fois profonde et déterminée. L'intelligence avance à chaque pas, et le cœur s'élance à sa suite. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale; mais elle est lumineuse autant

que pathétique; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est en cela inimitable et inaccessible; elle réunit en elle tous les extrêmes et tous les contraires dans une harmonie qui redouble leur effet réciproque, et où tour à tour comparaissent et se développent toutes les images, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'âme, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles!

(*Du Beau et de l'Art.*)

THIERRY

(1795-1856)

M. Augustin Thierry, l'un des chefs de la nouvelle école historique, est né à Blois, d'une famille pauvre. Après de brillantes études, il professa quelque temps. Vers 1820, il débuta dans la littérature par une série d'articles d'histoire et de critique insérés dans les journaux et publiés depuis sous le titre de *Dix ans d'études historiques,* volume qu'il aurait pu laisser oublier, et de *Lettres sur l'Histoire de France*, savantes dissertations sur les origines de notre histoire, la royauté, les communes, etc. Le jeune écrivain n'avait cherché dans l'étude des documents originaux que des arguments en faveur de ses opinions libérales. Il y découvrit une doctrine nouvelle et des principes nouveaux; il opéra une réforme dans la manière d'écrire l'histoire et de juger les origines de la monarchie, la conquête franque, l'avénement des dynasties royales, l'établissement des communes, etc. Il voulut mettre en pratique la théorie historique qu'il avait proclamée, c'est-à-dire unir l'art et la science, et faire du drame avec les matériaux fournis par une érudition scrupuleuse. En 1825, il publia l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands,* récit dramatique et philoso-

phique, qui réunit à une vaste érudition toutes les richesses d'une imagination féconde et d'un style pur, animé et poétique, mais qui n'est après tout que la plus brillante des histoires systématiques, où il cherche à prouver que l'aristocratie anglaise descend de la race conquérante, et que les races vaincues forment le peuple anglais. En 1840, M. Thierry a publié les *Récits des temps mérovingiens*, son chef-d'œuvre, intéressante suite de tableaux de la vie civile, politique et religieuse en France au VIe siècle. Le charme de la diction, des peintures pittoresques, un récit vif et dramatique, donnent à ce livre l'attrait du roman.

M. A. Thierry, devenu aveugle et infirme, poursuivit avec la même ardeur le cours de ses glorieux travaux. Depuis 1835 jusqu'à sa mort il dirigea l'immense publication faite par le Gouvernement de tous les matériaux appartenant à l'histoire du tiers état; et l'*Introduction* de ce vaste recueil, intitulée *Essai sur l'Histoire et la formation du Tiers État*, est elle-même un admirable résumé de cette histoire, et peut-être l'écrit le plus solide de ce martyr de la science et de l'art, qui, dans ses dernières années, ne lisait qu'avec les yeux d'autrui.

M. Augustin Thierry est le frère de M. Amédée Thierry, membre de l'Institut et savant auteur de l'*Histoire des Gaulois*, de l'*Histoire de la Gaule sous la domination romaine* et de l'*Histoire d'Attila et de ses successeurs*.

Naufrage de la Blanche-Nef

(1120)

La paix se trouvant complétement rétablie [1], le roi Henri, son fils légitime Guillaume, plusieurs de ses enfants naturels et les seigneurs normands d'Angleterre se disposèrent à repasser le détroit.

La flotte fut rassemblée, dans le mois de décembre, dans le port de Barfleur [2]. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi, et lui

1. Par la promesse que fit Guillaume, fils de Henri, de se reconnaître vassal du roi de France, pour la Normandie.

2. Petit port de la Manche, à 26 kilomètres est de Cherbourg.

offrant un marc d'or[1], lui parla ainsi : « Étienne, fils d'Érard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père monta pour aller à la conquête ; seigneur roi, je te supplie de me bailler en fief le même office : j'ai un navire appelé la *Blanche-Nef*, et appareillé comme il faut. » Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer ; mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortége.

Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du Sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain matin il aborda heureusement en Angleterre. Un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire. Les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles ; Thomas, fils d'Étienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau, dans un lieu appelé le *Ras de Catte*, aujourd'hui Ras de Catteville. La *Blanche-Nef* donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche : l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi déjà en pleine mer ; mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entrait en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux

1. La valeur du marc d'or est d'environ 800 francs.

hommes seulement se retinrent à la grande vergue qui resta flottante sur l'eau; c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

Thomas, le patron de la *Blanche-Nef*, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue: « Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il arrivé de lui? — Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur compagnie. — Malheur à moi ! » s'écria le fils d'Étienne, et il replongea volontairement. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait et descendit au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau; il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leurs barques; il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'événement.

(*Histoire de la conquête de l'Angleterre.*)

SALVANDY

(1796-1857)

M. Narcisse-Achille DE SALVANDY, romancier, historien et diplomate, est né à Condom, en Gascogne. Il entra jeune au service, et devint officier dans les campagnes de 1813 et de 1814. La guerre terminée, il prit la plume, et écrivit contre l'invasion étrangère des pamphlets patriotiques qui firent du bruit. Plus tard, M. de Salvandy a publ[illegible] le

l'Espagne contemporaine, qui serait un beau roman historique s'il y avait moins de complication dans les aventures et d'emphase espagnole dans le style; et une *Histoire de Pologne avant et sous Jean Sobieski*, écrite avec plus de mesure et de simplicité.

M. de Salvandy est un écrivain brillant, chaleureux et coloré; mais il manque de précision et de pureté, et sa chaleur n'est pas toujours réglée.

Mariage de Jean Sobieski[1]

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage durât trois jours, et la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son empire une institution féconde en plaisirs. Un matin donc, avant le lever du soleil, le grand maréchal se rendit au palais en personne, précédé de cosaques et d'heiduques[2] de sa garde qui agitaient des torches; suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses clients, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures; lui-même resplendissant de diamants et d'or; son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes et de saphirs. La reine[3] mena les deux époux dans sa chapelle et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du saint-siége, Odescalchi, cette union que d'étranges événements suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom d'Innocent XII; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

---

1. *Jean Sobieski* (1624-1696), grand maréchal de Pologne, épousa en 1665 une Française, Marie d'Arquien, favorite de la reine, et veuve, depuis trois semaines, de Zamoyski, palatin de Sandomir. Il fut élu roi en 1674.

2. *Heiduque*, soldat hongrois.

3. Louise de Gonzague, fille de Charles, duc de Nevers et de Mantoue, épouse de Casimir V, roi de Pologne.

Sur le seuil de la chapelle, l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poëtes parasites qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand maréchal et sa compagne des mérites sans nombre de tous deux. Quatre semaines auparavant, les mêmes voix et les mêmes discours avaient consacré les louanges du brave Zamoyski. Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi; à une heure du matin il durait encore. Le roi, Louise de Gonzague, l'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de France, le nonce du pape, l'archevêque de Gnesen, et les deux époux dans leurs atours magnifiques, s'étaient assis à une table dressée sur le trône même. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parents des mariés, sous le nom de gospodars et gospodines, ou maîtres et maîtresses de la maison, remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se pressaient autour de la table royale, portant à genou la santé de Leurs Majestés sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent; on ne compta pas les pièces de bière abandonnées dans les salles voisines aux gentilshommes de la suite et aux valets. Enfin, un tapis de drap rouge tendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparurent, annonça le bal destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Varsovie.

La matinée du lendemain fut consacrée à la réception des présents. Madame Sobieska, qui n'avait pas encore quitté le palais, se montra, éclatante de parure et de beauté, sur le trône même de Louise de Gonzague, dont elle semblait, avec son air de satisfaction pensive, faire

un premier essai. Le chancelier de la reine était à ses côtés. Mathieu Machcinski lut tout haut la liste des seigneurs réunis la veille au banquet royal : et à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient, en leur nom, pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noce qu'ils lui destinaient. La vanité, plus que l'affection, établissait une émulation de largesses entre tous les grands de la cour : et le chancelier de la reine, qui répondait pour madame Sobieska aux compliments des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles.

Enfin le troisième jour se leva. Le roi et la reine conduisirent en nombreuse cavalcade la grande maréchale à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées suivant l'usage de peur qu'on ne les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelque cent mille livres le prix du banquet ; ce n'étaient que quartiers de chevreuil, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, et autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait par des flots de fumée les nuages qui troublaient déjà tous les yeux. Les danses joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit de tous les instruments : les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur part de l'ivresse commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs combats, tous les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts apportés par les convives disparurent aussi, mais sans être brisés ; la plupart des sénateurs et des évêques n'étaient pas en état, plus que

de reconnaître leur argenterie et de la défendre. Les filles, les femmes des palatins ne pouvaient plus prendre ce soin au milieu d'un désordre toujours croissant; tout ce qui se tenait debout avait les armes à la main. Les coups de sabre étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était plus qu'une orgie sanglante et une affreuse mêlée.

A la faveur du tumulte, les époux s'évadèrent.

(*Histoire de Jean Sobieski.*)

JOUFFROY

(1796-1842)

Simon-Théodore JOUFFROY, un des philosophes les plus distingués de l'école éclectique, naquit au village des Pontêts, près de Mouthes, dans le département du Doubs. Au sortir de l'École normale, il fut nommé professeur suppléant de philosophie au collége Bourbon. Il devint ensuite professeur suppléant de l'histoire de la philosophie, et enfin professeur titulaire de philosophie à la Faculté des lettres. Il fut en outre membre de l'Institut, du Conseil de l'instruction publique et de la Chambre des députés.

Jouffroy a publié la *Traduction des œuvres philosophiques de Reid*, et celle des *Esquisses de philosophie morale* par Dugald-Stewart, un *Cours de droit naturel*, un *Cours d'esthétique* et deux volumes de *Mélanges philosophiques*.

En philosophie, Jouffroy n'a guère été que le disciple des philosophes écossais et de M. Cousin, et n'a révélé quelque originalité que dans l'étude des phénomènes psychologiques. Mais dans les lettres il laissera un souvenir durable. Son style, toujours naturel, facile, animé, quelquefois éloquent, a une [illegible] lesse qu'on trouve dans bien peu d'ouvrages

La vie[1]

Cette vie, je l'ai en grande partie parcourue; j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions. Vous pourriez me rappeler comment on l'imagine; je veux vous dire comment on la trouve, non pour briser la fleur de vos nobles espérances (la vie est parfaitement bonne à qui en connaît le but), mais pour prévenir des méprises sur ce but même, et pour vous apprendre, en révélant ce qu'elle peut donner, ce que vous avez à lui demander et de quelle manière vous devez vous en servir.

On la croit longue, jeunes élèves; elle est très-courte : car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans, vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable force pour les réaliser. Vingt années! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en réalité un moment! Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus : elles passent comme une ombre, et il n'en reste que les œuvres dont on les a remplies. Apprenez donc le prix du temps, employez-le avec une infatigable, avec une jalouse activité. Vous aurez beau faire, ces années qui se déroulent devant vous comme une perspective sans fin n'accompliront jamais qu'une faible partie des pensées de votre jeunesse; les autres demeureront des germes inutiles, sur lesquels le rapide été de la vie aura passé sans les faire éclore, et qui s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieillesse.

Votre âge se trompe encore d'une autre façon sur la vie : il y rêve le bonheur, et ce qu'il y rêve n'y est pas.

---

1. Discours prononcé à la distribution des prix du collége [illegible]

Ce qui rend la jeunesse si belle et qui fait qu'on la regrette quand elle est passée, c'est cette double illusion qui recule l'horizon de la vie et qui la dore. Ces nobles instincts qui parlent en vous, et qui vont à des buts si hauts ; ces puissants désirs qui vous agitent et qui vous appellent, comment ne pas croire que Dieu les a mis en vous pour les contenter, et que cette promesse, la vie la tiendra? Oui, c'est une promesse, c'est la promesse d'une grande et heureuse destinée, et toute l'attente qu'elle excite en votre âme sera remplie ; mais si vous comptez qu'elle le sera en ce monde, vous vous méprenez. Ce monde est borné, et les désirs de votre nature sont infinis. Quand chacun de vous saisirait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens jetés dans cet abîme ne le combleraient pas ; et ces biens sont disputés, on n'en obtient une part qu'au prix d'une lutte ardente, et la fortune n'accorde pas toujours la meilleure au plus digne. Voilà ce que la vie nous apprend ; voilà ce qui l'attriste et la décourage ; voilà ce qui fait qu'on l'accuse, et avec elle la Providence qui nous l'a donnée. Aucune autre époque ne fut plus heureuse que la nôtre, aucune n'a ouvert plus libéralement à tous l'accès aux bonheurs de la vie, et cependant elle retentit de cette accusation ; on s'en prend à tout de n'être pas heureux, à Dieu et aux hommes, à la société et à ceux qui la gouvernent. Que votre voix ne se mêle pas un jour à cette folle accusation ; que votre âme ne tombe point à son tour dans ce misérable découragement ; et pour cela, apprenez de bonne heure à voir la vie comme elle est, et à ne point lui demander ce qu'elle ne renferme pas. Ce n'est ni la Providence ni elle qui vous trompent ; c'est nous qui nous trompons sur les desseins de l'une et sur le but de l'autre. C'est en méconnaissant ce but qu'on blasphème et qu'on est malheureux ; c'est en le comprenant ou en l'acceptant qu'on est homme. Écoutez-moi, et laissez-moi vous dire la vérité.

Vous allez entrer dans le monde; des mille routes qu'il ouvre à l'activité humaine, chacun de vous en prendra une. La carrière des uns sera brillante, celle des autres obscure et cachée. La condition et la fortune de vos parents en décideront en grande partie. Que ceux qui auront la plus modeste part n'en murmurent point. D'un côté, la Providence est juste, et ce qui ne dépend point de nous ne saurait être un véritable bien; de l'autre, la patrie vit du concours et du travail de tous ses enfants, et dans la mécanique de la société, il n'y a point de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne l'État et l'artisan qui contribue à sa prospérité par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence, c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre; mais, à les bien remplir, le mérite moral est le même. Que chacun de vous se contente donc de la part qui lui sera échue. Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire. Ce sera là sa tâche; qu'il la remplisse avec courage et énergie, honnêtement et fidèlement, et il aura fait dans sa position tout ce qu'il est donné à l'homme de faire. Qu'il la remplisse aussi sans envie contre ses émules. Vous ne serez pas seuls dans votre chemin; vous y marcherez avec d'autres, appelés par la Providence à poursuivre le même but. Dans ce concours de la vie, ils pourront vous surpasser par le talent ou devoir à la fortune un succès qui vous échappera. Ne leur en veuillez pas [1], et si vous avez fait de votre mieux ne vous en veuillez pas à vous-mêmes. Le succès n'est pas ce qui importe; ce qui importe, c'est l'effort : c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même. L'accomplissement du devoir, voilà, jeunes élèves, et le véritable but de la

---

1. *Ne leur en voulez pas* serait plus correct.

vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans la même balance, et de nous peser avec les mêmes poids. C'est à sa suite que se produit dans l'âme le seul vrai bonheur de ce monde, et le seul aussi qui soit également accessible à tous et proportionné pour chacun à son mérite, le contentement de soi-même. Ainsi tout est juste, tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend telle que Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination.

VINET

(1796-1847)

Alexandre VINET, moraliste et critique éminent, naquit au village de Crassier, dans le canton de Vaud. Ses études terminées, il entra dans l'état ecclésiastique et se voua à l'enseignement. Il professa la littérature française à l'université de Bâle, puis à celle de Lausanne. Une grande partie de ses travaux littéraires a été publiée dans le journal *le Semeur*. On pourrait lui appliquer ce qu'il a dit du critique Delalot, à qui il est bien supérieur : « C'était un homme d'un goût exquis, dont la critique était à la fois de la philosophie et du sentiment, passionné avec intelligence pour le beau antique et pour le beau chrétien, d'une sévérité courageuse, parce que l'intention en était pure, libre d'esprit de coterie et d'esprit de contradiction. » Malgré sa passion pour l'art, Vinet se montre encore plus occupé des

idées morales et chrétiennes que des idées purement littéraires; il recherchait le bon avant de songer au beau.

Vinet a laissé une *Chrestomathie française,* recueil de morceaux en prose et en vers, précédée d'un excellent précis de la littérature française; des *Études sur Pascal;* une *Histoire de la Littérature française au* XVIII[e] *siècle;* des *Études sur la Littérature française au* XIX[e] *siècle;* des *Essais de philosophie morale et religieuse;* des *Discours religieux;* des *Études évangéliques;* des *Écrits polémiques,* tous dictés par l'esprit de justice et de charité.

Influence littéraire du Génie du Christianisme

Je m'abstiens de rechercher jusqu'à quel point et dans quel sens le livre de M. de Chateaubriand a pu modifier les convictions philosophiques des hommes de son temps. Il est plus facile et moins hasardeux d'apprécier l'influence littéraire de ce livre fameux. Avant tout, il a été, pour les poëtes, pour les artistes, une riche palette, où les plus habiles n'ont pas été les moins empressés à venir tremper leur pinceau; il a, non pas le premier, mais avec le plus grand succès, donné l'exemple d'appliquer la couleur locale aux tableaux que l'imagination emprunte aux souvenirs de l'histoire; il a reporté avec empire les esprits aux sources du romantisme et de la poésie classique, vers le moyen âge et vers l'antiquité grecque; il a réveillé le goût des études historiques, en faisant entrevoir de combien de poésie, de combien d'émotions et de jouissances nous privaient nos préjugés en histoire; non pas qu'il soit lui-même exempt de préjugés, non pas que sa couleur soit toujours vraie: son moyen âge est de fantaisie; sa prédilection n'est guère qu'une hallucination poétique, dont, sans se rétracter formellement, il a fait justice plus tard [1]; mais il a réveillé des souvenirs éteints,

1. Voir, par exemple, quelques pages au commencement du *Voyage en Amérique.*

il a piqué la curiosité par la séduction, quelquefois trompeuse, de son coloris; la foule a, sur ses pas, remonté le courant des âges; la nation s'est informée de ses origines : ce poëte a produit des historiens. Enfin, le *Génie du Christianisme* a modifié la langue elle-même; il l'a enrichie de mots et de formes dont plusieurs étonnèrent à leur apparition, et furent ensuite couramment employés par ceux qu'ils avaient le plus étonnés. La langue littéraire de nos jours est tout étincelante des épithètes, des métaphores, des associations de mots dont M. de Chateaubriand l'a dotée. Dans le style, il a répandu des teintes plus vives et introduit, si j'ose parler ainsi, le spectacle. On avait jadis outré le mouvement; on a prodigué la couleur. La sobriété de l'ancien style français a disparu sans retour; mais le *Génie du Christianisme* a maintenu la grâce de ses mouvements, la fermeté de son attitude, la noble simplicité de ses allures. La phrase de M. de Chateaubriand, avec une intention musicale un peu trop marquée, un rhythme quelquefois trop prononcé, est pourtant bien la phrase française, nette, prompte, élastique. Mais, au total, c'en est fait, je ne dirai pas de la candeur du XVII[e] siècle, mais de la simplicité de diction du XVIII[e]. Le *Génie du Christianisme* a créé une nouvelle tradition. L'esprit français saura bien, dans cette voie moderne, se restreindre et se réprimer; mais tout nous entraîne vers le luxe et vers la fantaisie; et, si la langue de notre époque ressemblait à celle du grand siècle, elle ne ressemblerait pas au nôtre.

(*Littérature au XIX[e] siècle*, t. I[er], p. 371.)

Chateaubriand et madame de Staël

Il me semble qu'on reconnaît chez M. de Chateaubriand un esprit étendu, mais plus juste cependant et plus solide qu'étendu. Ceux qui lui ont refusé la justesse n'ont pas

pris garde que les erreurs de son jugement tiennent bien moins à un travers de l'esprit qu'à l'incomplet de ses systèmes et à la grandeur de son imagination : le fond de l'esprit, pour ainsi parler, demeure excellent; il a du Voltaire dans la vivacité de son bon sens. Il possède une rare intelligence, qui n'a peut-être d'autres bornes que ses répugnances; mais cette intelligence n'est pas du génie; M. de Chateaubriand n'est pas créateur en fait de pensée, et il ne paraît pas probable qu'aucune de ces grandes idées sur lesquelles, de siècle en siècle, vivent les sociétés humaines doive porter sa marque et son nom. Il a l'imagination noble et magnifique, plutôt que puissante et féconde. Elle se plaît aux vastes perpectives, soit dans le temps, soit dans l'espace : mais elle est précise dans la grandeur; elle s'applique aux faits particuliers, au concert, à l'histoire, dans tous les sens du mot; elle se nourrit de souvenirs et de réalités.

Madame de Staël a peut-être plus d'esprit que M. de Chateaubriand, mais elle en a quelquefois plus qu'elle n'en peut porter : l'érudition de M. de Chateaubriand lui aide à porter le sien. Tout ce qu'il reproduit a une forme arrêtée et vit par le détail; il n'en est pas ainsi de madame de Staël, qui ne connaît à fond que l'âme et les relations sociales. Madame de Staël enlève d'un regard les contours de chaque fait, M. de Chateaubriand le détache soigneusement du sol; elle médite, il étudie; il compte les livres pour beaucoup; elle, au contraire, pour peu de chose. Ce dédain du particulier et du concret ne fait pas les artistes : aussi l'auteur de *Corinne* l'est-elle beaucoup moins que l'auteur des *Martyrs;* mais, si elle a moins enchanté l'imagination, elle a exercé sur les esprits une action plus profonde et plus décisive. Elle a semé plus d'idées, elle a, dans ce qui est, dans ce qui se passe sous nos yeux, une part plus grande à réclamer. La vie humaine les a tous deux étonnés, comme elle

étonne tous les esprits au-dessus du vulgaire ; mais l'étonnement de madame de Staël a été plus profond, plus sérieux ; son regard a pénétré plus avant, et par là même, chose étonnante, la femme philosophe a fini par mieux comprendre la religion que celui qu'on pourrait appeler le défenseur en titre et le lauréat du christianisme.

Tous deux, en littérature, ont poussé leurs contemporains dans des voies nouvelles ; mais elle dans un sens plus général, M. de Chateaubriand dans une direction plus nationale, plus française ; l'une est plus allemande, l'autre est plus latin ; l'une est trop étrangère au sentiment de l'antiquité, l'autre, parmi les écrivains de son temps, est le plus touché et le plus intelligent de la beauté antique. Madame de Staël enfin est trop dominée par sa sensibilité, et met trop en toutes choses toute son âme pour être librement artiste ; M. de Chateaubriand, doué de plus d'imagination que de sensibilité, est pourvu de l'une et de l'autre dans des proportions singulièrement favorables aux exigences de l'art.

Tous deux ont innové en fait de langage : leurs ouvrages sont les origines de la langue que nous parlons ; ils sont tous deux pour nous comme une jeune antiquité ; mais les innovations de madame de Staël répondent mieux aux besoins de la pensée et du sentiment, celles de M. de Chateaubriand aux vœux de l'imagination. La langue de madame de Staël n'est pas aussi simple qu'elle est vraie ; celle de M. de Chateaubriand, avec un plus grand air de simplicité, a quelque chose de plus factice et de plus prémédité ; sa parole est arrangée avec un art infini, mais elle est arrangée, et toutefois elle ne manque pas de vérité subjective, l'auteur étant un ou s'étant fait un avec son langage. Il a réveillé, vivifié les mots par des acceptions nouvelles, par des combinaisons imprévues, dont le motif, pour l'ordinaire, est plein de poésie : il a consacré la simplicité des tours, l'aisance et

le naturel des mouvements; c'est par les mots surtout qu'il exerce du prestige; nul n'en a de plus beaux, et souvent une familiarité de bon goût relève à propos le grandiose et la fierté des images. J'ai parlé ailleurs de chevalerie; cette langue qu'il a trouvée est, par excellence, la langue de l'antique honneur, et l'on sent qu'elle siérait dans la bouche des preux.

A considérer dans ses rapports avec les sons la langue de M. de Chateaubriand, c'est une mélodie un peu vague, mais ravissante, dont il semble avoir recueilli les modulations principales au bord mélancolique des mers et dans les clairières des vieilles forêts. La prose ni peut-être les vers n'avaient point jusqu'alors tant ressemblé à la musique; il y avait du moins peu d'exemples d'une si suave harmonie, et certains effets pouvaient passer pour entièrement nouveaux.

On a trop joui de cette harmonie pour oser dire, comme on l'aurait dû peut-être, qu'elle est quelquefois un peu trop marquée; on a moins épargné le luxe et la bizarrerie des images dont plusieurs, soit que l'auteur les ait dès lors supprimées ou maintenues, sont encore aujourd'hui citées comme de vraies énormités; mais il est bon de dire qu'elles sont toutes empruntées à ses premiers ouvrages, et qu'il a porté aussi sur ce point comme sur les autres cet amour de la perfection, ce soin du détail qui le distingue noblement à une époque de fécondité négligente et de littérature facile.

(*Littérature au* XIX*e siècle*, t. Ier, p. 435.)

MIGNET

(1796)

M. François-Auguste MIGNET, membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, est né à Aix, en Provence. Ses études terminées, il alla se fixer à Paris. Il se fit connaître par un Cours d'histoire professé à l'Athénée, par des articles de journaux et par une *Histoire de la Révolution française* écrite à vingt-huit ans. Le jeune auteur se propose de faire l'histoire des causes de la révolution, et ce n'est qu'en courant qu'il trace les caractères et raconte les faits. Ce livre se distingue par une fermeté de jugement, un esprit de généralisation, une vue de l'ensemble, des formes nettes et arrêtées qui ne sont pas toujours le partage de l'âge mûr. On reproche à l'auteur de tomber dans le fatalisme historique, de chercher à prouver systématiquement que les événements ne pouvaient pas arriver ni les partis se succéder d'une autre manière.

Depuis, M. Mignet a publié des *Notices historiques* et des *Mémoires sur des questions d'histoire;* une *Histoire d'Antonio Pérès*, ministre de Philippe II; une *Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne,* véritable histoire du règne de Louis XIV, un de ses meilleurs ouvrages; une *Histoire de Marie Stuart,* une *Histoire de l'abdication et des dernières années dè Charles-Quint.* Tous ces ouvrages sont remarquables par la profondeur et l'exactitude du savoir, par une rare pénétration, par un style ferme et pur, quoique parfois compassé et symétrique, par une élégance virile, et, en général, par toutes les qualités d'un écrivain plus consommé qu'original.

Assassinat du comte Rossi[1]

Il n'y a pas encore deux mois qu'il conduisait, avec une adroite supériorité et une ferme prévoyance, les af-

1. Le comte Pellegrina Rossi, né à Carrare en 1787, fut d'abord professeur de droit à Genève et à Paris, pair de France, ambassadeur de France à Rome, puis ministre du pape Pie IX. Il fut assassiné par un républicain fanatique le 15 novembre 1848.

faires du pontificat constitutionnel. Le 15 novembre, il devait exposer ses projets à la chambre des députés romains, dans un discours où, après avoir rappelé en termes magnifiques la révolution opérée par Pie IX, il disait: « En quelques mois Sa Sainteté a accompli d'elle-même une œuvre qui aurait suffi à la gloire d'un long règne, et a donné aux chefs des nations les plus nobles exemples de sagesse civile. L'histoire, impartiale et véridique, répétera, et à bon droit, en racontant les actes de ce pontificat, que l'Église, inébranlable sur ses fondements divins et inflexible dans la sainteté de ses dogmes, comprend et seconde toujours avec une admirable prudence les honnêtes changements des choses de la terre et les mouvements que la Providence imprime à la vie des peuples. »

Ce discours ne fut pas prononcé. La faction violente qui avait déjà désuni l'Italie allait achever de la perdre. Elle vit un obstacle à ses desseins dans le ministre habile de Pie IX. Elle s'attacha à le rendre suspect auprès du parti national comme un étranger, tandis qu'on le décriait auprès du peuple comme un hérétique, et elle résolut ensuite de se défaire de lui. Le 15 novembre, jour même où M. Rossi devait paraître à l'assemblée des députés, dans le palais de la chancellerie, fut marqué pour l'exécution du complot.

Les projets sinistres des partis ne restent jamais entièrement mystérieux: la timidité les divulgue, et l'orgueil les annonce. Ce jour fatal, M. Rossi fut averti quatre fois. Une lettre anonyme le prévint d'abord du danger; il la dédaigna. Effrayée des bruits ou des pressentiments publics, la femme d'un de ses collègues lui écrivit pour lui exprimer ses inquiétudes et lui conseiller d'utiles précautions. Il lui répondit, moitié en italien, moitié en français, une lettre pleine d'une abnégation enjouée et d'une sécurité reconnaissante. Avant de se transporter au palais de la chancellerie, il se rendit au Quiri-

nal, et là un camérier du pape lui renouvela les mêmes avertissements et lui fit part des mêmes craintes. Sa fermeté ne fut point ébranlée, et il quitta le Saint-Père en le rassurant. Mais à sa sortie du cabinet pontifical, il rencontre un prêtre qui l'attend pour l'instruire du redoutable projet. « Je n'ai pas le temps de vous écouter, lui dit M. Rossi; il faut que j'aille sur-le-champ au palais de la chancellerie. » — « Il s'agit de votre vie, ajoute le prêtre en le retenant par le bras. Si vous y allez, vous êtes mort! » Frappé de ces avis successifs, M. Rossi s'arrête un instant, réfléchit en silence, puis il continue sa marche en disant : « La cause du pape est la cause de Dieu; Dieu m'aidera. » Et il se rend où la fatalité de sa situation l'appelle, où la grandeur de son courage le conduit.

Arrivé sur la place du palais, que semblent protéger deux bataillons de la garde civique, il entend sortir de la foule des cris qui n'ont pas le pouvoir de l'agiter et qui le font dédaigneusement sourire. Il s'avance jusque sous le péristyle de la chancellerie d'un pas ferme et avec un visage calme. C'est là que les conjurés l'attendaient : les uns sous la colonnade qu'il devait traverser, les autres sur les marches de l'escalier par où il devait monter dans la salle où siégeaient les députés déjà réunis. En le voyant, les premiers se serrent autour de lui et les seconds s'avancent à sa rencontre. Entouré de ses ennemis, M. Rossi, sans se troubler, cherche à se frayer un passage au milieu d'eux. C'est alors qu'avec une horrible habileté, et pour faciliter au meurtrier des coups plus sûrs, l'un des conjurés le touche brusquement à l'épaule, et tandis que l'infortuné M. Rossi se retourne vers lui avec toute la fierté de son regard et l'assurance de son courage, il tend le cou au meurtrier, qui lui enfonce un poignard dans la gorge et le frappe mortellement.

Ce crime, auquel la garde civique assista, pour ainsi

dire, sans l'empêcher, que les députés apprirent sans s'émouvoir, ne resta pas seulement impuni; il fut loué. Le parti qui l'avait fait commettre osa l'avouer, et se hâta de s'en servir. Il outragea de son allégresse la famille éperdue et menacée de l'éminente victime. Il assiégea dans le Quirinal, avec une ingratitude insensée, le vénérable Pie IX, et il dépouilla de son autorité temporelle, après l'avoir contraint à fuir de Rome, le premier pape qui se fût montré réformateur et qui eût fait luire sur ses peuples les nouvelles clartés politiques. Les prospérités de la violence ne sauraient être durables, et il n'était pas réservé à une domination commencée par le meurtre, poursuivie dans le désordre, aboutissant à la dictature et se mettant en guerre avec le monde civilisé, de subsister longtemps. Mais, en frappant M. Rossi, elle avait fait à l'Italie un mal irréparable. Elle l'avait privée d'un de ses plus glorieux enfants. Elle avait enlevé à un pays qui manque d'hommes expérimentés et habiles le grand serviteur dont l'esprit fécond, le savoir exercé, la forte prévoyance et l'incontestable ascendant pourraient être aujourd'hui si utiles à la conduite de ses affaires et à l'établissement de sa liberté.

(Eloge historique de Rossi.)

THIERS

(1797)

M. Louis-Adolphe THIERS, historien, orateur et homme d'État distingué, est né à Marseille. Après de brillantes études, il alla chercher fortune à Paris. Admis à la rédaction d'un journal, il se fit remarquer par la verve et l'audace de sa polé-

mique et par une merveilleuse facilité de style et d'intelligence. La publication d'une *Histoire de la Révolution française* lui assura bientôt une position littéraire éminente. Le style de cet ouvrage est simple, clair, rapide, animé comme celui de l'improvisation; mais il pèche souvent sous le rapport de la précision, de la pureté, de l'élégance. On pourrait reprocher aussi à l'auteur d'être trop favorable aux divers partis qui arrivent au pouvoir, et trop sévère pour les adversaires de la révolution. On désirerait plus d'indignation contre des crimes inexcusables et plus de sympathie pour des douleurs sans exemple.

M. Thiers vient de terminer une *Histoire du Consulat et de l'Empire,* en vingt volumes, bien supérieure à celle de la *Révolution,* dont elle est la suite. Malgré bien des erreurs de détail et des appréciations contestables, défauts inévitables dans un grand ouvrage sur l'histoire contemporaine, ce livre est un des plus beaux monuments historiques de notre époque. M. Thiers a le mérite d'avoir essayé le premier de *montrer la vérité complète en histoire*. Il fait tout comprendre. Aucun historien n'a expliqué avec plus de lucidité les détails les plus embrouillés de l'administration, de la guerre, de la diplomatie, des finances, de la marine, etc. Il est vrai qu'il porte ce mérite jusqu'à l'exagération et qu'il prodigue les détails jusqu'à faire des traités spéciaux sur chaque sujet, ce qui nuit à l'intérêt général du récit. Mais la clarté admirable de ces hors-d'œuvre et le plaisir qu'on éprouve à s'instruire si facilement font passer sur ce défaut, de même que l'aisance et le naturel de son style en font pardonner les négligences.

Outre ses deux grands ouvrages historiques, M. Thiers a publié *Law et son système,* le *Salon de* 1822, *Du Droit de propriété, Un Voyage dans les Pyrénées,* et un grand nombre d'articles dans des journaux et des revues.

Bataille de Friedland [1]

Napoléon, entouré de ses lieutenants, leur expliqua, avec la force et la précision de langage qui lui étaient ordinaires, le rôle que chacun d'eux avait à jouer dans cette

1. Petite ville sur l'Alle, affluent du Prégel, à dix lieues au sud-est de Kœnigsberg, célèbre par la victoire remportée le 14 juin 1807.

journée. Saisissant par le bras le maréchal Ney, et lui montrant Friedland, les ponts, les Russes accumulés en avant : « Voilà le but, lui dit-il, marchez-y sans regarder autour de vous; pénétrez dans cette masse épaisse, quoi qu'il puisse vous en coûter; entrez dans Friedland, prenez les ponts, et ne vous inquiétez pas de ce qui pourra se passer à droite, à gauche ou sur vos derrières. L'armée et moi sommes là pour y veiller. »

Ney, bouillant d'ardeur, tout fier de la redoutable tâche qui lui était assignée, partit au galop pour disposer ses troupes en avant du village de Sortlack. Frappé de son attitude martiale, Napoléon s'adressant au maréchal Mortier, lui dit : « Cet homme est un lion. »

Sur le terrain même, Napoléon fit écrire ses dispositions sous sa dictée, afin que tous ses généraux les eussent bien présentes à l'esprit, et qu'aucun d'eux ne fût exposé à s'en écarter. Il rangea donc le corps du maréchal Ney à droite, de manière que Lannes, ramenant la division Verdier sur Posthenen, pût présenter, avec elle et les grenadiers, deux fortes lignes. Il plaça le corps de Bernadotte (temporairement Victor) entre Ney et Lannes, un peu en avant de Posthenen, et en partie caché par les inégalités du terrain. La belle division Dupont formait la tête de ce corps. Sur le plateau, derrière Posthenen, Napoléon établit la garde impériale, l'infanterie en trois colonnes serrées, la cavalerie sur deux lignes. Entre Posthenen et Heinrichsdorf se trouvait le corps du maréchal Mortier, concentré et augmenté de jeunes fusiliers de la garde impériale. Un bataillon du 4e d'infanterie légère et le régiment de la garde municipale de Paris avaient remplacé dans Heinrichsdorf les grenadiers de la brigade Albert. La division polonaise Dombrowski avait rejoint la division Dupas et gardait l'artillerie. Napoléon laissa au général Grouchy le soin de défendre la plaine de Heinrichsdorf. Il ajouta aux dragons et aux

cuirassiers que ce général commandait la cavalerie légère des généraux Beaumont et Colbert, pour l'aider à se débarrasser des Cosaques. Enfin, pouvant disposer encore de deux divisions de dragons, il plaça celle du général Latour-Maubourg, renforcée de cuirassiers hollandais, derrière le corps du maréchal Ney, et celle du général La Houssaye, renforcée de cuirassiers saxons, derrière le corps de Victor. Les Français, dans cet ordre imposant, ne présentaient pas moins de quatre-vingt mille hommes. L'ordre fut réitéré à la gauche de ne point se porter en avant, de se borner à contenir les Russes jusqu'à ce que le succès de la droite fût décidé. Napoléon voulut qu'on attendît, pour commencer le feu, le signal d'une batterie de vingt pièces de canon placées au-dessus de Posthenen.

Enfin, le moment convenable lui paraissant arrivé, il donna le signal. Les vingt pièces de canon tirèrent à la fois; l'artillerie de l'armée leur répondit sur toute la ligne, et, à ce signal impatiemment attendu, le maréchal Ney ébranla son corps d'armée.

Il sortit du bois de Sortlack, en échelons, la division Marchand s'avançant la première à droite, la division Bisson la seconde à gauche. Toutes deux étaient précédées d'une nuée de tirailleurs qui, à mesure qu'on s'approchait de l'ennemi, se repliaient et rentraient dans les rangs. On marcha résolûment sur les Russes, et on leur enleva le village de Sortlack, si longtemps disputé. Leur cavalerie, pour arrêter notre mouvement offensif, essaya une charge sur la division Marchand. Mais les dragons de Latour-Maubourg et les cuirassiers hollandais, passant entre les intervalles de nos bataillons, chargèrent à leur tour cette cavalerie, la rejetèrent sur son infanterie, et, poussant les Russes contre l'Alle, en précipitèrent un grand nombre dans le lit profondément encaissé de cette rivière. Quelques-uns se sauvèrent à la nage, beaucoup se noyèrent. Une fois sa droite appuyée

sur l'Alle, le maréchal Ney en ralentit la marche, et porta en avant sa gauche, formée par la division Bisson, de manière à refouler les Russes dans l'étroit espace compris entre le Ruisseau-du-Moulin et l'Alle. Arrivé à ce point, le feu de l'artillerie ennemie redoubla. Outre les batteries qu'on avait en face, il fallait essuyer le feu de celles qui se trouvaient à la rive droite de l'Alle et dont il était impossible de se débarrasser en les prenant, puisqu'on était séparé d'elles par le lit de la rivière. Nos colonnes, battues à la fois de front et de flanc par les boulets, supportaient avec un admirable sang-froid cette horrible convergence de feux. Le maréchal Ney, galopant d'un bout de la ligne à l'autre, soutenait le cœur de ses soldats par sa contenance héroïque. Cependant des files entières étaient emportées, et le feu devenait tel que les troupes même les plus braves ne pouvaient pas le supporter longtemps. A cet aspect, la cavalerie de la garde russe, que commandait le général Kollogribow, s'élance au galop pour essayer de mettre en déroute l'infanterie de la division Bisson, qui lui paraissait chancelante. Troublée pour la première fois, cette vaillante infanterie cède du terrain, et deux ou trois bataillons se rejettent en arrière. Le général Bisson, qui par sa stature domine les lignes de ses soldats, veut en vain les retenir. Ils se retirent en se pelotonnant autour de leurs officiers. La situation devient bientôt des plus graves. Heureusement le général Dupont, placé à quelque distance, aperçoit ce commencement de désordre; et, sans attendre qu'on lui prescrive de marcher, ébranle sa division, passe devant elle en lui rappelant Ulm, Dirnstein, Halle, et la porte à la rencontre des Russes. Elle s'avance dans la plus belle attitude sous les coups de cette effroyable artillerie, tandis que les dragons de Latour-Maubourg, revenant à la charge, se jettent sur la cavalerie russe, qui s'était éparpillée à la poursuite de nos fantassins, et parviennent à la

ramener. La division Dupont, continuant son mouvement sur ce terrain déblayé, oblige l'infanterie russe à s'arrêter. Par sa présence, elle remplit de confiance et de joie les soldats de Ney. Les bataillons de Bisson se reforment, et toute notre ligne raffermie recommence à marcher en avant. Il fallait répondre à la formidable artillerie de l'ennemi ; et l'artillerie de Ney, trop peu nombreuse, pouvait à peine se tenir en batterie devant celle des Russes. Napoléon ordonne au général Victor de réunir toutes les bouches à feu de ses divisions et de les ranger en masse sur le front de Ney. C'était l'habile et intrépide général Sénarmont qui commandait cette artillerie. Il la conduit au grand trot, la joint à celle du maréchal Ney, la porte à plusieurs centaines de pas en avant de notre infanterie, et, se posant audacieusement en face des Russes, ouvre sur eux un feu terrible par le nombre des pièces et par l'habileté du tir. Dirigeant contre la rive droite une de ses batteries, il fait taire bientôt celles que l'ennemi avait de ce côté. Puis, poussant en avant sa ligne d'artillerie, il s'approche successivement jusqu'à portée de mitraille, et, tirant sur des masses profondes qui s'accumulent en rétrogradant dans le coude de l'Alle, il y cause d'affreux ravages. Notre ligne d'infanterie suit ce mouvement, et s'avance, protégée par les nombreuses bouches à feu du général Sénarmont. Les Russes, toujours plus refoulés dans ce gouffre, éprouvent une sorte de désespoir, et tentent un effort pour se dégager. Leur garde impériale, appelée au Ruisseau-du-Moulin, et à demi cachée dans le ravin qui sert de lit à ce ruisseau, sort de cette retraite, et marche, la baïonnette baissée, sur la division Dupont, placée aussi le long du ruisseau. Celle-ci n'attend pas la garde russe, va droit à elle, et, lui présentant la baïonnette, la repousse, l'accule au ravin. Les Russes ramenés se jettent les uns au delà du ravin, les autres sur les faubourgs de Friedland. Le général Dupont, avec une

partie de sa division, franchit le Ruisseau-du-Moulin, chasse devant lui tout ce qu'il rencontre, se trouve ainsi sur les derrières de l'aile droite des Russes, aux prises avec notre gauche, dans la plaine de Heinrichsdorf, tourne Friedland, et l'aborde par la route de Kœnigsberg, tandis que Ney, continuant à y marcher directement, entre par la route d'Eylau. Une affreuse mêlée s'engage aux portes de la ville. On presse les Russes de toutes parts, on pénètre dans les rues à leur suite, on les rejette sur les ponts de l'Alle, que l'artillerie du général Sénarmont, restée en dehors, enfile de ses obus. Les Russes se précipitent sur les ponts pour chercher un refuge dans les rangs de la 14ᵉ division, laissée en réserve de l'autre côté de l'Alle par le général Benningsen. Ce malheureux général, rempli de douleur, était accouru auprès de cette division, afin de la porter sur le bord de la rivière, au secours de son armée en péril. A peine quelques débris de son aile gauche ont-ils passé les ponts que ces ponts sont détruits, incendiés par les Français et par les Russes eux-mêmes, pressés de nous arrêter. Ney et Dupont, après avoir rempli leur tâche, se réunissent au milieu de Friedland en flammes et se félicitent de ce glorieux succès.

Napoléon n'avait cessé de suivre des yeux ce grand spectacle, placé de sa personne au centre des divisions qu'il tenait en réserve. Tandis qu'il le contemplait attentivement, un obus passe à la hauteur des baïonnettes, et un soldat, par un mouvement instinctif, baisse la tête. « Si cet obus t'était destiné, lui dit Napoléon en souriant, tu aurais beau te cacher à cent pieds sous terre, il irait t'y chercher. » Il voulait ainsi accréditer cette utile croyance, que le destin frappe indistinctement le brave et le lâche, et que la lâcheté qui se cache se déshonore inutilement.

En voyant Friedland occupé, et les ponts de l'Alle détruits, Napoléon pousse enfin sa gauche en avant sur l'aile

droite de l'armée russe, privée de tout moyen de retraite, et ayant derrière elle une rivière sans ponts. Le général Gortschakoff, qui commandait cette aile, aperçoit le danger dont il est menacé, veut conjurer l'orage et essaye de charger la ligne française qui s'étend de Posthenen à Heinrichsdorf, formée par le corps du maréchal Lannes, par celui de Mortier, par la cavalerie du général Grouchy. Mais Lannes, avec ses grenadiers, tient tête aux Russes. Le maréchal Mortier, avec le 15e et les fusiliers de la garde, leur oppose une barrière de fer. L'artillerie de Mortier surtout, dirigée par le colonel Balbois et par un excellent officier hollandais, M. Vanbriennen, leur cause des dommages incalculables. Enfin, Napoléon, tenant à profiter des restes du jour, porte toute sa ligne en avant. Infanterie, cavalerie s'ébranlent en même temps. Le général Gortschakoff, tandis qu'il se voit ainsi pressé, apprend que Friedland est occupé par les Français. Il veut le reprendre et dirige une colonne d'infanterie vers les portes de cette ville. Cette colonne y pénètre et refoule un moment les soldats de Dupont et de Ney. Mais ceux-ci repoussent à leur tour la colonne russe. Une nouvelle mêlée s'engage au milieu de cette malheureuse cité dévorée par les flammes, qu'on se dispute à la lueur de l'incendie. Les Français en restent enfin les maîtres, et ramènent le corps de Gortschakoff dans cette plaine sans issue qui lui avait servi de champ de bataille. L'infanterie de Gortschakoff se défend avec intrépidité, et, plutôt que de se rendre, se précipite dans l'Alle. Une partie des soldats russes, assez heureuse pour trouver des passages guéables, parvient à se sauver. Une autre se noie dans la rivière. Toute l'artillerie demeure dans nos mains. Une colonne s'enfuit en descendant l'Alle, sous le général Lambert, avec une portion de la cavalerie. L'obscurité de la nuit, le désordre inévitable de la victoire lui facilitent la retraite, et elle réussit à s'échapper de nos mains.

Il était dix heures et demie du soir. La victoire était complète à la gauche et à la droite. Napoléon, dans sa vaste carrière, n'en avait pas remporté une plus éclatante. Il avait pour trophées quatre-vingts bouches à feu, peu de prisonniers à la vérité, car les Russes avaient mieux aimé se noyer que se rendre ; mais vingt-cinq mille hommes tués, blessés ou noyés couvraient de leurs corps les deux rives de l'Alle. La rive droite, où beaucoup d'entre eux s'étaient traînés, présentait un spectacle de carnage presque aussi affreux que la rive gauche. Plusieurs colonnes de feu, s'élevant de Friedland et des villages voisins, jetaient une sinistre lueur sur ce lieu, théâtre de douleur pour les uns, de joie pour les autres. Nous n'avions pas à regretter, quant à nous, plus de sept à huit mille hommes morts ou blessés. Sur près de quatre-vingt mille Français, vingt-cinq mille n'avaient pas tiré un coup de fusil. L'armée russe, affaiblie de vingt-cinq mille combattants, privée, en outre, d'un grand nombre de soldats égarés, était désormais incapable de tenir la campagne. Napoléon avait dû ce beau triomphe autant à la conception générale de la campagne qu'au plan même de la bataille. En prenant depuis plusieurs mois la Passarge pour base, en s'assurant ainsi d'avance et dans tous les cas le moyen de séparer les Russes de Kœnigsberg, en marchant de Guttstadt à Friedland, de manière à les déborder constamment, il les avait réduits à commettre une grave imprudence pour gagner Kœnigsberg, et avait mérité de la fortune l'heureux hasard de les rencontrer à Friedland, adossés à la rive de l'Alle. Toujours disposant ses masses avec une rare habileté, il avait su, tandis qu'il envoyait soixante et quelques mille hommes sur Kœnigsberg, en présenter quatre-vingt mille à Friedland. Et, comme on vient de le voir, il n'en fallait pas autant pour accabler l'armée russe.

(*Histoire du Consulat et de l'Empire.*)

RÉMUSAT

(1797)

M. Charles DE RÉMUSAT, ancien ministre et membre de l'Académie française, né à Paris, est fils du comte de Rémusat, chambellan de l'empereur, et d'une mère célèbre par son esprit et ses talents, qui a laissé un excellent *Essai sur l'éducation des femmes*. M. de Rémusat se fit connaître dans la presse libérale sous la restauration, et devint député après la révolution de 1830. D'abord compté parmi les doctrinaires, il se rangea ensuite sous le drapeau de M. Thiers, dont il a depuis suivi la bonne et la mauvaise fortune politique.

M. le comte de Rémusat, héritier de l'esprit de sa mère, est un orateur distingué et un des meilleurs écrivains de l'école éclectique. A la fermeté de la pensée il unit la force et la grâce, l'élévation et la finesse de l'expression. Il a publié des *Essais de philosophie,* où il combat également le sensualisme de Condillac et les doctrines absolutistes de MM. de Bonald et de Maistre; deux volumes sur *Abeilard,* qui contiennent une belle vie de ce philosophe et un savant exposé de son épineuse doctrine; un beau *Rapport sur la philosophie allemande;* des *Mélanges* intitulés *Passé et Présent,* recueil d'articles déjà publiés dans le *Globe* et dans la *Revue des Deux Mondes;* une *Histoire de saint Anselme,* archevêque de Canterbury; un volume de *Critiques littéraires;* l'*Angleterre au* XVIII[e] *siècle,* études et biographies intéressantes; *Politique libérale ou Fragments pour servir à la défense de la Révolution française ; de la théologie naturelle en France et en Angleterre, etc., etc.*

Royer-Collard [1]

Ces dernières années, M. Royer-Collard les a passées doucement au sein d'une famille qui l'entourait de res-

1. Philosophe, orateur, écrivain distingué, né en 1763, et mort en 1845. Il était chef du parti doctrinaire, ainsi nommé parce qu'il professait des principes politiques, une *doctrine,* à une époque où les partis ne parlaient que d'intérêts aristocratiques ou démocratiques. Vers 1820, ce parti ne se composait que de Royer-Collard, de Camille Jordan, de MM. de Serre, de Barante et Guizot.

pect et d'amour. Il revoyait avec joie ses amis de tous les temps; il les charmait encore par d'incomparables entretiens. Il n'avait pas cessé de se plaire dans le commerce des maîtres de la pensée et de l'art; Platon ne le quittait pas. Vous savez, Messieurs, s'il se montrait indifférent aux intérêts de l'esprit, vous qui l'avez entendu les derniers. On peut dire que l'Académie française était restée son unique lien avec le monde. Il ne sortait plus, qu'il venait encore au milieu de vous. De tous les honneurs, aucun ne l'avait plus touché que vos suffrages. Dans l'année la plus populaire de sa vie, vous l'avez élu, voulant honorer la tribune, et vous avez servi la littérature. Que lui manquait-il, en effet, de l'homme de lettres accompli? Ses discours, leçons vivantes de profonde politique, sont en même temps des modèles de style. A mes yeux, son talent doit marquer dans l'histoire de l'art d'écrire. Admirateur assidu des anciens et de ces autres anciens du XVII[e] siècle, il eût borné son ambition à leur ressembler; il se trompait, Messieurs, il méconnaissait son originalité. Sa diction, comme celle de tout grand esprit uni à une nature vive et forte, est profondément individuelle. S'il tient de nos classiques la pureté du goût, la propriété des termes, la variété des tours, le soin attentif d'assortir l'expression et la pensée, il ne doit qu'à lui-même le caractère qu'il donne à tout cela. C'est de la finesse avec de la grandeur, c'est une élégance qui n'ôte rien à la force, c'est une précision savante qui n'efface pas les teintes de l'imagination. On dirait qu'il grave sur acier, et cependant il colore vivement. Il anime jusqu'aux idées, il passionne l'abstraction même; son esprit généralise ce que le sentiment lui suggère. Il s'empreint lui-même partout; il met du sien jusque dans l'absolu. Les déductions de cette logique sévère laissent percer une conviction véhémente. Jamais de négligence ni d'abandon, l'art est partout; il se montre avec excès peut-être, et il

ne refroidit pas; il ne fait que rendre l'expression plus juste et la pensée plus acérée. Sous la parure de ce langage habile, dans les liens de cette étroite argumentation, on continue de sentir une âme forte et passionnée. L'homme palpite dans l'écrivain, et la raison chez un grand cœur ému ne peut manquer d'être éloquente.

En effet, à travers les œuvres de M. Royer-Collard on entrevoit quelque chose de supérieur à ses œuvres, ou du moins quelque chose de plus rare; c'est lui-même. Rien ne le pourra faire pleinement connaître au monde, à l'avenir, qui ne l'aura pas vu. On saura bien admirer ses puissantes facultés, apercevoir, dans cet esprit plus pénétrant que flexible, plus de profondeur encore que d'étendue; sa conduite révélera l'élévation de son caractère, et sa supériorité sera constatée par son influence; mais sa physionomie réelle et vivante échappera. Il y avait dans sa personne je ne sais quoi d'imprévu qui étonnait les mieux préparés, l'union rare de la singularité et de la dignité. Son organisation était d'une force remarquable, son ton quelquefois impérieux; il avait les formes de l'autorité; puis avec tout cela un goût délicat qui se plaisait aux grâces des manières et du langage, une politesse presque flatteuse, le désir de plaire; avec des convictions inébranlables, des doutes illimités; avec la fermeté des principes, la soudaineté des impressions. Ces impressions, presque toujours exclusives, il ne les contenait pas, il les imposait, on devait penser comme il sentait. La contradiction ne le blessait pas, mais le touchait peu. Il honorait la franchise, et ne lui cédait point. Pour accepter une opinion, il fallait qu'il l'eût trouvée. On eût dit qu'il n'entendait que sa propre voix. Il était plus facile de l'attendrir que de le persuader, car sa bonté le désarmait pour ainsi dire; mais qui n'eût donné l'honneur de le convaincre pour le plaisir de l'écouter? Sa conversation ne ressemblait à aucune autre. C'était la vivacité la plus

piquante, c'était une verve inépuisable; presque toujours sous l'empire d'une seule émotion, il lui donnait les formes les plus variées; il la renouvelait à l'infini par l'expression; ne sentant rien à demi, il ne disait rien faiblement. Il semblait n'avoir jamais trouvé un langage assez précis, assez animé, assez pittoresque; ses sensations les plus fugitives, il les marquait au passage et les fixait par un trait. Sa parole donnait du relief à tout. Si la pensée était commune, il la refrappait à son empreinte; quelquefois même il la rendait excessive pour qu'elle ne servît qu'à lui. Il y a longtemps, vous le savez, que les philosophes déclament contre l'imagination sans avoir en vérité grand intérêt à s'en défendre : n'a pas affaire qui veut à cette charmante ennemie. On a dit qu'elle inspirait Malebranche en se cachant de lui; je ne sais si M. Royer-Collard se défiait de la sienne, mais il n'y paraissait pas à l'entendre.

Avec tant de dons brillants et redoutables, aucun homme n'avait plus besoin de l'excellence de l'âme et de la droiture de la raison. Aucun n'eût couru plus de danger à n'être pas homme de bien; mais il était en sûreté de ce côté-là. Malgré toute sa force, je sais une chose qu'il n'aurait pu supporter; c'est le mécontentement de soi. La paix de la conscience était nécessaire à la liberté de son esprit. Aussi ne pouvait-on l'approcher sans éprouver un prompt respect; c'est qu'il se respectait lui-même. Il s'était, le dirai-je, proposé la perfection : ambition présomptueuse peut-être, bien insensée du moins pour la sagesse de nos jours; mais qu'importe? Il faut un modèle idéal à la pratique du bien. Dans la morale comme dans l'art, qui ne tend pas à l'impossible n'accomplit pas même le nécessaire. Je sais qu'à viser si haut on succombe souvent, et qu'on balance à poursuivre ce qu'on désespère d'atteindre. M. Royer-Collard aimait peu à entreprendre. L'action irrévocable plaisait à son

courage et répugnait à sa raison. De même qu'il a peu écrit, parce qu'il ne voulait rien faire que d'achevé, il n'agissait point si de grandes circonstances ou de graves questions ne l'arrachaient à son repos. Il ne se risquait pas légèrement, ayant sous sa garde la paix de son âme et l'unité de sa vie. Il était résolu à ne point se tromper. Comme il ambitionnait l'irréprochable, il aspirait presque à l'infaillible. Avouons qu'à de si hautes conditions l'action est difficile, et la pratique du monde devient un rude problème. La responsabilité pesait à M. Royer-Collard; il ne l'acceptait qu'à la dernière extrémité; et l'on a dit que pour l'éviter il s'était trop souvent abstenu. Mais cependant voyez: à quel devoir a-t-il fait défaut?... Quand son temps est venu, qui a touché à plus de choses, qui a laissé plus d'exemples, qui a plus ému les esprits, et, du droit de la pure intelligence, plus réagi sur les affaires? Cet homme spéculatif a prononcé des paroles qui ont remué la France, et par la France le monde. Dans le cours de ses derniers temps, son influence se confond avec la force des choses, et quelques-uns des actes de sa pensée seront des événements de l'histoire.

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

MICHELET

(1798)

M. Jules Michelet, né à Paris, est entré jeune dans l'enseignement, et s'est voué tout entier au culte de l'histoire. Il a été professeur à l'École normale et au Collège de France. Il a publié plusieurs ouvrages historiques d'un mérite éminent : un *Précis de l'histoire moderne,* une *Traduction abrégée de Vico,* une

Introduction à l'histoire universelle, une *Histoire romaine*, *les Mémoires de Luther*, les *Origines du droit français*, une *Histoire de France* une *Histoire de la Révolution française* et *Les femmes de la Révolution.*

M. Michelet possède presque toutes les qualités d'un grand historien. A un vaste savoir il unit une imagination poétique, un rare talent de peindre les individus et les masses; un récit vif, animé, pittoresque; un style plein d'éclat et de coloris. On lui reproche de rapetisser systématiquement les grands hommes au profit des masses, de transformer trop souvent des individus en mythes et des faits en symboles, de se livrer à de vagues généralités et de donner trop d'importance aux causes physiques. On pourrait lui demander aussi une raison plus calme, un ton plus grave, moins de ce lyrisme de style qui vise à l'ode et à l'épopée, et plus de cette impartialité supérieure qui empêche l'histoire de dégénérer en pamphlet.

Outre ses ouvrages historiques, M. Michelet a écrit des pamphlets antichrétiens et des œuvres de fantaisie sur l'histoire naturelle, telles que *L'oiseau, L'insecte, La mer*, etc., dont la mère ne recommandera pas la lecture à sa fille.

Jeanne d'Arc conduit Charles VII à Reims

Après la bataille de Patay, le moment était venu, ou jamais, de risquer l'expédition de Reims. Les politiques voulaient qu'on restât encore sur la Loire, qu'on s'assurât de Cosne et de la Charité. Ils eurent beau dire cette fois, les voix timides ne pouvaient plus être écoutées. Chaque jour, affluaient des gens de toutes les provinces, qui venaient au bruit des miracles de la Pucelle, ne croyaient qu'en elle, et, comme elle, avaient hâte de mener le roi à Reims. C'était un irrésistible élan de pèlerinage et de croisade. L'indolent jeune roi lui-même finit par se laisser soulever à cette vague populaire, à cette grande marée qui montait et poussait au nord. Roi, courtisans, politiques, enthousiastes, tous ensemble, de gré ou de force, les fous, les sages, ils partirent. Au départ, ils étaient douze mille; mais le long de la route la masse

allait grossissant; d'autres venaient, et toujours d'autres; ceux qui n'avaient pas d'armures suivaient la sainte expédition en simples jaques, tout gentilshommes qu'ils pouvaient être, comme archers, comme coutiliers.

L'armée partit de Gien le 28 juin, passa devant Auxerre, sans essayer d'y entrer; cette ville était entre les mains du duc de Bourgogne, que l'on ménageait. Troyes avait une garnison mêlée de Bourguignons et d'Anglais; à la première apparition de l'armée royale, ils osèrent faire une sortie. Il y avait peu d'apparence de forcer une grande ville si bien gardée, et cela sans artillerie. Mais comment s'arrêter à en faire le siége? Comment, d'autre part, avancer en laissant une telle place derrière soi? L'armée souffrait déjà de la faim. Ne valait-il pas mieux s'en retourner? Les politiques triomphaient.

Il n'y eut qu'un vieux conseiller armagnac, le président Maçon, qui fût d'avis contraire, qui comprît que dans une telle entreprise la sagesse était du côté de l'enthousiasme, que dans une croisade populaire il ne fallait pas raisonner. « Quand le roi a entrepris ce voyage, dit-il, il ne l'a pas fait pour la grande puissance des gens d'armes, ni pour le grand argent qu'il eût, ni parce que le voyage lui semblait possible; il l'a entrepris, parce que Jeanne lui disait d'aller en avant et de se faire couronner à Reims, qu'il y trouverait peu de résistance, tel étant le bon plaisir de Dieu. »

La Pucelle, venant alors à frapper à la porte du conseil, assura que dans trois jours on pourrait entrer dans la ville. « Nous en attendrions bien six, dit le chancelier, si nous étions sûrs que vous dites vrai. » — « Six? vous y entrerez demain! »

Elle prend son étendard, tout le monde la suit aux fossés, elle y jette tout ce qu'on trouve, fagots, portes, tables, solives. Et cela allait si vite que les gens de la ville crurent qu'en un moment il n'y aurait plus de

fossés. Les Anglais commencèrent à s'éblouir, comme à Orléans ; ils croyaient voir une nuée de papillons blancs qui voltigeaient autour du magique étendard. Les bourgeois, de leur côté, avaient grand'peur, se souvenant que c'était à Troyes que s'était conclu le traité qui déshéritait Charles VII ; ils craignaient qu'on ne fît un exemple de leur ville; ils se réfugiaient déjà aux églises; ils criaient qu'il fallait se rendre. Les gens de guerre ne demandaient pas mieux. Ils parlementèrent, et obtinrent de s'en aller avec tout ce qu'ils avaient.

Ce qu'ils avaient, c'était surtout des prisonniers, des Français. Les conseillers de Charles VII qui dressèrent la capitulation n'avaient rien stipulé pour ces malheureux. La Pucelle y songea seule. Quand les Anglais sortirent avec leurs prisonniers garrottés, elle se mit aux portes, et s'écria : « O mon Dieu! ils ne les emmèneront pas! » Elle les retint en effet, et le roi paya leur rançon.

Maître de Troyes le 9 juillet, il fit le 15 son entrée à Reims, et le 17 il fut sacré. Le matin même, la Pucelle, selon le précepte de l'Évangile, la réconciliation avant le sacrifice, dicta une belle lettre pour le duc de Bourgogne; sans rien rappeler, sans irriter, sans humilier personne, elle lui disait avec beaucoup de tact et de noblesse : « Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, comme doivent faire loyaux chrétiens. »

Charles VII fut oint par l'archevêque de l'huile de la sainte ampoule, qu'on apporta de Saint-Remi. Il fut, conformément au rituel antique, soulevé sur son siége par les pairs ecclésiastiques, servi des pairs laïques et au sacre et au repas. Puis il alla à Saint-Marcou toucher les écrouelles. Toutes les cérémonies furent accomplies sans qu'il y manquât rien. Il se trouva le vrai roi, et le seul dans les croyances du temps. Les Anglais pouvaient désormais faire sacrer Henri; ce nouveau sacre ne pouvait être, dans la pensée des peuples, qu'une parodie de l'autre.

Au moment où le roi fut sacré, la Pucelle se jeta à genoux, lui embrassant les jambes, et pleurant à chaudes larmes. Tout le monde pleurait aussi.

On assure qu'elle lui dit : « O gentil roi, maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siége d'Orléans et que je vous amenasse en votre cité de Reims recevoir votre saint sacre, montrant que vous êtes vrai roi, et qu'à vous doit appartenir le royaume de France. »

La Pucelle avait raison; elle avait fait et fini ce qu'elle avait à faire. Aussi, dans la joie même de cette triomphante solennité, elle eut l'idée, le pressentiment peut-être de sa fin prochaine. Lorsqu'elle entrait à Reims avec le roi, et que tout le peuple venait au-devant en chantant des hymnes : « O le bon et dévot peuple! dit-elle... Si je dois mourir, je serais bien heureuse que l'on m'enterrât ici! » — « Jeanne, lui dit l'archevêque, où croyez-vous donc mourir? » — « Je n'en sais rien. Où il plaira à Dieu. Je voudrais bien qu'il lui plût que je m'en allasse garder les moutons avec ma sœur et mes frères... Ils seraient si joyeux de me revoir!... J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait recommandé de faire. » Et elle rendit grâces en levant les yeux au ciel. Tous ceux qui la virent en ce moment, dit la vieille chronique, « crurent mieux que jamais que c'était chose venue de la part de Dieu. »

(*Histoire de France.*)

BALZAC

(1799-1850)

Honoré BALZAC naquit à Tours, d'une famille pauvre. Ses études terminées, il se jeta dans la littérature pour vivre, et

écrivit une foule de contes et de romans philosophiques, économiques, magnétiques, théosophiques, drôlatiques, misanthropiques, réalistes, matérialistes, sensualistes, cyniques, où il ne se proposait que d'arriver à la renommée et à la fortune, et que, dans son orgueil insensé, il a osé appeler la *Comédie humaine*. Le meilleur de ces romans est *Eugénie Grandet*, histoire touchante, qui serait un chef-d'œuvre sans la faiblesse du style et l'exagération des millions de l'avare Grandet.

Balzac était doué d'un talent supérieur pour l'observation et la description : c'est un peintre éminent de portraits, d'intérieurs, de petites passions, de scènes de la vie privée. Mais ses outrages continuels aux lois de l'art, du goût et de la morale gâtent même ce qu'il a fait de meilleur.

Mort de l'avare Grandet

Dans l'année 1825, Grandet, sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille au secret de sa fortune territoriale, et lui disait [1], en cas de difficultés, de s'en rapporter à Cruchot, le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société... Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle [2] point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein

1. Il faudrait *dit*.
2. *Contrasta-t-elle*, c'est bien dur.

d'or; il restait là sans mouvement, mais il regardait ; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les cloisiers [1], ou donner des quittances. Alors il agitait son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât, en secret, elle-même, les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps...

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon, sa gouvernante : « Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. » Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils ? y sont-ils ? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique [2]. — Oui, mon père. — Veille à l'or, mets de l'or devant moi ! »

Alors Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire

1. *Closier*, petit fermier. — Mot usité dans quelques provinces.
2. *Panique* ne s'emploie guère qu'avec *terreur*.

pénible[1]. « Ça[2] me réchauffe, » disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent; il les regarda fixement, et sa loupe[3] remua pour la dernière fois. Puis, lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et baignât de ses larmes une main déjà froide. « Mon père, bénissez-moi ! — Aie bien soin de tout; tu me rendras compte de ça là-bas! » dit-il...

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente en biens-fonds, dans l'arrondissement de Saumur, deux cent cinquante mille francs en trois pour cent, acquis à soixante-un francs, et qui valaient alors soixante-dix-sept francs; plus, trois millions en or, et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

(*Eugénie Grandet.*)

---

1. Le sourire d'un enfant est-il *pénible?*
2. Ça pour *cela.*
3. Grandet avait au nez une tumeur qui remuait lorsqu'il éprouvait une sensation agréable.

ALFRED DE VIGNY

(1799-1863)

Le comte DE VIGNY, né à Loches, en Touraine, d'une famille noble et ancienne, est un écrivain aussi distingué en prose qu'en vers. Il a écrit *Cinq-Mars,* tableau fidèle du règne de Louis XIII, un des meilleurs romans historiques de notre époque; *Stello*, peinture poétique des souffrances et de la fin tragique de Chatterton, de Gilbert et d'André Chénier; *Servitude et grandeur militaires,* récit énergique et touchant de la vie dure et de l'héroïsme ignoré du soldat; et deux drames, *La Maréchale d'Ancre,* et *Chatterton,* qui est le meilleur des deux. Le principal défaut de ces ouvrages est un certain manque de réalité, un air de poétique chimère : l'invraisemblance refroidit les plus belles scènes. Comme écrivain, M. de Vigny a le culte de l'art, et il le porte dans les moindres détails. Aussi ses ouvrages sont écrits avec un soin scrupuleux et une rare élégance. Peut-être son style porte-t-il la marque de ce travail lent et minutieux, et sent-il un peu l'huile de la lampe nocturne.

L'amiral Collingwood[1]

Je reçus un commandement sur une embarcation, dès le lendemain de mon arrivée à Boulogne. Ce jour-là, il y avait en mer une seule frégate anglaise. Elle courait des bordées[2] avec une majestueuse lenteur : elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait, elle se mirait, elle glissait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne. Le misérable bateau plat, de nouvelle et mauvaise invention, s'était

---

1 Cuthbert Collingwood (1750-1810), créé lord Collingwood, célèbre amiral, ami intime de Nelson.

2. Aller en zigzag, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre.

risqué fort avant avec quatre autres bâtiments pareils : et nous étions tout fiers de notre audace, lancés ainsi depuis le matin, lorsque nous découvrîmes tout à coup les paisibles jeux de la frégate. Ils nous eussent sans doute paru fort gracieux et poétiques vus de la terre ferme, ou seulement si elle se fût amusée à prendre ses ébats entre l'Angleterre et nous; mais c'était, au contraire, entre nous et la France. La côte de Boulogne était à plus d'une lieue. Cela nous rendit pensifs. Nous fîmes force de nos mauvaises voiles et de nos plus mauvaises rames, et pendant que nous nous démenions, la paisible frégate continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables autour de nous, faisant le manége et changeant de main comme un cheval bien dressé, et dessinant des *s* et des *z* sur l'eau de la façon la plus aimable. Nous remarquâmes qu'elle eut la bonté de nous laisser passer plusieurs fois devant elle sans tirer un coup de canon, et même tout d'un coup elle les retira tous dans l'intérieur et ferma tous ses sabords. Je crus que c'était une manœuvre toute pacifique, et je ne comprenais rien à cette politesse. Mais un gros vieux marin me donna un coup de coude et me dit : « Voilà qui va mal! » En effet, après nous avoir bien laissés courir devant elle comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles, sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula et passa joyeusement par-dessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers, desquels je fus, moi dixième, sur deux cents hommes que nous étions au départ. La belle frégate se nommait *la Naïade*, et, pour ne pas perdre l'habitude française des jeux de mots, vous pensez bien que nous ne manquâmes jamais de l'appeler depuis *la Noyade*.

J'avais pris un bain si violent, que l'on était sur le

point de me rejeter comme mort dans la mer, quand un officier qui visitait mon portefeuille y trouva une lettre de mon père et la signature de lord Collingwood. Il me fit donner des soins plus attentifs; on me trouva quelques signes de vie, et quand je repris connaissance, ce fut non à bord de la gracieuse *Naïade*, mais sur *la Victoire*. Je demandai qui commandait cet autre navire. On me répondit laconiquement : « Lord Collingwood. » Je crus qu'il était fils de celui qui avait connu mon père; mais quand on me conduisit à lui, je fus détrompé : c'était le même homme.

Je ne pus contenir ma surprise quand il me dit, avec une bonté toute paternelle, qu'il ne s'attendait pas à être le gardien du fils après l'avoir été du père, mais qu'il espérait qu'il ne s'en trouverait pas plus mal; qu'il avait assisté aux derniers moments de ce vieillard, et qu'en apprenant mon nom il avait voulu m'avoir à son bord; il me parlait le meilleur français avec une douceur mélancolique, dont l'expression ne m'est jamais sortie de la mémoire. Il m'offrit de rester à son bord, sur parole, de ne faire aucune tentative d'évasion. J'en donnai ma parole d'honneur sans hésiter, à la manière des jeunes gens de dix-huit ans, et me trouvant beaucoup mieux à bord de *la Victoire* que sur quelque ponton; étonné de ne rien voir qui justifiât les préventions qu'on nous donnait contre les Anglais, je fis connaissance assez facilement avec les officiers du bâtiment, que mon ignorance de la mer et de leur langue amusait beaucoup, et qui se divertirent à me faire connaître l'une et l'autre avec une politesse d'autant plus grande que leur amiral me traitait comme son fils. Cependant une grande tristesse me prenait quand je voyais de loin les côtes blanches de la Normandie, et je me retirais pour ne pas pleurer. Je résistais à l'envie que j'en avais, parce que j'étais jeune et courageux; mais ensuite, dès que ma volonté ne sur-

veillait plus mon cœur, dès que j'étais couché et endormi, les larmes sortaient de mes yeux malgré moi et trempaient mes joues et la toile de mon lit au point de me réveiller.

Un soir surtout, j'étais accablé de ma solitude; et je souhaitais une prochaine occasion de me faire tuer. Je rêvais à composer ma mort habilement et à la manière grande et grave des anciens. J'imaginai une fin héroïque et digne de celles qui avaient été le sujet de tant de conversations de pages et d'enfants guerriers, l'objet de tant d'envie parmi mes compagnons. J'étais dans ces rêves qui, à dix-huit ans, ressemblent plutôt à une continuation d'action et de combat qu'à une sérieuse méditation, lorsque je me sentis doucement tirer par le bras, et en me retournant je vis, debout derrière moi, le bon amiral Collingwood.

Il avait à la main sa lunette de nuit, et il était vêtu de son grand uniforme avec la rigide tenue anglaise. Il me mit une main sur l'épaule d'une façon paternelle, et je remarquai un air de mélancolie profonde dans ses grands yeux noirs et sur son front. Ses cheveux blancs, à demi poudrés, tombaient assez négligemment sur ses oreilles, et il y avait, à travers le calme inaltérable de sa voix et de ses manières, un fonds de tristesse qui me frappa, ce soir-là surtout, et me donna pour lui, tout d'abord, plus de respect et d'attention.

« Vous êtes déjà triste, mon enfant, me dit-il. J'ai quelques petites choses à vous dire; voulez-vous causer un peu avec moi ? »

Je balbutiai quelques paroles vagues de reconnaissance et de politesse, qui n'avaient pas le sens commun probablement, car il ne les écouta pas, et s'assit sur un banc, me tenant une main. J'étais debout devant lui.

« Vous n'êtes prisonnier que depuis un mois, vous, et je le suis depuis trente-trois ans. Oui, mon

suis prisonnier de la mer; elle me garde de tous côtés; toujours des flots et des flots; je ne vois qu'eux, je n'entends qu'eux. Mes cheveux ont blanchi sous leur écume, et mon dos s'est un peu voûté sous leur humidité. J'ai passé si peu de temps en Angleterre, que je ne la connais que par la carte. La patrie est un être idéal que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur à mesure que je lui deviens plus nécessaire. C'est le sort commun, et c'est même ce que nous devons le plus souhaiter que d'avoir de telles chaînes; mais elles sont quelquefois bien lourdes. »

Il s'interrompit un instant, et nous nous tûmes tous deux, car je n'aurais pas osé dire un mot, voyant bien qu'il allait poursuivre.

« J'ai bien réfléchi, me dit-il, et je me suis interrogé sur mon devoir quand je vous ai vu à mon bord. J'aurais pu vous laisser conduire en Angleterre; mais vous auriez pu y tomber dans une misère dont je vous garantirai toujours et dans un désespoir dont j'espère aussi vous sauver. J'avais pour votre père une amitié bien vraie, et je lui en donnerai ici une preuve; s'il me voit, il sera content de moi, n'est-ce pas? »

L'amiral se tut encore et me serra la main. Il s'avança même dans la nuit, et me regarda attentivement pour voir ce que j'éprouvais à mesure qu'il me parlait. Mais j'étais trop interdit pour lui répondre. Il poursuivit rapidement :

« J'ai déjà écrit à l'Amirauté pour qu'au premier échange vous fussiez renvoyé en France. Mais cela pourra être long, ajouta-t-il, je ne vous le cache pas; car, outre que Bonaparte s'y prête mal, on nous fait peu de prisonniers. En attendant, je veux vous dire que je vous verrais avec plaisir étudier la langue de vos ennemis; vous voyez que nous savons la vôtre. Si vous voulez, nous travaillerons ensemble, et je vous prêterai Shakspeare et

le capitaine Cook. Ne vous affligez pas, vous serez libre avant moi; car, si l'empereur ne fait la paix, j'en ai pour toute ma vie. »

Ce ton de bonté par lequel il s'associait à moi et nous faisait camarades dans sa prison flottante, me fit de la peine pour lui; je sentis que, dans cette vie sacrifiée et isolée, il avait besoin de faire du bien pour se consoler secrètement de la rudesse de sa mission, toujours guerroyante.

« Milord, lui dis-je, avant de m'enseigner les mots d'une langue nouvelle, apprenez-moi les pensées par lesquelles vous êtes parvenu à ce calme parfait, à cette égalité d'âme qui ressemble à du bonheur, et qui cache un éternel ennui... Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais je crains que cette vertu ne soit une dissimulation perpétuelle.

— Vous vous trompez grandement, dit-il; le sentiment du devoir finit par dominer tellement l'esprit, qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution. J'ai éprouvé, plus que tout homme peut-être, à quel point il est facile de s'oublier complétement. Mais on ne peut dépouiller l'homme tout entier, et il y a des choses qui tiennent plus au cœur que l'on ne voudrait. »

Là il s'interrompit et prit sa longue lunette. Il la plaça sur mon épaule pour observer une lumière lointaine qui glissait à l'horizon, et sachant à l'instant au mouvement ce que c'était : « Bateaux pêcheurs, » dit-il, et il se plaça près de moi, assis sur le bord du navire. Je voyais qu'il avait depuis longtemps quelque chose à me dire qu'il n'abordait pas.

« Vous ne me parlez jamais de votre père, me dit-il tout à coup; je suis étonné que vous ne m'interrogiez pas

sur lui, sur ce qu'il a souffert, sur ce qu'il a dit, sur ses volontés. »

Et, comme la nuit était très-claire, je vis encore que j'étais attentivement observé par ses grands yeux noirs.

« Je craignais d'être indiscret... » dis-je avec embarras.

Il me serra le bras, comme pour m'empêcher de parler davantage.

« Ce n'est pas cela, dit-il, *my child*, ce n'est pas cela. » Et il secouait la tête avec doute et bonté.

« Il est certain, dis-je, que je ne connaissais pas mon père ; je l'ai à peine vu à Malte une fois.

— Voilà le vrai! cria-t-il. Voilà le cruel, mon ami! mes deux filles diront un jour comme cela. Elles diront : *Nous ne connaissons pas notre père!* Sarah et Mary diront cela! et cependant je les aime avec un cœur ardent et tendre ; je les élève de loin, je les surveille de mon vaisseau, je leur écris tous les jours, je dirige leurs lectures, leurs travaux ; je leur envoie des idées et des sentiments, je reçois en échange leurs confidences d'enfants; je les gronde, je m'apaise, je me réconcilie avec elles; je sais tout ce qu'elles font! Je sais quel jour elles ont été au temple avec de trop belles robes. Je donne à leur mère de continuelles instructions pour elles; je prévois d'avance qui les aimera, qui les demandera, qui les épousera; leurs maris seront mes fils; j'en fais des femmes pieuses et simples; on ne peut pas être plus père que je ne le suis... Eh bien! tout cela n'est rien, parce qu'elles ne me voient pas! »

Il dit ces derniers mots d'une voix émue, au fond de laquelle on sentait des larmes... Après un moment de silence, il continua :

« Oui, Sarah ne s'est jamais assise sur mes genoux que lorsqu'elle avait deux ans, et je n'ai tenu Mary dans mes bras que lorsque ses yeux n'étaient pas ouverts encore. Oui, il est juste que vous ayez été indifférent pour

votre père, et qu'elles le deviennent un jour pour moi. On n'aime pas un invisible. Qu'est-ce pour elles que leur père? Une lettre de chaque jour, un conseil plus ou moins froid. On n'aime pas un conseil, on aime un être, et un être qu'on ne voit pas n'est pas, on ne l'aime pas; — et quand il est mort, il n'est pas plus absent qu'il n'était déjà, et on ne le pleure pas. »

Il étouffait et il s'arrêta. Ne voulant pas aller plus loin dans ce sentiment de douleur devant un étranger, il s'éloigna, il se promena quelque temps et marcha sur le pont de long en large. Je fus d'abord très-touché de cette vue, et ce fut un remords qu'il me donna de n'avoir pas assez senti ce que vaut un père, et je dus à cette soirée la première émotion bonne, naturelle, sainte, que mon cœur ait éprouvée. A ces regrets profonds, à cette tristesse insurmontable au milieu du plus brillant éclat militaire, je compris tout ce que j'avais perdu en ne connaissant pas l'amour du foyer, qui pouvait laisser dans un grand cœur de si cuisants regrets; je compris tout ce qu'il y avait de factice dans notre éducation barbare et brutale, dans notre besoin insatiable d'action étourdissante; je vis, comme par une révélation soudaine du cœur, qu'il y avait une vie adorable et regrettable dont j'avais été arraché violemment, une vie véritable d'amour paternel, en échange de laquelle on nous faisait une vie fausse, toute composée de haines et de toutes sortes de vanités puériles; je compris qu'il n'y avait qu'une chose plus belle que la famille et à laquelle on pût saintement l'immoler: c'était l'autre famille, la patrie. Et tandis que le vieux brave, s'éloignant de moi, pleurait parce qu'il était bon, je mis ma tête dans mes deux mains, et je pleurai de ce que j'avais été jusque-là si mauvais...

Cependant c'était une vie cruelle que je menais, et je trouvais bien longues les journées mélancoliques de la mer. Nous ne cessâmes, durant des années entières, de

rôder autour de la France, et sans cesse je voyais se dessiner à l'horizon les côtes de cette terre que Grotius a nommée le plus beau royaume après celui du ciel; puis nous retournions à la mer, et il n'y avait plus autour de moi, pendant des mois entiers, que des brouillards et des montagnes d'eau. Quand un navire passait près de nous ou loin de nous, c'est qu'il était anglais; aucun autre n'avait permission de se livrer au vent, et l'Océan n'entendait plus une parole qui ne fût anglaise. Les Anglais mêmes en étaient attristés et se plaignaient qu'à présent l'Océan fût devenu un désert où ils se rencontraient éternellement, et l'Europe une forteresse qui leur était fermée. Quelquefois ma prison de bois s'avançait si près de la terre, que je pouvais distinguer des hommes et des enfants qui marchaient sur le rivage. Alors le cœur me battait violemment, et une rage intérieure me dévorait avec tant de violence que j'allais me cacher à fond de cale pour ne pas succomber au désir de me jeter à la nage; mais quand je revenais auprès de l'infatigable Collingwood, j'avais honte de mes faiblesses d'enfant; je ne pouvais me lasser d'admirer comment à une tristesse si profonde il unissait un courage si agissant. Cet homme, qui, depuis quarante ans, ne connaissait que la guerre et la mer, ne cessait jamais de s'appliquer à leur étude comme à une science inépuisable. Quand un navire était las, il en montait un autre comme un cavalier impitoyable; il les usait et les tuait sous lui. Il en fatigua sept avec moi. Il passait les nuits tout habillé, assis sur ses canons, ne cessant de calculer l'art de tenir son navire immobile, en sentinelle, au même point de la mer, sans être à l'ancre, à travers les vents et les orages; il exerçait sans cesse ses équipages et veillait sur eux et pour eux; cet homme n'avait joui d'aucune richesse, et tandis qu'on le nommait pair d'Angleterre, il aimait sa soupière d'étain comme un matelot; puis, redescendu chez

lui, il redevenait père de famille et écrivait à ses filles de ne pas être de belles dames, de lire, non des romans, mais l'histoire, des voyages, des essais et Shakspeare tant qu'il leur plairait ; il écrivait : « Nous avons combattu le jour de la naissance de ma petite Sarah, » — après la victoire de Trafalgar, que j'eus la douleur de lui voir gagner, et dont il avait tracé le plan avec son ami Nelson, à qui il succéda.

Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grâce à l'Angleterre ; mais l'inexorable lui répondait : *Restez en mer*, et lui envoyait une dignité ou une médaille d'or par chaque belle action ; sa poitrine en était surchargée. Il écrivait encore : « Depuis que j'ai quitté mon pays, je n'ai pas passé *dix jours* dans un port, mes yeux s'affaiblissent ; quand je pourrai voir mes enfants, la mer m'aura rendu aveugle. Je gémis de ce que, sur tant d'officiers, il est si difficile de me trouver un remplaçant supérieur en habileté. » L'Angleterre répondait : *Vous resterez en mer, toujours en mer*. Et il y resta jusqu'à sa mort.

(SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, liv. III. *Un homme de mer*.)

SAINT-MARC GIRARDIN

(1801)

M. Saint-Marc GIRARDIN est né à Paris. Il entra jeune dans l'enseignement, puis dans la presse, qui l'a conduit à la Sorbonne, au conseil de l'instruction publique, à la députation et à l'Académie française. Le principal ouvrage de M. Sa[illegible] est un *Cours de littérature dramatique*, or[illegible]

dans le drame, chez les anciens et les modernes. Il prend un sentiment, l'amour paternel, par exemple; il examine comment on l'a exprimé autrefois, comment on l'exprime aujourd'hui, et il cherche à tirer de cette comparaison quelque instruction utile, quelque leçon de goût et de morale. Ainsi, d'un cours de littérature il fait un véritable cours de morale, où les notions les plus justes sur le vrai et le bien s'unissent au sentiment le plus exquis de l'art. « J'ai aimé, dit-il, à montrer l'union qui existe entre le bon goût et la bonne morale. » C'est le côté moral qui fait l'originalité et le principal mérite de cet excellent ouvrage.

Comme écrivain, M. Saint-Marc Girardin se distingue par le bon sens, par un esprit fin et enjoué, un atticisme élégant et une grâce familière qui rappellent à la fois Voltaire et Fénelon.

Nous avons encore de M. Saint-Marc Girardin des *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne;* des *Essais de littérature et de morale,* recueil d'articles sur la littérature, la morale et la religion; les *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste,* choix de ses meilleurs articles écrits dans le *Journal des Débats.*

La société et les poëtes

Je sais bien que l'ingénieux auteur de *Chatterton* a rattaché à son personnage une théorie sur les devoirs que la société est tenue de remplir envers les poëtes : elle doit, quand elle rencontre le génie, le soutenir, l'encourager et l'affranchir par ses dons des soins et des embarras de la vie; le génie enfin doit avoir sa liste civile. J'y consens de grand cœur, et mon offrande est prête. Dites-moi seulement à quel signe je puis le reconnaître. Est-ce à la vanité impatiente? à la promptitude des découragements? à l'avortement des espérances? à l'estime de soi et au dédain d'autrui? Hélas! à ce compte, le génie court les rues; et bien fou qui se ferait débiteur quand il pourrait lui-même, en aidant un peu à ses propres défauts, se faire créancier. A Dieu ne plaise que je veuille ici dresser le signalement du génie! Il me semble seulement que le génie a un signe trop oublié de nos jours, un signe qui le caractérisait autrefois de la manière la plus écla-

tante : il est patient et vivace. La force de vivre fait essentiellement partie du génie. Voyez Homère, le Dante, le Tasse, Milton : le malheur ne leur a pas manqué; ils ont vécu cependant, parce qu'ils avaient en eux la force qui fait supporter les peines de la vie. Dieu ne leur avait pas donné le génie comme un parfum léger qui s'évapore dès qu'on secoue le flacon qui le contient, mais comme un viatique généreux qui soutient l'homme pendant un long voyage. Quoi! vous avez en vous une pensée divine et immortelle, et vous ne savez pas supporter les ennuis de la vie, le dédain des sots, la méchanceté des calomniateurs, la froideur des indifférents! Quoi! vous marchez la tête dans les cieux, et vous vous plaignez, parce qu'un insecte caché dans l'herbe vous a piqué le pied en passant! — Sauvez, me dit-on, le génie de sa propre faiblesse et de sa langueur. — Mais je me défie du génie qui ne peut vivre qu'en serre chaude, et je n'attends de cette plante souffreteuse ni fleurs qui aient de parfum, ni fruits qui aient de saveur. On s'écrie qu'il ne faut au génie que deux choses : *la vie et la rêverie, le pain et le temps*. Le pain! Dieu a dit à l'homme qu'il ne le mangerait qu'à la sueur de son visage. Pourquoi le génie serait-il dispensé de cette loi du travail, qui est la loi de Dieu? — Mon travail, dit le génie, c'est de rêver. — Hélas! la rêverie n'est pas une profession que la société puisse reconnaître et récompenser. Elle a tort, dit-on; c'est à la rêverie que nous devons la poésie, et la poésie doit avoir son prix dans le monde. Oui! aussi obtient-elle le plus beau prix que l'homme puisse donner à l'homme : elle obtient la gloire. Et voyez quelle admirable justice dans cette distribution que l'homme fait de la gloire aux grands poëtes! Jusqu'au jour où la poésie sort, grande et belle, des longues rêveries du poëte, personne ne savait si son rêve serait stérile ou fécond, et s'il resterait à l'homme éveillé quelque chose des enchantements de l'homme en-

dormi; car enfin si le rêveur n'a à me raconter, en s'éveillant, que les sornettes de sa nuit, pourquoi le récompenserais-je? pourquoi lui dirais-je : Rêvez, rêvez encore, faiseur de mauvais songes; pendant votre sommeil, je travaillerai pour vous? — Non! au travail incertain de la rêverie l'homme a raison d'offrir seulement l'espérance incertaine de la gloire. C'est à l'aide de l'espérance de la gloire qu'il entretient la rêverie tant qu'elle rêve, ne sachant pas ce qu'enfanteront ces rêves. Mais le jour où la poésie s'élance du cerveau du divin songeur, alors, outre la gloire, l'homme donne au génie, de notre temps surtout, la fortune et les honneurs; et souvent alors, chose étrange, c'est le moment que Dieu semble choisir pour retirer au génie quelque chose de sa force et de sa beauté; comme si, lorsque l'homme s'empresse d'ajouter ses dons aux dons que Dieu a faits, Dieu reprenait aussitôt les siens, pour éviter le mélange entre les trésors de la terre et les trésors du ciel.

(*Cours de littérature dramatique.*)

Histoire de Colomba [1]

Colomba a vu périr son père assassiné par son ennemi, l'avocat Barricini. L'assassin a su dérober son crime aux yeux de la justice; mais Colomba n'a pas mis l'espoir de sa vengeance dans les froides sévérités de la loi. Elle a un frère, lieutenant dans la garde impériale, qui doit bientôt revenir en Corse. C'est lui qui est maintenant le chef de la famille, et c'est lui qui, selon les idées de la Corse, doit venger son père. Il revient enfin cet Oreste attendu si longtemps; mais son séjour sur le continent lui a fait concevoir, de l'honneur et de la jus-

1. Héroïne d'un roman de M. Mérimée.

tice, d'autres sentiments que ceux de ses compatriotes et surtout de sa sœur : il déteste la *vendetta* [1]. Il faut voir alors avec quel mélange d'amour fraternel et d'ardeur de vengeance Colomba pousse son frère à ce meurtre expiatoire, qu'elle eût elle-même accompli si elle n'eût cru que l'exécution de la vengeance appartenait à son frère comme chef de la famille.

Dans Colomba, l'amour qu'elle a pour son frère et la haine qu'elle a pour Barricini s'unissent et se confondent ; les deux sentiments n'en font qu'un comme dans Électre. Ce que l'amour fraternel inspire à Colomba sert aussi à sa rancune, et ce que la rancune lui conseille sert aussi à l'amour fraternel ; quand son frère passe devant la maison des Barricini, Colomba a soin de le couvrir de son corps ; en même temps elle excite sa colère et sa haine contre ses ennemis par tous les moyens qu'elle peut inventer, bons et mauvais. Elle le mène à la place où son père a été tué ; puis, de retour à la maison, elle lui montre une chemise couverte de larges taches de sang : « Voici la chemise de notre père, Orso, » — et elle la jeta sur ses genoux ; — « voici le plomb qui l'a frappé, » et elle posa sur la chemise les deux balles oxydées. « Orso, mon frère, cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force, Orso, tu le vengeras ! »

Malgré sa répugnance pour la *vendetta,* Orso, excité par sa sœur et par l'opinion de ses compatriotes, et de plus attaqué dans la montagne par les deux fils de l'avocat Barricini, les tue et accomplit la vengeance de Colomba. Mais il est forcé, dans les premiers moments, de se cacher dans les *macchi*, c'est-à-dire dans les broussailles impénétrables qui, en Corse, servent de retraite aux *banditi*. C'est alors qu'éclate plus vivement que ja-

1. Vengeance.

mais l'amour de Colomba pour son frère. Quelles vives angoisses quand elle apprend qu'il a dû rencontrer ses ennemis dans la montagne! Quelle émotion quand Celina, la nièce d'un des bandits près desquels Orso s'est réfugié, arrive montée sur le cheval d'Orso. « Mon frère est mort! » s'écria Colomba d'une voix déchirante... Tous coururent à la porte de la maison. Avant que Celina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba, qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut : Il vit! Colomba cessa de l'étreindre, et Celina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

Les autres? demanda Colomba d'une voix rauque. Celina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle; elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini, et dit en souriant à ses hôtes : « Rentrons prendre le café. »

(*Cours de littérature dramatique.*)

VICTOR HUGO

(1802)

M. le vicomte Victor HUGO, un des plus grands poëtes lyriques de notre littérature, occupe aussi une place éminente parmi nos prosateurs contemporains. En prose comme en vers, c'est un artiste consommé en fait de style. Quand il veut écrire avec mesure, il a des pages dignes des maîtres. Mais, en général, le style chez lui s'enrichit trop aux dépens de l'idée et du sentiment. Il y a une luxuriante exubérance de mots, de figures,

d'images, qu'on ne trouverait peut-être dans aucun de nos écrivains. *Il y a trop de tintamarre là-dedans,* dirait M. Jourdain. On n'est pas seulement ébloui, on est étourdi.

M. le vicomte Victor Hugo a écrit en prose des *Préfaces* remarquables, qui sont la poétique de l'école nouvelle; *Un voyage sur le Rhin* et plusieurs romans, dont le meilleur est intitulé *Notre-Dame de Paris,* et le dernier, les *Misérables* [1].

Une histoire d'ours

Je me rappelle qu'il y a sept ou huit ans j'étais allé à Claye, à quelques lieues de Paris. Je m'en revenais à pied; j'étais parti d'assez grand matin, et vers midi, les beaux arbres de la forêt de Bondy m'invitant, à un endroit où le chemin tourne brusquement, je m'assis, adossé à un chêne, sur un talus d'herbe, les pieds pendant dans un fossé, et je me mis à crayonner sur mon livre vert.

Comme j'achevais la quatrième ligne, je lève vaguement les yeux, et j'aperçois de l'autre côté du fossé, sur le bord de la route, devant moi, à quelques pas, un ours qui me regardait fixement. En plein jour on n'a pas de cauchemar; on ne peut être dupe d'une forme, d'une apparence, d'un rocher difforme ou d'un tronc d'arbre absurde. A midi, par un soleil de mai, on n'a pas d'hallucinations. C'était bien un ours, un ours vivant, un véritable ours, parfaitement hideux du reste. Il était gravement assis sur son séant, me montrant le dessous poudreux de ses pattes de derrière, dont je distinguais toutes les griffes, ses pattes de devant mollement croisées sur son ventre. Sa gueule était entr'ouverte; une de ses oreilles, déchirée et saignante, pendait à demi; sa lèvre inférieure, à moitié arrachée, laissait voir ses crocs déchaussés; un de ses yeux était crevé, et avec l'autre il me regardait d'un air sérieux.

1. Voyez la *Notice* de M. Victor Hugo dans les *Poètes.*

Il n'y avait pas un bûcheron dans la forêt, et le peu que je voyais du chemin à cet endroit-là était absolument désert.

Je n'étais pas sans éprouver quelque émotion. On se tire parfois d'affaire avec un chien en l'appelant *Soliman* ou *Azor;* mais que dire à un ours ? D'où venait cet ours ? Que signifiait cet ours dans la forêt de Bondy, sur le grand chemin de Paris à Claye? A quoi rimait ce vagabond d'un nouveau genre ? C'était fort étrange, fort ridicule, fort déraisonnable, et après tout fort peu gai. J'étais, je vous l'avoue, très-perplexe. Je ne bougeais pas cependant; je dois dire que l'ours, de son côté, ne bougeait pas non plus; il me paraissait même, jusqu'à un certain point, bienveillant. Il me regardait aussi tendrement que peut regarder un ours borgne. A tout prendre, il ouvrait bien la gueule, mais il l'ouvrait comme on ouvre une bouche. Ce n'était pas un rictus, c'était un bâillement; ce n'était pas féroce, c'était presque littéraire. Cet ours avait je ne sais quoi d'honnête, de béat, de résigné et d'endormi; et j'ai trouvé depuis cette expression de physionomie à de vieux habitués de théâtre qui écoutaient des tragédies. En somme, sa contenance était si bonne, que je résolus, aussi moi, de faire bonne contenance. J'acceptai l'ours pour spectateur, et je continuai ce que j'avais commencé.

Pendant que j'écrivais, une grosse mouche vint se poser sur l'oreille ensanglantée de mon spectateur. Il leva lentement sa patte droite et la passa par-dessus son oreille avec le mouvement d'un chat. La mouche s'envola. Il la chercha du regard ; puis, quand elle eut disparu, il saisit ses deux pattes de derrière avec ses deux pattes de devant, et, comme satisfait de cette attitude classique, il se remit à me contempler. Je déclare que je suivais ses mouvements variés avec intérêt.

Je commençais à me faire à ce tête-à-tête lorsque

survint un incident : un bruit de pas précipités se fit entendre dans la grande route, et tout à coup je vis déboucher au tournant un autre ours, un grand ours noir; le premier était fauve. Cet ours noir arriva au grand trot, et, apercevant l'ours fauve, vint se rouler gracieusement à terre auprès de lui. L'ours fauve ne daignait pas regarder l'ours noir, et l'ours noir ne daignait pas faire attention à moi.

Je confesse qu'à cette nouvelle apparition, qui élevait mes perplexités à la seconde puissance, ma main trembla. Deux ours! pour le coup c'était trop fort. Quel sens cela avait-il? A qui en voulait le hasard? Si j'en jugeais par le côté d'où l'ours noir avait débouché, tous deux venaient de Paris, pays où il y a pourtant peu de bêtes, sauvages surtout.

J'étais resté comme pétrifié. L'ours fauve avait fini par prendre part aux jeux de l'autre, et, à force de se rouler dans la poussière, tous deux étaient devenus gris. Cependant j'avais réussi à me lever, et je me demandais si j'irais ramasser ma canne qui avait roulé à mes pieds dans le fossé, lorsqu'un troisième ours survint, un ours rougeâtre, petit, difforme, plus déchiqueté et plus saignant encore que le premier; puis un quatrième, puis un cinquième et un sixième, ces deux-là trottant de compagnie. Ces quatre derniers ours traversèrent la route comme des comparses traversent le fond d'un théâtre, sans rien voir et sans rien regarder, presque en courant et comme s'ils étaient poursuivis. Cela devenait trop inexplicable pour que je ne touchasse pas à l'explication. J'entendis des aboiements et des cris; dix ou douze bouledogues, sept ou huit hommes armés de bâtons ferrés et des muselières à la main firent irruption sur la route, talonnant les ours qui s'enfuyaient. Un de ces hommes s'arrêta, et pendant que les autres ramenaient les bêtes muselées, il me donna le mot de cette bizarre

énigme. Le maître du cirque de la barrière du *Combat* profitait des vacances de Pâques pour envoyer ses ours et ses dogues donner quelques représentations à Meaux. Toute cette ménagerie voyageait à pied. A la dernière halte, on l'avait démuselée pour la faire manger; et, pendant que leurs gardiens s'attablaient au cabaret voisin, les ours avaient profité de ce moment de liberté pour faire à leur aise, joyeux et seuls, un bout de chemin.

C'étaient des ours en congé.

(*Le Rhin*, lettre XXe.)

Les pourboires sur le Rhin

Le plaisir de voir toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, hôtels de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très-visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient, à chaque instant et à tout propos, piquer non votre peau, mais votre bourse. Or la bourse du voyageur, cette bourse précieuse, contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons, avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels de ce pays ont élevé le pourboire. J'expose les faits, je n'exagère rien.

Vous entrez dans un lieu quelconque; à la porte de la ville, un estafier s'informe de l'hôtel où vous comptez descendre, vous demande votre passe-port, le prend et le garde. La voiture s'arrête dans la cour de la poste; le conducteur, qui ne vous a pas adressé un regard pendant toute la route, se présente, vous ouvre la portière d'un air béat. Pourboire.

Un moment après, le postillon arrive à son tour, attendu que cela lui est défendu par les règlements de police.

lui, il redevenait père de famille et écrivait à ses filles de ne pas être de belles dames, de lire, non des romans, mais l'histoire, des voyages, des essais et Shakspeare tant qu'il leur plairait ; il écrivait : « Nous avons combattu le jour de la naissance de ma petite Sarah, » — après la victoire de Trafalgar, que j'eus la douleur de lui voir gagner, et dont il avait tracé le plan avec son ami Nelson, à qui il succéda.

Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grâce à l'Angleterre ; mais l'inexorable lui répondait : *Restez en mer*, et lui envoyait une dignité ou une médaille d'or par chaque belle action ; sa poitrine en était surchargée. Il écrivait encore : « Depuis que j'ai quitté mon pays, je n'ai pas passé *dix jours* dans un port, mes yeux s'affaiblissent ; quand je pourrai voir mes enfants, la mer m'aura rendu aveugle. Je gémis de ce que, sur tant d'officiers, il est si difficile de me trouver un remplaçant supérieur en habileté. » L'Angleterre répondait : *Vous resterez en mer, toujours en mer.* Et il y resta jusqu'à sa mort.

(SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, liv. III. *Un homme de mer.*)

SAINT-MARC GIRARDIN

(1801)

M. Saint-Marc GIRARDIN est né à Paris. Il entra jeune dans l'enseignement, puis dans la presse, qui l'a conduit à la Sorbonne, au conseil de l'instruction publique, à la députation et à l'Académie française. Le principal ouvrage de M. Saint-Marc Girardin est un *Cours de littérature dramatique*, ou *De l'usage des passions*

dans le drame, chez les anciens et les modernes. Il prend un sentiment, l'amour paternel, par exemple ; il examine comment on l'a exprimé autrefois, comment on l'exprime aujourd'hui, et il cherche à tirer de cette comparaison quelque instruction utile, quelque leçon de goût et de morale. Ainsi, d'un cours de littérature il fait un véritable cours de morale, où les notions les plus justes sur le vrai et le bien s'unissent au sentiment le plus exquis de l'art. « J'ai aimé, dit-il, à montrer l'union qui existe entre le bon goût et la bonne morale. » C'est le côté moral qui fait l'originalité et le principal mérite de cet excellent ouvrage.

Comme écrivain, M. Saint-Marc Girardin se distingue par le bon sens, par un esprit fin et enjoué, un atticisme élégant et une grâce familière qui rappellent à la fois Voltaire et Fénelon.

Nous avons encore de M. Saint-Marc Girardin des *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne;* des *Essais de littérature et de morale,* recueil d'articles sur la littérature, la morale et la religion; les *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste,* choix de ses meilleurs articles écrits dans le *Journal des Débats.*

La société et les poëtes

Je sais bien que l'ingénieux auteur de *Chatterton* a rattaché à son personnage une théorie sur les devoirs que la société est tenue de remplir envers les poëtes : elle doit, quand elle rencontre le génie, le soutenir, l'encourager et l'affranchir par ses dons des soins et des embarras de la vie ; le génie enfin doit avoir sa liste civile. J'y consens de grand cœur, et mon offrande est prête. Dites-moi seulement à quel signe je puis le reconnaître. Est-ce à la vanité impatiente? à la promptitude des découragements? à l'avortement des espérances? à l'estime de soi et au dédain d'autrui? Hélas! à ce compte, le génie court les rues; et bien fou qui se ferait débiteur quand il pourrait lui-même, en aidant un peu à ses propres défauts, se faire créancier. A Dieu ne plaise que je veuille ici dresser le signalement du génie! Il me semble seulement que le génie a un signe trop oublié de nos jours, un signe qui le caractérisait autrefois de la manière la plus écla-

dormi; car enfin si le rêveur n'a à me raconter, en s'éveillant, que les sornettes de sa nuit, pourquoi le récompenserais-je? pourquoi lui dirais-je : Rêvez, rêvez encore, faiseur de mauvais songes; pendant votre sommeil, je ravaillerai pour vous? — Non! au travail incertain de la rêverie l'homme a raison d'offrir seulement l'espérance incertaine de la gloire. C'est à l'aide de l'espérance de la gloire qu'il entretient la rêverie tant qu'elle rêve, ne sachant pas ce qu'enfanteront ces rêves. Mais le jour où la poésie s'élance du cerveau du divin songeur, alors, outre la gloire, l'homme donne au génie, de notre temps surtout, la fortune et les honneurs; et souvent alors, chose étrange, c'est le moment que Dieu semble choisir pour retirer au génie quelque chose de sa force et de sa beauté; comme si, lorsque l'homme s'empresse d'ajouter ses dons aux dons que Dieu a faits, Dieu reprenait aussitôt les siens, pour éviter le mélange entre les trésors de la terre et les trésors du ciel.

(*Cours de littérature dramatique.*)

Histoire de Colomba [1]

Colomba a vu périr son père assassiné par son ennemi, l'avocat Barricini. L'assassin a su dérober son crime aux yeux de la justice; mais Colomba n'a pas mis l'espoir de sa vengeance dans les froides sévérités de la loi. Elle a un frère, lieutenant dans la garde impériale, qui doit bientôt revenir en Corse. C'est lui qui est maintenant le chef de la famille, et c'est lui qui, selon les idées de la Corse, doit venger son père. Il revient enfin cet Oreste attendu si longtemps; mais son séjour sur le continent lui a fait concevoir, de l'honneur et de la jus-

1. Héroïne d'un roman de M. Mérimée.

mais l'amour de Colomba pour son frère. Quelles vives angoisses quand elle apprend qu'il a dû rencontrer ses ennemis dans la montagne! Quelle émotion quand Celina, la nièce d'un des bandits près desquels Orso s'est réfugié, arrive montée sur le cheval d'Orso. « Mon frère est mort! » s'écria Colomba d'une voix déchirante... Tous coururent à la porte de la maison. Avant que Celina pût sauter à bas de sa monture, elle était enlevée comme une plume par Colomba, qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut : Il vit! Colomba cessa de l'étreindre, et Celina tomba à terre aussi lestement qu'une jeune chatte.

Les autres? demanda Colomba d'une voix rauque. Celina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle; elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini, et dit en souriant à ses hôtes : « Rentrons prendre le café. »

(*Cours de littérature dramatique.*)

VICTOR HUGO

(1802)

M. le vicomte Victor HUGO, un des plus grands poëtes lyriques de notre littérature, occupe aussi une place éminente parmi nos prosateurs contemporains. En prose comme en vers, c'est un artiste consommé en fait de style. Quand il veut écrire avec mesure, il a des pages dignes des maîtres. Mais, en général, le style chez lui s'enrichit trop aux dépens de l'idée et du sentiment. Il y a une luxuriante exubérance de mots, de figures,

Il n'y avait pas un bûcheron dans la forêt, et le peu que je voyais du chemin à cet endroit-là était absolument désert.

Je n'étais pas sans éprouver quelque émotion. On se tire parfois d'affaire avec un chien en l'appelant *Soliman* ou *Azor;* mais que dire à un ours ? D'où venait cet ours ? Que signifiait cet ours dans la forêt de Bondy, sur le grand chemin de Paris à Claye? A quoi rimait ce vagabond d'un nouveau genre ? C'était fort étrange, fort ridicule, fort déraisonnable, et après tout fort peu gai. J'étais, je vous l'avoue, très-perplexe. Je ne bougeais pas cependant; je dois dire que l'ours, de son côté, ne bougeait pas non plus; il me paraissait même, jusqu'à un certain point, bienveillant. Il me regardait aussi tendrement que peut regarder un ours borgne. A tout prendre, il ouvrait bien la gueule, mais il l'ouvrait comme on ouvre une bouche. Ce n'était pas un rictus, c'était un bâillement; ce n'était pas féroce, c'était presque littéraire. Cet ours avait je ne sais quoi d'honnête, de béat, de résigné et d'endormi; et j'ai trouvé depuis cette expression de physionomie à de vieux habitués de théâtre qui écoutaient des tragédies. En somme, sa contenance était si bonne, que je résolus, aussi moi, de faire bonne contenance. J'acceptai l'ours pour spectateur, et je continuai ce que j'avais commencé.

Pendant que j'écrivais, une grosse mouche vint se poser sur l'oreille ensanglantée de mon spectateur. Il leva lentement sa patte droite et la passa par-dessus son oreille avec le mouvement d'un chat. La mouche s'envola. Il la chercha du regard ; puis, quand elle eut disparu, il saisit ses deux pattes de derrière avec ses deux pattes de devant, et, comme satisfait de cette attitude classique, il se remit à me contempler. Je déclare que je suivais ses mouvements variés avec intérêt.

Je commençais à me faire à ce tête-à-tête lorsque

énigme. Le maître du cirque de la barrière du *Combat* profitait des vacances de Pâques pour envoyer ses ours et ses dogues donner quelques représentations à Meaux. Toute cette ménagerie voyageait à pied. A la dernière halte, on l'avait démuselée pour la faire manger; et, pendant que leurs gardiens s'attablaient au cabaret voisin, les ours avaient profité de ce moment de liberté pour faire à leur aise, joyeux et seuls, un bout de chemin.

C'étaient des ours en congé.

(*Le Rhin*, lettre XXe.)

Les pourboires sur le Rhin

Le plaisir de voir toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, hôtels de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très-visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient, à chaque instant et à tout propos, piquer non votre peau, mais votre bourse. Or la bourse du voyageur, cette bourse précieuse, contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons, avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels de ce pays ont élevé le pourboire. J'expose les faits, je n'exagère rien.

Vous entrez dans un lieu quelconque; à la porte de la ville, un estafier s'informe de l'hôtel où vous comptez descendre, vous demande votre passe-port, le prend et le garde. La voiture s'arrête dans la cour de la poste; le conducteur, qui ne vous a pas adressé un regard pendant toute la route, se présente, vous ouvre la portière d'un air béat. Pourboire.

Un moment après, le postillon arrive à son tour, attendu que cela lui est défendu par les règlements de polic

un trousseau de clefs et se dirige vers le portail. Au moment où vous allez entrer dans l'église, vous vous sentez tirer par la manche : c'est l'obligeante vieille que vous avez oubliée, ingrat, et qui vous a suivi. Pourboire.

Vous voilà dans l'église; vous contemplez, vous admirez, vous vous récriez.

— Pourquoi ce rideau vert sur ce tableau?

— Parce que c'est le plus beau de l'église, dit le bedeau.

— Bon, reprenez-vous, ici on cache les beaux tableaux; ailleurs on les montrerait. De qui est ce tableau?

— De Rubens.

— Je voudrais le voir.

Le bedeau vous quitte et revient quelques moments après avec un individu fort grave et fort triste. C'est le custode. Ce brave homme presse un ressort, le rideau s'ouvre, vous voyez le tableau. Le tableau vu, le rideau se referme, et le custode vous fait un salut significatif. Pourboire.

En continuant votre promenade dans l'église, toujours remorqué par le bedeau, vous arrivez à la grille du chœur, qui est parfaitement verrouillée et devant laquelle se tient debout un magnifique personnage splendidement harnaché : c'est le suisse, qui a été prévenu de votre passage et qui vous attend. Le chœur est au suisse. Vous en faites le tour. Au moment où vous sortez, votre cicerone empanaché et galonné vous salue majestueusement. Pourboire.

Le suisse vous rend au bedeau. Vous passez devant la sacristie. O miracle! elle est ouverte. Vous y entrez. Il y a un sacristain. Le bedeau s'éloigne avec dignité, car il convient de laisser au sacristain sa proie. Le sacristain s'empare de vous, vous montre les ciboires, les chasubles, les vitraux que vous verriez fort bien [illegible] mitres de l'évêque, et, sous une vit[illegible]

chant; maintenant voulez-vous me donner pour moi? — Comment! et ce que je viens de vous donner! — C'est pour la fabrique, monsieur, à laquelle je dois deux francs par personne; mais à présent monsieur comprend bien qu'il me faut quelque petite chose pour moi. » Pourboire.

Vous redescendez. Tout à coup une trappe s'ouvre à côté de vous. C'est la cage des cloches. Il faut bien voir les cloches de ce beau clocher. Un jeune gaillard vous les montre et vous les nomme. Pourboire. Au bas du clocher vous retrouvez le bedeau, qui vous a attendu patiemment, et qui vous reconduit avec respect jusqu'au seuil de l'église. Pourboire.

Vous rentrez à votre hôtel, et vous vous gardez bien de demander votre chemin à quelque passant, car le pourboire saisirait cette occasion. A peine avez-vous mis le pied dans l'auberge que vous voyez venir à vous d'un air amical une figure qui vous est tout à fait inconnue. C'est l'estafier qui vous rapporte votre passe-port. Pourboire. Vous dînez, l'heure du départ arrive, le domestique vous apporte la carte à payer. Pourboire. Un garçon d'écurie porte votre bagage à la diligence. Pourboire. Un facteur le hisse sur l'impériale. Pourboire. Vous montez en voiture, on part, la nuit tombe; vous recommencerez le lendemain.

Récapitulons : Pourboire au conducteur, pourboire au postillon, pourboire au débâcheur, pourboire au brouetteur, pourboire à l'homme *qui n'est pas de l'hôtel*, pourboire à la vieille femme, pourboire à Rubens, pourboire au suisse, pourboire au sacristain, pourboire au sonneur, pourboire au baragouineur, pourboire à la fabrique, pourboire au sous-sonneur, pourboire au bedeau, pourboire à l'estafier, pourboire aux domestiques, pourboire au garcon d'écurie, pourboire au facteur : voilà dix-huit pourboires dans une journée. Otez l'église, qui est fort chère, il en reste neuf. Maintenant calculez tous ces

Charles IX; une *Histoire de D. Pedro le Cruel*, roi de Castille; une *Histoire romaine* pendant la guerre sociale et la conjuration de Catilina, et les *Faux Démétrius, épisode de l'histoire de Russie.*

Dans tous ces ouvrages, M. Mérimée se montre narrateur parfait, écrivain pur, précis et sobre d'ornements. Aucun autre n'est plus habile à traiter un sujet d'imagination comme un sujet historique : quand il invente, il produit l'illusion de la vérité au point de faire croire qu'il raconte un fait arrivé. Aucun autre ne se distingue à un plus haut degré que lui par la précision et la netteté de la pensée et du style; son défaut est d'exagérer ces qualités, et de tomber quelquefois dans la dureté et la sécheresse. Vinet a dit excellemment de lui que « c'est un esprit à la fois exquis et dur. »

L'enlèvement de la redoute

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir.

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais, après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

« Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

« En apprenant que je sortais de l'école de Fontaine-

« Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille ; on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

« Vers les trois heures un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit prendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine ; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

« Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très-vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

« Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos canonniers, passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et des petites pierres.

« Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur. Les boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensais au plaisir de raconter la prise de Cheverino dans le salon de madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

« Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa

deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

« En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit; souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

« Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine, cela ne présage rien de bon. » Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

« Nous parvîmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées et la terre labourée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de *Vive l'Empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

« Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon.

« Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon « capitaine. Bonsoir. » Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

« Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

« A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant *Vive l'empereur!* Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse, que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier *Victoire!* et, la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaien avec eux.

« Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui; je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine? » demanda-t-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très-expressive.

— « Et le plus ancien lieutenant ? — Voici monsieur, qui est arrivé d'hier, » dit le sergent d'un ton tout à fait calme. Le colonel sourit amèrement. « Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef ; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en forces ; mais le général C*** va nous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ? — Flambé, mon cher ; mais la redoute est prise. »

VITET

(1802)

M. Ludovic VITET, membre de l'Académie française, ancien inspecteur des monuments historiques, ancien conseiller d'État, est un critique exquis des choses d'art et un de nos plus habiles écrivains contemporains. A un profond savoir, à un goût excellent il joint une netteté, une précision, une pureté élégante de style qui annoncent un maître consommé. Il a publié une belle *Histoire de Dieppe* ; d'excellentes *Études sur les beaux-arts et sur la littérature*, recueil d'articles sur la musique, l'architecture, la peinture, qui avaient paru d'abord dans les journaux et les revues et dont le plus remarquable est la *Vie de Lesueur*, modèle de biographie touchante et de haute critique ; et une série de scènes historiques intitulées les *États d'Orléans*, les *Barricades*, les *États de Blois* et la *Mort de Henri III*, dont on peut dire qu'elles sont plus vraies que l'histoire ; car ce sont les personnages eux-mêmes qui nous apprennent ce qu'ils ont fait.

Derniers travaux et mort de Lesueur[1]

Un riche magistrat, M. Lambert de Thor

---

1. *Eustache Lesueur* (1617-1655), surnommé le *Raphaël* quable par la suavité, la délicatesse et la grâce de son pinceau

Il était bien difficile qu'on restât insensible à de si séduisantes créations. Les partisans les plus outrés des lois académiques ne pouvaient nier que, si les peintures dérogeaient au grand style, elles étaient d'une élégance, d'une légèreté ravissantes. Aussi, quand le président de Thorigny ouvrit sa maison au public, la foule, qui suit son plaisir et s'arrête à ce qui la charme, ne fit que glisser dans la *Galerie d'Hercule*, quoique le luxe des dorures rehaussât l'éclat des peintures de Lebrun; et ce fut dans le *Cabinet des Muses*, dans le *Salon de l'Amour*, dans la *Salle des Bains* qu'on se porta de préférence, parce que les yeux et l'esprit s'y trouvaient doucement attirés.

L'exécution de ces peintures avait demandé à Lesueur trois années d'un travail d'autant plus fatigant que, tout en se livrant à d'opiniâtres études pour donner à son pinceau cette direction nouvelle, il avait dû terminer plusieurs tableaux de piété, promis par lui à l'église Saint-Germain l'Auxerrois, à l'église Saint-Gervais, à l'abbaye de Marmoutier. Ne consultant pas ses forces, se livrant sans mesure à l'amour immodéré de son art, il passait les nuits à dessiner, les journées à peindre; et ce qui l'encourageait à dévorer ainsi sa vie, c'est que son talent semblait gagner tout ce que perdait sa santé. Ces tableaux, composés au milieu de l'agitation et de la fièvre du travail, sont assurément ses chefs-d'œuvre. C'est cette *Messe miraculeuse de saint Martin*, esquisse qui est elle-même un miracle, et qui semble éclairée par je ne sais quels rayons divins tombant de cette hostie lumineuse; c'est l'*Apparition de sainte Scolastique à saint Benoît*, angélique tableau où la vie du ciel nous semble révélée sous les traits de cette sainte, dont le geste modeste et la physionomie virginale n'ont pu être conçus que par une sorte de vision du génie; c'est encore le *Jésus* traînant sa croix devant sainte Véronique avec une

Mozart, je ne sais quelle teinte mélancolique qui semble un lugubre avertissement. Il avait sans doute assez vécu pour rester immortel parmi les hommes, pas assez pour avoir joui de sa gloire. Ses plus belles journées furent des demi-triomphes : ceux qui le louèrent le plus ne le comprenaient qu'à moitié; et comment d'intimes souffrances n'auraient-elles pas quelquefois attristé son cœur d'artiste, quand on pense qu'il mourut sans avoir jamais reçu, je ne dis pas de son roi (il était si jeune), mais de la cour, la moindre faveur, on pourrait presque dire le moindre travail? Trois figures allégoriques dont on lui demanda par hasard le dessin, voilà l'aumône royale que reçut le grand peintre. Il mourut regretté comme homme de bien, estimé comme artiste, mais à peu près au même titre que ses onze confrères d'Académie; et le jour où son génie fut enlevé aux arts, personne dans tout le royaume ne mesura la perte que venait de faire la France.

(*Vie d'Eustache Lesucur.*)

ALEXANDRE DUMAS

(1803)

M. Alexandre Dumas est né à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne. Il eut pour père le général Dumas, né à Saint-Domingue et fils naturel d'une négresse et du marquis de La Pailleterie. A vingt ans, il alla chercher fortune à Paris et obtint une place dans le secrétariat du duc d'Orléans. En 1829, il débuta dans la littérature par le drame de *Henri III*, qui eut un immense succès. Depuis, M. Dumas a publié plus de deux cents volumes de *drames*, de *comédies*, de *romans*, de *chro-*

de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un iostchik qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau; mais, si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour et me cria : *Nofs! nofs!* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un mougick qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et malgré ma défense, me maintinrent les bras, tandis que mon enragé mougick ramassait une autre poignée de neige, et, comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti, se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre : croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

« Comment, monsieur! » m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui, de l'air le plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective, et les deux autres du côté du quai Anglais, « vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient? — Que vous faisaient-ils donc? — Mais ils me frottaient la figure avec de la neige. Est-ce que vous trouveriez cela une plaisan-

GEORGE SAND

(1804)

Madame Dudevant, si célèbre sous le pseudonyme de George Sand, est née à Paris. Elle est fille du colonel Dupin, qui avait eu pour mère une fille naturelle du maréchal de Saxe. A dix-huit ans, elle épousa le baron Dudevant. Cette union fut malheureuse, et les deux époux se séparèrent. Devenue libre, madame Dudevant se vit exposée à toutes les vicissitudes, à tous les dangers de la vie d'artiste. En 1831, elle écrivit, *pour avoir du pain*, un roman qui eut un succès prodigieux et qui lui révéla son génie. Depuis, elle a publié une foule d'ouvrages qui lui ont valu une grande célébrité. On y remarque une âme enthousiaste, une imagination riche et brillante, une facilité ferme, une poésie de langage, un talent naturel de raconter et de peindre qui lui assurent la première place parmi les romanciers contemporains et un rang très-élevé dans notre littérature.

Madame Sand, après avoir longtemps attaqué le mariage ou plutôt le despotisme des maris, s'est faite le champion du radicalisme le plus ardent. Elle traite dans quelques-uns de ses romans les questions politiques, sociales et religieuses. On y déplore souvent cet abus, commun aux écoles socialistes, qui consiste à dépouiller les mots de leur sens élevé, moral et chrétien, pour les faire servir à exprimer des idées toutes contraires. Tout homme philanthrope devient un Christ, toute passion est divine, de coupables égarements sont innocents, si le cœur est bien épris. On regrette qu'un si beau talent de style s'emploie à propager, en les rendant agréables, de si funestes erreurs.

Les *Lettres d'un voyageur* sont un des plus beaux livres sortis de la plume de madame Sand. Ce sont des révélations intimes, remplies de poésie; souvent on croit lire les *Confessions* ou les *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

Quelques pièces de théâtre, d'un romanesque honnête, ont valu, dans ces derniers temps, à madame Sand des succès qui rappellent ceux de Sédaine, et une gloire que leur aurait enviée Berquin.

que tu délaisses! Peut-être, endormi au seuil d'une mosquée, crois-tu voir en songe les quatre murs blancs où tu as tant travaillé, tant étudié, tant rêvé, tant vieilli.... Peut-être es-tu au sommet de l'Atlas... Ah! ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis [1] sur lesquels je suis assis, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que tout cela auprès de l'Atlas?

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du rossignol; là, dans le buisson, le cri moqueur de la fauvette; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil; l'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière, dont il écarte le voile brumeux. Le voilà qui s'empare de moi, de ma tête humide, de mon papier. Il me semble que j'écris sur une table de métal ardent... Tout s'embrase, tout chante, les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre; la cloche du village sonne l'angélus; un paysan qui recèpe sa vigne au-dessous de moi pose ses outils et fait le signe de la croix... A genoux, Malgache [2]! où que tu sois, à genoux! Prie pour ton frère qui prie pour toi.

(*Lettres d'un voyageur.*)

Les premières lectures

Un livre a toujours été pour moi un conseil, un consolateur éloquent et calme, dont je ne voulais pas épuiser

---

1. Fleur connue sous le nom vulgaire de *ne m'oubliez pas*.

2. Nom donné à M. Jules Néraud, un de ses amis, p[illegible]vent des récits et des descriptions de l'île de Madagascar

tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé!* Oh! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! O ma vallée noire! ô Corinne! ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'Iliade! ô Millevoye! ô Atala! ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien, qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!

(*Lettres d'un voyageur.*)

Madeleine ou la fille aux oiseaux

C'était une jeune fille, presque une enfant, pauvrement vêtue, quoique avec propreté. Elle n'était pas jolie, mais sa figure avait une expression saisissante, et son attitude une noblesse singulière. Elle était haute en couleur, malgré le ton fade de sa chevelure. Le bleu tranché de ses yeux paraissait plus brillant sous ses longs cils d'or mat tirant sur l'argent. Son profil trop court avait des courbes d'une finesse et d'une énergie extraordinaires.

Elle ôta un petit mantelet de laine qui lui couvrait les épaules, et, grimpant sur une roche voisine, encore plus élevée que la roche verte, elle fit tournoyer en l'air cette étoffe rouge comme un drapeau au-dessus de sa tête. A l'instant même, de tous les buissons d'alentour, vint se précipiter sur elle une foule d'oiseaux de diverses espèces, moineaux, fauvettes, linottes, bouvreuils, merles, ramiers, et même quelques hirondelles à la queue fourchue et aux larges ailes noires. Elle joua quelques instants avec eux, les repoussant, faisant des gestes, et agitant son mantelet comme pour les effrayer; en attrapant au vol quelques-uns, et les rejetant dans l'espace

sans réussir à les dégoûter de leur amoureuse poursuite. Puis, quand elle eut bien montré à quel point elle était souveraine absolue et adorée de ce peuple libre, elle se couvrit la tête de son manteau, se coucha par terre et feignit de s'endormir. Alors on vit tous ces volatiles se poser sur elle, se blottir à l'envi dans les plis de ses vêtements et paraître magnétisés par son sommeil. Enfin, quand elle se releva, elle réitéra son stratagème, et les envoya, à l'aide d'une nouvelle pâture, s'abattre sur des bruyères, où ils disparurent et cessèrent leur babil.

Il y eut quelque chose de si gracieux et de si poétique dans toute sa pantomime, et son pouvoir sur les habitants de l'air semblait si merveilleux que cette petite scène causa un plaisir extrême aux voyageurs. La négresse n'hésita pas à croire qu'elle assistait à un enchantement, et le curé lui-même ne put s'empêcher de sourire à la gentillesse des *élèves*, pour se dispenser d'applaudir leur éducatrice.

Un autre jour, elle s'élança sur les rochers qui marquaient le point culminant de cette crête alpestre, et, avec l'agilité d'un chat, elle grimpa de plateau en plateau jusqu'au dernier, où, dessinant sa silhouette déliée sur le ton chaud du ciel, elle commença à faire flotter son drapeau rouge. En même temps, elle faisait signe aux spectateurs de regarder le ciel au-dessus d'elle, et elle traçait comme un cercle magique avec ses bras élevés pour marquer la région où elle voyait tournoyer les aigles.

Mais Sabina regardait en vain; ces oiseaux étaient perdus dans une telle immensité que la vue phénoménale de l'oiselière pouvait seule pressentir ou discerner leur présence. Enfin elle aperçut quelques points noirs, d'abord indécis, qui semblaient nager au delà des nuages. Peu à peu ils parurent les traverser; leur nombre augmenta en même temps l'intensité de leur volume. Enfin,

on distingua bientôt leur vaste envergure, et leurs cris sauvages se firent entendre comme un concert diabolique dans la région des tempêtes.

Ils tournèrent longtemps, dessinant de grands circuits qui allaient en se resserrant, et quand ils furent réunis en un groupe compacte, perpendiculairement sur la tête de l'oiselière, ils se laissèrent balancer sur leurs ailes, descendant et remontant comme des ballons, et paralysés par une invisible méfiance.

Ce fut alors que Madeleine, couvrant sa tête, cachant ses mains dans son manteau, et ramassant ses pieds sous sa jupe, s'affaissa comme un cadavre sur le rocher, et à l'instant même cette nuée d'oiseaux carnassiers fondit sur elle, comme pour la dévorer.

« Ce jeu-là est plus dangereux qu'on ne pense, dit Téverino en prenant le fusil de Léonce dans la voiture et en s'élançant sur le rocher; peut-être que la petite ne voit pas à combien d'ennemis elle a affaire. »

Madeleine, comme pour montrer son courage, se releva et agita son manteau. Les aigles s'écartèrent ; mais, prenant ce mouvement passager pour les convulsions de l'agonie, ils se tinrent à portée, remplissant l'air de leurs clameurs sinistres, et dès que l'oiselière se fut recouchée, ils revinrent à la charge. Elle les attira et les effraya ainsi à plusieurs reprises; après quoi, elle se découvrit la tête, étendit les bras, et, debout, elle attendit immobile. En ce moment, Téverino éleva le canon de son fusil, afin d'arrêter ces bêtes sanguinaires au passage, s'il était besoin. Mais Madeleine lui fit signe de ne rien craindre, et, après avoir tenu l'ennemi en respect par le feu de son regard, elle quitta le rocher lentement, laissant derrière elle un oiseau mort dont elle s'était munie sans rien dire, et qu'elle avait enveloppé dans un chiffon. Pendant qu'elle descendait, les aigles se préci-

pitèrent sur cette proie, et se la disputèrent avec des cris furieux.

(*La petite Fadette.*)

Séjour à Madrid en 1808

Nous arrivâmes à Madrid dans le courant de mai; nous avions tant souffert en route que je ne me rappelle rien des derniers jours de notre voyage... La fatigue qui m'accablait se dissipa un instant à l'aspect des magnifiques appartements où nous venions nous installer. C'était dans le palais du prince de la Paix [1], et j'entrais là véritablement dans la réalisation de mes contes de fées. Murat [2] occupait l'étage inférieur de ce même palais, le plus riche et le plus confortable de Madrid... Notre appartement était situé, je crois, au troisième étage. Il était immense, tout tendu en damas de soie cramoisi. Les corniches, les lits, les fauteuils, les divans, tout était doré et me parut en or massif, toujours comme dans les contes de fées. . Peut-être ce beau palais et ces riches appartements étaient-ils de fort mauvais goût, malgré l'admiration qu'ils me causaient. Ils étaient du moins fort malpropres et remplis d'animaux domestiques, entre autres, de lapins, qui couraient et entraient partout sans que personne y fît attention. Ces tranquilles hôtes, les seuls qu'on n'eût point dépossédés, avaient-ils l'habitude d'être admis dans les appartements, ou, profitant de la préoccupation générale, avaient-ils passé de la cuisine au salon?...

---

1. Godoy (Don Manuel de), *prince de la Paix*, favori de Charles IV, roi d'Espagne, avait été chassé de son palais par le peuple.

2. Murat avait été envoyé en Espagne par Napoléon, pour déterminer Charles IV à venir en France. Le père de madame Sand alla rejoindre Murat, comme aide de camp, avec sa femme et sa fille, alors âgée de quatre ans.

J'eus bientôt à ma disposition les plus beaux jouets du monde, des poupées, des moutons, des ménages, des lits, des chevaux, tout cela couvert d'or fin, de franges, de housses et de paillons; c'étaient les joujoux abandonnés par les infants d'Espagne et déjà à moitié cassés par eux. J'achevai assez lestement leur besogne, car ces jouets me parurent grotesques et déplaisants. Ils devaient être cependant d'un prix véritable, car mon père sauva deux ou trois petits personnages en bois peint, qu'il apporta à ma grand'mère comme des objets d'art. Elle les conserva quelque temps, et tout le monde les admirait.

Toutes les fois qu'on me présenta devant Murat, on me fit endosser l'uniforme. Cet uniforme était une merveille. Il consistait en un dolman de casimir blanc tout galonné et boutonné d'or fin, une pelisse pareille garnie de fourrure noire et jetée sur l'épaule, et un pantalon de casimir amarante avec des ornements et broderies d'or à la hongroise. J'avais aussi les bottes de maroquin rouge à éperons dorés, le sabre, le ceinturon de ganses de soie cramoisi à canons et aiguillettes d'or émaillés, la sabretache avec un aigle brodé en perles fines, rien n'y manquait. En me voyant équipée absolument comme mon père, soit qu'il me prît pour un garçon, soit qu'il voulût bien faire semblant de s'y tromper, Murat, sensible à cette petite flatterie de ma mère, me présenta en riant aux personnes qui venaient chez lui, comme son aide de camp, et nous admit dans son intimité.

Elle n'eut pas beaucoup de charmes pour moi, car ce bel uniforme me mettait au supplice. J'avais appris à le très-bien porter, il est vrai, à faire traîner mon petit sabre sur les dalles du palais, à faire flotter ma pelisse sur mon épaule de la manière la plus convenable; mais j'avais chaud sous cette fourrure, j'étais écrasée sous ces galons, et je me trouvais bien heureuse lorsqu'en rentrant chez nous ma mère me remettait le costume espagnol du

temps, la robe de soie noire, bordée d'un grand réseau de soie, qui prenait au genou et tombait en franges sur la cheville, et la mantille plate en crêpe noir bordée d'une large bande de velours. Ma mère sous ce costume était d'une beauté surprenante. Jamais Espagnole véritable n'avait eu une peau brune aussi fine, des yeux noirs aussi veloutés, un pied si petit et une taille aussi cambrée.

Une fois, Murat monta dans notre appartement vers minuit et s'approcha de mon berceau. Mon père et ma mère étaient avec lui. Ils revenaient d'une partie de chasse et rapportaient un petit faon de biche, que Murat plaça lui-même à côté de moi. Je m'éveillai à demi, et vis cette jolie petite tête de faon qui se penchait languissamment contre mon visage. Je jetai mes bras autour de son cou et me rendormis sans pouvoir remercier le prince. Mais le lendemain matin, en m'éveillant, je vis encore Murat auprès de mon lit. Mon père lui avait dit le spectacle qu'offraient l'enfant et la petite bête endormies ensemble, et il avait voulu le voir. En effet, ce pauvre petit animal, qui n'avait peut-être que quelques jours d'existence et que les chiens avaient poursuivi la veille, était tellement vaincu par la fatigue, qu'il s'était arrangé dans mon lit pour dormir comme eût pu le faire un petit chien. Il était couché en rond contre ma poitrine, il avait la tête sur l'oreiller, ses petites jambes étaient repliées comme s'il eût craint de me blesser, et mes deux bras étaient restés enlacés à son cou comme je les y avais mis en me rendormant. Ma mère m'a dit que Murat regrettait en cet instant de ne pouvoir offrir un groupe si naïf à un artiste. Sa voix m'éveilla, mais on n'est pas courtisan à quatre ans, et mes premières caresses furent pour le faon, qui semblait vouloir me les rendre, tant la chaleur de mon petit lit l'avait rassuré et apprivoisé.

Je le gardai quelques jours et je l'aimais passionnément. Mais je crois bien que la privation de sa mère

fit mourir, car un matin je ne le revis plus, et on me dit qu'il s'était sauvé. On me consola en m'assurant qu'il retrouverait sa mère, et qu'il serait heureux dans les bois.

(*Histoire de ma vie*, ch. XII.)

SAINTE-BEUVE

(1804)

M. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, membre de l'Académie française, un de nos meilleurs poëtes dans le genre intime et familier, est aussi un de nos critiques les plus fins et les plus délicats. Il est né à Boulogne-sur-Mer. Au sortir de ses études, il se voua aux lettres, et entra dans la presse périodique, où il donne, depuis plus de trente ans, une série d'articles de critique sous le titre de *Portraits littéraires*. Ces *Portraits* composent une galerie, qui se complète chaque jour, des principaux écrivains du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle, et ils pourront former une histoire de la littérature française. M. Sainte-Beuve excelle dans la biographie littéraire : aux détails intimes il mêle des vues morales, des aperçus élevés, des appréciations fines et délicates; il y fait entrer la plupart des questions intéressantes de littérature actuelle, et il déploie une érudition curieuse et patiente, une vive sensibilité, une originalité ingénieuse, une rare souplesse de talent et un profond sentiment d'artiste et de poëte.

Depuis douze ans, toutes les qualités de ce critique éminent se sont déployées et épurées dans une série d'articles de biographie et de critique littéraire publiés par le journal *le Constitutionnel*, dont quinze volumes ont déjà paru sous le modeste titre de *Causeries du Lundi*, et qui font de M. Sainte-Beuve le premier littérateur de notre époque.

M. Sainte-Beuve a encore écrit une excellente *Histoire de la poésie française au XVIe siècle*, un roman intitulé *Volupté*, et une

Histoire de Port-Royal, éloquent et pieux monument élevé à cette société célèbre qui exerça tant d'influence sur la littérature, la religion et la morale du XVIIe siècle.

MM. Cousin et Villemain, écrivains

Le style de M. Cousin a l'air plus grand; il a la ligne plus ouverte, le dessin plus large; il se donne à première vue plus d'horizon. Mais il est de certains détails dont il ne tient pas compte et qu'il néglige. Comme les statuaires, il choisit son point de vue et y sacrifie le reste. Le style de M. Villemain, large et fin, avance comme un flot; il ne laisse aucun point de la pensée sans l'embrasser ou le revêtir. Il est tout varié de nuances, de rencontres imprévues, d'expressions trouvées. S'il trahit par endroits un peu d'inquiétude et d'incertitude, dès qu'il est dans le plein du sujet, il devient tout à fait grave et beau. J'ai pour idée que l'on est toujours de son temps, et ceux-là mêmes qui en ont le moins l'air. Le style de M. Villemain appartient à notre temps par un certain souci et une certaine curiosité d'expression qui y met le cachet; c'est un style, après tout, individuel, et qui ressemble à l'homme. Le style de M. Cousin, au premier abord, paraît échapper à la loi commune; on dirait vraiment que c'est un personnage du XVIIe siècle qui écrit. Il entre dans son sujet de haute lice; il a l'élévation de ton aisée, naturelle, l'ampleur du tour, la propriété lumineuse et simple de l'expression. Pourtant, certain air de gloire, répandu dans l'ensemble, trahit à mes yeux le goût de Louis XIII jusqu'en plein goût de Louis XIV. Son style aussi est moins individuel que l'autre, et serre de moins près les replis de la pensée; c'est un style qui honore ce temps-ci bien plus encore qu'il ne le caractérise. Je ne veux pas prolonger outre mesure un parallèle qui peut se résumer d'un mot : M. Villemain

a des teintes plus fines, M. Cousin a la touche plus large. Seulement, si quelqu'un, frappé chez celui-ci de tant de grandes parties qui enlèvent, était tenté, entre les deux, de le préférer comme écrivain et de le lui dire, nous sommes bien sûr que lui-même serait le premier à renvoyer l'admirateur au style de l'autre, en disant : « Regardez bien, vous n'y avez pas tout vu. »

(*Causeries du lundi*)

Le salon de madame Récamier

Au mois de mai dernier (1849) a disparu une figure unique entre les femmes qui ont régné par leur beauté et par leur grâce; un salon s'est fermé, qui avait réuni longtemps, sous une influence charmante, les personnages les plus illustres et les plus divers, où les plus obscurs même, un jour ou l'autre, avaient eu chance de passer...

M. de Chateaubriand y régnait, et, quand il était présent, tout se rapportait à lui; mais il n'y était pas toujours, et même alors il y avait des places, des degrés, des aparté pour chacun. On y causait de toutes choses, mais comme en confidence et un peu moins haut qu'ailleurs. Tout le monde, ou du moins bien du monde allait dans ce salon, et il n'avait rien de banal; on y respirait, en entrant, un air de discrétion et de mystère. La bienveillance, mais une bienveillance sentie et nuancée, je ne sais quoi de particulier qui s'adressait à chacun, mettait aussitôt à l'aise et tempérait le premier effet de l'initiation dans ce qui semblait tant soit peu un sanctuaire. On y trouvait de la distinction et de la familiarité, ou du moins du naturel, une grande facilité dans le choix des sujets, ce qui est très-important pour le jeu de l'entretien, une promptitude à entrer dans ce qu'on disait, qui n'était pas seulement de complaisance et de bonne grâce, mais qui témoignait d'un intérêt plus vrai. Le regard

rencontrait d'abord un sourire qui disait si bien : *Je comprends*, et qui éclairait tout avec douceur. On n'en sortait pas, même une première fois, sans avoir été touché à un endroit singulier de l'esprit et du cœur, qui faisait qu'on était flatté et surtout reconnaissant. Il y eut bien des salons distingués au XVIIIe siècle, ceux de madame Geoffrin, de madame d'Houdetot, de madame Suard. Madame Récamier les connaissait tous et en parlait très-bien ; celui qui aurait voulu en écrire avec goût aurait dû en causer auparavant avec elle; mais aucun ne devait ressembler au sien.

C'est aussi qu'elle ne ressemblait à personne. M. de Chateaubriand était l'orgueil de ce salon, mais elle en était l'âme... Dans son petit salon de l'Abbaye, elle pensait à tout, elle étendait au loin son réseau de sympathie. Pas un talent, pas une vertu, pas une distinction qu'elle n'aimât à connaître, à convier, à obliger, à mettre en lumière, à mettre surtout en rapport et en harmonie autour d'elle, à marquer au cœur d'un petit signe qui était sien. Il y a là de l'ambition, sans doute; mais quelle ambition adorable, surtout quand, s'adressant aux plus célèbres, elle ne néglige pas même les plus obscurs, et quand elle est à la recherche des plus souffrants! C'était le caractère de cette âme si multipliée de madame Récamier d'être à la fois universelle et très-particulière, de ne rien exclure, que dis-je? de tout attirer et d'avoir pourtant le choix.

Ce choix pouvait même sembler unique. M. de Chateaubriand, dans les vingt dernières années, fut le grand centre de son monde, le grand intérêt de sa vie, celui auquel je ne dirai pas qu'elle sacrifiait tous les autres (elle ne sacrifiait personne qu'elle-même), mais auquel elle subordonnait tout. Il avait ses antipathies, ses aversions et même ses amertumes, que les *Mémoires d'outre-tombe* aujourd'hui déclarent assez. Elle tempérait et

corrigeait tout cela. Comme elle était ingénieuse à le faire parler quand il se taisait, à supposer de lui des paroles aimables, bienveillantes pour les autres, qu'il lui avait dites sans doute tout à l'heure dans l'intimité, mais qu'il ne répétait pas toujours devant des témoins! Comme elle était coquette pour sa gloire! Comme elle réussissait parfois à le rendre réellement gai, aimable, tout à fait content, éloquent, toutes choses qu'il était si aisément dès qu'il le voulait!...

Une personne d'un esprit aussi délicat que juste, et qui l'a bien connue, disait de madame Récamier : « Elle a dans le caractère ce que Shakspeare appelle *milk of human kindness* (le lait de la bonté humaine), une douceur tendre et compatissante. Elle voit les défauts de ses amis, mais elle les soigne en eux comme elle soignerait leurs infirmités physiques. » Elle était donc la sœur de charité de leurs peines, de leurs faiblesses, et un peu de leurs défauts.

(*Causeries du lundi*, t. Ier, 1851.)

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

(1805-1859)

Alexis DE TOCQUEVILLE, un de nos plus savants publicistes, était fils du comte de Tocqueville, auteur d'une *Histoire du règne de Louis XV*. Il naquit au château de Verneuil, près de Mantes. Au sortir du collége, il étudia le droit, puis il entra dans la magistrature. En 1831, il fit un voyage en Amérique pour étudier l'influence de la démocratie sur le gouvernement, les lois, les institutions, la société, la littérature, les mœurs; et quatre ans après, il publia son célèbre ouvrage *De la Démo-*

cratie en Amérique, que Royer-Collard appela « une continuation de Montesquieu, » et qui est un des plus savants et des mieux faits de notre siècle. Il y a une finesse d'observation et une sagacité de jugement qui étonnèrent dans un si jeune publiciste. Sa diction simple et pleine de force a la couleur et la vivacité que comporte le sujet.

Alexis de Tocqueville travaillait à un grand ouvrage sur la révolution française, ses causes et ses résultats; la mort ne lui a pas permis de l'achever. Il n'en a écrit que le premier volume, qui traite de l'ancien régime et qui fait vivement regretter qu'un travail si distingué soit resté incomplet. Depuis sa mort, on a publié deux volumes de sa Correspondance avec ses amis.

M. de Tocqueville était membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques. Il avait été longtemps député, et ministre des affaires étrangères pendant quelques mois en 1849.

Développement de la démocratie en France

Une grande révolution s'opère parmi nous; tous la voient, mais tous ne la jugent pas de même. Les uns la considèrent comme une chose nouvelle, et, la prenant pour un accident, ils espèrent encore pouvoir l'arrêter, tandis que d'autres la jugent irrésistible, parce qu'elle leur paraît le fait le plus continu, le plus ancien et le plus permanent que l'on connaisse dans l'histoire. Je me reporte, pour un moment, à ce qu'était la France il y a sept cents ans : je la trouve partagée entre un petit nombre de familles qui possèdent la terre et gouvernent les habitants. Le droit de commander descend alors de génération en génération avec les héritages; les hommes n'ont alors qu'un seul moyen d'agir les uns sur les autres, la force; on ne découvre qu'une seule origine de la puissance, la propriété foncière. Mais voici le pouvoir politique du clergé qui vient à se fonder et bientôt à s'étendre; le clergé ouvre ses rangs à tous, au pauvre comme au riche, au roturier comme au seigneur; l'égalité commence à pénétrer par l'Église au sein du gouvernement, et celui

qui eût végété comme serf dans un éternel esclavage se place comme prêtre au milieu des nobles, et va souvent s'asseoir au-dessus des rois.

La société devenant avec le temps plus civilisée et plus stable, les différents rapports entre les hommes deviennent plus compliqués et plus nombreux. Le besoin des lois civiles se fait vivement sentir : alors naissent les légistes; ils sortent de l'enceinte obscure des tribunaux et vont siéger dans la cour des princes, à côté des barons féodaux couverts de fer et d'hermine. Les rois se ruinent dans les grandes entreprises, les nobles s'épuisent dans les guerres privées, les roturiers s'enrichissent dans le commerce; le négoce est une source nouvelle qui s'ouvre à la puissance.

Peu à peu les lumières se répandent, on voit se réveiller le goût de la littérature et des arts; l'esprit devient alors un élément de succès, la science un moyen de gouvernement et l'intelligence une force sociale.

En France, les rois se sont montrés les plus constants niveleurs; quand ils ont été ambitieux et forts, ils ont travaillé à élever le peuple au niveau des nobles, et quand ils ont été modérés et faibles, ils ont permis que le peuple se plaçât au-dessus d'eux-mêmes; les uns ont aidé la démocratie par leurs talents, les autres par leurs vices. Enfin, quand on parcourt les pages de notre histoire, on ne rencontre pas de grands événements qui, depuis sept cents ans, n'aient tourné au profit de l'égalité. Les croisades et les guerres des Anglais déciment les nobles et divisent leurs terres; l'institution des communes introduit la démocratie au sein de la monarchie féodale.

Serait-il sage de croire qu'un mouvement qui vient de si loin pourra être suspendu par les efforts d'une génération? Pense-t-on qu'après avoir vaincu les rois, détruit la féodalité, la démocratie reculera devant les bourgeois et les riches?

(De la démocratie en Amérique.)

NISARD

(1806)

M. Désiré NISARD est né à Châtillon-sur-Seine. Il se voua jeune aux lettres et se fit connaître dans la presse et dans l'enseignement. M. Nisard est membre de l'Académie française, professeur d'éloquence française à la Sorbonne, inspecteur général de l'université, secrétaire du Conseil de l'instruction publique et directeur de l'École normale supérieure. Il a publié des *Études sur les poëtes latins de la décadence et sur les grands historiens romains,* livre savant et ingénieux, où il fait, avec des noms latins, l'histoire philosophique de toutes les littératures; d'excellentes *Études sur les grands hommes de la Renaissance;* un bon *Précis de la littérature française;* d'intéressants *Souvenirs de voyages;* des *Études de critique littéraire;* des *Études d'histoire et de littérature;* enfin, une *Histoire de la littérature française,* qui abonde en jugements admirablement exprimés et en portraits tracés de main de maître.

M. Nisard est un critique de l'école de Boileau ; l'*Art poétique*, compris avec liberté, est son code littéraire. Quoiqu'il adopte la forme historique, il subordonne les faits aux principes, l'histoire à la doctrine. Avant tout, il affirme, démontre et conclut. Dans son *Histoire de la littérature française,* c'est l'histoire de l'esprit français qu'il se propose d'écrire. Tout en peignant nos grands écrivains, en faisant l'analyse de leurs chefs-d'œuvre, c'est l'esprit français qu'il peint sous ses différents aspects et avec les traits qui le distinguent du génie des autres peuples. C'est l'esprit français que nous voyons naître, grandir, briller et défaillir. Telle est l'originalité de ce livre, dont l'esprit français est le héros et dont il fait l'unité. Quoique le goût sévère de l'auteur soit tempéré par la délicatesse et la grâce de la forme, ses ouvrages sont moins populaires que ceux de certains critiques de notre époque; mais son influence est bien plus profonde, et s'il a moins de lecteurs, il laissera bien plus de disciples.

La fable aux différents âges de la vie

On lit des fables à tous les âges de la vie, et les mêmes fables ; et à chaque âge elles donnent tout le plaisir qu'on

peut tirer d'un ouvrage de l'esprit, et un profit proportionné.

Dans l'enfance, ce n'est pas la morale de la fable qui frappe, ni le rapport du précepte à l'exemple; mais on s'y intéresse aux propriétés des animaux et à la diversité des caractères. Les enfants y reconnaissent les mœurs du chien qu'ils caressent, du chat dont ils abusent, de la souris dont ils ont peur; toute la basse-cour, où ils se plaisent mieux qu'à l'école. Pour les animaux féroces, ils y retrouvent ce que leur mère leur en a dit, le loup dont on menace les méchants enfants, le renard qui rôde autour du poulailler, le lion dont on leur a vanté les mœurs clémentes. Ils s'amusent singulièrement des petits drames dans lesquels figurent ces personnages; ils y prennent parti pour le faible contre le fort, pour le modeste contre le superbe, pour l'innocent contre le coupable. Ils en tirent ainsi une première idée de la justice. Les plus avisés, ceux devant lesquels on ne dit rien impunément, vont plus loin; ils savent saisir une première ressemblance entre les caractères des hommes et ceux des animaux; et j'en sais qui ont cru voir telle de ces fables se jouer dans la maison paternelle. L'esprit de comparaison se forme insensiblement dans leurs tendres intelligences. Ils apprennent par le livre à reconnaître leurs impressions, à se représenter leurs souvenirs. En voyant peint si au vif ce qu'ils ont senti, ils s'exercent à sentir vivement. Ils regardent mieux et avec plus d'intérêt. C'est là, pour cet âge, le profit proportionné dont j'ai parlé.

Les fables ne sont pas le livre des jeunes gens. Ils préfèrent les illustres séducteurs qui les trompent sur eux-mêmes, et leur persuadent qu'ils peuvent tout ce qu'ils veulent, que leur force est sans bornes et leur vie inépuisable. Ils sont trop superbes pour goûter ce qu'enfants on leur a donné à lire. C'était une lecture de père de famille,

dans le temps des conseils minutieux et réitérés, où le fabuliste était complice des réprimandes, et le docteur de la morale de ménage. Mais si, dans cet orgueil de la vie, il en est un qui, par désœuvrement ou par fatigue de quelque plaisir que son imagination avait grossi, ouvre le livre dédaigné, quelle n'est pas sa surprise, en se retrouvant parmi les animaux auxquels il s'était intéressé enfant, de reconnaître par sa propre réflexion, non plus sur la parole du maître ou du père, la ressemblance de leurs aventures avec la vie, et la vérité des leçons que le fabuliste en a tirées!

Ce temps d'ivresse passé, quand chacun a trouvé enfin la mesure de sa taille en s'approchant d'un plus grand, de ses forces en luttant avec un plus fort, de son intelligence en voyant le prix remporté par un plus habile; quand la maladie, la fatigue lui ont appris qu'il n'y a qu'une mesure de vie; quand il est arrivé à se défier même de ses espérances, alors revient le fabuliste qui savait tout cela, et qui le lui dit, et qui le console, non par d'autres illusions, mais en lui montrant son mal au vrai, et tout ce qu'on peut en ôter de points par la comparaison avec le mal d'autrui.

Vieillards enfin, arrivés au terme « du long espoir et « des vastes pensées, » le fabuliste nous aide à nous souvenir. Il nous remet notre vie sous nos yeux, laissant la peine dans le passé, et nous réchauffant par les images du plaisir. Enfermés dans ce petit espace de jours précaires et comptés, quand la vie n'est plus que le dernier combat contre la mort, il nous en rappelle le commencement et nous en cache la fin. Tout nous y plaît : la morale, qui se confond avec notre propre expérience, de telle sorte que lire le fabuliste, c'est ranimer l'art, dont nous sommes touchés jusqu'à la fin de notre vie comme d'une vérité supérieure et immortelle; les mœurs et les caractères des animaux, auxquels nous prenons le même

plaisir qu'étant enfants, soit ressouvenir des imperfecotins des hommes, soit l'effet de cette ressemblance justement remarquée entre la vieillesse et l'enfance. Il est peu de vieillards qui n'aient quelque animal familier, c'est quelquefois le dernier ami; celui-là du moins est connu. Il souffre nos humeurs et joue avec la même grâce pour le vieillard que pour l'enfant. Le maître du chien n'a ni âge, ni condition, ni fortune; le faible est pour le chien le seul puissant de ce monde; le vieillard *lui* est un enfant aux fraîches couleurs; le pauvre *lui* est roi.

(*Histoire de la littérature française.*)

La Méditerranée et l'Océan

Le plus grand charme de cette mer (la Méditerranée) c'est que chaque fois qu'on la voit on la trouve différente de la veille, et que plus on la voit, moins on la connaît. Elle a des changements déterminés par le souffle du vent et par les variations du ciel, et puis elle en a qui lui sont propres et qu'on peut bien appeler ses caprices. Elle est insaisissable dans ses aspects sans nombre, dans les rapides successions des teintes que prennent ses flots mobiles; elle nous attire et nous fuit comme ces yeux de femme, tour à tour languissants ou vifs, tristes ou rieurs, éblouissants ou voilés, dont les regards sont si rapides que vous ne pouvez ni les rencontrer, ni vous en détacher. D'où lui vient donc cette mobilité? Tandis que le ciel au-dessus d'elle est pur et sans nuages, d'où vient ce souffle qui chasse devant lui ces petits flots et les mène mourir sur le sable du rivage, souffle égal et doux comme la respiration d'un enfant qui dort? Est-ce qu'elle est avertie de tout ce qui se passe sur tous ses rivages, et en éprouve le contre-coup lointain, comme notre âme celui de toutes nos sensations? Est-ce que le navire qui quitte le port d'Alexandrie remue la mer jusque sous la

frêle barque marseillaise qui vogue à cinq cents lieues de là? Est-ce que le cercle que fait la pierre d'un enfant de Chypre jouant au bord de la mer de l'archipel arrive en s'élargissant, comme le sillon creusé par le puissant vaisseau de guerre, jusqu'aux rives les plus reculées de la Méditerranée ?— Qui sait cela?

La première fois que je vis la Méditerranée, je fus médiocrement frappé. C'était un lac délicieux, mais c'était un lac; je ne retrouvais pas là le grand être au milieu duquel les plus vastes continents sont des îles, et dont la respiration et l'aspiration durent douze heures. Point de flux et de reflux, point de mer. A quelques pas du rivage, mes impressions avaient déjà changé. Je plongeais mes mains dans cette eau d'un bleu vert qui ne peut se peindre et où l'on voudrait se jeter. L'ombre du bateau qui présentait son flanc au soleil formait comme une grande barque d'émeraude. J'étais inondé de toutes les couleurs du prisme; j'avais en face le soleil, qui me jetait aux yeux des milliers de paillettes d'or. Devant nous, une magnifique nappe d'eau azurée, d'une couleur uniforme, paraissait déjà s'ébranler pour faire place au bateau. Derrière nous, l'eau déplacée formait comme une petite vallée peu profonde qui se remplissait à un bout en même temps qu'elle se creusait à l'autre, et dont les deux côtés, frappés, l'un directement, l'autre par réflexion, par les rayons du soleil, ressemblaient à deux glaces opposées, dont l'une reflète la lumière affaiblie qu'elle a reçue de l'autre. Je n'avais pas assez de mes yeux pour tout cela.

Le lendemain, même calme dans l'air, même pureté dans le ciel, même souffle doux et insensible, qui soulevait à peine les cheveux gris de mon vieux batelier, vieillard à belle et noble face, né sur le sol de la France, où il avait vécu soixante-dix ans, sans avoir trouvé à y apprendre un mot de français; même soleil au haut des cieux, versant sur la mer une chaleur douce et bienfai-

sante; rien de changé, ni dans ce qui m'environnait, ni dans mes dispositions, si ce n'est que j'avais bien plus d'amour que la veille pour cette mer; — et cependant son sein s'était ému; elle roulait de petites vagues capricieuses qui venaient assiéger les flancs de la barque; elle était pleine de brisants qui me donnaient l'illusion des brisants de l'Océan. Elle nous balançait avec la grâce d'une mère qui berce son enfant, et ce roulis, trop faible pour soulever le cœur, l'endormait comme une boisson assoupissante. Je sentais tout mon corps s'abandonner à ces mouvements et flotter comme les vagues. Le batelier, les bras pendants sur ses rames immobiles, prit sa pipe d'écume de mer et me demanda, par un signe expressif, si l'odeur du tabac m'incommodait. Sur ma réponse, ou plutôt sur mon signe négatif, il se mit à fumer sa pipe, et nous allions tous deux sur l'eau, sans rames, sans gouvernail, ivres chacun d'une ivresse de notre goût, lui des fumées de sa pipe, moi du doux roulis de la barque. Quelles délices que d'aller ainsi, et sur une telle mer! Les caresses du grand Océan sont celles d'un homme; les caresses de la Méditerranée sont celles d'une femme. Son petit flot argentin ne gronde pas, il murmure; il ne fouille pas les cailloux du rivage et ne les remue pas avec un bruit de râle, il glisse dessus et les polit.

La dernière fois que je vis la Méditerranée, quelque chose avait changé. C'était d'abord moi, qui venais lui faire une visite d'adieu, et que la nécessité, sous la forme aimable d'une lettre venue du pays et de la famille, avertissait de songer au départ. C'était ensuite le vent, qui soufflait avec une certaine force et avait semé le ciel de nuages blancs, roses et allongés comme la laine blanche sous le peigne, ou comme une neige fraîchement balayée. Du reste, nul trouble apparent dans l'air, et puis toujours ce beau soleil qui, depuis trois mois, n'avait pas

fait faute un seul jour à la Provence. Oh! alors ce n'était plus un lac ni une mer aux caresses de femme : un souffle de vent avait renversé tout l'édifice de mes premières comparaisons, image fidèle de ce qui advient de bien des poésies *vraies*. Ce souffle, qui courbait à peine les grands roseaux du rivage, avait suffi pour donner un aspect formidable à cette mer. J'avais devant moi un magnifique spectacle. Des voiles blanches venaient de tous les points de l'horizon; quelques-unes vues tout entières, d'autres vues de moitié, d'autres apparaissant à l'horizon comme des points blancs ou comme de petits nuages pâles, montant d'un ciel dans un autre. J'étais debout sur un rocher miné par l'eau et dont la crête s'avance de plusieurs pieds dans la mer. Le bruit de la vague qui s'engouffrait sous cette roche, et qui la ronge incessamment, était plein de grandeur. Il n'y a que la Bible qui ait dit une grande et incomparable chose sur la mer; c'est ceci : *Tu n'iras pas plus loin*. Rien ne donne mieux ni plus complétement la double idée de force et d'impuissance. Ces flots infatigables, qui reviennent sans cesse battre le rivage, et qui, sans cesse refoulés, sans cesse reviennent à la charge avec des efforts inégaux, comme s'ils se lassaient quelquefois; qui, à vingt pas de la rive, vous briseraient comme un verre, et qui se brisent eux-mêmes en écume à vos pieds, si vous n'allez pas vous-même plus loin qu'il ne vous est permis, tout cela n'a été bien exprimé que par la Bible, dans ce mot : *Tu n'iras pas plus loin!*... On ne dit une telle chose qu'à un être fort, plus fort que tout dans la limite qui lui a été tracée; on ne dit une telle chose qu'à la foudre, au torrent, à la mer; et on ne le dit que quand on est Dieu!

Que de voix confuses et lointaines dans le bruit qui vient de la Méditerranée! Que de civilisations ont sillonné cette mer! Que de pavillons y ont échangé des signaux! Que d'événements s'y sont dénoués! Que d'histoires s'y

sont abîmées! C'est par ce chemin que nous est venue la pensée.

L'Océan n'a point de passé : le passé de la Méditerranée commence avec la première nation qui a pu en recueillir les annales. L'Océan n'a guère eu jusqu'ici que le triste honneur d'écraser de temps en temps, dans quelque coin du monde, contre un rocher inconnu, quelque vaisseau aventureux ou quelque pirogue de sauvage, perdue dans les brumes australes. La Méditerranée a dévoré des générations et des empires; elle a fourni des champs de bataille à toutes les nations du monde et des tombeaux à tous les vaincus; elle a aidé toutes les civilisations rivales à s'entre-détruire, et souvent elle a vidé d'elle-même la querelle, en faisant passer son flot sur les combattants. Toutes les poésies ont pris naissance sur ses rivages et ont glissé sur son onde caressante; elle les a portées d'un ays à l'autre, et les a déposées sur toutes les rives où il a plu à Dieu qu'elles en fissent germer et fleurir d'autres. C'est là que la Bible a puisé pour remplir ses cataractes; c'est là qu'Homère a fait crever les nuées de Jupiter et descendre ses pluies; c'est là qu'il a montré l'homme luttant contre les dieux.

Mais, en revanche, il y a dans le grand Océan l'inconnu, l'infini, des plages où l'homme n'a pas encore passé, où jamais peut-être il ne passera, à la différence de la Méditerranée, qui n'a pas dans son sein la place d'une barque où l'homme n'ait tracé un sillon; et c'est cet inconnu qui fait le charme de l'Océan. Qui sait, d'ailleurs, si l'histoire ne franchira pas quelque jour les colonnes d'Hercule, pour se fixer, avec de nouvelles proportions dignes de son nouveau théâtre, sur les plages de l'Océan? N'y a-t-il pas un rapport mystérieux et nécessaire entre l'infini et l'avenir?

Et puis, l'Océan a le flux et le reflux; c'est un être qui vit, qui respire, qui se meut toujours dans son repos,

comme toute créature organisée; qui a de magnifiques calmes et d'épouvantables colères, sans que son mouvement régulier, sans que sa respiration en soit suspendus. C'est cette vie si puissante et si majestueuse, c'est ce battement si régulier du cœur du grand être qui vous fait passer sur ses rivages d'enivrantes heures. Je comprendrais qu'à la vue de l'Océan un esprit qui ne serait pas encore prêt pour Dieu fût tenté de panthéisme; car l'Océan n'est-il pas l'âme du monde, lui qui borde toutes les contrées où il y a des hommes, lui qui est tout à la fois la ceinture et le noyau du globe terrestre? Et si vous songez que ce grand être, qui dort sur un de ses rivages, laissant les enfants s'y jouer sans crainte dans ses flots et nager au-devant de ses marées, sur un autre est soulevé tout entier par des tempêtes qui font que les hommes s'enferment dans leurs maisons et prient Dieu pour ceux qui sont en mer; que l'Océan reçoit dans son sein tous les cieux; qu'il réfléchit le même jour les beaux soleils de la Méditerranée et les soleils mourants du pôle; qu'il est tout à la fois illuminé par les astres de la nuit et rempli par l'astre du jour; qu'il voit, dans le même moment, tous les crépuscules qui meurent et toutes les aurores qui naissent, tous les soirs pâlissants et tous les joyeux matins; qu'il n'est donné à aucun nuage de traverser toute son immensité, ni à aucun oiseau de s'éloigner de ses rives; si vous songez à toutes ces choses, l'Océan vous fera peut-être oublier la Méditerranée, mais la Méditerranée ne peut vous faire oublier l'Océan.

(*Souvenirs de voyages.*)

SILVESTRE DE SACY

(1801)

M. Samuel-Ustazade-Silvestre DE SACY, fils du baron Silvestre de Sacy, linguiste de premier ordre, est né à Paris. Après de brillantes études, il se fit recevoir avocat; mais, comme tant d'autres, il abandonna bientôt le barreau pour les lettres. Entré au *Journal des Débats* en 1828, il en fut pendant vingt ans le principal rédacteur politique, et devint un des hommes les plus considérés de la presse parisienne. C'est pour avoir toujours montré l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère, qu'en 1854, il fut élu membre de l'Académie française, sans avoir publié aucun livre.

M. de Sacy s'est délassé de temps en temps des luttes politiques en écrivant quelques articles de critique littéraire, qui ont été réunis depuis peu en deux volumes, sous le titre de *Variétés littéraires, morales et historiques.* L'auteur n'appartient à aucune des écoles de critique contemporaine; il ne professe aucun système. Passionné pour le beau, le vrai et le bon, il préfère à tout les anciens et les écrivains du XVIIe siècle, qu'il rappelle par la pureté de son style. Un livre lui plaît ou lui déplaît, dit-il, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne des vieux modèles qu'il adore avec ferveur. On a dit de lui qu'il met de l'onction dans la critique : c'est un trait qui peint l'écrivain et fait deviner l'homme.

Nous devons à M. de Sacy une *Bibliothèque spirituelle* en dix-sept volumes, où il a réuni ce qu'on a écrit de plus sensé et de plus aimable en fait de dévotion; il y a la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ,* par le chancelier de Marillac, l'*Introduction à la Vie dévote,* par saint François de Sales, les *Lettres spirituelles* de Fénelon, des *Extraits* de Nicole, des *Sermons choisis* et les *Lettres de piété* de Bossuet.

Pourquoi, dans l'éloquence des avocats, l'audience finie, tout s'éteint

Est-ce la faute des affaires? je ne le crois pas. Il y a d'admirables plaidoyers dans les œuvres de Cicéron, et

encore aujourd'hui on ne les lit pas sans une émotion profonde. C'est donc la faute des avocats? Mais que leur manque-t-il quand on les entend? Pourquoi ce qui a fait pleurer, ce qui a fait frémir les auditeurs les plus indifférents et le juge lui-même, ne ferait-il pas pleurer et frémir la postérité la plus lointaine? La postérité! hélas! les contemporains ne sont que trop souvent témoins de ces refroidissements subits qui mettent une si prodigieuse différence entre le jugement de l'auditeur et celui du lecteur. Est-ce que le cœur humain n'est pas toujours et partout le même? Est-ce qu'on ne tire pas de ce cœur, qui ne change jamais, ce qui le touche? Et comment dès lors ce qui l'a touché une fois ne le touche-t-il pas éternellement? L'action, je le sais, est une grande partie de l'orateur, et l'action c'est le geste, c'est la voix, c'est le visage, mobile et vivant tableau des affections de l'âme; c'est, en un mot, tout ce qui passe, et qu'aucun art ne saurait fixer et rendre. Où est le geste si noble de Massillon, la majestueuse figure de Bossuet? Où est l'action entraînante de Cicéron et de Démosthène? Nos avocats, que je sache, ne sont donc pas plus malheureux de ce côté-là qu'aucun de ceux qui ont jamais parlé en public, et dont l'éloquence a survécu; ils subissent la condition commune. Est-ce à quelques incorrections inévitables de langage, aux lenteurs, aux détours, à la surabondance de l'improvisation, qu'il faut attribuer la mort, souvent trop rapide, des œuvres les plus éclatantes du palais? Un avocat ne publie pas ses plaidoyers sans les revoir. La plume retranche ce que la parole toute vive a laissé échapper d'incorrect; et là où est l'éloquence, la vraie, l'immortelle éloquence, ne croyez pas qu'une phrase peu harmonieuse ou un mot barbare soit capable de l'étouffer! Elle soulève une enveloppe, même grossière; elle brille de sa propre lumière; elle perce jusqu'aux nuages d'une parole confuse. Est-il possible d'ailleurs d'aller à l'âme

de ses auditeurs, dans l'improvisation la plus négligée, sans trouver le tour qui exprime le mieux la chose même? L'émotion n'est-elle pas créatrice du langage, et ne produit-elle pas le mot en même temps que l'idée?

Je sais qu'on reproche en général aux avocats de ne savoir pas écrire, s'ils savent parler, et d'être plus propres aux effets fugitifs de l'audience qu'aux effets durables du style. Ceci demande encore une explication. Qu'est-ce que savoir écrire? Qu'est-ce que le style? Par quel secret les grands orateurs et les grands écrivains ont-ils réussi à intéresser éternellement les hommes à des causes que le changement des mœurs, des idées, des lois devrait, ce semble, nous rendre parfaitement étrangères? Si je ne me trompe, ce qui manque surtout à l'éloquence du palais, et peut-être trop souvent aussi à l'éloquence de notre tribune politique, c'est la philosophie, cette philosophie qui sonde profondément le cœur humain, et qui, par la connaissance qu'elle acquiert de ses ressorts fondamentaux, sait ramener l'accident au principe, l'infinie variété des faits à un petit nombre de types impérissables, le passager à l'immortel! On peut éblouir son temps sans cette philosophie; on peut être l'homme du jour; on n'est pas sans elle un grand orateur et un grand écrivain pour la postérité. On a le costume du talent, on n'en a pas le corps; on jouit de la mode, on périt avec elle. Donnez-moi dix lignes d'un orateur ou d'un écrivain vraiment philosophe; ces dix lignes le soutiendront sur le courant des âges; elles placeront leur auteur au nombre de ces grands esprits qui représentent non un temps, non un peuple, mais l'humanité même. Il sera l'égal de ceux qui ont si peu d'égaux. Ces fortes études philosophiques, les fait-on au palais? Non, et d'autant moins que les études même de jurisprudence ont baissé. On déploie au palais d'immenses ressources de talent et d'esprit; mais, au lieu de réduire la cause à l'art, on su-

bordonne l'art à la cause; on plaide chaque affaire selon le bonheur de l'inspiration et du moment, ou plutôt selon sa commodité et ses habitudes, et non selon des principes généraux, fruit de longues méditations; on gagne son procès, cela suffit. Au surplus, la chaire, la chaire chrétienne elle-même aujourd'hui ne veut-elle pas, avant tout, se mettre à la mode? Soit; mais la mode passe, et l'orateur aussi.

(*Variétés littéraires, morales et historiques*, t. Ier, p. 231-237.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

30.

Pages

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

GRAMMAIRE FRANÇAISE. 5e édition. *Adoptée par le Conseil impérial de l'Instruction publique pour les Collèges de France, le 22 août* ... 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 ...

EXERCICES SUR LA GRAMMAIRE FRANÇAISE. 1 vol. . . . . 1 ...

CORRIGÉ DES EXERCICES. 1 vol. . . . . 2 ...

ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE. 1 vol. 1

EXERCICES SUR L'ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE. 1 vol. . . . 1

DU STYLE ET DE LA COMPOSITION LITTÉRAIRE. 3e *édition augmentée*. 1 vol. 3

HISTOIRE DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS. 2e édition. 2 volumes in-18. 6

LES POÈTES FRANÇAIS. Recueil de morceaux choisis dans les meilleurs poètes, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque poète*. 6e édition, *augmentée de notes littéraires*, etc. 1 vol. . . . . 2 ...

LES PROSATEURS FRANÇAIS. Recueil de morceaux choisis dans les meilleurs prosateurs, depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours, *avec une notice sur chaque auteur*. 6e édition, *augmentée de notes grammaticales, littéraires*, etc. 1 vol. . . . . 1 ...

HISTOIRE D'ANGLETERRE, depuis les temps les plus reculés. 8e édition. 2 vol. in-18. *Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Inst. publique.* 6 ...

HISTOIRE DE FRANCE, depuis les temps les plus reculés. 2 vol. in-18. 3e édition, *refondue et augmentée de huit cartes historiques*. . . . 7 ...

TABLEAU D'HISTOIRE UNIVERSELLE, *comprenant l'histoire comparée de tous les peuples qui ont existé avant J.-C. Colorié*. . . . .

TABLEAU DES SOUVERAINS DE FRANCE, D'ANGLETERRE ET D'ALLEMAGNE, comparés et disposés par siècles. *Colorié*. . . . .

ENGLISH PROSE AND POETRY, select pieces from the best authors, for reading, composition and translation. . . . .

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE LA LANGUE FRANÇAISE, de biographie, de mythologie et de géographie, par MM. Guérard, directeur des études à Sainte-Barbe, et Sardou, professeur de langue et de littérature françaises. 1 vol. in-18 raisin, cart. . . . . 3 ...

Le même. DICTIONNAIRE ABRÉGÉ. 1 fort vol. in-18 carré. Cart. . . 2 ...

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE BIOGRAPHIE ET D'HISTOIRE, de mythologie, de géographie ancienne et moderne, des antiquités et des institutions grecques, romaines, françaises et étrangères, par MM. Ch. Dezobry, auteur de *Rome au siècle d'Auguste*, et Th. Bachelet, agrégé d'histoire, professeur au lycée impérial de Rouen. 1 volume grand in-8 jésus, à deux colonnes, divisé en deux parties ou tomes. Broché. . . . . 25 ...

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES LETTRES, DES BEAUX-ARTS et des sciences morales et politiques, par *les mêmes*. 1 vol. grand in-8 jésus, à 2 colonnes, formant un ou deux tomes à volonté. Broché. . . . 25 ...

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.






WIDENER
WIDENER
FEB 5 1994
FEB 23 1994

